
FONDO PIZZOFALCONE





HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ART MILITAIRE.

IMPRIMERIE DE C. J. TROUVÉ.

ESSAI

SUR L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ART MILITAIRE,

DE SON ORIGINE, DE SES PROGRÈS ET DE SES RÉVOLUTIONS,

DEPUIS LA PREMIÈRE FORMATION DES SOCIÉTÉS EUROPÉENNES JUSQU'A NOS JOURS, ORNÉ DE QUATORZE PLANCHES.

Par le Colonel Carrion-Nisas.

Vis consili expers mole ruit suâ
Vim temperatam Di quoque provehunt
In majus. HOR. *Od.*



TOME PREMIER.



PARIS,
CHEZ DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal, N° 243;
C. J. TROUVÉ, Imprimeur-Libraire, rue des Filles-Saint-Thomas, N° 12.

1824.

RAPPORT

FAIT AU MINISTRE DE LA GUERRE,

LE 9 JANVIER 1823.

D'APRÈS les ordres de Son Excellence, le Directeur général du dépôt de la Guerre a examiné le manuscrit de l'*Histoire de l'Art Militaire*, par M. de Carrion-Nisas. Cet ouvrage suppose un long travail, et présente avec méthode et clarté le résultat de beaucoup d'études utiles et de recherches curieuses.

Son Excellence en jugera facilement, en jetant les yeux sur la table des Matières, dont l'extrait est ci-joint : elle y verra toute la distribution de l'ouvrage dans ses moindres détails.

Il est divisé en deux Parties : l'une contient tous les progrès de l'Art, depuis son origine jusqu'au moment où les effets de la poudre

à canon commencèrent à effacer les traces de l'ancienne tactique, ce qui conduit l'Historien à l'époque de la mort de Henri IV.

La seconde Partie commence avec la guerre moderne, depuis Gustave Adolphe et les Princes de Nassau, regardés comme les Restaurateurs de l'Art, jusqu'à la fin de la longue guerre terminée en 1815.

Ces deux grandes Divisions en renferment huit autres; quatre pour la première Partie, savoir :

1° Les temps de la Phalange Grecque;
2° Les beaux jours de la Légion Romaine;
3° La décadence de la Milice Romaine;
4° L'Art dans le moyen âge.

Les quatre Subdivisions de la seconde Partie, comprennent :

1° Depuis la mort de Henri IV jusqu'à celle de Turenne;

2° Le reste du siècle de Louis XIV et le commencement de celui de Louis XV;

3° L'époque de la Gloire militaire du maréchal de Saxe et de Frédéric II, roi de Prusse ;

4° Depuis le ministère de M. de Saint-Germain jusqu'à la dernière campagne de Napoléon.

Chacun de ces huit livres se partage encore en chapitres, et ces chapitres en paragraphes ; les titres de chacune de ces subdivisions sont rapportés dans la table des matières ci-jointe ; il est aisé de se convaincre que chacune a pour texte un objet instructif.

La mention et quelquefois l'explication détaillée d'un très-grand nombre de faits de guerre, anciens et modernes, tous plus ou moins intéressans pour les progres de l'art et de la science militaire, s'y trouvent présentées ; et, à mesure, les opinions, les systèmes et les réflexions des Historiens qui ont rapporté ces faits, et des Tacticiens qui les ont examinés et discutés, y sont exposés.

Cet ouvrage pourra avoir cette utilité particulière, qu'il indiquera aux plus curieux les matériaux d'une bibliothèque militaire, et qu'il en tiendra lieu au plus grand nombre.

L'auteur, en énonçant les faits et les opinions qui ont influé, de siècle en siècle, sur la marche de l'Art, n'en prend point occasion d'étaler de nombreux systèmes; il se borne à de courtes réflexions, et s'en tient au rôle de rapporteur et d'historien. Il observe, avec raison, dans son Avant-Propos que c'est la première fois qu'on a cherché à remplir le cadre entier d'une histoire complète de l'Art militaire. Cet ouvrage manque, en effet, à la bibliographie militaire, et ne sauroit être suppléé par aucun ouvrage dogmatique, ni par aucune histoire partielle.

Le père Daniel, jésuite, a donné une histoire de la milice française, mais de la milice française seulement; et, comme cette

histoire n'est pas faite par un homme du métier, elle n'est guère qu'un recueil des chartes et des ordonnances constitutives des anciens corps de l'armée française, ce qui est peu de chose pour l'histoire scientifique de l'Art.

Le manuscrit embrasse de bien autres dimensions de temps et de lieux. L'ouvrage, d'ailleurs, est écrit de bonne foi, dans le seul intérêt de la science; les détails et le style toujours convenable répondent au bon esprit qui a dicté le plan et présidé à l'ensemble.

L'ouvrage paroît mériter la protection que Son Excellence semble disposée à lui accorder.

Le Lieutenant général, Directeur général du Dépôt de la Guerre,

Signé Comte GUILLEMINOT.

TABLE

Des Matières contenues dans les deux volumes ou partie de cette Histoire de l'Art militaire, par ordre de Livres, Chapitres et Paragraphes.

PREMIER VOLUME.

**

SECOND VOLUME.

AVANT-PROPOS

OU

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

Dans quel esprit et d'après quel plan cet ouvrage a été conçu et exécuté.

§ Ier.

Intention de cet ouvrage.

Plusieurs écrivains anciens et modernes ont laissé des livres intitulés : *Art de la Guerre*, *Science de la Guerre*, *Traité de l'Art Militaire*, *Institutions Militaires*, etc., etc.; ouvrages essentiellement dogmatiques, où les faits n'entrent qu'accidentellement comme exemples et comme preuves, sans aucun rang historique, sans aucun enchaînement nécessaire et préordonné.

D'autres, en plus grand nombre encore, ont écrit l'histoire militaire d'un peuple, d'un hom-

me, d'un règne, d'une époque; la relation d'une guerre, d'une campagne, d'un siége, d'une bataille; dans tous ces récits, les principes et les théories n'entrent, à leur tour, que comme accessoires et auxiliaires.

Ces deux genres d'ouvrages diffèrent également pour la forme et pour le fond de celui que nous présentons au lecteur.

C'est la première fois, du moins à notre connoissance, qu'on essaie de lui offrir une histoire générale, complète, de l'art militaire, des faits principaux, des théories fondamentales dont l'existence de cet art s'est formée et se compose.

S'il est vrai, cependant, que tous les arts, toutes les professions, toutes les forces, toutes les industries, toutes les vertus soient tributaires de la vertu guerrière, que tout ici-bas soit le moyen, le but ou le prix de la guerre, il importe que la science en soit offerte au génie de tous, au jugement, à la vocation de chacun.

On a dit avec un grand bonheur d'expression, que *populariser une science, c'est l'achever* (1). C'est du moins la mettre sur la voie d'un perfectionnement certain, en appelant à la juger tout ce qu'il y a d'hommes raisonnables et éclai-

---

(1) M. Lacretelle aîné.

rés; et quand nous appliquons cette vérité générale à l'art militaire, nous n'entendons recuser aucun lecteur sous prétexte qu'il ne seroit pas du métier. Tout homme de bon sens, qui a exercé son jugement, à quelque genre d'étude qu'il se soit d'ailleurs livré, et qui seroit invinciblement rebuté par la lecture d'un ouvrage militaire, peut hardiment prononcer qu'il est mauvais.

Ecrivant en France, et pour des Français, une considération nous frappe entre toutes les autres; plus une nation est susceptible, par son caractère, d'une rapide et dangereuse alternative d'exaltation et d'abattement, d'enthousiasme et de prostration morale, plus il importe de prémunir et d'armer cette nation contre ces funestes vicissitudes, et, par conséquent, de lui donner sur l'objet où elles offrent le plus grave inconvénient, des principes sûrs, des règles faciles à retenir, des maximes fondées sur de grands exemples, propres à la ramener sans cesse si elle les étudie bien, de l'un ou de l'autre excès vers ce milieu où reposent la vérité et la force.

Le titre d'histoire philosophique auroit assez bien rendu d'un seul mot la pensée et l'esprit de notre travail; mais on a, pendant longtemps, tellement abusé de cette épithète, on a si souvent détourné cette expression de son

acception raisonnable, qu'elle ne présente plus un sens assez clair, une idée assez nette et assez précise pour que, désormais, un écrivain puisse l'offrir à son lecteur comme une définition suffisante.

Il semble, surtout, quand le mot de *philosophie* se rapproche de celui de guerre, qu'il annonce presque exclusivement ces plaintes souvent éloquentes, qui s'adressent aux calamités inséparables de la guerre, calamités que personne de sensé n'a jamais imaginé de contester, que la science peut modifier et adoucir, mais que malheureusement aucune puissance humaine ne sauroit prévenir sans retour.

Un court exposé des principales conditions de cet ouvrage indiquera suffisamment, par les faits, quel système philosophique nous avons appliqué à sa composition; cet exposé aura encore pour nous l'avantage précieux de répondre d'avance à quelques objections spécieuses, de faire évanouir plus d'un doute qui, sans cette précaution, frapperoit naturellement le lecteur, au préjudice de l'écrivain.

Cette histoire n'est pas celle d'une contrée, de sa topographie et de ses produits; d'un peuple, de ses lois et de ses faits; elle n'est pas, comme celle de la peinture, de la sculpture, du commerce, le tableau des œuvres de l'homme et du résultat de

ses efforts industriels; comme celle des sciences métaphysiques, le recueil des opinions spéculatives de quelques penseurs.

Si cette histoire présente des faits, c'est seulement quand ils peuvent contribuer à fixer des idées; si elle rapporte des opinions, c'est quand elles doivent produire des actions intéressantes pour l'art; si elle s'occupe des lieux, c'est comme théâtre de la science et de ses développemens; si elle fait mention des hommes et des peuples, c'est à cause des progrès dont la science leur sera redevable.

Ceux qui seroient étonnés, par exemple, de trouver à peine les noms de Bayard et de Duguesclin dans une histoire militaire, voudront bien observer que ces guerriers si braves et si grands n'ont rien fait pour la guerre comme art, comme science; qu'il faudroit donc nommer tous ceux qui ont combattu avec gloire depuis le commencement du monde, rapporter tous les faits de guerre célèbres par une importance quelconque, tâche évidemment aussi vaine qu'infinie.

Ainsi, Alexandre lui-même, César, le prince de Condé, à la fois hommes de guerre et hommes de génie, tenant, sous ces deux rapports, un rang si éminent dans la mémoire des générations, occupent moins de place dans cette histoire que tel individu qui, par le bonheur des circonstances,

par la force de son application et de sa volonté, ou par la fidélité et la sagacité de ses observations et de ses récits, est parvenu à laisser sur la route de la science des traces utiles de son passage, cet homme n'eût-il même jamais manié l'épée: c'est le cas où sont Machiavel, Végèce et quelques autres moins fameux.

Ainsi, telle bataille, telle campagne, qui ont décidé du destin d'un peuple, d'un pays, et qui cependant n'ont constaté aucun pas en avant, ou aucun mouvement rétrograde de la science de la guerre, n'appartiennent point à l'histoire de l'art militaire, quelque place qu'elles tiennent d'ailleurs avec justice dans les annales du monde.

Il est telle autre affaire de guerre, au contraire, qui se cache dans un coin obscur de l'histoire d'un peuple du second, du troisième rang, et que notre histoire doit aller y chercher, produire au grand jour et discuter dans l'intérêt de l'art : ces cas sont rares, sans doute; toutefois ils donnent lieu d'observer un des caractères essentiels de notre travail.

Mais, en général, ici comme partout, il importe bien plus d'établir des rapports solides, féconds en conséquences satisfaisantes ou en conjectures lumineuses, entre des faits constans, avérés, connus de tous et hors de toute discussion, que de chercher à vérifier quelques faits douteux, à concilier

quelques versions contradictoires destinées à rester aussi indifférentes après avoir été éclaircies qu'elles l'étoient dans leur première obscurité.

La véritable science gagne plus, sans comparaison, à une méditation suivie, qu'à des recherches minutieuses; or, il n'échappera point au lecteur que l'esprit de méditation et l'unité de vues ne nous ont jamais abandonnés; que tout ce que nous avons lu, tout ce que nous avons vu, tout ce que nous avons entendu à la ville et dans les camps, dans le cabinet et sur le champ de bataille, nous l'avons constamment rapporté au même objet (1).

(1) Les auteurs, même les plus étrangers au militaire, lus dans le but que nous nous sommes proposé, pouvoient contribuer à le faire atteindre. Certainement, quand il ne s'agit que des détails d'un art ou même d'un fait, les poëtes ne sont pas les sources où il faut puiser de préférence; mais, quand il s'agit d'une forte impression produite sur la pensée générale, d'une tradition à la fois importante et populaire, les poëtes sont de véritables autorités, et personne n'aperçoit et ne rend ces grands effets d'une manière plus vraie et plus frappante; ce sont les fidèles organes des sensations vives et durables, de celles qui doivent laisser des traces dans la société. Il y a même des détails qu'on ne trouve que dans les poëtes, et qu'on y trouve par hasard; ainsi, on chercheroit vainement ailleurs que dans Horace, cette particularité qui n'est que curieuse et qui pourroit être utile, savoir, que, sur les bords du Danube et du Thermodon, on se servoit de la même hache d'armes.

Plusieurs trouveront que la partie qu'ils affectionnent est traitée trop sommairement : ce sera une présomption favorable à la distribution de la matière, et l'on pourra croire que chaque partie est dans la juste proportion, tient la véritable place qui lui appartient dans les dimensions générales.

Les hommes qui professent de la répugnance pour tous les détails, prononceront peut-être qu'ils surabondent; d'autres jugeront qu'ils sont trop rares; ceux-ci seront quelquefois de très-bons esprits, qu'on aimeroit à (1) contenter, mais

. . . . *Vindelici quibus*
Mos undè deductus, per omne
Tempus, amazoniâ securi
Dextras obarmet, quærere distuli,
Nec scire fas est omnia, etc.

Cet exemple peut mettre sur la voie de beaucoup d'autres recherches. Notre ouvrage en présentera plusieurs du même genre.

(1) Il faudra qu'ils soient difficiles, si, dans ce genre, ils ne sont pas contens de l'ouvrage que prépare, depuis long-temps, le général Bardin, auteur du *Manuel d'Infanterie* et du *Mémorial de l'officier*. C'est un dictionnaire d'une forme nouvelle, plein de vues, de recherches, qu'on pourroit appeler un traité alphabétique et encyclopédique de l'art. L'auteur, plus jaloux de ne rien laisser à faire après lui, que pressé de jouir, ne pense pas que cet ouvrage puisse paroître encore avant quelques an-

qui ne font pas réflexion que si tous ceux qui pourroient, au même titre qu'eux, chercher des détails dans cet ouvrage, devoient les y trouver, nous retomberions dans l'inconvénient d'un travail sans borne, comme sans nécessité pour la fin que nous nous sommes proposée.

Par suite de l'importance des opinions et des maximes, au milieu des faits dont se compose la charpente de cette histoire, nous laissons souvent dans la bouche d'un écrivain dont le témoignage impose quelque confiance, des récits, des jugemens, des principes qui nous ont semblé curieux, justes, raisonnables. La vérité ou ce que nous croyons être la vérité, ne peut qu'y gagner, c'est le poids d'un suffrage, d'une autorité, joint à la puissance d'un argument ou d'un exemple; c'est une force double dans le même espace; c'est pour le lecteur une épargne de temps, d'attention et un surcroît de sécurité. L'amour-propre seul nous auroit détourné de laisser dire à un autre, ce que nous pourrions dire en notre nom, car il est indifférent, au fond, que ce soient nos idées, nos expressions ou celles d'autrui qui fassent penser le lecteur.

---

nées. Il n'aura pas moins de six gros volumes; d'après ce que nous en connoissons, il étonnera les plus laborieux, il satisfera les plus curieux.

***.

Aussi éloignés du charlatanisme que de l'envie, si un simple fait, une courte anecdote, par les réflexions qui en sortent d'elles-mêmes, établissent aussi-bien et plus vivement qu'un récit circonstancié, qu'une longue discussion, ou la vérité d'une opinion, ou la solution d'un problème, nous conservons l'anecdote et nous supprimons la dissertation.

Dans l'ordre moral, une précieuse unité d'intérêt pour notre sujet, tient à cette idée fondamentale, autour de laquelle se groupent naturellement beaucoup d'idées et de faits; savoir, qu'à la guerre, plus que partout ailleurs, l'homme est le principal, tout le reste l'accessoire; que tous les autres élémens sont des auxiliaires plus ou moins importans, mais que l'*homme* seul est essentiel. L'histoire, selon nous, ne sauroit faire un pas qui ne confirme cette observation. Cette vérité est bien avant dans notre conviction, et nous n'omettrons rien de ce qui peut la développer.

Une autre vérité est liée à celle-ci d'une manière intime: c'est qu'à la guerre, la force matérielle et mécanique, qui, au premier coup d'œil, paroît si importante et si variée, a réellement des limites très-étroites, tandis que l'influence morale, qu'on seroit tenté de croire passagère et fort circonscrite, est constante et sans bornes.

Les Chinois appellent la guerre : *la grande affaire*, et la morale : *la grande science.* Toute cette histoire tendra à prouver qu'il importe d'appliquer sans cesse *la grande science à la grande affaire.*

Dans l'ordre positif, le plan de notre ouvrage nous étoit tracé d'avance par la nature même du sujet. L'art a eu sa naissance, ses progrès, ses variations; nous le considérons dans son cours, et, pour ainsi dire, dans sa vie, comme un individu qui naît, qui prend peu à peu de l'accroissement, qui souffre des langueurs et des maladies, qui reparoît avec une nouvelle vigueur, qui en abuse encore, qui subit enfin toutes les vicissitudes et toutes les modifications des corps organisés. C'est à travers ces phases, cet enchaînement de métamorphoses, et la série de réflexions qu'elles font naître, que nous conduisons l'art et le lecteur qui l'observe avec nous, jusqu'à l'état actuel, qui doit hériter de toutes les améliorations que les antécédens indiquent; mais là commencent le dogme et la théorie pure, et c'est là que nous nous arrêtons.

§ II.

Exécution du Plan et Distribution des Matières.

Pour suivre la comparaison dont nous venons de faire usage, nous dirons que, comme la vie humaine a ses époques marquées par la nature, de même nous avons fixé les plus naturelles que nous avons pu à cette histoire de l'art. Telles que nous les avons encadrées et ordonnées, nous avons voulu qu'elles formassent, s'il étoit possible, un tableau qui se gravât aisément dans la mémoire. Il falloit que la dimension n'en fût pas trop étendue; il falloit choisir des aspects, marquer des repos, tour à tour soulager et réveiller l'attention du lecteur et faire qu'il ne perdît jamais de vue ni le terme ni le point du départ. Ce n'est pas sans quelque travail et sans quelques combinaisons, que nous avons adopté une marche si simple qu'elle paroîtra s'être présentée d'elle-même, ce qui nous sembleroit, au reste, l'éloge le plus flatteur qu'on en pût faire.

Nous avons donc partagé notre travail en deux grandes divisions ou parties.

Ces deux grandes divisions, contenues chacune dans un volume, embrassent, savoir : la première, les siècles qui se sont écoulés avant la

découverte de la poudre à canon et pendant les premiers développemens de cette découverte;

La seconde, les années que nos pères ou nos contemporains ont comptées, depuis que les grands résultats de cette révolution dominent l'art militaire.

Ces deux divisions sont fort inégales sous le rapport des temps, puisque l'une embrasse plus de trois mille ans, et l'autre moins de trois siècles; mais elles offrent une importance au moins égale aux yeux de l'observateur, surtout si l'on considère que l'avenir est fondé tout entier sur ce second état de l'art.

Pour se rendre un compte satisfaisant de ses vicissitudes dans ces deux grandes périodes, de ces alternatives de force et de foiblesse, de perfection et de décadence, de corruption et d'amendement, que l'on voit constamment ramenées par le cours des siècles, mais qui se succèdent sous des aspects si divers, il falloit, sans doute, à l'étudedes hommes qui ont fait la guerre avec gloire, joindre l'étude de ceux qui en ont écrit avec quelque réputation, même sans l'avoir jamais faite. Mais on n'atteindroit que le mérite trop facile d'une volumineuse compilation, si on ne s'imposoit la loi de choisir et de circonscrire sévèrement le nombre des actions, des opinions

qu'on reproduit, tandis qu'on n'a dû mettre aucune borne au nombre des faits et des autorités qu'on a interrogés.

Nous avons donc, parmi les écrivains militaires de tous les siècles, fait un choix, dont le lecteur sera juge. Ceux qui nous ont paru avoir observé le plus judicieusement les faits et les systèmes militaires de chaque époque, nous les avons établis devant le tribunal de la postérité, comme les représentans et les orateurs de cette même époque; de manière qu'entre ces époques et ces écrivains, il ne reste rien ou presque rien à regretter, rien à recueillir, que des détails pour ainsi dire de fantaisie, sur lesquels il sera facile au lecteur de se satisfaire en suivant la ligne même que nous avons tracée et l'ordre que nous nous sommes imposé.

Ces époques sont au nombre de huit : quatre forment les subdivisions de la première partie; quatre autres, les subdivisions de la seconde.

La première époque ou premier livre de la première partie, commence à l'origine des sociétés; elle présente nos conjectures sur la formation de l'art avant et pendant les temps héroïques. Homère à l'entrée des siècles historiques, Hérodote, Thucydide et surtout Xénophon, Elien, Arrien, sont nos principaux guides pour

cette époque. Elle contient toute l'histoire de la phalange grecque, depuis la réunion de ses premiers élémens jusqu'au maximum de son accroissement sous les successeurs d'Alexandre; elle se termine par une analyse raisonnée du récit que fait Xénophon de la fameuse retraite des dix mille Grecs qui avoient combattu au cœur. de l'Asie avec le jeune Cyrus. Cette époque présentera surtout la puissance des calculs de formation, et tout ce que la science peut offrir de moyens de résistance, quand elle est secondée par le courage. Cette période d'une. pénible ascendance pour l'art, dure plus de mille ans.

Le second livre commence aux premières guerres de Rome, et s'arrête après les guerres puniques : c'est l'époque florissante de la milice romaine. C'est là qu'on peut étudier la puissance de la mobilité dans l'art d'attaquer et de vaincre; c'est là qu'on peut étudier surtout, l'art plus essentiel que tous les autres, de recevoir du malheur et de la défaite le moindre dommage possible, de se relever des plus grands désastres. C'est cette science et cette patience, tour à tour opposées à la fortune ou la secondant, qui ont rendu les Romains maîtres de l'univers par la guerre. Tite-Live, Florus, Salluste et surtout Polybe seront nos guides et nos maîtres à cette époque de gloire et d'instruction mili-

Le quatrième et dernier livre de cette première partie, renferme d'abord la plus triste époque de ces ténèbres presque millénaires, véritable âge de fer pour l'Europe qui se voyoit si différente d'elle-même, surtout sous le rapport de la science militaire. L'art, pour la seconde fois et pendant toute l'ascendance de la milice romaine, avoit procédé du simple au composé; après son apogée en ce sens et l'excès qui le suivit, on voit, du sein de la prostration générale, sortir l'enfance d'un nouvel art, qui recommence par l'homme isolé; le chevalier bardé de fer représente, pendant long-temps, toute la science militaire. Après la découverte fortuite de la poudre à canon, l'art reprend, avec des moyens nouveaux, les traditions anciennes; on sort peu à peu de cette nuit, où tout a été absorbé, vices et vertus; où les traits de génie, les efforts de courage qui, dans d'autres temps, auroient conquis une renommée éternelle, périssoient sans illustration et sans mémoire; où l'héroïsme et le talent militaire étoient également perdus pour la société et pour le héros lui-même.

Machiavel porte le flambeau dans ces ténèbres; il recommande à l'Europe, qui ne les connoît presque plus, les troupes nationales; bientôt, on voit renaître l'infanterie avec les véritables maximes de l'art: l'art touche à sa restauration

et à sa nouvelle gloire; après Machiavel, notre guide, sans comparaison, le plus utile vers la fin de cette époque, elle s'éclaire encore des écrits de Commines, de Dubellay, du premier maréchal de Biron, de La Noue, de Montluc, etc., et même de ce savant duc de Rohan qui paroît cependant appartenir plus particulièrement à l'époque suivante.

Celle-ci est la première de la seconde division de notre travail, de la deuxième partie de notre histoire. Les disciples de Coligny et d'Henri IV (Rohan se fait gloire d'être l'élève de ce dernier) continuoient, après ces maîtres, à guider l'art militaire dans les voies de la plus prompte et de la plus honorable restauration; mais le caprice et la fatalité, qui s'attachent aux noms et aux réputations, servant cette fois des mérites réels, donnèrent toute la renommée de la restauration à Gustave-Adolphe, aux princes de Nassau: nous acceptâmes de leur main nos meilleurs hommes de guerre; Turenne, le plus grand de tous dans son siècle et peut-être dans tous les siècles, sortoit de l'école hollandaise, et ce fut sa plus haute gloire; l'art fut porté en France à un point très-élevé : cette ascendance à jamais mémorable, la mort de Turenne l'arrêta tout à coup; sa durée totale est d'environ un demi-siècle; les Mémoires de Turenne et de Montécuculli sont, pendant cet espace, nos principaux documens; il seroit difficile

d'avoir à s'étayer d'autorités plus imposantes et de témoignages plus sûrs; les écrits sont d'ailleurs moins nécessaires, quand les faits sont si illustres.

La décadence qui commence immédiatement à la mort de Turenne, a, pour causes, et celles qui amènerent dans l'art les autres décadences, et des motifs qui lui sont propres; elle s'aggrave pendant tout le temps qui s'écoule depuis ce coup funeste jusqu'à l'apparition du maréchal de Saxe en France, et du grand Frédéric en Europe; au commencement de cette période, Luxembourg et quelques autres, soutinrent l'art par leur génie contre l'impulsion qui le conduisoit à sa ruine, comme César, Sylla et Marius lui-même, auteur de la décadence de la légion, l'avoient soutenue dans sa chute. Après Luxembourg, Catinat et Villars en France, après Eugêne en Allemagne, l'art, pendant long-temps, marqua plus par des systèmes que par des faits. Pour ces faits et pour ces systèmes Puységur, Feuquières, Folard et quelques autres d'un moindre nom, seront nos guides utiles quoique non infaillibles, surtout ces deux derniers.

La gloire de la troisième époque de l'art nouveau, contenue dans le troisième livre de la seconde partie de notre Histoire, appartient à peu près tout entière au roi de Prusse; les méthodes

de ce prince, les systèmes du maréchal de Saxe, les écrits de Guibert, de Lloyd, les querelles de l'ordre mince et de l'ordre profond, etc., forment la matière de ce livre.

L'intérêt du quatrième et dernier livre de cette seconde partie et de l'ouvrage, commence avec le ministère de M. de Saint-Germain. La révolution de France a suivi de près ce ministère; une guerre européenne d'un quart de siècle, à peu près sans relâche, a commencé avec la troisième année de cette révolution. Dans ce cadre se reproduisent, comme dans un miroir, tantôt glorieusement, tantôt tristement fidèle pour nous, toutes les révolutions de l'art que nous a présentées la longue série des siècles écoulés depuis sa naissance. Dans ce court espace se trouve rapproché et pressé tout ce que la science et la fortune peuvent en faveur de l'art de la guerre, et tout ce que l'oubli de l'art et l'abandon de la fortune, qui n'est le plus souvent que cet oubli même, peuvent entraîner de désastres. Ce livre offre bien quelques citations, mais aucune analyse proprement dite, aucun jugement d'ouvrages. Les écrivains sont presque tous vivans, et le travail que nous offrons au lecteur est une histoire et non un journal. Par la même raison, il n'y est fait qu'une mention accidentelle des essais qui ont eu lieu, des changemens qui ont

été faits dans le militaire depuis la dernière paix; ils appartiennent à l'avenir, puisque l'épreuve de la guerre ou la sanction du temps leur manque encore.

A travers tant de siècles et de révolutions, ce n'est pas sans quelque étonnement que le lecteur verra ses idées se fixer et se simplifier, à mesure que les faits se multiplieront, qu'ils offriront une plus grande variété de détails. Il verra que les questions tactiques et stratégiques ont toujours roulé et vraisemblablement rouleront toujours sur deux systèmes qui, dans des temps très-rapprochés, se partageoient les opinions sous les noms d'*ordre profond* et d'*ordre mince*, d'*ordre prussien* et d'*ordre français*, de *colonne* et de *ligne*, de *système ancien* et de *système moderne;* et qui, chez les anciens, s'étoient appelés phalange et légion, ordre grec et ordre romain : le premier, produit naturel de l'art chez un peuple brave et ingénieux; l'autre, rafinement ou plutôt effort vigoureux et hardi du même art chez un peuple plus patient et plus réfléchi.

Entre les épreuves modernes et les expériences antiques de ces deux systèmes, de leurs accessoires et de leurs modifications sans nombre, un long intervalle d'ignorance et de barbarie, coupe naturellement en deux l'histoire de l'art comme l'histoire du genre

humain; mais les mêmes ténèbres ne menacent plus l'univers. L'imprimerie a fait une révolution non moins grande que la poudre à canon; les connoissances humaines ne peuvent plus rétrograder, encore moins s'effacer et se perdre, et chacun désormais peut à loisir et sans craindre d'être privé de documens, étudier et discerner ce qui appartient à l'essence des choses dans la science de la guerre, ou ce qui, étant le domaine des circonstances, peut impunément changer avec elle.

Un coup d'œil sur les tables détaillées des chapitres et des paragraphes qui composent chacun des livres dont nous venons d'indiquer le sommaire, achèvera de développer aux yeux du lecteur la distribution des objets dont nous avons cherché à lui faciliter l'étude ou à lui rappeler le souvenir (1).

---

(1) S'il est permis de parler de soi-même, chose pénible en toute circonstance, c'est dans un ouvrage militaire qu'on y est autorisé, on peut dire même obligé par toutes les convenances du sujet et dans l'intérêt du lecteur qui est bien aise de connoître les titres qu'on peut avoir à lui parler guerre.

Je dirai donc que je fus élevé pour l'état militaire; que, depuis 1782 jusqu'en 1789, je reçus toutes les instructions qu'on peut recevoir pendant la paix. J'étois capitaine de cavalerie depuis quatre ans, lorsque la désorganisation de l'armée, en 1791, m'en écarta. Je suivis d'autres études, d'au-

tres carrières, mais sans perdre jamais de vue les études de ma vocation première. J'eus occasion de voir le rassemblement de Boulogne dans le plus grand détail, souvenir qui sera toujours présent à ma pensée. J'y admirai le beau idéal d'une armée; peu après, je vis le champ de bataille d'Ulm et de Guntzbourg, sans avoir encore repris place dans les rangs de l'armée. J'y rentrai, la campagne suivante; je commandai, sous M. de Montmorency (qui commandoit tout le corps), la première compagnie des gendarmes d'ordonnance, à l'investissement de Colberg, aux batailles de Gutstadt, de Heilsberg, de Friedland. Peu après, je passai comme officier supérieur à l'armée d'observation de la Gironde, au moment où elle alloit entrer en Portugal par une marche mémorable. Je combattis à Vimeiro. Après la capitulation de Cintra et le retour de l'armée de Portugal en France, je fus attaché comme colonel à l'état-major de l'armée qui assiégeoit Sarragosse; j'entrai un des premiers dans le fort Saint-Joseph; en rendant compte de ce siége, les bulletins officiels signalèrent, d'une manière trop flatteuse, ma conduite dans l'expédition d'Alcaniz sur les derrières de l'armée obsidionale, destinée à la dégager et dirigée par le général Vathier dont je commandois l'infanterie. Après la prise de Sarragosse, je passai à l'état-major de l'armée de Castille. J'assistai à la bataille de Talaveyra et reçus la mission d'aller en rendre compte à l'empereur à Vienne, c'est là que j'eus occasion de lui dire dans une longue conférence tout ce qu'on lira relativement aux affaires d'Espagne dans l'avant dernier chapitre de cet ouvrage.

J'eus, quelques mois après, une mission en Catalogne; elle étoit relative à la jonction, qui eut lieu effectivement à Lérida, des armées de Macdonald et de Suchet. Je portai encore à Napoléon, à Saint-Cloud, la vérité sur la Catalogne, et j'établis dans des Mémoires, qui existent aux bureaux de la guerre, que, n'étant pas maîtres de la mer, il ne nous falloit pas moins de quarante mille hommes pour occuper solidement la Catalogne, et, ce qui sembloit un paradoxe, que soixante mille hommes

pouvoient très-bien vivre en Catalogne, mais que vingt mille ne le pouvoient pas. J'eus lieu de croire que ces nouvelles vérités ne furent pas plus agréables que les premières. Cependant Barcelonne étoit aux abois; je connoissois incontestablement la Catalogne : on m'envoya ravitailler Barcelonne, ce qui fut fait au bout de quelques semaines, et continué pendant environ quinze mois, sans qu'il en coutât une obole au trésor public. Pendant mon séjour en Catalogne, je vis cette guerre d'une nature particulière; j'y pris part. Je fus témoin, entre autres faits d'armes remarquables, de la reprise de Figuières par le maréchal Macdonald. Je rends compte dans cet ouvrage de ses curieuses circonstances (voyez premier volume, page 252); je suivis les habiles opérations des généraux Decaen, Maurice-Mathieu, Lamarque, etc., d'autant plus méritoires que leurs moyens étoient plus insuffisans.

Après le retour de Moscou, je fus appelé à la grande armée, et à l'état-major de Napoléon. J'assistai aux batailles de Lutzen et de Wurtschen (voyez deuxième volume, page 483; voyez aussi les éclaircissemens supplémentaires). Ce fut pendant l'armistice de Dresde, que j'éprouvai une aventure dont j'ai suffisamment parlé ailleurs (voyez les notes de mon ouvrage *sur l'Organisation de la force armée*), elle n'intéresse le lecteur que sous le rapport de la nouvelle expérience militaire qu'elle me mit à même de pouvoir lui offrir; je fis donc comme simple volontaire, tout ce qui resta de cette guerre; en cette qualité, et pouvant être partout où la curiosité m'appeloit, j'ai assisté aux affaires de Dresde, au combat d'Augustusbourg où j'entrai avec un escadron du vingtième de dragons, dans un quarré d'infanterie autrichienne qui fut fait prisonnier; aux deux batailles de Leipsig, etc.; j'ai combattu, la campagne suivante, à Colmar, aux deux batailles de Brienne, à Montereau, etc.; j'ai chargé, dans la même demi-heure, à Pavillon, avec trois escadrons différens; ce que je rapporte uniquement pour faire voir combien est favorable à

tout genre d'instruction, la position de volontaire; dans le malheur surtout, dans les nécessités et les misères d'une retraite, on est à portée d'observer une foule de phénomènes moraux, qu'on n'aperçoit pas dans les mouvemens d'une guerre heureuse et d'une marche en avant.

Sans prétendre établir la plus légère similitude, j'observerai que plusieurs écrivains militaires, entr'autres Xénophon, Folard, Lloyd, ont servi comme simples volontaires et déclarent que cette position leur a paru la plus favorable à l'étude de l'art, à cause de l'absence de toute obligation et de toute responsabilité. Xénophon reçut du suffrage de ses compagnons d'armes, le rang et le prix qu'il méritait. Folard, au contraire, vit passer bien loin devant lui et ce ridicule de Bar, et cet odieux Saint-Frémont, et ce noir Albergotti qu'il a peints de couleurs si vives et si vraies; il mourut, au bout d'une très-longue carrière, avec le simple grade de mestre de camp. Lloyd fut encore plus indignement sacrifié à des officiers en faveur, dont il avoit dévoilé la turpitude. Ces injustices n'ôtent rien à leur gloire, rien à l'intérêt de leurs écrits. De ceux dont on veut mettre à profit les lumières et l'expérience, il convient de demander,

Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été,

Rac., *And.*

HISTOIRE
DE L'ART MILITAIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

L'Art depuis sa naissance jusqu'à la Révolution opérée par la découverte de la poudre à canon.

LIVRE PREMIER.

Origine de l'Art et Histoire de la Phalange ou Armée grecque.

CHAPITRE PREMIER.

Des premières Armes et des premières Armées. Commencement de la Phalange.

§ Ier.

Idée que les Anciens se formoient de l'Art de la guerre, de son origine et de son caractère.

De quelque manière que la guerre soit considérée par la politique ou par la philosophie, l'expérience des siècles a prononcé qu'elle étoit une des nécessités imposées aux sociétés humaines.

L'établissement militaire doit donc être mis au nombre des institutions sociales dont il importe le plus d'étudier les principes, les moyens et les résultats.

Les peuples et les écrivains, placés plus près que nous du berceau de ces institutions, ont aisément reconnu la distinction essentielle qui sépara dès l'origine l'art et l'instinct de la guerre:

L'instinct donné à l'homme par la brute nature, à l'appui et comme auxiliaire de ses besoins et de ses passions;

L'art, produit de la réflexion et de la réaction de ce même instinct.

Si l'art fut inspiré à l'individu pour sa propre conservation, la société, conservatrice de l'espèce humaine, a dû le perfectionner de tout son pouvoir.

Les anciens aiment à poser, en toute occasion, des questions vastes, fécondes, propres à faire penser, soit qu'ils veuillent les résoudre eux-mêmes, soit qu'ils les présentent seulement à la méditation du lecteur.

C'est ainsi que Salluste (1) nous indique, comme résultat de l'étude des historiens qui l'ont précédé, la solution des questions relatives à ce que

(1) *In Cat.*

l'art de la guerre doit à la force physique, par comparaison à ce qu'il doit à la force morale.

Le court exposé qu'il nous offre de ces traditions et de ces considérations, suffira pour nous montrer la route qu'il convient de suivre dans l'étude philosophique de l'art et de son histoire.

« Ce fut d'abord parmi les hommes, dit Sal-» luste, un grand sujet de doute que de savoir » ce qui avoit le plus d'importance à la guerre, de » la force du corps ou de la vigueur de l'esprit ; » l'un et l'autre y sont évidemment indispensa-» bles, puisque, préalablement à toute opération, » il convient de délibérer, et que, lorsqu'on a » pris son parti, il faut une action énergique pour » le faire réussir : une de ces deux facultés, *pro-» jeter et exécuter*, séparée de l'autre, est donc » insuffisante, et elles ont besoin de se prêter un » mutuel secours. »

Mais auquel de ces deux attributs de l'homme accorder la suprématie dans la guerre? à laquelle de ces deux qualités rivales assigner la préférence? L'histoire, suivant Salluste, a résolu, de bonne heure, ce problème.

« Quand Cyrus en Asie, quand, dans la Grèce, » les Athéniens et les Lacédémoniens eurent com-» mencé à conquérir les cités, à soumettre les » peuples, à regarder comme un motif plausible » de guerre le desir de s'agrandir, à placer la di-

» gnité et la gloire dans l'étendue de la domina-» tion; les dangers et les difficultés de tout genre » se compliquèrent tellement, qu'il fut reconnu » et avoué que la force morale étoit dans la guerre » ce qu'il y avoit de plus important. » Telle est la conclusion de l'histoire et de l'historien.

Si ces vérités parurent déjà frappantes, quand la guerre étoit encore, pour ainsi dire, tout *athlétique*, et se faisoit presque corps à corps, par la nature des armes, combien n'a-t-elle pas acquis de poids, depuis que le danger se brave, le plus souvent, de loin, que la mort se donne et se reçoit sans l'intervention de ces efforts corporels qui troublent l'âme et qui la réduisent, en quelque sorte, au second rôle!

Mais, sans anticiper sur l'ordre des temps et des événemens, contentons-nous d'observer ici, qu'à toutes les époques, toutes les forces physiques, tous les arts manuels sont entrés de droit dans le domaine de l'art de la guerre, et que, dès ses premiers pas, tendant à s'élever à la dignité de science, cet art appela, pour les faire concourir à sa perfection, toutes les puissances de la méditation et du calcul.

L'histoire de la science militaire se compose donc des rapports qui se sont successivement établis et agrandis pour elle entre le monde physique et le monde moral; c'est une combinaison

de pensées et d'actions dans la formation de laquelle, selon l'ordre naturel, l'action commença, et la réflexion vint après; et, selon l'ordre social, ensuite, la pensée dut précéder l'action.

§. II.

Enfance de l'Art; la Tétrarchie.

Les premières guerres furent d'homme à homme; dans cette lutte, où la passion et la force brute dominoient avec fureur, s'introduisit dès le commencement un premier art, celui du pugilat; on l'admira comme une instruction émanée des dieux mêmes; on l'honora comme un bienfait céleste presque égal à celui de la parole et au don des langues (1).

Lors même que l'art de la guerre s'éleva au-dessus des exercices de la palestre, on leur rendit encore hommage comme à la guerre primordiale; et les chefs qui menèrent contre Thèbes les premières troupes régulières dont l'histoire ait conservé le souvenir, consacrèrent la mé-

(1) *Mercuri facunde nepos atlantis*
Qui feros cultus hominum recentum
Voce formasti catus et decorœ
More palestræ, etc. Hor.

moire de l'art antérieur, en fondant, dès l'ouverture de leur expédition, sous les auspices de Jupiter, au milieu de la forêt de *Némée* qu'ils étoient obligés de traverser, des jeux solennels qui prirent le nom *de jeux Néméens*. Ces jeux, reproduits sur plusieurs autres théâtres, avec l'applaudissement des peuples, honorèrent et perpétuèrent dans la Grèce, l'image perfectionnée des premiers combats.

Ces combats individuels avoient pris leur origine dans les vices des hommes; on y chercha un terme dans leur vertu. Le méchant, qui s'étoit senti vigoureux et adroit, s'étoit fait redouter de ses semblables: dès lors, les foibles implorèrent ceux qui, à l'amour de l'ordre et à l'horreur du crime, joignoient le mépris du danger, la force et l'adresse; les peuplades se recommandèrent à leurs bras et à leurs massues; ce fut la gloire des Hercule, des Thésée, des Pirithoüs, ou plutôt des premiers héros qui leur servirent de modèle et dont aucun monument ne nous a transmis les noms.

Tâchons, par la réflexion et la conjecture, de nous faire une idée de ce dont nous n'avons pu voir l'image, des origines que n'ont pu nous léguer, à cause de l'absence des autres arts, les hommes qui ont été témoins des premiers progrès de l'art qui nous occupe.

Dès que plusieurs combattans se furent ou momentanément réunis ou surtout alliés pour un certain espace de temps, dans l'intention d'attaquer ou de se défendre, ils sentirent le besoin de convenir d'un ordre et d'un arrangement quelconque; et, pour maintenir cet ordre et cet arrangement, ils reconnurent la nécessité du commandement et de l'obéissance.

De long-temps encore on n'en sera aux marches savantes, aux campemens, aux approvisionnemens réguliers; chacun est obligé de pourvoir à sa nourriture et les armées sont des pelotons qui tiennent la nuit, sur la cime d'un rocher ou dans l'enceinte d'une caverne, premières images de la citadelle et de la ville fermée.

Mais dès que, pour l'attaque ou pour la défense, pour protéger les hommes ou pour les opprimer, plusieurs se furent réunis, ou contre un seul, ou contre plusieurs, il fallut perfectionner les armes, de manière à incommoder le plus possible l'adversaire qu'on avoit en tête, et le moins possible l'auxiliaire qu'on avoit à côté de soi.

Ainsi, l'art doit signaler ses premiers progrès, d'abord dans la manière de s'armer et de se servir de ses armes, ensuite dans celle de se joindre et de se serrer, pour être entamé plus difficilement par l'ennemi, et pour pouvoir l'enfoncer plus aisément.

Plus les pelotons de combattans se grossiront, plus les règles qui président à l'emplacement et à l'ordonnance des hommes entre eux, seront obligées de se subtiliser et de se raffiner.

Ce n'est qu'à force de soins, de divisions, de subdivisions qu'on réussira à se reconnoître et à se débrouiller.

Malgré tous ces soins, malgré la puissance incontestable de l'ordre, il arrivera un moment et un point où le nombre ne pourra plus s'augmenter sans inconvénient; un surcroît de force deviendroit foiblesse. L'expérience fixera un terme à cette agglomération d'hommes armés, qui sembloit d'abord ne pouvoir jamais être assez nombreuse.

Nous avons fait, en peu de mots, l'histoire de toute troupe, de toute armée, et particulièrement l'histoire de la phalange grecque, c'est-à-dire de l'institution militaire la plus ancienne chez les peuples civilisés, de celle qu'on doit regarder comme le chef-d'œuvre de l'art en son enfance, et, si l'on peut se servir de cette expression, comme une perfection de l'état imparfait.

Suivons donc, par la pensée, les détails de cette marche et de ces premiers progrès, dont la nuit des temps nous a dérobé la trace et les souvenirs positifs.

Depuis l'homme réduit à son individu, jus-

qu'à la première troupe qu'on pourra regarder comme l'élément véritable et prochain de la phalange, il n'a pas laissé d'y avoir des degrés à parcourir; et ces foibles pas dans la carrière, si dignes de remarque, parce qu'ils furent les premiers, ne sont, sous aucun autre rapport et en aucun temps, inutiles à observer.

Sans doute, ce ne fut point un grand effort d'adresse ou d'intelligence que de s'armer du *pieu*, c'est-à-dire d'une branche choisie dans les forêts, droite, forte et maniable. Toutefois, cette première arme de longueur pouvoit seule rendre praticable la première ordonnance de combat mise en usage par un groupe de combattans: cet ordre, fut de bonne heure, *un carré plein de seize hommes donnant un front de quatre hommes sur chaque face*, avec la faculté, à ceux du centre, de se servir de leur arme pour protéger eux-mêmes ceux qui les couvroient.

D'après quelques autorités, au moyen de quelques inductions, on pourroit appeler *énomoties* ces premiers carrés, aussi bien que chacune des files qui les composent; mais, quoi qu'il en ait été de ces nomenclatures élémentaires, aujourd'hui obscures et contestées, il s'agit ici de la première forme que prit militairement une réunion de seize hommes. Ce nombre d'hommes fut naturellement le contingent des combattans de sept ou huit famil-

les; ce nombre de familles fut vraisemblablement celui de la première peuplade qui abandonna la vie errante des chasseurs et des pasteurs pour les arts sédentaires de l'agriculture, et qui fixa ses demeures autour d'une fontaine ou sur le bord d'un ruisseau.

En marche, et à défaut de tout chemin tracé de main d'hommes, pour franchir des pas étroits et difficiles, cette troupe, se rompant jusqu'à l'unité, présentoit une file de seize hommes, qui resta, dans tous les temps, le *lochos* ou file de la phalange : quatre de ces files formèrent la *tétrarchie*.

Dans l'état parfait et définitif de la phalange, ces quatre files auront chacune toute leur longueur, et la phalange présentera seize hommes de profondeur.

Mais, lors des premiers essais de troupe compacte, la tétrarchie ou les quatre files n'ont dû suivre que pour la marche l'ordre où elles sont dans la phalange, l'une à côté de l'autre. Pour combattre, elles ont dû se former de deux manières, ou en troupe de quatre hommes de profondeur et de seize de front, ou en carré plein de huit de front en tout sens : ce dernier ordre a nécessité une grande perfection dans le *pieu*, façonné sans l'aide du fer (lequel fut certainement forgé et mis en œuvre beaucoup plus tard) ;

Eléments de la Phalange. voir les pages. 5 9 12. 15. 18. 52. 66 et l'explon à la fin du volume.

fig. 1.

1	A, E
2	
3	
4	
5	B
6	
7	
8	
9	C, F
10	
11	
12	
13	D
14	
15	
16	

fig. 2.

G		I	H
49	33	17	1
50	34	18	2
51	35	19	3
52	36	20	4
53	37	21	5
54	38	22	6
55	39	23	7
56	40	24	8
57	41	25	9
58	42	26	10
59	43	27	11
60	44	28	12
61	45	29	13
62	46	30	14
63	47	31	15
64	48	32	16

fig. 3.

même tel qu'il pouvoit être alors, ce pieu devoit avoir peine à dépasser trois hommes placés en avant de celui qui le portoit; la sarisse grecque, dans son état de perfection, longue de seize pieds, ne dépassoit guère cinq hommes; le sixième et ceux qui étoient derrière lui la laissoient debout; elle servoit ainsi à rompre les traits qui se seroient portés sur les derniers rangs de la phalange; il y avoit donc, dès ces premiers temps, des hommes, dans le milieu, oisifs au commencement du combat, et qui nous offrent déjà l'idée et le germe d'une réserve.

La tétrarchie fut donc la première troupe tant soit peu considérable *qui se mût comme un seul homme*, selon l'expression de l'Écriture : expression pittoresque et conforme, en effet, à la sensation que durent éprouver les premiers hommes qui furent frappés de ce premier spectacle tactique. Aussi le nom de *tétrarque* est-il resté, dans toute l'antiquité, comme une dénomination générique de commandement, d'autorité non-seulement militaire, mais politique et civile; comme dans nos temps modernes, la qualification de *capitaine* et celle de *compagnie* se sont étendues à plusieurs genres de commandemens et de réunions : il en est de même du mot *empereur*.

La tétrarchie fut évidemment la première institution tactique de quelque importance; et long-

temps elle dut être le chef-d'œuvre de l'invention et de l'esprit militaire, comme étant le produit d'une réunion de cabanes qui contenoient une population de trois à quatre cents hommes, population considérable, sans doute, dans ces premiers temps, et qui devoit effectivement avoir une armée.

Deux de ces peuplades, menacées du même danger, ou marchant dans le même dessein et réunissant leur contingent d'une tétrarchie chacune, formèrent la *taxiarchie;* le nom de *taxiarque* est demeuré aussi comme générique dans quelques nomenclatures militaires des Grecs pour désigner un officier-supérieur immédiatement subordonné aux généraux; mais la taxiarchie n'a jamais désigné qu'une réunion *militaire;* et ce n'est qu'à la nomenclature militaire qu'appartient cette appellation. Il fallut que ces deux troupes primitives convinssent, en se réunissant, d'un chef commun, et il parut naturel qu'appartenant à toutes deux également, ce commandant ne fût placé dans les rangs particuliers ni de l'une ni de l'autre; aussi le centurion ou taxiarque, est-il dans la phalange le premier officier dont la place est assignée hors du rang, à plus forte raison en a-t-il été de même de ceux qui par la suite ont commandé des réunions plus nombreuses.

§ III.

Première Révolution ; Établissement du Syntagme.

Celui qui inventa l'art et les flèches fut un homme dont le génie exerça une influence prodigieuse; il changea de fond en comble, l'art des combats, et l'agrandit sans mesure. Cet art marche encore aujourd'hui dans les voies où cette première révolution l'a jeté; toutes les révolutions ultérieures n'ont été que des développemens successifs et diversement modifiés de ce premier progrès, de cette puissante direction.

Le nom de Nembrod paroît attaché à la découverte ou au perfectionnement de cette première machine de jet; et, à la faveur de cette seule gloire, ce nom a percé la profonde nuit des temps.

Il sembleroit, au premier coup d'œil, quê la fronde ait dû être en usage avant la flèche; mais on revient de cette idée quand on fait attention que, pour lancer la pierre, il falloit avoir inventé un tissu ou quelque chose de semblable qui la supportât ou la contînt. Si on allègue que, dans les premiers essais, on a pu se servir d'une écorce d'arbre ou d'arbuste coupée en long, d'une liane ou d'une lanière de peau de bête, on

peut répondre que, dans le même temps, l'arc et la flèche étoient aussi grossiers et aussi simples, la flèche un pieu très-léger, l'arc une autre branche recourbée et retenue aux deux bouts par un nerf de bœuf ou de tel autre animal, ou par quelque lien qu'il étoit aussi facile de se procurer. Ces recherches n'établissent aucune priorité pour l'une ou l'autre de ces *inventions*.

Quant à *l'usage*, il est ici question de la première troupe à laquelle la nécessité apprit à etre ensemble et serrée; cette densité et cette pression des rangs et des hommes excluent la manœuvre de la fronde; celle-ci, excepté d'homme à homme, n'a pu avoir un jeu libre que dans les intervalles vides laissés entre les troupes compactes, en avant et en arrière de ces troupes; état de choses qui suppose un degré de civilisation et de tactique plus avancé, une époque postérieure à celle où nous sommes encore, en traitant de l'établissement successif de la tétrarchie et du syntagme.

Par l'invention de l'arc et des flèches, l'adresse rivalise avec la vigueur, et l'art encore grossier commence à se soustraire à l'empire de la *force physique* pour passer peu à peu sous l'influence de la *force morale*.

L'usage *du pieu*, et, par suite, la fabrication de *la pique ou sarisse grecque*, et *du pilum* des

Romains, qui en furent les modifications et les perfectionnemens, avoit indiqué le premier ordre de bataille, et l'auroit limité définitivement à quatre ou tout au plus huit hommes de profondeur avec des fronts d'une étendue proportionnée. L'effet des armes de jet, qui tient l'ennemi plus éloigné, permit une plus grande profondeur, et enseigna celle qui est restée propre à la phalange; quatre tétrarchies formèrent un syntagme.

Le syntagme, comme élément de la phalange, et tel qu'il est employé dans la formation de celle-ci, est un carré parfait de seize hommes en tout sens, montant par conséquent à deux cent cinquante-six hommes; il donne, en se décomposant, un partage régulier en quatre troupes, égales en nombre à des tétrarchies disposées en carrés de huit, sous toutes les faces, également pleins. Ces carrés se divisent et se subdivisent, jusqu'à l'unité, d'une manière régulière.

Les nombres 16, 32, 64, tous ceux qu'ils forment et qui en sont formés, offrent cette propriété d'être toujours divisibles sans fractions. Cette propriété, sur laquelle Élien insiste beaucoup, et dont Charles XII fut frappé, a été observée dès les premiers temps; et cette observation a présidé à toutes les subdivisions de la

phalange; c'est par une suite de cette analogie symétrique, qui avoit tant d'attraits pour les anciens, que seize hommes étoient le front du syntagme, et que seize syntagmes formeront le front de la phalange. Le syntagme est un degré de l'art et de la formation tactique d'autant plus remarquable, que nous verrons bien le front s'étendre; mais nous ne verrons plus s'augmenter la profondeur, à quelque nombre que la phalange se porte par la suite.

La dimension du syntagme fut sans doute calculée d'après la première portée du trait lancé de derrière la troupe compacte par les armés à la légère et les voltigeurs, que l'invention de l'arc et des flèches fit bientôt établir; ils n'eurent d'abord que cette place à pouvoir occuper, et par la suite, quand ils en ont pu occuper d'autres, ils sont souvent revenus à celle-ci, soit par la nécessité de la retraite, soit comme poste de choix.

Plusieurs écrivains militaires rangent en tout temps, au nombre des fonctions spéciales des armés à la légère chez les Grecs, de lancer des traits par-dessus la tête des pesamment armés.

La tétrarchie et le syntagme, commandemens et ordonnances inspirés et enseignés par la nature même, se reproduiront constamment, toujours reconnoissables malgré de continuelles modifications et des variations infinies, sous les

noms de *manipules* et de *cohortes*, de *compagnies* et de *bataillons*, etc., etc. Toutes ces métamorphoses deviendront d'une explication facile, en remontant aux origines; et ces premières observations seront pour nous, comme un fil conducteur et sûr, dans les routes d'un labyrinthe, à travers les siècles et les systèmes.

Le syntagme est une création militaire si fondamentale, si naturelle qu'on le trouvera toujours partout; seulement il tendra continuellement à s'amincir, à mesure que les armes de jet se perfectionneront.

Si l'on pouvoit établir par fiction, que deux cent cinquante-six hommes, ayant autrefois formé un syntagme, ont traversé les siècles, combattant toujours ensemble, et suivant dans leur ordonnance toutes les modifications de la tactique, les seuls détails historiques de leur armement successif, de leur place dans le rang, de leur front, de leur profondeur, etc., etc., expliqueroient d'une manière satisfaisante toute l'histoire de l'art élémentaire, et résoudroient beaucoup de problêmes.

On trouveroit les mêmes analogies entre des dimensions plus considérables de corps armés Grecs et Romains, anciens et modernes; le lecteur en fera aisément la remarque, à mesure que nous parcourrons les degrés successifs de la

tactique ; mais ces nouvelles créations seront moins élémentaires, moins radicales que celles-ci. C'est pourquoi nous avons cru devoir insister particulièrement sur les conditions qui caractérisent le syntagme, et qui assignent nécessairement, à l'époque de sa création, celles des premières troupes légères, combinées avec un corps solide d'infanterie. Outre le syntagmatarque, qui est hors des rangs, à la tête du syntagme qu'il commande, cette troupe a cinq officiers qui sont aussi hors des rangs, et par conséquent ne comptent pas dans les deux cent cinquante-six hommes qui forment proprement la troupe. Ces officiers sont : un commandant en second, placé en serre-file, un adjudant ou porteur d'ordres, un porte-enseigne (1), un trompette et un héraut ou crieur pour répéter les commandemens, ces quatre derniers à portée du syntagmatarque.

---

(1) L'enseigne étoit l'image de quelque animal attaché à quelque divinité tutélaire, comme le hibou de Minerve, etc., ou quelque autre symbole taillé en or ou en argent, et porté au bout d'une perche.

Benneton a fait une *Histoire des Enseignes militaires*, que les curieux peuvent consulter.

§ IV.

Le double Syntagme ou la Pentacosiarchie ; résultat des premières Guerres régulières.

Deux syntagmes forment une pentacosiarchie, c'est-à-dire une espèce de phalange au plus petit pied; c'est une troupe de cinq cent douze combattans disposés en carré long, dont le front est double de la profondeur; sa profondeur est celle du syntagme; ce sont, en effet, deux syntagmes qui se sont joints, et qui donnent naturellement l'idée d'en joindre un plus grand nombre; leur réunion ne change rien à leur formation respective; celle du syntagme reste toujours avec ses officiers particuliers et prête à former un détachement complet.

L'ordre de bataille, dont cette combinaison offre le commencement, tient à des vues d'une plus grande portée que celles qui ont présidé à la formation du syntagme, à un autre ordre de dangers et d'entreprises. C'est un progrès sensible de l'art que d'avoir changé le carré contre une autre ordonnance qui, sans présenter des flancs trop foibles, donne un front plus imposant, plus capable d'envelopper l'ennemi, ou de résister à la même manœuvre de sa part, puis-

qu'il ne faut pas supposer la tactique plus avancée d'un côté que de l'autre.

Cet ordre fut sans doute le produit de la première réunion sous un même chef de deux troupes fournies et organisées par plusieurs peuplades coalisées et formant ainsi les deux ailes d'une petite armée combinée.

Ce progrès de l'art paroît appartenir à la *guerre Thébaine ;* je comprends sous ce nom les deux expéditions successivement dirigées vers le même but, dont l'une fut celle des sept fameux chefs qui périrent presque tous devant Thèbes, l'autre celle des Épigones qui les vengèrent.

Pendant la durée des temps appelés héroïques, ces guerres sont les premières qui présentent quelques vestiges d'opérations militaires un peu régulières, quelque physionomie d'ordre et de discipline ; les exploits de Tydée et de Capanée (1), de Diomède et de Sténélus (2), ont déjà un autre caractère, ont lieu avec d'autres circonstances que ceux d'Hercule et même de Thésée, au commencement de sa carrière.

Jusque-là, on avoit vu des chefs presque sans

---

(1) Deux chefs de la première guerre Thébaine.

(2) Deux chefs de la seconde guerre Thébaine, et que l'on retrouve à la guerre de Troie.

troupes, ou des troupes sans chefs, pénétrer tout à coup dans un canton, parcourir les bourgades, poursuivre les individus et se retirer après des hostilités plus ou moins heureuses, après des cruautés faites ou souffertes pendant l'espace de peu de jours ou même de quelques heures.

Dans les guerres de Thèbes, on vit des projets concertés avec prévoyance, exécutés avec suite; on vit plusieurs peuplades ou plutôt les armées de ces peuplades renfermées dans le même camp, soumises à la même autorité et à la même discipline.

Elles apprécioient déjà et portoient dans la guerre cette constance qui est si supérieure à la bravoure d'irritation et d'élan; elles opposoient le courage patient, le courage vraiment militaire et méritoire aux rigueurs des saisons, aux lenteurs d'un siége, aux travaux assidus d'une campagne, aussi bien qu'aux chances variées des combats journaliers.

Les Thébains furent forcés de se renfermer dans leurs murailles; ce qui suppose déjà du côté des assiégeans l'emploi du nombre fait avec discernement, et des manœuvres combinées avec quelque art; mais ni les assiégeans ne savoient attaquer, ni les assiégés ne savoient défendre une place. Tout l'effort des chefs se dirigeoit sur

les portes (1). On pourra remarquer que la pentacosiarchie, qui a trente-deux hommes de front et seize de profondeur, semble faite pour masquer une porte et empêcher une sortie; cette troupe a toutes les dimensions propres à une telle destination, à y faire ferme, et y tenir longtemps (2).

Nous n'avons pu procéder jusqu'ici que par des conjectures et des spéculations plus ou moins plausibles; mais ce qui les confirme d'une manière remarquable, ce qui enfin est positif dans les traditions de l'antiquité, c'est que la pentacosiarchie existoit avant la guerre de Troie; que c'étoit l'ordonnance adoptée quand cette guerre commença. Achille arriva devant Troie avec cinquante vaisseaux; sur chacun de ces vaisseaux il y avoit cinquante hommes; il les forma de suite en cinq corps sous cinq chefs différens.

---

(1) On trouve des détails curieux et du plus grand intérêt dans la tragédie des *Sept Chefs devant Thèbes*. Eschyle étoit homme de guerre; à Marathon, à Platée, où tant d'Athéniens se signalèrent par leur valeur, il avoit fait remarquer la sienne; il écrivoit dans l'intention de soutenir et d'échauffer le génie militaire de ses concitoyens; il fut le peintre de la guerre de Thèbes, comme Homère avoit été celui de la guerre de Troie, mais dans un degré moins parfait.

(2) Une porte doit avoir huit pieds, pour qu'un char attelé de quatre chevaux de front en sorte aisément.

Voilà des corps du nombre d'hommes, et par conséquent de la dimension à laquelle nous avons conduit les élémens dont va se former successivement la phalange (1).

Par une marche naturelle, les corps déjà parvenus à cette consistance d'ensemble dans la patrie d'Achille, sur un des terrains les plus difficiles et les plus âpres de la Grèce, tendirent à se rapprocher l'un de l'autre; les masses de combattans tendirent à s'accroître dans les plaines unies de la Troade.

Pendant les dix années que dura la guerre de Thèbes, pendant le même nombre d'années que dura la guerre de Troie, et pendant l'intervalle peu considérable qui s'écoula entre ces deux guerres, il est sans doute impossible d'assigner avec quelque apparence plausible de précision l'époque de chacun des progrès de l'art qui donnèrent des formations, toujours plus fortes depuis la syntagme jusqu'à la phalange simple ou petite phalange complète; mais ce qu'il est permis de regarder comme certain, c'est que la guerre de Thèbes vit au moins la pentacosiarchie en honneur et en plein usage, et qu'il en fut

---

(1) Le nombre exact de la pentacosiarchie est de cinq cent douze hommes.

de même de la petite phalange à la guerre de Troie.

Les caractères particuliers et imposans qui, pour la première fois, se montrent avec éclat dans cette guerre fameuse, nous obligent à nous arrêter un moment pour indiquer quelques considérations qui présenteront déjà l'art de la guerre comme se liant à des idées de l'ordre le plus élevé entre celles qui président au gouvernement de la société humaine.

Toutes les traditions de l'antiquité peignoient aux peuples la guerre de Troie comme un combat corps à corps de la civilisation naissante et de la barbarie qui lutte avant de céder (1).

Græcia Barbariæ lento collisa duello.

Hor.

(1) « De tout temps, dit Bossuet, l'objet le plus odieux qu'eût toute la Grèce, étoit les Barbares; elle croyoit que l'intelligence et le vrai courage étoient son partage naturel, elle ne pouvoit souffrir que l'Asie pensât à la subjuguer, elle eût cru assujétir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, *et le véritable courage à une force insensée qui consistoit simplement dans la multitude.* »

CHAPITRE II.

La partie morale devient plus importante à la guerre, à mesure que les masses de combattans reçoivent des augmentations et des développemens.

§ Ier.

Principes fondamentaux de l'Art militaire, consacrés par Homère.

Quoique la guerre de Troie ait eu un siége pour objet, l'art des siéges, proprement dit, y fut à peine essayé. Les Troyens, plus nombreux que les Thébains, et secourus du dehors, n'ont jamais été renfermés étroitement dans leurs murailles. Ce n'est pas sous ce point de vue qu'il faut considérer cette guerre si célèbre.

Des objets d'une portée plus étendue, des améliorations sensibles dans la discipline, dans l'armement, dans la formation, dans la tactique élémentaire, la stratégie commençant à reconnoître des calculs réglés, l'ordre, fondement de tout art, signalant des progrès immenses; enfin, la civilisation affermie et perfectionnée par la guerre, voilà ce qui a fait de l'expédition des Grecs contre

Troie une si grande époque dans les annales du monde.

Cette guerre eut un historien digne d'elle; par lui nous connoissons d'une manière satisfaisante, tous les détails de ces temps qui étoient récens encore quand il écrivoit, et spécialement les détails relatifs aux objets qui nous occupent.

Robertson (1) qui, en ce genre, est lui-même une autorité imposante, a dit d'Homère qu'il étoit le seul poëte dont l'histoire osât invoquer l'autorité, et qui, par son exactitude scrupuleuse à décrire les mœurs et les arts des premiers temps, méritât cette singulière distinction.

Sous le rapport de l'art militaire, on a remarqué en effet que, de tous les auteurs de la haute antiquité, Homère étoit incomparablement celui qui traçoit, de la manière la plus claire, les ordres de bataille.

L'opinion qu'Homère a été homme de guerre, est très-vraisemblable, moins encore à cause des temps où il a vécu et où tout le monde doit avoir été plus ou moins dans le cas de porter les armes, et de faire la guerre, que d'après la facilité avec laquelle il en parle comme en se jouant : il est évident qu'il en sait beaucoup plus sur les dé-

---

(1) *Histoire d'Amérique.*

tails et les parties sublimes du métier, qu'il n'en développe dans son poëme : le seul récit qu'il fait d'une action de guerre, est une instruction solide sur la manière dont il faut s'y conduire.

L'homme d'État, dans la plus haute acception de ce mot, ne se montre pas moins dans Homère que l'homme de guerre.

Avec toutes les puissances de l'imagination et les richesses de la Mythologie, Homère a établi et proclamé l'empire de l'intelligence, de la réflexion sur une impulsion brute et sauvage.

La vaillance, la force, la richesse même, n'étoient pas moins l'apanage d'Hector que d'Achille, des Troyens que des Grecs.

Mais les uns étoient encore des peuples essentiellement pasteurs (1): Minerve et Cérès, en enseignant aux autres l'agriculture, les avoient initiés depuis long-temps à toutes les institutions sociales que ce premier des arts rend indispensables.

Les Troyens étoient poussés par des divinités en quelque sorte agrestes, dominant les hommes par les appétits de l'aveugle nature.

Les Grecs obéissoient à des dieux qui les con-

---

(1) Horace ne donne pas d'autre nom à *Pâris* que le *Pasteur :*

Pastor quùm traheret, per freta, navibus
Idæis Helenen perfidus hospitam, etc.

duisoient par les lumières des arts, les règles des mœurs et l'autorité des lois.

Du côté des Troyens, c'est Vénus, la déesse des amours lascifs et effrénés; Mars farouche et barbare; Diane, la sauvage chasseresse.

Du côté des Grecs, c'est Junon, qui préside à l'hymen et à la famille; Mercure, le dieu de l'éloquence et des arts utiles; Neptune, protecteur du commerce; Vulcain, patron de l'industrie; et surtout cette Minerve, la sagesse même, qui, sous le nom de Pallas, porte l'ordre et la science dans les combats, dirige le courage, et le fait triompher par l'adresse et la prudence.

Les effets répondent aux causes, les résultats ressemblent aux mobiles. « On voit s'avancer, dit » Homère, les nombreuses phalanges des Grecs qui » marchent au combat; elles ont à leur tête cha» cune leurs chefs, qu'elles suivent dans un pro» fond silence pour entendre et exécuter leurs or» dres plus promptement. »

Tels sont, en effet, les caractères essentiels de toute discipline; l'ordre et le silence sont indispensables, pour que le commandement et l'exécution soient en harmonie, dès que l'obéissance et l'autorité se trouvent en contact.

« Les Troyens, au contraire, sont dans leur » camp, comme des troupeaux répandus dans » les parcs, qui font retentir de leur bêlement

» tout le pâturage ; tel est le bruit confus des nom-
» breuses troupes, dont l'armée des Troyens est
» composée, etc. »

Dans un autre endroit, les deux armées sont en présence; le signal est donné; à la voix de leur roi, les Grecs se serrent.

« Comme un homme qui élève un grand édi-
» fice a soin d'en bien joindre et bien lier les
» pierres, afin qu'il résiste à tous les efforts des
» vents, les fiers bataillons se pressent de même;
» le soldat appuye le soldat, les boucliers joi-
» gnent les boucliers, les casques touchent les
» casques, etc. »

Polybe admire encore, après deux mille ans, la justesse et la vivacité de cette peinture du système phalangite en action.

Voyons le succès du combat.

« Les bataillons hérissés de fer s'ébranlent;
» les Troyens les préviennent, tombent et fon-
» dent sur eux. Le terrible Hector marche à leur
» tête; forçant tout ce qui s'oppose à son pas-
» sage, il s'ouvre un chemin pour arriver aux
» tentes et aux vaisseaux des Grecs; mais lorsqu'il
» est parvenu à ces phalanges d'Argos et qu'il veut
» les enfoncer, il est obligé de s'arrêter, quoiqu'il
» les charge avec furie; car ces vaillans et intré-
» pides Grecs le reçoivent sans se rompre et le
» repoussent à coups de piques et d'épées. »

On remarquera, ici, la résistance présentée comme plus méritoire et plus glorieuse même que l'attaque; cette idée est toujours restée établie et consacrée dans les opinions militaires des Grecs; l'ignominie a toujours été attachée à la perte du bouclier et non à celle de l'épée, comme pour rendre hommage à ce principe moral que la guerre est honorable et sainte, surtout quand on se défend, quand on défend sa patrie et ses concitoyens.

C'est ainsi que partout dans ce premier poëme et dans cette première histoire, le courage prudent et réfléchi, appuyé sur l'art et secondé par l'ordre, l'emporte à la longue sur la force et la valeur dénuées d'ordre et de science.

Enfin le destin, ce souverain roi des dieux et des hommes, par l'organe de Jupiter, prononce entre les dieux partagés, et fait triompher la cause de la civilisation sur la barbarie, de l'Europe sur l'Asie.

Comment des allégories si sages et si profondes, comment des vérités cachées sous de si brillantes fables poétiques, n'auroient-elles pas enchanté l'esprit et satisfait la raison de tous les siècles? La raison doit être le fond de tous les arts, même les plus frivoles; autrement, les hommes ne seroient jamais que de grands en-

fans qu'on amuseroit avec des merveilles sans but, et des énigmes sans mot.

Huit cents ans après la guerre de Troie, la guerre Médique porta les mêmes caractères; les Asiatiques s'y montrèrent moins reculés, et les Grecs plus avancés dans toutes les institutions de la paix et de la guerre; mais les mêmes vices et les mêmes vertus reparurent, les mêmes qualités et les mêmes défauts produisirent les mêmes avantages et les mêmes inconvéniens; l'honneur, de part et d'autre, fut placé dans les mêmes choses que lors du premier grand conflit; et celui-ci avoit déjà résolu le grand problême énoncé long-temps après par Salluste.

Continuons à exposer la progression simultanée de la partie morale de l'art, de la formation et de la combinaison de ses élémens matériels.

§ II.

Progrès de l'Art pendant la guerre de Troie; la Phalange simple.

La tétrarchie, ou la troupe de soixante-quatre hommes rangés dans l'ordre que nous avons observé, fut le résultat des premières armes façonnées de main d'homme; ce fut l'armée des premières réunions de familles qui eurent lieu quand

les peuples quittèrent la vie pastorale pour la vie agricole; l'alliance de deux de ces réunions forma la taxiarchie.

Le *syntagme* dut son existence et sa durée à l'invention de l'arc et des flèches, découverte après laquelle l'art se reposa long-temps. Le *syntagme* ne peut être levé sur une population moindre que celle qui a dû constituer les premières cités de quelque importance.

La *pentacosiarchie* est une combinaison purement militaire de deux troupes complètes, indépendantes, fournies par deux de ces cités alliées.

La pentacosiarchie une fois obtenue, d'un côté elle tendit à s'accroître par les mêmes moyens et avec les mêmes élémens qui l'avoient produite; de l'autre, on ne changea rien à ces élémens qui avoient l'avantage d'offrir des détachemens tout organisés.

Ainsi, les bataillons d'Achille et les troupes semblables, qui, depuis, dans les nomenclatures de la phalange, reçurent le nom de pentacosiarchie, qui avoient combattu, à part, et comme maximum de forces réunies, dans les terrains montueux de la Grèce, se joignirent promptement, à des élémens semblables, dans les plaines de la Troade; les réunions successives eurent lieu dans le même système et par les mêmes

principes. Deux pentacosiarchies formèrent la *chiliarchie ;* deux chiliarchies, c'est-à-dire deux corps d'environ mille hommes chacun, formèrent la *mérarchie ;* et, enfin, deux mérarchies la *phalange simple*, de quatre mille quatre-vingt-seize combattans sur seize de hauteur et deux cent cinquante-six de front ; la troupe sans intervalle s'arrêta définitivement à ce point ; l'agglomération devoit, en effet, avoir un terme, et ce terme devoit avoir une cause : voici quelle fut vraisemblablement cette cause.

Les *chars armés* (1) menaçoient l'infanterie serrée en masse, d'un choc redoutable et assez fort pour l'entr'ouvrir : or, l'instinct des chevaux tend naturellement à leur faire éviter l'obstacle ; quand un espace vide leur est offert à une certaine portée, ils s'y jettent infailliblement ; mais, s'ils doivent aller chercher trop loin cet espace vide, les efforts prolongés de leurs conducteurs sont plus puissans que la tendance de leur instinct ;

(1) Cette invention est attribuée à Erichton, roi d'Athènes, contemporain d'Hercule ; il fut déifié pour cette découverte et quelques autres usages utiles qu'il introduisit. (Les astronomes donnent aussi le nom d'Erichton à la constellation du *cocher*.) Virgile consacre cette tradition :

Primus Erichtonius currus et quatuor ausus
Jungere equos rapidisque rotis insistere victor.

ils sont ramenés contre l'obstacle, y périssent ou le rompent : il faut donc calculer en conséquence l'étendue du front de sa troupe et la distance à laquelle on doit offrir aux chevaux le vide qu'ils cherchent. Il est très-probable que ce calcul est ce qui a le plus contribué à déterminer la dimension du front de la phalange.

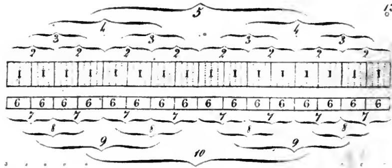
Dans l'ordonnance romaine et dans les occasions rares où les légionnaires eurent affaire aux chars armés, ils ne mirent point d'autre artifice en usage, que de s'ouvrir et de les laisser passer, comme on le raconte de l'armée de Lucullus en présence de celle de Tigrane.

Ce mouvement leur étoit facile et les dérangeoit peu, à cause de l'espace que chacun occupoit. Les phalangites, ordinairement à rangs serrés devant l'ennemi, ne pouvoient, à moins de bouleverser leur ordonnance, qu'augmenter l'intervalle entre les phalanges simples, en formant le synaspisme par phalange, et alors vraisemblablement ils les rapprochoient l'une de l'autre, s'ils en avoient le temps.

Le front de chacun de ces synaspismes n'avoit guère que deux cents de nos grands pas ; ainsi, les chevaux d'un char lancé contre le point central, n'avoient besoin que d'une déviation de cent pas pour éviter le choc contre une phalange isolée; si elle étoit com-

Pl. 2.

La petite Phalange ou Phalange simple. voir pages 19. 33. 35. 65. 79. 81. 90 et l'expon à la fin du volume.





binée avec d'autres troupes, ils passoient par les intervalles entre deux phalanges, dont le moindre étoit d'environ vingt pas; et alors, arrivant derrière la ligne, ils étoient vraisemblablement perdus, se trouvant livrés aux soldats qui combattoient isolément autour de la phalange, ou aux troupes accessoires dont elle étoit flanquée.

Arrien n'a donné que quelques lignes sur les chars et leur équipage : si elles lui ont paru suffisantes, elles le sont, à plus forte raison pour nous, qui, dans le cours de cette histoire des milices européennes, trouverons si rarement à observer les effets d'une institution militaire, qui n'a été quelque temps en honneur que chez les Asiatiques, quoiqu'elle eût pris naissance en Europe.

Revenons aux considérations usuelles et à la succession d'idées et de rapports qui constitue l'ensemble de l'histoire de l'art chez les Grecs.

§ III.

De la Cavalerie dans les premiers temps ; idée générale de cette arme.

La première comme la plus parfaite de toutes les *machines* de guerre, c'est l'homme à cheval.

Hâtons-nous de rendre raison de cette expression, qui, au premier coup d'œil, doit sembler au moins hasardée. Chez l'homme seul, le moral

domine sur le physique; un moral vivace anime jusqu'au dernier moment le physique le plus languissant, et lui fait braver le danger comme la fatigue; voilà pourquoi l'homme seul, à la guerre, ne peut jamais être appelé une machine; et malheur à celui qui, dans les idées d'une fausse discipline, voudroit le ravaler jusqu'à ce niveau.

Mais l'homme, lié au cheval, peut par-là même descendre forcément de sa sublimité morale; car l'homme n'agit pas sur le cheval qui lui est soumis comme il agit sur lui-même; un cheval peureux, ou foible, et succombant à la faim ou à la soif, rend inutiles la bravoure et la force du cavalier, dont la vigueur d'âme brave ces besoins impérieux.

J'ai expliqué ma pensée, et, je l'espère, justifié mon expression. On voit pourquoi la perfection de la cavalerie a toujours été d'identifier, par art, le cheval et le cavalier. C'est le fondement de la fable ingénieuse des Centaures, parmi lesquels on suppose que se trouva le seul instituteur militaire digne d'Achille et capable de lui apprendre l'art tout entier (1).

L'antiquité de ces fables prouveroit celle de

(1) Le centaure Chiron.

la cavalerie; toutefois, Homère n'en fait pas une mention expresse dans l'Iliade; il dit bien, en parlant de l'Athénien Mnesthée, qu'il n'y avoit point d'homme égal à lui pour ranger en bataille la cavalerie et l'infanterie; mais, par cavalerie, veut-il seulement parler des chars, et faut-il attribuer son silence sur la cavalerie, telle que nous l'entendons, au genre de guerre que faisoient les Grecs dont l'Iliade retrace les exploits?

Un siége ne donne pas un grand emploi à la cavalerie, et les Grecs, venus dans de très-petites embarcations, n'avoient pas amené beaucoup de chevaux.

Ces circonstances peuvent expliquer le silence d'Homère sur la cavalerie; car il est incontestable qu'elle étoit connue de son temps.

Moïse, antérieur à Homère, parle du cheval et du cavalier; il distingue expressément l'homme monté sur un cheval de celui qui est porté sur un char (1).

Quoi qu'il en soit, la cavalerie, que nous regarderons toujours et partout comme une arme

---

(1) *Hi in curribus et hi in equis, nos autem in domino sperabimus;* et un peu plus bas, *equum et ascensorem dejecit in mare;* ces deux passages rapprochés marquent d'une manière incontestable la nuance entre la cavalerie proprement dite et les chars armés.

accessoire, quelque brillante et quelque importante qu'elle puisse être dans l'occasion, étoit chez les anciens plus essentiellement foible que parmi nous; et cependant, quelquefois, son emploi étoit plus décisif; cette apparente contradiction est bonne à expliquer dès à présent.

Sans doute, quand la cavalerie romaine, peu différente de celle des Grecs, mettoit pied à terre à Cannes, si ces cavaliers étoient en effet sans étriers et sans arçons (1), s'ils avoient besoin, pour remonter à cheval, de beaucoup d'aisance et de large ou même d'adminicules étrangers, ils se compromettoient beaucoup plus que ne feroit, en répétant la même manœuvre, aucune troupe de cavalerie moderne; et Annibal, qui devoit s'y connoître, avoit raison de dire : « C'est » comme si on me les livroit pieds et poings liés. »

Mais, d'un autre côté, cette cavalerie qui de long-temps n'a eu autre chose à craindre que les flèches dont elle se garantissoit avec ses petits boucliers (car elles venoient presque toutes de loin et d'en haut), cette cavalerie, qui pouvoit toujours être extrêmement proche du terrain où se passoit le combat de la grosse infanterie, qui pouvoit entrer en poursuite à l'instant

(1) On regarde l'une et l'autre inventions comme fort postérieures à cette époque.

même où l'ennemi lâchoit le pied, qui étoit sur lui en un clin d'œil, devoit faire de ces fuyards un carnage bien plus considérable qu'aujourd'hui. La cavalerie actuelle, sous peine d'être abîmée d'avance par le canon et la mousqueterie même, est obligée de se tenir à une distance plus ou moins grande du champ de bataille de l'infanterie; les fuyards ont toujours quelque avance sur elle; ils peuvent, si leur moral n'est pas entièrement abattu, prendre des positions, se rallier, faire ferme un moment pour arrêter ou retarder la poursuite de la cavalerie. Cette ressource n'existoit pas pour les anciens, et parce que la cavalerie arrivoit tout de suite sur les troupes rompues, et parce que les flèches, bien plus tôt épuisées que les cartouches, avoient encore sur les balles le désavantage d'être moins meurtrières à bout portant.

Ce parallèle sommaire, mais important, de la cavalerie ancienne et de la cavalerie moderne, conduit à cette réflexion, que les détails sont fondamentaux dans cette arme, surtout les détails d'équipement qu'une étourderie superbe peut dédaigner, mais qu'un esprit judicieux d'examen regardera comme beaucoup plus essentiels, sous tous les rapports, que dans l'infanterie.

Dans l'infanterie, comme nous l'avons posé en principe, quand l'homme reste tout reste.

Dans la cavalerie, la force résulte de l'union intime de l'homme et du cheval, du développement simultané et harmonique de tous leurs moyens respectifs, et par conséquent des ressorts mécaniques et artificiels, dont le jeu entretient cette union et facilite ces rapports. Ils est évident que, dans cette complication d'élémens, le moindre détail est d'un prix infini, et qu'il n'en est aucun à négliger.

Il résulte encore de tout ceci que les notions sur la cavalerie, qui vit de ces accessoires, ont dû nous parvenir difficilement et que l'ignorance où nous sommes, de celle des anciens, ne doit pas nous étonner, puisque si peu de particularités de cette nature se trouvent dans les historiens et que nous n'avons pas pour la milice grecque et romaine, ces originaux d'ordonnances de lois et de réglemens, que désormais l'imprimerie est destinée à conserver pour ceux qui viendront après nous.

On aura, dans le cours de cet ouvrage, plus d'une fois l'occasion d'observer la cause de cette pénurie de documens; c'est qu'on explique peu ces sortes de détails aux contemporains, parce-qu'on suppose qu'ils les savent et que l'on craint d'être fastidieux; cependant la postérité, qui ne peut les retrouver que dans les livres, les y apprend toujours mal.

Croit-on, par exemple, que ce soit une notion bien sûre que celle qui s'est accréditée sur la cavalerie Numide qui se gouvernoit, dit-on, sans brides? Tout ce que prouve une pareille tradition, c'est qu'il ne nous est parvenu aucun détail sur la bride légère dont se servoient les Numides.

Des historiens modernes, dans le récit de plus d'une bataille, racontent sérieusement que les cavaliers romains défirent les brides de leurs chevaux pour charger l'ennemi avec plus d'impétuosité (1), comme si on ne pouvoit pas livrer un cheval à tout son élan, en se réservant le moyen d'arrêter sa course, ou d'en changer la direction, selon le besoin? Il ne faut point admettre légèrement ce qui est foncièrement absurde, sur la foi de quelques expressions, que vraisemblablement on entend mal. C'est comme si, en lisant quelque jour dans le récit d'une bataille de notre époque que tel régiment courut *bride abattue* sur l'ennemi, nos descendans alloient en conclure que ce régiment défit ses brides, les

(1) Rollin le rapporte entre autres sous l'an de Rome 572 de Fulvius Flaccus propréteur, contre les Celtibériens, il dit textuellement que Flaccus ordonna à sa cavalerie de débrider ses chevaux pour se jeter avec plus de force sur l'ennemi, et il ajoute que pareille chose arrivoit fréquemment aux Romains.

jeta par terre et dans cet état chargea l'ennemi.

Après la guerre de Troie, on ne manque jamais de trouver la cavalerie mentionnée dans toutes les armées grecques; elle est quelquefois très-peu nombreuse, ce qui vient ou du pays qui n'en pouvoit pas nourrir beaucoup, comme l'Attique, ou du peu d'estime qu'en faisoient les peuples qui auroient pu en élever davantage, comme les Lacédémoniens; mais elle étoit très-agile; ce qui prouve que son mérite spécial et son véritable caractère n'étoient point méconnus.

§ IV.

Continuation des Accroissemens de l'Armée grecque; la Diphalangarchie; Bataille de Marathon.

Les Grecs étoient arrivés devant Troie avec la pentacosiarchie; ils en revinrent avec la phalange.

La première de ces deux troupes étoit la formation résultante de leurs premières guerres un peu régulières sur le terrain inégal et difficile de leur pays.

La phalange se forma naturellement, et se borna de même, dans les plaines de la Troade, devant les chars des Troyens, et contre les at-

taques d'une infanterie désordonnée, mais brave, et dont il falloit obliger l'impétuosité tumultuaire à se briser contre des masses serrées et fermes.

En tout temps, les avantages de la phalange, et de tout ordre qui lui ressemble, se sont fait particulièrement sentir dans les pays de plaines; les peuples qui les habitent se confient en leur nombre, en la multitude de chevaux qu'ils peuvent nourrir et dont ils se sont toujours servis avantageusement à la guerre, pour harceler et envelopper les bataillons, soit avec des chars armés, soit avec de la cavalerie proprement dite.

Pour résister à ces sortes d'attaques, pour manœuvrer avec sûreté dans de pareilles circonstances, à toutes les époques, tous les peuples, tous les généraux inventeront ou ressusciteront la phalange avec plus ou moins de modifications, et dans les circonstances contraires, ils rompront cette même ordonnance et la morcelleront en troupes de moindre proportion, et plus semblables à celles de la légion.

Pirrhus rompra ses phalanges en légions, quand il aura combattu quelque temps sur les terrains raboteux ou coupés de l'Italie.

Antoine aura recours à la phalange et y pliera momentanément la légion, pour résister aux Parthes, dans les plaines de l'Asie.

Les Antonins rapprocheront d'une manière

fixe la légion de la phalange, sur les mêmes lieux et contre ces mêmes Parthes, devenus les ennemis habituels de l'empire Romain.

Alexandre Sévère dépassera même les dimensions de la masse phalangite.

Les Suisses l'imiteront long-temps après avec une exactitude trop servile.

Gustave Adolphe, Maurice de Nassau, et les imitateurs de ces maîtres, rompront de nouveau la phalange en légion, c'est-à-dire le gros bataillon des Suisses, en bataillons moindres, et entremêleront les corps de piquiers, d'armes de jet et de cavalerie.

Enfin, Kléber combattra en Égypte (à la bataille d'Héliopolis) contre les Turcs, comme, à Marathon, les Grecs avoient combattu contre les Perses.

A Marathon, en effet, l'ordonnance de la phalange sembloit faite exprès pour protéger le petit nombre, combattant avec art, contre la multitude attaquant avec furie.

Les boucliers, qui se touchoient et qui couvroient l'homme presque tout entier, les longues piques, qui hérissoient le bataillon, le rendoient presque inexpugnable, quand il pouvoit prendre position sur une surface plane.

Il s'agit, ici, de la phalange, telle qu'elle s'est formée sous Troie, forte de quatre mille quatre-

vingt-seize combattans serrés en un corps solide et compacte. Elle s'appela aussi *stratégie*, c'est-à-dire *guerre* par excellence, et son commandant *stratége* ou *phalangarque.*

Cette phalange sans intervalle ne passa jamais la mesure de deux cent cinquante-six soldats de front sur seize de hauteur; les accessoires de la phalange pouvoient porter le nombre de ses combattans à environ six mille.

Ce fut pendant huit siècles, depuis la guerre de Troie jusqu'à la guerre Médique, la plus forte armée des Grecs.

Élien dit que, sous Philippe, père d'Alexandre, la phalange simple s'éleva jusqu'à environ six mille cinq cents hommes, y compris les accessoires de tout genre, cavalerie, infanterie légère, soldats isolés.

Deux phalanges combinées faisoient environ douze mille combattans, dont huit mille en ordonnance ferme, et destinés, non-seulement à mourir plutôt que de lâcher pied, mais encore à ne pas se détacher pour combattre.

Végèce dit que les Gaulois et les Espagnols combattoient par troupes serrées de six à huit mille hommes, jamais beaucoup plus ni beaucoup moins. Tant il est vrai qu'il y a toujours, dans la nature des choses, des lois qui se révèlent à l'expérience de tous les peuples.

Le même Végèce, précédé et suivi de quelques autres écrivains, donne plus spécialement le nom de phalange à ce que, dans la tactique des temps où nous ne sommes pas encore parvenus, on appellera l'aile, c'est-à-dire à la phalange double, ou diphalangarchie, formée de deux phalanges simples, offrant cinq cent douze hommes de front, en deux parties de deux cent cinquante-six chacune, séparées par un intervalle de vingt pas.

Ce furent cet ordre de bataille, cette dimension et ce nombre de combattans, qui suffirent pour porter si haut la gloire militaire des Grecs à cette journée de Marathon, qu'on peut regarder en effet comme la première journée d'une époque où la guerre commence à paroître véritablement savante.

Ce fut contre cet ordre, habilement employé par les chefs, énergiquement maintenu par des soldats exercés, que vint échouer l'effort des masses asiatiques, dont ce petit nombre de Grecs sembloit devoir être écrasé. Selon Hérodote, les Grecs perdirent moins de deux cents hommes, et les Perses plus de six mille. Les écrivains postérieurs à Hérodote ont, de siècle en siècle, enflé la perte des Barbares, jusqu'à un excès, qui rendroit incroyable le nombre de leurs combattans. Il importe de ne pas laisser cette physio-

Lac

Marais

MARATHON

Camp des Grecs

Armée des Perses

Tente d'Artaphernes

Camp des Perses

RADE DE MARATHON

nomie fabuleuse, qui rebute les bons esprits, à un fait glorieux pour l'art, important dans l'histoire de la civilisation, et qui fait époque dans celle de la Grèce.

En partant du récit d'Hérodote, les Grecs, qui étoient environ dix mille hommes en bataille, perdirent à peu près un homme sur cinquante. Si, dans un combat livré avec les armes de cette époque, sur un terrain à peu près découvert (1), on suppose, comme il est raisonnable de le faire, la perte des vaincus, relativement à leur nombre total, quatre fois plus forte que dans l'armée victorieuse, on trouvera que l'armée des Perses, dans la plaine de Marathon, étoit d'environ soixante-quinze mille combattans. Si l'on juge que cette perte, à cause de la prompte retraite d'un grand nombre de Perses sur leurs vaisseaux, fut seulement dans une proportion double de celle des Grecs, on ne trouvera pas au-delà de cent cinquante mille combattans du côté des Perses. Mais qu'on applique celui de ces deux calculs qui paroîtra le plus plausible, au nombre de cent, de cent cinquante mille morts dont

(1) On remarque qu'il y avoit quelques arbres sur le terrain occupé par les Grecs, et que c'étoit une des raisons pour lesquelles ils l'avoient choisi; ils s'en servirent pour rompre l'attaque impétueuse des Barbares.

tant d'écrivains irréfléchis font mention du côté des Asiatiques, n'arrivera-t-on pas à des résultats monstrueux ? La connoissance des lieux, l'aspect des plans qui en ont été levés, repoussent de semblables exagérations et confirment des conjectures plus raisonnables.

Le champ de bataille de Marathon étoit un terrain, qui alloit en montant légèrement, depuis la mer jusqu'à une chaîne de monticules, que l'armée grecque avoit derrière elle ; les Perses au contraire étoient adossés à la mer. Sur les flancs des deux armées, et dans le sens contraire à la direction de cette chaîne de monticules et à celle du rivage de la mer, couloient deux petites rivières dont les cours, rapprochés vers leurs sources, s'éloignoient l'un de l'autre en descendant, et près de la mer formoient des marais impraticables. On voit que les deux armées étoient bornées à droite et à gauche, et ne pouvoient pas s'étendre à volonté, ni en proportion de leur force numérique. Ce désavantage n'en étoit un que pour les Perses, qui, malgré la supériorité de leur nombre, ne pouvoient présenter qu'un front à peu près égal à celui des Grecs. Les deux phalanges simples qui formoient l'armée grecque, rangées selon le terrain, ici sur huit, là sur douze et sur seize de profondeur, n'offroient guère que mille ou douze cents files,

c'est-à-dire un front de bataille de douze à quinze cents pas, y compris l'intervalle qui devoit être au milieu des deux phalanges et qui n'y fut pas d'abord; il n'avoit pas semblé nécessaire parce que les Perses, arrivés sur un grand nombre de petits navires, n'avoient pas amené de chars armés.

Les Grecs avoient à dessein dégarni et affoibli les rangs qui avoisinoient leur centre, pour renforcer leurs ailes; ils craignoient, et avec raison, d'être débordés par les Barbares, et que ceux-ci ne se plaçassent entre eux et les deux ravins. Ils provoquèrent donc l'effort des Perses qui se porta sur le centre des Grecs, et, par le mouvement naturel à une multitude confuse, sur l'intervalle vide que ces Grecs formèrent bientôt à ce centre; cet intervalle s'élargit promptement, parce que les deux nouvelles ailes cédèrent volontairement pour agrandir l'ouverture; mais quand une partie des Barbares eut passé pêle-mêle par cet entonnoir, les deux phalanges, alors distinctes, qui avoient un moment refusé, l'une sa droite, l'autre sa gauche, rapprochèrent de nouveau ces deux flancs et coupèrent ainsi en deux la colonne désordonnée, qui s'étoit introduite dans leur intervalle. Les deux phalanges s'étoient conservées en ordre, et n'avoient pas été inquiétées sur leurs der-

rières ni sur leurs autres flancs, parce qu'elles s'étoient appuyées aux rivières. Ceux des Perses, qui se trouvoient encore entre les Grecs et la mer, se précipitèrent alors vers leurs embarcations et mirent à la rame; ceux qui avoient percé du côté de la montagne, ne purent regagner leurs navires, que par de longs détours: ce qui explique comment les Grecs purent s'emparer d'un assez grand nombre de ces chaloupes légères, qui avoient été tirées à terre ou très-rapprochées du rivage (1).

Environ un siècle et demi après Marathon, ce fut encore la diphalangarchie qu'Alexandre mena en Asie contre les Perses, quoique, entre ces deux époques, et peu d'années après la journée de Marathon, les armées combinées des républiques grecques se fussent élevées à un bien plus grand nombre de combattans. Cette progression étoit-elle dans le génie de leur tactique? C'est ce que nous allons examiner.

---

(1) C'est là qu'eut lieu le trait fameux de Cyuegire, frère du poëte Eschyle, qui, voulant empêcher une de ces barques chargées de Perses fugitifs de se remettre à flot, eut les deux bras successivement coupés, et finit par vouloir saisir et arrêter le navire avec les dents.

§ V.

Influence du Système de formation militaire des Grecs sur l'ensemble de leurs opérations de guerre. Maximum de l'Armée grecque : la Tétra-phalangarchie.

La double phalange des Athéniens avoit combattu à peu près seule à Marathon (1). Les Perses avoient, par des négociations antérieures, désuni les Grecs, et les avoient pris en quelque sorte au dépourvu. Malgré tout ce que la renommée en publioit, les Grecs devoient avoir peine, lors de cette première invasion, à se figurer la force des masses de combattans qui les attaquèrent. Rien de semblable ne s'étoit vu, de mémoire d'homme, sur le territoire de la Grèce ou dans son voisinage.

Mais, après cette expérience, ce fut une idée naturelle, que d'opposer au moins des armées nombreuses à des armées réputées innombrables (2).

A Platée, onze ans après Marathon, les troupes

(1) Ils avoient été joints par mille Platéens; les Lacédémoniens n'arrivèrent qu'après le combat.

(2) Je les appelle ainsi, sans vouloir consacrer aucune des exagérations dont elles ont été l'objet; on a vu, dans le paragraphe précédent, ma profession de foi à ce sujet.

combinées de la confédération grecque, quoiqu'elle eût encore éprouvé des défections, montoient à plus de cent mille hommes. Cette force numérique des Grecs, nouvelle pour eux, étoit-elle une circonstance qui leur fût réellement favorable? Telle est la question qu'il nous semble intéressant de discuter.

Le mérite militaire particulier aux Grecs, depuis l'origine de leur milice jusqu'à sa chute, a toujours consisté dans la tactique proprement dite; et encore dans cette tactique de formation et de discipline, qui est à peu près bornée au champ de bataille.

Étoit-ce invinciblement leur génie, ou pendant la durée de leur liberté, leurs états divers étoient-ils trop rapprochés pour laisser quelque jeu et quelque importance aux combinaisons stratégiques, et ensuite l'ambition d'Alexandre, procédant sur une échelle immense, a-t-elle nui par d'autres raisons aux progrès de cette partie de l'art? toujours est-il certain qu'elle est à peu près aussi nulle chez les Grecs, qu'elle fut depuis imposante chez les Romains; ceux-ci les premiers ont constitué, sur un système suivi, la grande guerre, d'une manière savante et profonde. Il est aisé de voir que tel n'a jamais été le mérite militaire des républiques grecques ni de leurs plus grands généraux.

La stratégie de la guerre de Thèbes et celle de la guerre de Troie, ne peuvent offrir aucun modèle aux peuples un peu avancés dans l'art militaire. Nous n'en trouvons guère davantage dans la guerre Médique.

A Marathon, les circonstances du terrain avoient été favorables à la tactique de position et devoient faire triompher les Grecs.

Dans les actions préparatoires de la bataille de Platée, le dévoûment de Léonidas est justement admiré. A Dieu ne plaise qu'on veuille disputer ici à la vertu la vénération des siècles; mais il s'agit de l'art : Léonidas avoit été tourné, et l'avantage de la manœuvre appartient aux Perses.

Mardonius constitua très-bien la guerre; il évita de combattre dans l'Attique : il attira les Grecs dans la Béotie, pays plus favorable à sa cavalerie, et où plusieurs villes étoient ses alliées. Il occupa les passages par où les vivres arrivoient au camp des Grecs; il leur intercepta même l'eau, et, par des ouvrages assez bien entendus, il retrancha son camp, et protégea ses bagages.

Sans doute les Perses suffisoient avec facilité à tous ces mouvemens, à cause de la grande supériorité de leur nombre; mais c'est précisément contre le nombre qu'une armée doit déployer le vrai mérite de la science, en se multipliant par la mobilité : or, les Grecs, quoique inférieurs

aux Perses, étoient cent dix mille hommes; et, cependant, d'après leur récit même, fatigués, découragés, jetés hors du caractère de leur tactique et de la sphère habituelle de leurs idées militaires, ils furent redevables de leurs succès à des circonstances également indépendantes de la valeur des phalanges et de l'habileté des généraux.

En effet, sans la mort de Mardonius et celle de Masistius, général de la cavalerie persane, sans la défection d'Artabase, et surtout sans l'avis secret porté la nuit au camp des Grecs par Alexandre, roi de Macédoine, qui servoit dans l'armée des Perses, événemens sur lesquels les Grecs ne pouvoient pas raisonnablement compter, il paroît certain que leur armée auroit été entièrement détruite, bien qu'elle eût attaqué avec une fureur qui sembloit tenir du désespoir.

La guerre du Péloponnèse si longue, si fertile en événemens, présente les mêmes caractères sous le rapport des mouvemens stratégiques; elle n'offre sur le continent, qu'opérations avortées, siéges interminables, expéditions rétractées aussitôt qu'entreprises, et plus semblables aux caprices d'une guerre civile, qu'aux opérations mûrement concertées d'une grande attaque, ou d'une grande résistance nationales: aussi, dès le commencement des hostilités, Pé-

riclès, rappelant la mémoire des événemens passés et des services rendus aux Athéniens par leur marine, vouloit que, dans cette nouvelle guerre, Athènes prît l'offensive sur mer, et se bornât sur terre à la défensive. C'étoit connoître sa nation, la Grèce et l'état de l'art militaire à cette époque.

Ses vues furent mal suivies; et toutefois on vanteroit encore, comme une diversion savante, l'expédition de la flotte athénienne en Sicile, si elle avoit été aussi sagement exécutée que conçue, si on n'y avoit pas commis tant de fautes de détail, dont la plus grave fut l'inaction de Nicias, à l'arrivée de Gylippe, faute indépendante des opérations maritimes.

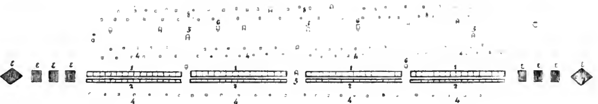
Le premier chef qui imprima quelque mobilité aux armées grecques par son exemple, fut Xénophon; malheureusement les circonstances développèrent son génie sur un théâtre trop éloigné. Ce fut lui sans doute qui traça, d'abord à Agésilas, ensuite à Alexandre, les chemins de la Grande-Asie, qui leur donna l'idée du succès possible des longues marches et des expéditions excentriques. Dans le cours de la sienne, il avoit appliqué à de nouveaux besoins, avec toute la supériorité de son talent, les traditions de la guerre Médique, et le fruit des expériences militaires qui avoient suivi cette guerre.

Epaminondas imita et combina les institutions militaires de Sparte et d'Athènes; il étudia leurs succès afin de les surpasser. Philippe, père d'Alexandre, étudia à son tour les succès d'Épaminondas. Ce prince, assez long-temps otage à Thèbes, dans sa première jeunesse, avoit été à portée de recevoir les leçons du capitaine thébain. Il en profita pour former et faire mouvoir la fameuse phalange macédonienne, ce chef-d'œuvre de la tactique grecque, qui en devint aussi l'excès et l'écueil.

Philippe, doué de grands talens, développant, sur les puissans moyens qu'il s'étoit créés, toute l'intensité du pouvoir monarchique, put perfectionner, sous plus d'un rapport, lés méthodes de son instituteur républicain, comme il avoit ajouté à la force des instrumens employés par ce grand maître.

Alexandre, qui dut à l'habileté de son père une grande partie de sa gloire, jouissant de meilleure heure d'une plus grande puissance, poussé par une plus vaste ambition, établit bientôt sa stratégie sur des dimensions gigantesques; il y employa plus de force de volonté, que de variété et de finesse de combinaison. Avec plus de génie que son père, il tira peut-être un parti moins ingénieux des élémens dont il étoit entouré; et, quant à la partie proprement

La g^de^ Phalange ou Tetraphalangarchie avec ses accessoires,
voir les pages 57. 72. 79 81 90. en l'expli.on à la fin du volume.



tactique, on peut dire qu'il la renforça sans la perfectionner.

La phalange, sous Alexandre, s'élevoit environ à treize mille hommes, toujours en y comprenant les combattans hors des rangs, à pied et à cheval. C'étoit la diphalangarchie, à son plus haut point de force.

La guerre qu'il porta en Asie, où il trouva beaucoup de vastes plaines, lui permit de rapprocher deux diphalangarchies. Les deux phalanges simples qui les composoient, restèrent, l'une vis-à-vis de l'autre, dans les mêmes rapports; l'intervalle seulement fut double de la seconde à la troisième phalange simple. Cette combinaison de quatre phalanges s'appela tétra-phalangarchie : ce fut le dernier terme d'accroissement de la formation phalangite.

Minutieusement symétrisée par les calculs des tacticiens de profession, elle se trouva portée par les successeurs d'Alexandre, à vingt-huit mille six cent soixante-douze combattans en troupe, sans compter les enfans perdus, et les archers qui combattoient individuellement. Ces troupes consistoient en seize mille trois cent quatre-vingt-quatre oplites ou pesamment armés, et, par excellence, appelés du nom de phalangites, huit mille cent quatre-vingt-douze soldats armés plus légèrement, et quatre mille

quatre - vingt - seize cavaliers, chaque troupe, chaque fraction, chaque individu ayant son nom, son rang, sa place dans un ordre que les Grecs devoient en effet trouver admirable.

Telle a été la marche de l'art dans cette partie fondamentale. Il paroît que jamais les nations classiques de l'antiquité, en quelque lieu qu'elles aient combattu, n'ont imaginé pouvoir impunément porter plus loin le nombre des soldats d'élite, armés de même et serrés en bataillons, avec les seuls intervalles nécessaires pour la manœuvre.

Malgré la variation des armes, le nombre de trente mille hommes de troupes solides, et, selon l'époque, constitués sur le même pied, a été long-temps encore, même chez les modernes, celui où les maîtres de l'art ont fixé la plus raisonnable proportion d'un corps d'armée. Nous apprendrons, dans tout le cours de cet ouvrage, à respecter leur opinion, et même en reconnoissant la force des raisons qui doivent la modifier, à ne condamner qu'avec beaucoup de circonspection, ce qu'une longue expérience nous a légué de règles, de maximes et d'exemples sur un point si important et pour lequel il y a au moins une base immuable, la configuration du globe de la terre qui est le grand et éternel champ de bataille.

Toujours aussi la même proportion à peu près a existé entre les bataillons de ligne et les troupes légères, entre la cavalerie et l'infanterie, du moins dans les armées bien organisées; les autres ont eu lieu de se repentir d'avoir violé ces proportions : la vérité et la raison se vengent tôt ou tard de ceux qui les négligent.

Ce qui a été reconnu vrai une fois l'est toujours au fond; il ne s'agit que de dégager ce fond des accessoires et des circonstances de temps et de lieu. Les institutions militaires, comme toutes les choses humaines, ont leurs inconvéniens inséparables de leur nature, et formant plus ou moins exactement la compensation de leurs avantages : toute la question est dans la proportion respective des avantages et des inconvéniens. Les inconvéniens de la phalange furent principalement reconnus, quand elle fut parvenue à son maximum ; c'est-à-dire quand ses avantages furent épuisés, après avoir produit tout leur effet pour le succès.

La phalange, présentant un front de mille hommes, qui n'étoit rompu que par un intervalle d'environ quarante pas au milieu, et par deux intervalles de vingt pas, il est aisé de sentir que la cavalerie, qui ne faisoit ni l'avant ni l'arrière-garde, devoit être répartie sur les deux flancs de la petite phalange, quand elle étoit isolée,

et former les ailes de la grande phalange ou tétra-phalangarchie, quand les quatre phalanges simples ou les deux diphalangarchies qui la formoient, étoient ensemble.

Ainsi s'est introduit l'usage qui a disparu momentanément sous la légion, au temps de sa gloire, et qui a reparu après, de former deux gros corps de toute la cavalerie, aux deux côtés du front de bataille, de quelque étendue qu'il fût. Cet usage est devenu une espèce de loi, que le génie lui-même a rarement enfreinte, lors même que cette ordonnance avoit cessé d'avoir une cause et un objet raisonnables, et qu'il eût été facile et souvent opportun de s'en écarter.

A toutes les époques, et à celle de notre révolution comme aux autres, l'art s'est relevé et a brillé par les petites armées bien composées, et par le savant amalgame des armes, c'est-à-dire par toutes les circonstances qui nécessitent et développent la vertu individuelle du soldat, et ce même art s'est dégradé par la séparation trop absolue des armes, qui réduit tout au choc aveugle des masses, et par les armées démesurées, relativement aux populations dont elles émanent, armées qui dès lors admettent nécessairement un grand nombre d'hommes dénués de vocation et de vertus militaires. C'est au respect constant pour ces principes, que Rome et sa légion

devront leur supériorité et leur ascendant sur la phalange et la milice grecque. Ces vérités s'expliqueront d'elles-mêmes quand on aura analysé avec quelque attention les détails de l'organisation intérieure de la phalange.

On reconnoîtra les bornes de la science militaire des Grecs, en voyant ce qu'ils ont regardé comme le comble de l'art. On comprendra alors comment et par où ils ont dû périr.

Dans les moindres élémens de leur formation, on découvrira les causes de leur foiblesse à côté de celles de leur force. Les Grecs nous ont enseigné principalement la tactique; les Romains principalement la stratégie (1). Les leçons des Grecs ont dû avoir un sort différent de celles des Romains; c'est surtout la tactique qui a été bouleversée par la découverte de la poudre à canon. La stratégie subit, depuis les guerres de Thèbes et de Troie, une révolution qui a marché d'un pas inégal, mais sans secousse; elle a suivi cette civilisation qui nous aide à découvrir, à cultiver, à parcourir le globe que nous habitons, et que les Grecs ont les premiers embelli et éclairé.

---

(1) Le génie de la tactique grecque étoit la résistance; celui de la tactique romaine étoit, au contraire, l'attaque.

CHAPITRE III.

Formation de la Phalange; sa Composition, ses Mouvemens; Détails.

§ Ier.

Organisation intérieure de la Phalange; Décomposition d'une Tétrarchie.

L'ordonnance de la phalange est à la fois la plus compliquée et la plus aisée à expliquer dans ses moindres détails; nous allons présenter le mécanisme de sa formation et de sa composition avec une stricte et minutieuse exactitude. Dans la suite de cette histoire de l'art, à quelque époque et à quelque formation que l'on arrive, on pourra utilement appliquer à l'analyse de toutes les ordonnances de marche ou de combat, des procédés analogues à ceux dont on aura fait l'essai pour l'examen détaillé et la décomposition des élémens de la phalange.

Après avoir vu, dans les chapitres précédens, ce que la tétrarchie est au *syntagme*, ce que le *syntagme* et les autres élémens plus considérables de la phalange sont à celle-ci, il suffira, pour avoir une idée précise et complète de tous ces

élémens et de leur ensemble, de distinguer et de dénommer par rang, par fraction de rang, par file, par fraction de file, par homme enfin, tout ce dont se compose cette portion de la phalange qui a été nommée *tétrarchie*, parce qu'elle est formée de *quatre* files accolées, chacune de seize combattans.

Dès qu'il y a deux hommes ensemble l'un à côté de l'autre ou l'un derrière l'autre, chacun d'eux a un nom particulier qui le désigne et qui caractérise ses rapports avec les autres; ainsi dans le tableau synoptique que nous offrons d'une tétrarchie (1) où chaque chiffre représente un homme, les soixante-quatre soldats qui forment la tétrarchie, à quelque rang qu'ils soient placés, sont tous *parastates* pour leur voisin de droite ou de gauche, ce mot signifiant simplement homme en rang avec d'autres hommes.

Les trente-deux hommes des rangs impairs sont *protostates*, c'est-à-dire *hommes en avant*, et les trente-deux des rangs pairs sont *épistates*, c'est-à-dire *hommes en arrière*.

Les quatre hommes du premier, du cinquiè-

---

(1) Voyez d'abord le tableau détaillé de la composition du lochos, ou file de seize hommes, dont deux composent la dilochie et quatre la tétrarchie.

me, du neuvième et du seizième rang, sont *énomotarques*, ou chefs d'une *énomotie* composée de quatre hommes, y compris l'énomotarque.

Les quatre hommes du premier rang et les quatre hommes du seizième, sont de plus *dimœrites*, c'est-à-dire commandans l'un de la première *dimœrie* qui se compose des deux premières *énomoties*, l'autre de la seconde *dimœrie* qui se compose des deux dernières *énomoties*.

Les quatre hommes du premier rang, sont en outre *lochagos* ou chefs de file, les quatre du seizième rang, sont *ouragos* ou serre file; ceux-ci commandent en qualité d'*énomotarques*, les trois hommes qui sont devant eux, tandis que les trois autres *énomotarques*, y compris le *lochago*, commandent les trois hommes qui sont derrière eux. Le commandement de la *dimœrie* suit, comme on l'a vu, une marche analogue à celle de l'*énomotie*.

Les hommes placés sous les numéros 1 et 33, sont encore *dilochites*, ou commandans des deux *lochos* formant la *dilochie* et désignés par leur emplacement à la tête de la file de droite de chaque *dilochie*.

Enfin le numéro 1 de la file de droite de toute la tétrarchie est tétrarque, et commande à la fois, son énomotie, sa dimœrie, son lochos, sa dilochie et la tétrarchie entière.

Telle est la nomenclature de détail, la formation, la décomposition et l'analyse de la tétrarchie depuis la troupe entière jusqu'à chacun des individus qui concourent à la former.

Soixante-quatre tétrarchies, à côté l'une de l'autre, et sans intervalle entre elles, font la phalange simple ou corps solide des pesamment armés de l'ordonnance grecque. Tout le reste a été décrit, et les tableaux que nous joignons au texte, en rappelleront facilement toutes les circonstances et l'emplacement respectif des troupes et des chefs.

Pour la perfection de la tactique des Grecs, telle que la tournure de leur génie la leur faisoit envisager, ce n'étoit pas une circonstance indifférente que l'usage d'une langue qui leur permettoit de désigner, avec facilité et par un seul mot, l'individu, ses fonctions, la place qu'il occupoit dans la phalange, etc. : on convient universellement que jamais le génie d'aucune langue ne fut plus propre aux nomenclatures et aux classifications, que celui de la langue grecque ; les autres langues, qui sont venues après, lui ont emprunté le dictionnaire de presque toutes les sciences. Dans quelques autres branches des connoissances humaines, on desireroit que ce peuple ingénieux, trop dominé par son imagination, eût observé la nature et la société avec

autant d'exactitude et de maturité qu'il définissoit et coordonnoit les rapports avec élégance et bonheur; mais ici ces reproches ne sont point applicables, et rien ne fut plus sévère et plus grave que les idées militaires des Grecs.

§ II.

Mouvemens de la Phalange.

Le mot de *bataillon*, par lequel les modernes expriment généralement une troupe dont tous les membres sont contigus, rend assez bien l'idée de la *petite phalange*; seulement, nous n'avons jamais eu, dans nos temps modernes, d'aussi gros bataillons.

Dans l'ordre à rangs serrés où chaque oplite occupoit trois pieds et qui étoit le point de départ le plus ordinaire pour tous les mouvemens de la phalange, chaque phalange simple de deux cent cinquante-six hommes de front avoit sept cent soixante-huit pieds de front; l'intervalle entre les deux diphalangarchies étoit de quatre vingt-seize pieds, les deux moindres intervalles entre les deux phalanges simples de chaque diphalangarchie étoient de quarante-huit pieds; ainsi l'infanterie d'une armée grecque en ordre habituel occupoit un front tant plein que vide de trois mille deux cent soixante-quatre pieds sur quarante-huit de profondeur.

On se figure aisément les mouvemens que pouvoient faire et l'espace que pouvoient occuper les troupes légères et la cavalerie qui circuloient autour de cette masse d'oplites ou pesamment armés.

Outre cet ordre, le plus usuel de tous, ils en avoient deux autres dont ils faisoient un assez fréquent usage.

Dans l'ordre de revue, ou à rangs ouverts, chaque homme occupoit quatre coudées ou cinq pieds en tous sens.

Dans l'ordre pressé ou synaspisme, chaque homme n'occupoit plus qu'une coudée, c'est-à-dire quinze à dix-huit pouces sur le front du bataillon (car la coudée varioit). Il est évident qu'alors le combattant n'étoit point carrément devant lui. Dans cet ordre, qui devoit avoir lieu le plus souvent de pied ferme, il falloit que chaque bouclier fût couvert en partie par le bouclier voisin, et que les piques, hors celles du premier et peut-être du second rang, restassent perpendiculaires. Cet ordre devoit être employé principalement contre les chars, les éléphans et la cavalerie.

La figure de ces trois ordres est la même : c'est un parallélogramme, qui occupe plus ou moins de terrain. Les Grecs formoient en bataille d'autres figures, mais rarement et avec

beaucoup de difficulté, ce qui est aisé à comprendre, à cause de leur armure et de leur ordonnance primitive. Ces ordres d'exception étoient principalement le *rond*, avec les armés à la légère au milieu pour soutenir un grand choc de pied ferme; la *demi-lune*, pour enclore l'ennemi; la fameuse *tête de porc*, pour l'enfoncer, luxe de tactique toujours avantageusement remplacé par un usage judicieux et des fractions bien entendues de l'ordre simple et habituel. Elien entasse également, dans ses courtes et nombreuses descriptions, et les mouvemens ordinaires, et ceux qu'on faisoit très-rarement, ceux qui étoient praticables devant l'ennemi, et ceux qu'on n'exécutoit qu'en parade, ou qui même n'existoient que dans les théories des professeurs de tactique. Arrien, qui étoit homme de guerre, mentionne infiniment moins de manœuvres, il écarte tout ce qui est frivole.

Les intervalles entre les troupes augmentoient quand on étoit à rangs ouverts, mais ils étoient les mêmes à rangs serrés ou pressés: et effectivement il s'agissoit de donner un passage facile aux chars armés et aux éléphans; et ce n'étoit pas quand on étoit le plus exposé à leur attaque, qu'il convenoit de diminuer l'espace vide destiné à les recevoir, pour en garantir les combattans. La différence auroit pu varier et être quelque-

fois moindre, si elle n'avoit eu pour cause que l'inégalité du terrain ; car celui-ci peut différer à l'infini, mais non la dimension des chars ou la stature des éléphans.

Il est facile à une troupe qui présente un petit front, eu égard à sa profondeur, de se mouvoir et de marcher par le côté qui lui plaît : le choix est à peu près indifférent.

Le premier mouvement, la première combinaison de ce genre dépendoit de la place respective qu'occupoient, sur le même terrain, les deux bataillons qui formoient la diphalangarchie, ou les quatre bataillons dont se composoit la tétraphalangarchie. Ils n'étoient pas toujours sur la même ligne : ils étoient quelquefois sur deux lignes plus ou moins rapprochées, quelquefois sur quatre, et formoient alors une espèce de colonne. Quelquefois ils étoient en échelons, et formoient l'ordre oblique dont Épaminondas fit un usage si heureux ; mais c'étoit peu des mouvemens que pouvoient combiner ces corps entre eux : ces corps devoient se rompre pour combiner leurs fractions entre elles.

Quand, selon les besoins du terrain ou de la manœuvre, on rompoit le bataillon par le front d'une dilochie, d'une tétrarchie, d'une taxiarchie, d'une syntagme, etc., cette manœuvre s'appeloit un mouvement par *épagogue*. On ap-

peloit *paragogue* celui qui avoit lieu par le flanc entier de la syntagme, égal à son front, ou par dimœrie, énomotie, etc.

Le mouvement de flanc par dimœrie ou double énomotie, devoit être le plus ordinaire. Montecuculli, dans l'examen de la phalange, le juge comme nous, sans énoncer les motifs de son opinion. Nous pensons que la principale cause étoit celle-ci : ce mouvement offroit un front de colonne de huit hommes; ainsi, pour s'agencer avec justesse dans cette colonne et y prendre la place qu'elle devoit occuper en bataille, l'infanterie légère des peltastes, qui marchoit en troupe, n'avoit pas besoin de se rompre, n'étant habituellement que sur huit de profondeur.

Quand les chemins se rétrécissoient, on se servoit de la tétrarchie ou front de quatre, ou de l'énomotie qui donnoit sur le flanc un front pareil, de la dilochie ou front de deux, ou d'une portion du flanc composée d'un protostate et d'un épistate, ou enfin du *lochos* ou file simple, ou d'une ligne de flanc composée alternativement de tous les protostates, ou de tous les épistates d'une phalange ou portion de phalange; mais, tant qu'on le pouvoit, on devoit marcher de front par taxiarchie, de flanc par dimœrie. En cas de surprise, l'armée qui marchoit ainsi pou-

voit à volonté faire face à droite ou à gauche, sans autre manœuvre que la conversion individuelle, et se trouvoit à une profondeur très-susceptible de résistance, celle de huit rangs.

On voit que, pour la phalange, la difficulté et le danger consistoient surtout dans la confusion inséparable du passage de l'ordre profond ou serré à l'ordre mince ou écarté, tandis qu'il est aussi sûr que facile, de passer d'un ordre épars à un ordre pressé. C'est ce qui sera, dans la suite, le plus grand avantage de la légion sur la phalange.

Les écoles de Turenne, du maréchal de Saxe, du roi de Prusse, des généraux de la révolution, ont fait successivement des efforts plus ou moins heureux, pour balancer et compenser les inconvéniens de l'ordre dense. Les Grecs n'avoient point cherché à combattre ou à neutraliser ces difficultés dans le noyau même de la phalange, et le défaut principal de leur tactique a toujours été son peu de mobilité, comme le grand avantage de leur ordre étoit la force extraordinaire que, dans la résistance de pied ferme, ils empruntoient de cette masse serrée de combattans et d'une complication méthodique, que malheureusement il étoit trop facile de déranger, et trop malaisé de rétablir.

Toute la mobilité de la phalange étoit dans ses accessoires.

§ III.

Accessoires de la Phalange en infanterie.

Les accessoires de la phalange égaloient, en nombre de combattans, celui des bataillons d'oplites, qui étoit de seize mille trois cent quatre-vingt-quatre. La cavalerie se portoit à quatre mille quatre-vingt-seize. Les combattans à pied, isolés, connus sous le nom de psilites, archers, frondeurs, arbaletriers, s'élevoient jusqu'au même nombre, et les peltastes, plus forts et destinés à se former, au besoin, en un ou plusieurs bataillons, montoient à huit mille cent quatre-vingt-douze.

Quand ce nombre de combattans étoit réuni, la troupe de peltastes s'appeloit épitagme.

L'épitagme se divisoit en deux styphes, de quatre mille quatre-vingt-seize hommes chacun :

Le styphe en deux épixénagies de deux mille quarante-huit ;

L'épixénagie en deux systremmes de mille vingt-quatre ;

Le systremme en deux xénagies de cinq cent douze;

La xénagie en deux psilagies de deux cent cinquante-six ;

La psilagie en deux hécatontarchies de cent vingt-huit;

L'hécatontarchie en deux pentacontarchies de soixante-quatre;

La pentacontarchie en deux systases de trente-deux;

La systase en quatre décuries ou files de huit hommes, sur lesquelles on peut faire le même travail que sur les fractions analogues de la tétrarchie.

L'épitagme étoit donc sur huit de profondeur; il auroit donc eu le même front qu'une diphalangarchie sans intervalle, s'il avoit eu la même profondeur. L'épitagme auroit eu des intervalles, s'il s'étoit réuni pour combattre et faire un corps à lui seul; mais il paroît que, le plus souvent, chaque épixénagie alloit renforcer une phalange simple. Elle s'y adaptoit parfaitement, ayant le même front, et elle lui donnoit un tiers de profondeur de plus ou vingt-quatre files, c'est-à-dire le nombre qu'avoit Cyrus à la bataille de Thymbrée, et dont vraisemblablement il avoit emprunté l'idée de ce maximum accidentel de la phalange grecque qui pût avoir lieu de bonne heure.

Les subdivisions de l'épitagme ont donc une parfaite analogie avec celles de la phalange simple jusqu'à la systase, qui est précisément à

l'épitagme ce que la tétrarchie est à la phalange, égale en front à la tétrarchie, d'une profondeur moitié moindre, et par conséquent d'un nombre moitié moindre de combattans. On fait peu mention d'une subdivision intermédiaire entre la systase et la décurie ou file, comme est la dilochie dans la tétrarchie. Seroit-ce parce que le terme de décurie pouvoit signifier seize comme huit, comme douze, ces sortes de dénominations n'étant pas, dans l'usage, exactement asservies à leur étymologie (1)? ou plutôt est-ce qu'au-delà d'une systase, on n'admettoit plus que les détachemens individuels, manière de combattre très-familière à tout ce qui n'étoit pas oplite?

Quoi qu'il en soit, et à cette exception près, il est facile d'appliquer à l'épitagme tous les procédés de décomposition et de recomposition que nous avons appliqués à l'analyse de la phalange.

(1) La file avoit été primitivement de dix hommes, d'où étoit venu le nom de décurie, qui continue à être quelquefois donné au lochos de seize hommes. De même dans l'épitagme des peltastes on appelle pentacontarchie ou commandement d'une cinquantaine, une troupe de soixante-quatre combattans, hécatontarchie ou commandement d'une centaine, celui de cent vingt-huit hommes, et, dans la phalange des oplites, pentacosiarchie, ou commandement de cinq cents hommes; celui de cinq cent douze, chiliarchie, ou commandement de mille, celui de mille vingt-quatre, etc., etc.

Nous ne ferons donc, ici, que les observations qui pourront jeter quelque lumière sur la distinction qui a existé entre les psilites et les peltastes.

Au milieu de cette échelle de subdivisions qui descendent de l'épitagme à la décurie, et qui remontent de la décurie à l'épitagme, on trouve un corps de deux cent cinquante-six hommes (c'est-à-dire égal au syntagme, ce qui n'est pas indifférent à observer.) Ce corps porte le nom de *psilagie*, et fut vraisemblablement le premier corps qui se forma d'une réunion de *psilites*, ou armés à la légère, combattant individuellement, et jusque-là trop peu nombreux pour qu'on songeât à en faire un corps. Si la proportion des armés à la légère avec les pesamment armés a été, dans l'origine et spontanément, telle qu'elle a été réglée et calculée par la suite, c'est toujours environ la moitié du nombre des combattans en masse qu'a été le nombre des combattans isolés. Ainsi, quand le syntagme, par exemple, étoit le corps le plus considérable, c'est à peu près une centaine d'escarmoucheurs qui étoient répandus autour de lui pour protéger ses mouvemens et en éloigner l'ennemi. Quand le bataillon fut parvenu à la dimension de la pentacosiarchie, qui fut, comme nous l'avons vu long-temps, et à une époque déjà assez avancée de l'art, le maximum

de la troupe rassemblée sans intervalle, les soldats légers, répandus, aux approches de l'action, à l'entour de ce bataillon, se portèrent naturellement à la moitié du nombre de ses combattans, c'est-à-dire au nombre des soldats d'un syntagme ou à deux cent cinquante-six. Ce nombre, qui présentoit la facilité de former, au besoin, un *syntagme*, c'est-à-dire un carré, dont on connoissoit bien la valeur, donna, sans doute, l'idée d'organiser ces psilites en une troupe, qui dût en prendre le nom de psilagie, et qui, dans les localités où la dispersion des combattans n'avoit plus d'avantages, offrît ceux de l'agglomération. Ce nouvel usage, que l'on commença à faire, et chaque jour plus fréquemment, des psilites formés en bataillon, amena un nouvel armement. Le psilite ou soldat mince, comme le dit son nom, devoit rarement porter un bouclier quand il combattoit seul, il fuyoit et tournoit le dos sans honte; son bouclier, quand il en avoit un, devoit être le plus léger possible. Mais, dès que ce combattant fut aussi habituellement en troupe qu'isolé, il sentit l'avantage du bouclier; seulement il le choisit tel, qu'il pût suffire au plus pressant besoin d'un soldat en troupe, et qu'il ne l'embarrassât pas trop quand il reviendroit à combattre isolément. De là ces petits boucliers ronds nom-

més pelta (1) chez les Grecs, et de là le nom de peltastes à cette partie de psilites qui furent plus particulièrement appelés à combattre en troupe dans l'occasion, tandis que ceux qui restèrent, ou qu'on appela pour les combats individuels, conservèrent le nom de psilites. Voilà comment les psilites et les peltastes, à la fois différens et les mêmes, ont pu être, avec la même vraisemblance, alternativement confondus et séparés : ils l'ont été souvent, et par les auteurs les plus graves.

L'empereur Léon lui-même, qui ne devoit point manquer de documens ni de savans pour les lui expliquer, parle, dans ses institutions militaires, des psilites et des peltastes comme de deux sortes de combattans légèrement armés qui auroient été autrefois distincts, et dont il ne sauroit exactement spécifier la différence; mais cet empereur s'attachoit moins à la tactique antérieure qu'à celle de son temps; nous ne donnons d'ailleurs, nous-mêmes, nos explications que comme des conjectures, en ajoutant toutefois que nous les croyons fondées et raisonnables.

---

(1) *Lunatis agmina peltis*, dit Virgile en parlant des escadrons des Amazones. Le bouclier rond à été habituellement celui des troupes à cheval, et par analogie celui des hommes à pied qui se rapprochoient plus que les autres combattans de la mobilité de la cavalerie.

Quand on eut réuni la psilagie, on donna à chaque moitié de cette troupe (hécatontarchie ou centurie de cent vingt-huit hommes) quatre officiers hors des rangs, outre le centurion ou hécatontarque; savoir : un porte-enseigne, un trompette, un héraut d'armes, un ajudant, tout cela à l'imitation de la syntagme et comme pour tenir tous prêts deux détachemens qui conserveroient le même caractère que la troupe ensemble. L'épitagme, quand il étoit rassemblé, ce qui n'arrivoit guère que pour des revues, avoit huit officiers surnuméraires, quatre épixénages qui devoient commander chacun une épixénagie ou la portion de troupe légère qui s'adaptoit à chaque phalange simple, et quatre systremmatarques, commandans de systremme ou demi-épixénagie qui servoient au dédoublement de chaque épixénagie; après quoi venoit, comme nous l'avons vu, la psilagie, le dédoublement de la philagie, etc. etc. La place des troupes légères soit au corps, soit combattans individuellement, étoit à peu près arbitraire, tantôt en avant, tantôt en arrière, tantôt sur les flancs de la phalange, quelquefois faisant corps avec elle, suivant l'ennemi et le terrain. C'est sur quoi tous les auteurs sont d'accord, et presque dans les mêmes termes.

§ IV.

Cavalerie de la Phalange.

Pour la cavalerie, les Asiatiques paroissent avoir servi de modèle aux Européens; et, s'il faut en croire Xénophon, personne, avant Cyrus l'ancien, n'avoit formé ni levé de la cavalerie en Perse; les Perses faisoient combattre leur cavalerie en gros carrés; les Scythes, si légers à la course, se dessinoient en triangle; le nombre des cavaliers qui le formoient ne dépassoit pas soixante ou quatre-vingts : cette formation paroît un résultat naturel, qui n'a eu besoin du secours d'aucun calcul; quand un gros de cavaliers est rassemblé dans une plaine et se livre à la poursuite d'un objet quelconque, les chevaux, marchant en meute, doivent, au bout de peu de temps, former un triangle; car il y en a nécessairement un qui court plus rapidement que tous les autres; il est bientôt à la tête, peu s'approchent de lui de très-près, moins encore s'y maintiennent, et à mesure qu'ils sont en retard, ils se trouvent en plus grand nombre ; ce qui est cause de l'étendue des derniers rangs. Dès qu'on a couru pendant quelque temps de toute la force des chevaux, il se met naturellement une certaine précision dans cet ordre spontané; c'est ce

qu'on voit tous les jours parmi les chiens de chasse, c'est le spectacle que donne dans toute espèce d'attaque l'infanterie turque sans le moindre calcul et la moindre intention, et c'est ce que gratuitement on a pris de sa part pour un ordre de combat prémédité en forme de coin ou de tête de porc. Les Thraces, renommés pour leur cavalerie, imitèrent le triangle des Scythes.

Les Thessaliens, réputés les meilleurs cavaliers de la Grèce, et les Étoliens, à leur exemple, se formoient en lozange et par troupes de cent cinquante maîtres, c'étoit l'accouplement de deux triangles des Scythes; mais autant le triangle simple de ceux-ci étoit un effet naturel du même effort tenté par des coursiers de vigueur inégale, autant le double triangle des Thessaliens, dont un se trouvoit renversé, étoit nécessairement le produit de l'art et du calcul; cet ordre de bataille faisoit aisément face de tous les côtés par un à droite, par un à gauche, ou par un demi-tour : mouvemens faciles aux cavaliers placés aux sommets des angles; mais qui exigeoient de l'adresse dans les rangs plus étendus.

Quelques écrivains louent Philippe, père d'Alexandre d'avoir été l'inventeur d'une espèce d'escadron en coin qu'ils considèrent comme un perfectionnement du lozange; mais il faut regarder le carré long comme l'ordre le plus solide et

le plus suivi; cette opinion est celle d'Arrien : la plus habituelle proportion de ce carré étoit de soixante-quatre combattans, son ordre de seize de front sur quatre de profondeur, quelquefois de huit de front sur huit de profondeur; quand on vouloit s'approcher du carré parfait, on mettoit, selon Élien, huit de front sur cinq de profondeur, à cause de la différence entre la longueur et la largeur du cheval.

L'ensemble de la cavalerie attachée à la phalange s'appeloit *Épitagme* comme le corps des peltastes; mais l'épitagme de cavalerie ne comprenoit que quatre mille quatre-vingt-seize combattans montés.

L'épitagme se divisoit en deux télos de deux mille quarante-huit cavaliers chacun.

Le télos en deux éphiporchies de mille vingt-quatre.

L'éphiporchie en deux tarentinarchies de deux cent cinquante-six (1).

La tarentinarchie en deux épitarchies de cent vingt-huit chacune.

L'épitarchie en deux iles ou escadrons de soixante-quatre hommes chacun.

---

(1) Les cavaliers légers étoient connus sous le nom de Tarentins. On peut appliquer à la tarentinarchie la remarque et la conjecture que nous avons faites sur la psilagie.

La nécessité que la cavalerie grecque fût aux ailes des corps d'oplites qui formoient la principale force de la phalange; le peu d'apparence, qu'elle allât s'entremêler par petites troupes à une infanterie qui n'offroit, dans son ordre, que peu d'intervalles dont le moindre étoit d'environ quarante pieds, tout cela fut cause que, pendant long-temps, on ne divisa pas la cavalerie en fractions plus foibles que l'île; et quand cette division eut lieu, ce fut si rarement, qu'Arrien ne donne pas même le nom de ces pelotons : cependant il en existoit du temps d'Épaminondas, de trente-deux hommes rangés sur quatre de front et huit de profondeur; ce général, qui cherchoit à donner de la mobilité à toutes les parties de l'ordonnance grecque, réduisit ces pelotons de cavaliers à moitié ou à seize hommes rangés sur quatre de front et quatre de hauteur; ce qui forme un carré long, d'environ seize pieds de profondeur sur à peu près huit de front.

Les Athéniens et les Spartiates, les deux nations de la Grèce les plus brillantes à la guerre, ont été aussi peu renommées l'une que l'autre, sous le rapport de la cavalerie. Les Spartiates auroient pu en lever dans leur pays; ils la dédaignoient par système, et leur seule bonne cavalerie fut de la cavalerie auxiliaire.

L'Attique, pays sec et montueux, nourrissoit

peu de chevaux; et il suffit de lire ce que Xénophon a écrit de la cavalerie, pour voir que l'équitation étoit dans l'enfance à Athènes, bien qu'elle y fût assez en honneur, et qu'il fallût certaines formalités et certaines conditions pour entrer dans la cavalerie : mais ces exigeances la rendoient encore plus mauvaise.

La meilleure cavalerie des Grecs, celle des Thessaliens, des Étoliens, des Thraces, etc., fut presque toujours employée dans les armées des rois de Macédoine.

A la bataille d'Arbelles, Alexandre fit charger sa cavalerie grecque en colonne, et la jeta dans les vides de l'infanterie persane: ainsi, selon le conseil éternel de l'art, il opposoit le fort au foible; l'infanterie pesante des Grecs présentoit un rempart inexpugnable à la cavalerie des Perses, légèrement armée, à l'exception de la garde du roi; tandis que les escadrons des Grecs enfonçoient et coupoient de toutes parts la multitude foible et confuse de l'infanterie barbare.

Polybe loue les Romains d'avoir adopté pour la cavalerie des légions, les armes de ces gros escadrons grecs (1).

---

(1) On verra ces armes tout à l'heure. La cavalerie légère des Romains étoit fournie par leurs alliés, et le plus souvent par le pays où se faisoit la guerre.

§ V.

Armes des Grecs.

Xénophon paroissoit, dit-on (1), à l'armée, avec un bouclier d'Argos, une cuirassé d'Athènes, un casque de Béotie et un cheval d'Épidaure. Voilà qui nous apprend que Xénophon étoit recherché pour la beauté de ses armes et jaloux de se montrer avec celles qui jouissoient de la plus grande réputation. Mais nous n'en savons pas plus au juste ce que c'étoit qu'un bouclier d'Argos, si ce n'est, pour la forme (2), ce que c'étoit qu'un casque de Thèbes, etc.

Les armes qne les Grecs affectionnoient et honoroient le plus, celles qui sembloient former davantage le caractère, composer la vraie parure du soldat; c'étoient le bouclier, l'épée et la lance, ou la pique.

Non-seulement c'étoit une honte ineffaçable d'abandonner le bouclier, mais même, après des exploits glorieux, un Spartiate fut puni pour

---

(1) C'est Élien qui donne ce détail, non Élien, l'auteur de la tactique, mais celui des histoires diverses.

(2) Il étoit rond,

Argolici clypei aut Phœbeæ lampadis instar.

dit Virgile en parlant de l'œil de Poliphême.

avoir combattu sans bouclier : les Grecs pensoient que le premier but de l'art étoit de protéger le combattant.

Le bouclier du fantassin spartiate, dont ceux des autres Grecs se rapprochoient tous plus ou moins, étoit d'airain; il couvroit tout le corps; et, posé à terre, il montoit à la hauteur du col; sa forme générale étoit ovale; il se terminoit en pointe aux deux extrémités; et il étoit échancré à ses deux flancs, quelquefois seulement du côté de la pique. Le bouclier des Lacédémoniens étoit marqué des deux lettres initiales du nom de Lacédémone; le soldat qui le portoit y ajoutoit une marque distinctive selon sa fantaisie; c'est le type des armoiries. On sait qu'un Spartiate, ayant fait peindre sur son bouclier une mouche de grandeur naturelle, répondit à ceux qui critiquoient un insigne presque imperceptible, qu'il approcheroit l'ennemi de manière à le lui faire voir distinctement.

Les autres armes défensives étoient, pour l'oplite, le casque, la cuirasse et des bottines ou jambières. Ses armes offensives étoient la pique et l'épée; l'épée du Lacédémonien étoit plutôt un assez grand poignard qu'il portoit à la ceinture. Sa casaque étoit rouge pour que l'ennemi ne s'aperçût pas du sang qu'il faisoit couler; il falloit qu'on ne s'en aperçût pas non plus à la conte-

nance du Spartiate; le courage passif étoit celui dont Sparte faisoit le plus de cas.

Outre une épée à peu près semblable à celle de l'oplite, le peltaste portoit le javelot au lieu de pique; son casque étoit moins pesant, son bouclier, comme nous l'avons vu, plus petit et plus léger; et il n'avoit point de cuirasse; il avoit tout au plus, et pas toujours, les plus importantes parties du corps garanties par quelques plaques d'airain attachées au vêtement ou à une espèce de buffleterie, qui garantissoit sans nuire à l'agilité comme l'auroit fait la cuirasse de l'oplite destiné à combattre et à mourir en place, et jouissant, en conséquence, de la plus haute considération.

Les armes du psilite (quand on le distinguoit du peltaste), ou soldat léger, combattant individuellement et jamais en troupe, étoient un javelot, un arc, des flèches, une fronde, des pierres et des traits qu'il lançoit à la main; il étoit presque entièrement dénué d'armes défensives.

Les cavaliers combattant en troupe portoient pour armes défensives un casque, qui descendoit jusqu'au milieu du visage. Il paroit ainsi les traits qui tomboient en parabole, et ne gênoit pas le combattant, qui n'avoit guère à regarder que du haut en bas. Le cavalier portoit au bras

gauche une sorte de petit bouclier élastique de forme ronde; le bras droit étoit garni de brassards de cuir avec des plaques d'airain; cette défense se répétoit sur les cuisses; ils avoient, comme nous, des bottes de cuir armées d'éperons.

Leur arme offensive étoit la lance, la petite épée pour le besoin et comme secours, et quelquefois la javeline.

Il y avoit aussi des archers à cheval, mais ils ne combattoient pas en troupe. Les cavaliers et les soldats ainsi isolés étoient armés fort diversement.

Les Grecs honorèrent d'abord du nom de soldat le seul oplite, ou pesamment armé, et ensuite les peltastes, quand ils furent une milice intermédiaire entre le psilite et l'oplite, mais évidemment plus rapprochés de ce dernier, auquel on ne sauroit comparer, pour l'importance, le soldat le plus considéré de nos armées modernes ni même des armées romaines.

A Athènes, chaque oplite avoit un valet, qui portoit ses armes en route; au moment de l'action, on le renvoyoit au bagage.

L'aide de camp, ou écuyer d'un général, le suivoit dans la mêlée, portant son bouclier, que le général reprenoit quand il vouloit combattre

à pied. Cette similitude prouve d'une manière frappante toute l'importance de l'oplite.

Dans les armées de Sparte, où, plus que partout ailleurs, la qualité de combattant en rang étoit une dignité, une sorte de magistrature, chaque oplite étoit accompagné d'un ou plusieurs Ilotes esclaves, ou affranchis de divers degrés. A la bataille de Platée, chaque Spartiate proprement dit (car on les distinguoit encore des Lacédémoniens ou simples habitans de la Laconie, et ceux-ci des Ilotes affranchis et des auxiliaires) avoit auprès de lui jusqu'à sept servans d'armes de toute catégorie.

Iphicrate donna au soldat grec une cuirasse faite d'un tissu de lin, à la place de la cuirasse de fer; il diminua la dimension du bouclier, allongea la pique d'un tiers et l'épée de moitié; il donna au soldat une chaussure plus facile à attacher et à délier que celle qui étoit en usage de son temps.

Philopœmen fit encore allonger les piques; mais il fit reprendre au soldat les grands boucliers et les armures de fer.

Il semble que chacun de ces deux habiles capitaines agissoit, en effet, selon le temps où il vivoit.

Iphicrate appartient au second âge de la milice grecque, à une époque où les armées devenoient plus nombreuses, où elles avoient besoin

de plus de mobilité, où elles avoient affaire à une cavalerie plus redoutable, surtout dans les guerres où les Grecs combattoient contre d'autres Grecs. Ces circonstances motivent l'allègement des armes défensives et l'allongement des armes offensives qui devoient servir contre la cavalerie.

Philopœmen commandoit à une époque où la phalange avoit eu souvent affaire à la légion; où il s'agissoit, principalement pour la première, d'opposer une ferme résistance à la mobilité de la seconde; où l'on imitoit cette mobilité avec des troupes particulières, comme il fit lui-même dans sa bataille de Mantinée contre Machanidas; mais les raisons étoient au moins aussi fortes pour atteindre de loin et tenir l'ennemi à distance.

§ VI.

Origine des Dénominations de Tête et de Queue; Cause de l'Importance qu'on attachoit à la Droite.

L'aile droite de la phalange s'appeloit la tête, l'aile gauche s'appeloit la queue; ce qui sembleroit indiquer simplement que l'ordre de marche étoit habituellement par le flanc droit. Mais on trouve dans les monumens historiques une autre raison qui expliqueroit pourquoi la droite se se-

roit appelée la tête, et la gauche la queue, non-seulement en répondant à l'idée de l'ordre de marche, mais en se rapportant à l'ordre de combat.

Nous remarquerons d'abord que, chez les anciens, le poste d'honneur, celui du général en chef, est, non pas au centre, mais à la droite.

Cet usage étoit passé des Grecs aux Romains et de la phalange à la légion.

Végèce dit positivement (liv. 3, chap. 17) : « Le général en chef se place entre la cava- » lerie et l'infanterie de l'aile droite ; le second » officier-général au centre, et le troisième à la » gauche. » Ainsi cette méthode dura fort long-temps dans la légion, quoiqu'il n'y ait jamais eu les mêmes raisons de l'y introduire que dans la phalange.

Chez les Grecs, cet usage pouvoit venir de la facilité qu'avoit, de ce point, le général en chef de se porter au centre du front, qui étoit fort peu étendu, si l'on avoit à combattre devant soi, ou de se mettre à la tête de la colonne, si l'on marchoit par le flanc droit, comme cela arrivoit le plus souvent.

Mais tous ces usages, toutes ces préférences données à la droite, avoient une commune et première origine, dont on trouve la trace manifeste, quoique indiquée sans intention de motiver une prééminence, dans les récits des an-

ciens, et qui est incontestablement la véritable source de cette distinction et de cette espèce de suprématie, constante dans l'antiquité et encore observée de nos jours, de la droite sur la gauche.

« C'est la coutume, dit Thucydide, que, dans » tous les combats, l'aile droite s'étende plus que » l'autre, ce qui d'abord s'est fait moins à des- » sein que par hasard et naturellement; car, » chacun se serrant pour être plus ferme, et se » pressant de se mettre à couvert derrière une » partie du bouclier de son camarade de droite, » on gagne insensiblement du terrain de ce côté- » là : à quoi le premier chef de file aide beau- » coup en prenant toujours du large du même » côté, pour ne point présenter le flanc décou- » vert, ce qui entraîne insensiblement les » autres. »

On voit clairement par ce passage, et l'on sent à merveille, d'après l'ordonnance et l'armure des Grecs, comment un ordre primitivement parallèle, comme il a été et comme il a dû être en effet dans l'origine, est devenu naturellement, et sans calcul prémédité, un ordre oblique, dont la droite formoit la partie avancée, se mêloit toujours la première et quelquefois la seule, selon que le succès étoit plus tôt ou plus tard décidé; ce qui dut déterminer un

rang plus honorable pour cette droite, plus exposée, plus avancée et plus tôt victorieuse que la gauche.

Les choses les plus importantes doivent leur origine à cette espèce de hasard. Long-temps une puissance fortuite opère sans qu'on tire de ses œuvres les plus manifestes aucun parti, aucune conséquence, sans qu'on en conclue rien; mais il vient un génie, à la fois méditatif et entreprenant, qui, d'un fait simple, d'une circonstance indifférente pour tous les autres yeux, recueille des instructions et des inductions fécondes.

Ainsi a été adopté comme méthodique l'ordre oblique, d'abord fortuitement produit; plus tard, habilement appliqué, il est devenu une partie savante de l'art.

Épaminondas, le plus profond peut-être des capitaines grecs, en a fait son étude principale. C'est en mettant cet ordre en pratique, qu'il gagna ses deux fameuses batailles de Leuctres et de Mantinée (1).

(1) Il y a eu chez les Grecs trois batailles de Mantinée, comme il y a eu parmi nous trois batailles de Fleurus; la première, entre Agis, roi de Sparte et les Argiens, racontée en détail par Thucydide; la seconde, et la plus célèbre, gagnée par Épaminondas; la troisième, par Philopœmen, et dont Polybe nous a donné le récit.

A mesure que cet ordre se perfectionna, on appliqua, par calcul, à la gauche, au centre, ce que la seule force des choses avoit produit sur la droite. La circonstance qui donna lieu à cet ordre, la manière dont il fut, pour ainsi dire, découvert, n'étoient pas des choses inutiles à noter.

§ VII.

De la Musique militaire, et de la Cadence du Pas chez les Anciens.

On conçoit aisément combien la phalange avoit besoin d'ordre et d'art pour marcher de front sans se rompre. Thucydide, dans le récit de la première bataille de Mantinée, présente là-dessus des renseignemens importans. Voici comment il s'exprime :

« Il y avoit des flûtes entremêlées dans les
» bataillons, non pas pour chanter l'hymne du
» combat et faire un vain bruit, mais pour mar-
» cher d'un pas égal et même en cadence, de
» peur de rompre les rangs, comme il arrive
» d'ordinaire aux grandes armées. »

Le maréchal de Saxe, qui, de son aveu, a long-temps cherché, et qui croyoit avoir deviné, par la seule force de la méditation et des conjectures, ce qu'il appeloit le *tact des anciens*, l'auroit trouvé ici très-clairement expliqué.

Nous ne lui devons pas moins de reconnoissance de nous l'avoir rendu.

On pense bien que les Romains, qui avoient des joueurs de flûtes pour modérer et cadencer le débit de leurs orateurs (on raconte spécialement cette particularité d'un des Gracches), ne négligèrent par la musique militaire et ses heureux effets; toutefois ils étoient moins nécessaires dans la légion, à cause de la distance entre les combattans.

Les anciens, et particulièrement les Grecs qui connoissoient le pas cadencé, ne pouvoient pas ignorer l'emboîtement; car l'un mène nécessairement à l'autre, et l'un sans l'autre est à peu près inutile.

Si les Grecs marchoient dans leur ordre *pressé*, comme cela devoit arriver quelquefois, il est difficile de comprendre que ce pût être autrement qu'avec le pas emboîté, et par conséquent cadencé (1).

C'est de l'ordre simplement *serré*, ou ordre habituel, que parle Polybe, et il (2) nous en

---

(1) On appelle emboîtement l'action par laquelle deux hommes, marchant immédiatement l'un derrière l'autre, partent du même pied et en même temps, ce qui leur permet de marcher sans se heurter.

(2) Voyez pages 212 et 213.

donne une idée très-précise, en nous apprenant de quelle longueur les sarisses des deuxième, troisième, quatrième et cinquième rangs, dépassoient le premier; quoique, dans cet ordre, l'emboîtement ne fût pas aussi nécessaire, il est impossible d'imaginer quelque chose de plus incommode que le flottement des sarisses horizontales sur les épaules des phalangites dans les crénaux assez étroits des rangs antérieurs, si un même pas, marché par tous, n'eût pas donné à ces *longs bois* un même mouvement.

Quant à l'ordre pressé ou synaspisme, il est évident que, dans cet ordre, les sarisses, hors celles du premier rang et tout au plus du second, restoient *debout* et formoient comme les pointes et les piquants de cette espèce de tortue.

§ VIII.

Quelques Particularités sur les Réglemens et les Mœurs militaires de la Grèce.

Les destinées militaires de la Grèce se sont principalement balancées entre deux États très-différemment constitués, surtout au moral, Sparte et Athènes.

Les Athéniens formoient leur armée en la recrutant sur la masse des citoyens, et l'augmen-

toient, au besoin, par les domiciliés, les affranchis et les mercenaires étrangers.

Les Spartiates étoient tous soldats, et l'étoient toute leur vie; mais, comme les Spartiates proprement dits étoient en petit nombre, ils appeloient aussi à leur aide les citoyens de la Laconie, qui n'avoient pas les mêmes priviléges que les Spartiates, les affranchis ou néodames, les étrangers et même les esclaves.

La guerre usa plus tôt Sparte qu'Athènes; la gloire et la considération des Athéniens survécurent encore, sous bien des rapports, aux circonstances qui anéantirent leur puissance militaire. Quand Sparte succomba comme armée, elle périt comme nation: c'est comme armée que nous allons l'examiner succinctement.

Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, depuis la première jeunesse jusqu'au dernier âge, les Spartiates étoient toujours sous les armes, toujours comme s'ils attendoient l'ennemi, observant une discipline aussi exacte que s'ils étoient en sa présence; aussi bien les habitans de la Laconie étoient littéralement dans un camp, entourés de mers et de montagnes; ils n'avoient que quelques défilés à garder, et leurs cités n'avoient point de remparts.

Les Spartiates étoient obligés de servir depuis

l'âge de vingt ans jusqu'à celui de soixante ; encore après cet âge, devoient-ils prendre les armes si l'ennemi entroit dans la Laconie.

Les Spartiates étant divisés en cinq tribus, on avoit partagé l'armée et particulièrement l'infanterie oplite en cinq grands corps, auxquels on donne, le plus souvent, le nom de moras, quelquefois celui de lochos, et dont le chef, selon Xénophon, s'appeloit polémarque. Mais ce mot n'avoit pas, à Sparte, la même signification que dans la milice d'Athènes.

Il est difficile de donner une idée juste de ces corps, de la composition de leur ensemble et de leurs détachemens; les témoignages des écrivains varient à l'infini, les faits particuliers sont pris, trop souvent, pour des règles générales.

Ainsi Xénophon dit que, sous le polémarque ou chef de mora, il y avoit quatre chefs de lochos, huit chefs de pentecostys, seize chefs d'énomotie.

Thucydide donne au lochos (1) quatre pentecostys, au pentecostys quatre énomoties, et à

(1) On trouve quelquefois dans Thucydide, à côté de *lochos*, l'épithète de *pitanate;* cela ne veut dire que *lochos lacédémonien*, par opposition à celui de la phalange athénienne; les *pitanates* étoient une des tribus de Sparte, et Thucydide prend la partie pour le tout.

l'énomotie, tantôt trente-six et tantôt trente-deux combattans, etc., etc. (1)

Un seul fait peut indiquer suffisamment à quoi tenoient ces variations; à Leuctres, le roi Cléombrote avoit quatre moras recrutés depuis l'âge de vingt jusqu'à celui de trente-cinq ans. Après la perte de la bataille, on fit marcher les lochos qui étoient restés à Lacédémone, on les recruta par des levées faites jusqu'à l'âge de quarante ans, et on ne renforça qu'au même degré, les tribus qui avoient combattu. Il est clair que ces opérations successives durent donner aux phalanges un nombre inégal de subdivisions, ou au moins aux subdivisions un nombre inégal de combattans, à cause de la perte éprouvée par quatre tribus. Les cas susceptibles des mêmes observations se diversifient et se reproduisent à l'infini.

A travers cette incertitude de détails, ce qui est positif, c'est que la formation lacédémonienne étoit plus simple que celle de la phalange athénienne et macédonienne, dont on a vu, au commencement de ce chapitre, les nombreuses sub-

(1) Ainsi l'énomotie lacédémonienne étoit quelquefois plus forte que la dilochie athénienne; le *lochos* des Lacédémoniens étoit égal à la pentacosiarchie des Athéniens, le pentecostys à la taxiarchie, etc., du moins selon Thucydide.

divisions. Les subdivisions de la phalange lacédémonienne se réduisoient à quatre : le mora, le lochos, le pentecostys et l'énomotie. Cette formation fut celle que Xantippe donna aux Carthaginois quand il fut appelé par eux contre Régulus. Tous les autres peuples ont plus ou moins imité la phalange athénienne.

Dans un sixième mora étoit, selon Xénophon, la plus forte et presque la seule cavalerie spartiate, celle des *scirites ;* ce nom étoit tiré de celui d'un pays qui avoit appartenu autrefois à Sparte, il s'étoit conservé pour désigner la cavalerie lacédémonienne presque toute composée d'étrangers (1).

Le service de la cavalerie étoit dédaigné par les Spartiates. Ils vouloient combattre leur ennemi corps à corps ; ils croyoient que le vrai courage doit se suffire à lui-même ; mais, comme ils outroient toutes les vertus, ils outroient aussi les conséquences des meilleurs principes, et leurs préjugés interdisoient le service de la cavalerie à tous ceux qui jouissoient de quelque considération. Les scirites, ou ceux qui en por-

(1) C'est ainsi que, de nos jours encore, on désignoit, en Espagne, sous le nom de gardes wallones, des régimens composés d'étrangers de tous les pays, depuis que les contrées wallones n'appartenoient plus à l'Espagne.

toient le nom, étoient particulièrement attachés à la personne des rois de Sparte.

Les rois de Sparte commandoient de droit les armées; chacun en commandoit une quand il y en avoit deux. S'il n'y en avoit qu'une, un des deux rois demeuroit à Lacédémone. Le jour du départ, le roi offroit un sacrifice; un jeune homme prenoit sur l'autel un tison enflammé et le portoit jusqu'aux frontières où l'on en allumoit le feu d'un nouveau sacrifice.

L'État fournissoit à l'entretien du général, roi ou autre, et de sa maison militaire; elle étoit composée de six cents scirites à cheval, qui servoient de gardes, et du reste de la cavalerie, qui étoit peu de chose. Quand le général étoit un roi, il avoit de plus immédiatement auprès de lui cent hommes qui devoient mourir pour le salut de sa personne, et un certain nombre d'athlètes, vainqueurs dans les jeux, qui devoient ennoblir et sanctifier les lauriers de la palestre, en combattant à l'armée; cette suite se composoit encore de deux pythiens ou augures, de deux polémarques sans troupe, et comme chefs d'état-major, et de trois intendans d'armée. Dégagé des détails, le chef de l'armée n'avoit plus que la pensée du commandement, ce qui étoit conforme au génie d'un peuple grave et réfléchi.

Quand le roi étoit à l'armée, il y recevoit les ambassades et pouvoit signer des trèves ; deux éphores l'y suivoient pour maintenir la haute police dans le camp.

Les jours de la guerre étoient moins occupés, pour les Spartiates, que les jours de la paix. La guerre étoit, pour ainsi dire, un temps de repos et de licence.

De même que la tactique des Spartiates étoit simple, leur courage étoit froid et tranquille. Ils obéissoient, sans hésiter, au signal de la retraite, et aimoient mieux garder leurs rangs, que de tuer quelques hommes de plus. On ne pouvoit dépouiller les morts sans ordre ; il falloit être plus attentif à la victoire qu'au butin.

Si un soldat avoit quitté son rang, pourvu que ce ne fût pas par lâcheté et pour se sauver, il n'étoit obligé que de rester pendant quelque temps debout, appuyé sur son bouclier, à la vue de toute l'armée. Chacun, en le voyant, pouvoit lui décerner la louange ou le blâme, selon le motif qui l'avoit porté à quitter son rang. Cette discipline étoit digne du grand sens des Spartiates et bien au-dessus de la brutale férocité de Manlius, jadis admirée dans les colléges, qui n'est que l'orgueil du commandement, exalté au point de fouler aux pieds la nature, excès que les

hommes véritablement grands n'ont eu garde d'imiter.

Quant au Spartiate qui avoit quitté son rang par lâcheté, il étoit voué à l'infamie, il ne pouvoit aspirer à aucun emploi; s'il n'étoit pas marié, il ne trouvoit à s'allier à aucune famille, et s'il l'étoit, aucune famille ne s'allioit à la sienne.

Celui qui avoit reçu la mort, en tournant le dos à l'ennemi, étoit privé de sépulture; ceux qui mouroient à leur rang étoient enterrés avec la casaque rouge, qui étoit le vêtement de guerre, et un rameau d'olivier, symbole, à Sparte, des vertus guerrières; s'ils s'étoient particulièrement distingués par quelque fait d'armes, leurs tombeaux étoient décorés de leurs noms et quelquefois de la figure d'un lion.

Quand un roi étoit mort dans une expédition militaire, on rapportoit ses restes à Lacédémone avec des soins et des honneurs extraordinaires.

A Sparte, on ne suspendoit point aux temples ni dans les autres édifices publics les dépouilles de l'ennemi. Cette exception à l'usage de presque tous les peuples du monde, est assez difficile à expliquer d'une manière raisonnable, à moins d'en faire honneur à la gravité et à la modestie des Spartiates. On remarqua, en effet, que, pendant long-temps, les nouvelles des plus grands succès avoient été reçues à Sparte sans

aucune démonstration de joie, et comme l'annonce de l'accomplissement d'un devoir à laquelle on s'attendoit; mais, vers la fin, et quand les triomphes de Sparte devinrent plus rares, ils y produisirent un enthousiasme aussi vif et aussi bruyant qu'à Athènes même, ce qu'on regarda comme une altération dans le caractère du peuple spartiate.

A Athènes, l'âge de la conscription militaire commençoit deux ans plus tôt qu'à Sparte; il finissoit aussi vingt ans plus tôt. On n'étoit tenu du service militaire que de dix-huit à quarante ans, ce qui est assez conforme aux idées d'un peuple qui ne faisoit pas son unique et exclusive affaire de combattre.

C'étoient des taxiarques, dénomination dont la place est marquée dans la phalange, mais qui devenoit souvent générique, et désignoit toute espèce d'officier supérieur employé entre le tétrarque et le stratège ; c'étoient, dis-je, des taxiarques qui tenoient le registre pour la conscription : ceux-là étoient élus par le peuple comme les stratèges. Ils appeloient devant leur tribunal tous les citoyens en âge de porter les armes. Quelquefois le gouvernement avoit fixé un âge pour les levées, en exemptant les plus jeunes et les plus âgés; d'autres fois on tiroit au sort sur tous les conscriptibles : celui qui étoit

en demeure étoit forcé par les tribunaux à remplir ses obligations. Les exemptions étoient en petit nombre; il en existoit de droit pour les fermiers des impôts et les chorèges de Bacchus. La première exemption étoit d'un peuple avisé, qui ne vouloit pas désorganiser ses affaires; la seconde d'un peuple folâtre, pour qui les spectacles et les plaisirs étoient au nombre des affaires.

On affichoit les noms des enrôlés sur les piédestaux des statues des dix héros qui avoient donné leurs noms aux dix tribus. Tous ceux de la même tribu, du même canton, étoient dans le même corps, usage qui a ses inconvéniens comme ses avantages.

Les cités moins illustres que Sparte et Athènes, avoient des bataillons d'élite levés dans tout l'État, qui faisoient leur principale force; la *cohorte sacrée* chez les Thébains; les *mille* à Argos; les *éparites* en Arcadie.

A Athènes, les jeunes orphelins dont les pères avoient été tués à la guerre étoient élevés aux frais du public; ils avoient les premières places au théâtre; à vingt ans, ils recevoient une armure complète, et figuroient sur le rôle du taxiarque.

Pisistrate avoit assuré aux vieux soldats leur subsistance aux dépens de la patrie. Le tyran à qui on doit de semblables institutions se donne

des chances pour mourir en paix dans sa tyrannie. Ainsi fit depuis Sylla à Rome, mais d'une manière plus violente et plus dispendieuse. La dépense introduite à Athènes par Pisistrate ne devoit pas être grande, puisqu'on ne recevoit, en règle générale, que des citoyens, et même que des citoyens aisés, dans les rangs des soldats. Pisistrate voulut, sans doute, assurer une retraite aux soldats de sa garde personnelle et entièrement mercenaire, qu'il recrutoit partout.

Tous les ans, en paix comme en guerre, le peuple s'assembloit au solstice d'été pour nommer les stratèges ou généraux en chef; on en nommoit dix, un par tribu; ce qui fit dire à Philippe que les Athéniens étoient bien heureux de trouver tous les ans (1) dix d'entre eux capables de commander leurs armées, tandis que lui n'avoit jamais pu trouver que Parménion.

Les dix stratèges d'Athènes étoient égaux en pouvoir et commandoient chacun leur jour: on voit quels inconvéniens devoient en résulter; souvent une bataille étoit retardée ou avancée

---

(1) Les généraux thébains n'étoient pareillement qu'un an en place; après ce temps, ils devoient se démettre du commandement, et Épaminondas se fit absoudre de l'avoir gardé quatre mois de plus, quoique, pendant cette prolongation nécessaire, il eût fait triompher les armes de Thèbes.

par les intrigues du stratège qui vouloit en avoir la gloire. On sentit le vice de l'institution, et on l'éluda en laissant à Athènes les neuf stratèges qui n'étoient point employés, quand il n'y avoit qu'une armée; toute leur distinction consistoit alors en vains honneurs; on renommoit souvent les mêmes stratèges; Phocion fut nommé quarante-cinq fois.

Le stratège avoit auprès de lui des chefs et des officiers supérieurs d'état-major sous le nom de *taxiarques*. Le nom de polémarque, uniquement militaire à Sparte, désignoit, dans Athènes, le troisième archonte chargé des fonctions civiles, et à l'armée, le chef immédiat de la milice subordonné aux stratèges et chargé des détails de la discipline et de l'administration, réunissant les fonctions que nous verrons réparties dans l'organisation des Romains entre le primipile et le questeur. Le suffrage du polémarque devoit être naturellement d'un grand poids. La connoissance assidue des détails le mettoit à même de décider si telle conception du stratège de jour étoit possible à exécuter. Le récit d'Hérodote nous montre combien l'avis du polémarque eut d'influence dans la délibération qui précéda la bataille de Marathon : nous verrons toutes les nations successivement subir et corriger les inconvéniens et les malheurs de cette

rotation dans le commandement supérieur, fausse application des idées d'égalité qui a séduit plusieurs peuples et affoibli leurs armées.

Parmi plusieurs autres fonctionnaires de tout genre qui figuroient dans l'état-major des armées grecques et dans le conseil du général en chef, on remarquoit les hérauts, qui étoient des personnes importantes et sacrées; ils étoient employés en parlementaires, proposoient les trèves et les paix; ils portoient sur la tête une couronne et dans la main un caducée; ils proclamoient les ordres du général, prononçoient les commandemens, convoquoient l'armée, annonçoient l'heure du départ, la direction des colonnes, le nombre de jours que devoient durer les marches, la quantité de vivres qu'il falloit porter, en un mot, tout ce qui constitue ce que nous appelons aujourd'hui *ordre du jour*, aussi bien que commandemens de manœuvre.

Si, dans l'action, la voix des hérauts n'étoit pas entendue, on élevoit des signaux convenus d'avance; si la poussière empêchoit de voir les signaux, on sonnoit la trompette; si le son des trompettes étoit étouffé par le bruit, on envoyoit des aides de camp ou des coureurs pour porter les ordres directement à chacun des officiers qui commandoient une subdivision plus ou moins considérable de la phalange ou des

troupes combinées avec elle soit de cavalerie, soit d'infanterie.

Les armées athéniennes avoient aussi des devins ou augures qui permettoient ou défendoient de combattre de la part des dieux : tantôt ils s'accommodoient à la politique du général, tantôt ils servoient les intrigues de ses ennemis, quelquefois ils obéissoient uniquement à leur propre superstition; c'étoit toujours une complication de plus dans les difficultés du commandement.

Sous le rapport de la solde, et cette particularité est digne de remarque, il n'y avoit chez les Grecs que trois nuances de classes ou grades :

1° Le général ou stratège, qui commandoit la phalange ou l'armée;

2° Le centurion, ou taxiarque, premier officier hors du rang, qui commandoit deux tétrarchies ou cent ving-huit combattans sur le plus fort pied et avec des lochos de seize hommes;

3° Le simple soldat ou oplite, qui étoit le soldat par excellence, le seul à qui on donnoit ce nom (1). Tout étoit rangé dans l'une de ces trois catégories : les officiers qui étoient dans le rang, tous

(1) La paye des soldats de moindre considération étoit plus foible et variable; quelquefois à la charge de l'oplite qu'ils servoient comme écuyers.

payés comme le soldat, les autres assimilés ou au stratège ou au centurion (1).

Au siége de Potidée, pendant la guerre du Péloponnèse, les Athéniens donnèrent jusqu'à deux drachmes par jour à un oplite (c'étoit trois francs douze sols de notre monnoie). On trouva cette paye abusive; après quelque variations, on donna, pendant assez long-temps, une drachme par jour; enfin, du temps d'Iphicrate, la solde étoit de vingt drachmes par mois ou un tiers de drachme par jour, c'est-à-dire vingt-quatre sols de notre monnoie. La paye du sol-

(1) Il y avoit trente-deux centurions ou taxiarques dans la phalange simple. Il paroît que c'étoient les seuls officiers hors des rangs, attachés à une troupe fixe avec un traitement supérieur à celui de simple soldat. Tous les officiers dans le rang, depuis le tétrarque jusqu'au chef d'énomotie, étoient aussi habituellement avec les mêmes subordonnés; ces officiers inférieurs étoient nommés par le centurion, à peu près comme nos sous-officiers; les officiers de grades supérieurs, et hors des rangs, comme merarque, chiliarque, etc., rouloient pour les commandemens, comme le stratège lui-même, pendant long-temps, dans les armées grecques, et comme ont roulé plus long-temps encore dans nos armées les officiers généraux de jour. Il est vraisemblable que ceux des Grecs suivirent la destinée du stratège, et tendirent comme lui à la permanence au moins pour la campagne; mais, sur ce point, on n'a rien de clair et de positif, tout se réduit aux conjectures et aux analogies.

dat de première ligne ou grenadier grec, étoit donc 36 fr. par mois, celle de l'officier 72 fr. et celle du général 144 ; ce qui n'étoit pas fort compliqué, et n'en étoit que plus raisonnable.

La paye du cavalier cessoit à la paix comme celle du fantassin; mais il recevoit seize drachmes par mois pour la nourriture de son cheval.

Lorsqu'il s'agissoit de certaines expéditions, on diminuoit la paye, en considération du butin présumé.

Dans la plupart des armées grecques, le butin, à l'exception de quelques objets d'un prix ou d'une importance extraordinaire, étoit partagé de la sorte : un tiers appartenoit au général; les deux autres tiers étoient répartis entre tous les autres combattans, comme supplément de paye, et au *prorata* de la solde de chacun.

CHAPITRE IV.

De Xénophon.

§ Ier.

Premières Modifications de la Phalange indiquées par Xénophon.

Nous avons suivi la marche de l'art chez les Grecs, dans cette sphère circonscrite qui s'étend à l'arrangement des hommes, à leur combinaison entre eux pour former une troupe régulière, à leur mouvement individuel pareillement combiné avec le mouvement de cette troupe, et qui se borne aux manœuvres que l'œil d'un chef peut facilement embrasser, que sa voix peut immédiatement commander. Cette sorte de mécanique locale étoit presque tout l'art dans les premiers temps; elle constitue aujourd'hui cette partie qu'on appelle *tactique*.

La manière de choisir les hommes, de les discipliner, de les faire subsister, appartient à un autre ordre de choses, à *l'ordre administratif*. Celui-ci n'a pu acquérir quelque importance que

lorsque les troupes ont été nombreuses, qu'elles ont agi au loin et long-temps.

Dans les premières guerres, lesquelles n'ont eu lieu qu'entre très-proches voisins, souvent la campagne ne duroit qu'un jour; chacun revenoit, le soir, chez soi. Un engagement de quelques minutes terminoit la campagne et la guerre (1), où les plus forts de la peuplade prenoient la principale part.

Alors il est évident que tous les efforts, que tous les calculs devoient se diriger vers cette portion de la science qui organise immédiatement l'ordre du combat. Aussi l'ordonnance de la phalange offre-t-elle une complication ingénieuse et savante dans son organisation, qui semble attester qu'on a plutôt songé à la rendre propre à l'attaque et surtout à la résistance, dans un jour de combat, que flexible aux diverses combinaisons des mouvemens d'une campagne.

---

(1) Un seul jour fut témoin de l'histoire tout entière du fameux dévoûment des Fabius :

Una dies Fabios ad bellum miserat omnes,
Ad bellum missos abstulit una dies.

Il en périt trois cent six, et il ne s'en sauva qu'un seul de cette journée de Créméra, qui n'eut cependant pas lieu dans des temps tout-à-fait barbares, mais dans un commencement assez prononcé de civilisation.

Tant que cet ordre de choses a duré, la partie la plus cultivée, celle qui a dû se perfectionner d'abord, c'est cette théorie des divisions, des subdivisions, des catégories et des nomenclatures, tellement conforme au génie des Grecs qu'ils l'ont depuis introduite avec succès partout, et qui n'est, en effet, ni indifférente, ni inutile à l'étude, à la propagation de l'ordre et de la vérité dans aucun genre de sciences et de disciplines.

Dans un état déjà avancé de l'art chez les Romains comme chez les Grecs, le combat étoit encore le véritable terme qu'on envisageoit en entrant en campagne, et comme la fin à laquelle tout se rapportoit.

Lloyd observe avec raison que la conduite de Fabius Maximus contre Annibal, celle de quelques généraux grecs, notamment dans la guerre du Péloponnèse, sont des exceptions qui n'infirment point le principe, et ne détruisent point la règle générale de leur époque respective et du théâtre où elles ont eu lieu.

Il est certain que le but habituel étoit la bataille, que l'heure en arrivoit promptement, et que, par conséquent, l'essentiel étoit cette tactique, qui préparoit directement le combat. De plus, dans ces espèces de rendez-vous, on pouvoit aisément choisir et on choisissoit le champ

de bataille le plus commode; ce qui ne peut avoir lieu après de longues marches et des manœuvres compliquées sur une grande échelle.

C'est beaucoup plus tard, et seulement après la découverte de la poudre à canon, que la science de la guerre a dû surtout consister à éviter les batailles, que celles-ci sont devenues moins décisives, et qu'une campagne a pu être décisive sans affaire générale ou grande bataille.

Les premières armées n'ayant point de secours comparable, dans le même genre, à celui de notre artillerie moderne pour protéger leurs manœuvres, les chefs, quand ces manœuvres devinrent nécessaires, durent avoir recours à la protection d'une troupe légère, prompte à se porter en avant de l'obstacle qu'on vouloit opposer aux mouvemens de la troupe pesamment armée, et qui pût écarter de celle-ci le danger prochain d'être rompue et éloigner les traits de l'ennemi.

Le besoin même de modifier, en plusieurs circonstances, l'ordonnance primitive de la phalange a dû se faire sentir, dès qu'on a été obligé de faire une marche prolongée devant l'ennemi. Nous trouvons la preuve de toutes ces vérités dans le récit de la plus célèbre marche de l'antiquité, de la retraite des dix mille Grecs qui avoient combattu avec le jeune Cyrus.

En attendant de l'analyser, nous allons en emprunter quelques exemples, à l'appui de ce que nous venons d'avancer.

Le troisième jour les Grecs marchoient seuls, sans aucun secours de la part des Perses, abandonnés par ceux qui avoient fait cause commune avec eux en faveur de Cyrus, et poursuivis par les autres; comme ils suivoient un pays uni, ils furent continuellement harcelés par la cavalerie de Tissapherne. « Ils reconnurent alors, » dit Xénophon, qu'un bataillon carré (1) est un » mauvais ordre de marche, quand on a l'en- » nemi sur les talons; car, lorsque les ailes du

(1) Ce bataillon carré étoit formé de quatre petites phalanges, dont deux marchoient par le flanc, et deux de front. Xénophon a expliqué précédemment cet ordre qu'il avoit contribué à faire adopter.

Les armés à la légère, les bêtes de somme, les valets, quelques femmes, étoient au centre de ce bataillon carré.

On avoit brûlé les chariots, tous les bagages inutiles, même les tentes.

On s'étoit distribué toutes les choses utiles : celui qui, en ce genre, avoit du superflu, donnoit à celui qui manquoit du nécessaire.

Dans les montagnes des Carduques, on conserva seulement les meilleures bêtes de somme; les autres ralentissoient la marche et occupoient un grand nombre de soldats sans une assez grande utilité; on les réforma.

Dans ces premières marches de retraite, les Grecs étoient

» bataillon se rapprochent forcément, ou dans » un chemin qui se rétrécit, ou dans des gorges » de montagnes, ou au passage d'un pont, il » faut que les soldats se resserrent. Marchant » avec difficulté, ils s'écrasent, ils se mêlent, et » des hommes qui n'observent pas leurs rangs » ne sont bons à rien. Lorsque les ailes repren- » nent leurs distances, avant que les fantassins » ainsi confondus se reforment, il se fait un vide » au centre, et, dans ce moment d'hésitation et » de désordre, le soldat perd courage s'il a les » ennemis sur les bras.

» Quand il falloit passer un défilé ou un pont, » tout le monde se hâtoit; c'étoit à qui seroit le » premier au-delà, et les ennemis avoient une belle » occasion de charger. Les généraux le sentirent, » et formèrent avec des détachemens six petites » troupes, chacune de cent hommes (1); ils leur

---

un peu moins de dix mille; ils avoient été en plus grand nombre dans l'armée de Cyrus. La veille de la bataille de Cunaxa, il s'en trouva douze mille huit cents présens sous les armes; il n'en rentra guère plus de huit mille en Grèce, après avoir fait, en quinze mois, 34,257 stades, plus de mille lieues communes de France.

(1) On voit que ces petites troupes sont des dédoublemens des troupes accessoires de la phalange aussi bien que de la phalange elle-même. Dans le récit de Xénophon, on ne voit pas très-clairement en quoi consistoit sa troupe accessoire de

» donnèrent des centurions et nommèrent les officiers inférieurs pour en commander les subdivisions. Ces centurions, dans la marche, lorsque les ailes se rapprochoient, faisoient halte et restoient en arrière pour laisser passer le défilé, puis remarchoient en dehors des autres troupes pour reprendre leur hauteur. Lorsque les flancs du bataillon s'éloignoient, ces détachemens remplissoient le vide qui se formoit au centre par escouades plus ou moins fortes, selon que l'espace étoit plus ou moins grand, en sorte que le front présentât toujours une ligne pleine. Falloit-il passer un défilé ou un pont, on le passoit sans désordre. Les chefs de ces petites troupes les faisoient marcher par divisions; et, s'il falloit se reformer quelque part en bataille, elles s'y rangoient en un moment; l'armée fit ainsi quatre marches, etc. (1). »

---

peltastes distincte des psilites, soit que, d'après les pertes faites par la phalange, on les eût amalgamés, soit que l'usage d'en faire un corps n'eut pas force de loi; c'est surtout dans la phalange, ou plutôt dans l'armée macédonienne, que la troupe des peltastes joue un rôle distinct et important.

(1) Il ne faut pas perdre de vue que les Grecs étoient en retraite, et avoient presque toujours l'ennemi derrière eux. Le passage du Centrite où ils avoient été devancés, et quelques autres circonstances de leur marche, font exception à cette règle et à cette nécessité générale de leur retraite.

Cette mobilité donnée à la colonne des Grecs et à leur ordre de bataille leur fut d'un grand secours quand ils passèrent les montagnes des Carduques et le fleuve Centrite, passages importans dont nous parlerons tout à l'heure sous d'autres rapports de l'art et avec quelque détail.

Aussi, Xénophon perfectionna promptement son ouvrage; on voit, à l'attaque de la grande montagne de la Colchide, combien son sytème s'étoit déjà mûri par quelques semaines d'expérience et de réflexions.

Les Colques se montrèrent en bataille sur la crête d'un mont élevé mais accessible.

Les Grecs se formèrent d'abord en ligne pleine, comme pour attaquer, dans cet ordre, les Barbares et monter ainsi jusqu'à eux. Les généraux s'assemblèrent et raisonnèrent sur les dispositions qu'il convenoit de prendre pour charger avec plus de succès. Xénophon fut d'avis de rompre la ligne, pour former toutes les cohortes en colonnes, qui marcheroient à la même hauteur; « car, dit-il, une ligne pleine se rompra » bientôt d'elle-même. Ici, la montagne sera » praticable; là, elle ne le sera pas; le soldat, » qui aura dû combattre en ligne pleine, se dé» couragera dès qu'il y verra du vide. D'ailleurs, » si nous marchons sur un ordre profond, la » ligne des ennemis nous débordera, et ils fe-

» ront marcher, comme ils voudront, contre
» nous, ce qui nous dépassera de leurs ailes.

» Si nous nous mettons, au contraire, sur peu
» d'hommes de hauteur, je ne serai pas étonné
» que la ligne soit enfoncée quelque part, vu la
» multitude des Barbares et des traits qui tom-
» beront sur nous : que l'ennemi perce en un
» point, toute l'armée grecque est battue.

» Je suis donc d'avis de marcher sur beau-
» coup de colonnes de front, et de laisser entre
» elles assez d'intervalle pour que nos troupes
» de droite et de gauche dépassent les ailes
» de l'armée barbare. Ainsi, les extrémités
» de notre front déborderont celui de l'ennemi,
» et, dans l'ordre que je propose, les meilleurs
» chefs et les meilleurs soldats se trouveront à la
» tête des colonnes. Chaque colonne marchera
» par où le chemin sera praticable. Il ne sera
» pas facile à l'ennemi de pénétrer dans les in-
» tervalles : il se trouveroit entre deux rangs de
» nos piques; il ne lui sera pas facile, non plus,
» de tailler en pièces une *cohorte* (1) qui mar-

---

(1) Je me sers, pour ces détails, de la traduction de M. de la Luzerne, parce qu'elle est faite par un militaire. Seulement je ne me servirai plus comme lui du mot de *cohorte*, pour éviter toute confusion avec les cohortes des Romains; la traduction latine d'Oxford se sert aussi du mot de *cohorte*, et

» chera en colonne : si quelqu'une résistoit avec » peine, la plus voisine lui porteroit du secours;

---

traduit par *manipules* l'expression d'*énomotie*. L'énomotie, selon Arrien, et presque tous les historiens, n'auroit été chez les Athéniens que de quatre hommes; il paroît que Xénophon veut dire une troupe du front d'une énomotie, ce qui seroit une tétrarchie de soixante-quatre hommes, si chaque *lochos* ou file étoit de seize hommes; mais les quatre troupes d'oplites, qui avoient toujours formé le petit corps d'armée des Grecs auxiliaires de Cyrus, n'avoient jamais été au-dessus de dix mille quatre cents pesamment armés, et de deux mille quatre cents armés à la légère. C'étoit avec ce nombre qu'ils avoient rempli, autant qu'ils l'avoient pu, les cadres d'une tétraphalangarchie, comme on l'a vu par le bataillon carré qu'ils avoient d'abord formé pour la marche. Il est vraisemblable que ce qui manquoit avoit été pris sur la profondeur. Ainsi, leurs *lochos* ou files, au lieu d'être de seize hommes, avoient vraisemblablement été d'abord de dix, et n'étoient plus que de huit à l'attaque de la montagne de la Colchide. Quatre-vingts troupes de quatre-vingt-seize hommes donnent sept mille six cent quatre-vingts pesamment armés, et trois troupes de six cents armés à la légère font un total de dix-huit cents, en tout neuf mille quatre cent quatre-vingts combattans à pied et quarante à cheval. (Xénophon n'eut jamais plus de chevaux, et il avoit eu beaucoup de peine à les rassembler et à les équiper.) A cette époque de la retraite, on voit qu'ils ont déjà perdu le quart environ de leur premier nombre. Ici, la troupe de quatre-vingt-seize hommes peut faire deux tétrarchies, dont les lochos ou files seroient de douze combattans; et alors il y auroit trois énomoties de quatre hommes chacune, ou deux de six, ce qui est plus probable d'après ce qui se passa sur le Centrite.

» et, dès qu'une seule aura gagné la montagne, » l'ennemi ne nous attendra plus. »

Cet avis fut adopté. On forma quatre-vingts *petites troupes*, d'environ cent hommes chacune; on sépara en trois les armés à la légère et les archers; on fit marcher une de ces divisions légères au-delà de l'aile gauche, une autre au-delà de l'aile droite; la dernière se tint au centre: ces divisions étoient d'environ six cents hommes chacune.

A l'attaque de la ville des Mosynœciens, on se forme encore par troupes séparées; les archers sont dans les intervalles de ces troupes, leur premier rang un peu en arrière de celui de l'infanterie pesamment armée.

Dans une autre attaque contre Spiridate et Rhatinès, lieutenans de Pharnabaze, on forme des troupes derrière la ligne, pour porter secours au besoin.

J'ai rapproché les principales circonstances où la phalange de Xénophon tend vers l'ordonnance de la légion.

Dans la première expérience, c'est par la nécessité de la marche et de la résistance.

La seconde offre un calcul pour l'attaque, dont la première expérience a fait naître l'idée.

Dans le troisième exemple, on trouve la pre-

mière idée de l'institution des vélites romains, de leur emploi et de leur emplacement.

Le quatrième présente, dans un arrangement momentané, le type de cette partie essentielle de l'ordonnance des Romains, qui consiste en une dernière ligne de troupes d'élite et de réserve, que nous trouverons dans la légion, sous le nom de triaires.

La phalange, entre les mains d'Alexandre et de ses successeurs, soit à cause du terrain où elle combattit le plus souvent, soit à cause du grand nombre de troupes de toute nature qui étoient combinées avec elles, dut sentir moins vivement qu'avec Xénophon les avantages et les inconvéniens qui étoient propres à son ordonnance. Elle ne peut pas offrir, à cette époque de sa plus grande force, autant d'instruction que celle qui nous occupe. Nous avons donc choisi, avec raison, la retraite des dix mille Grecs, comme la véritable époque, comme le véritable miroir où l'on doit étudier la phalange, plus forte et plus compliquée que sous Miltiade et sous Pausanias, plus réduite à elle-même, obligée à plus d'efforts que sous Philippe et sous Alexandre.

§ II.

Des différentes Parties qui, selon le même écrivain, composoient la Science militaire.

« Je me souviens, dit Cyrus à Cambyse dans » la *Cyropédie* (1), que je vous priai de donner » une récompense à celui qui m'avoit enseigné » l'art militaire. Après m'avoir accordé ce que je » vous demandois, vous m'interrogeâtes pour » savoir si ce maître m'avoit donné quelques le» çons d'économie (2), car les soldats, me dites» vous, ont des besoins auxquels il faut pour» voir, comme le père de famille pourvoit aux » besoins des membres de sa maison. Je vous » avouai que mon maître ne m'en avoit pas dit » un seul mot.....

» Ensuite vous me demandâtes si ce même » maître m'avoit parlé des moyens d'entretenir » la vigueur et la santé du soldat, de le rendre » propre à tous les exercices militaires, de lui

(1) Histoire supposée du grand Cyrus, prince qu'il ne faut pas confondre avec celui qui fut tué à Cunaxa, et au service duquel Xénophon et les dix mille Grecs avoient combattu.

(2) C'est-à-dire d'administration; dans le sens de ce passage, le mot *économie* étoit, quand il fut écrit, synonyme d'*administration*.

» inspirer de l'ardeur, de l'obéissance. Je vous
» répétai qu'il ne m'avoit enseigné que les di-
» vers ordres de bataille. Vous vous mîtes à rire.
» A quoi sert, me dites-vous, de savoir ranger
» une armée en bataille, si elle manque du né-
» cessaire, si elle est en proie aux maladies, si
» les diverses troupes sont mal disciplinées; si
» elles ne savent pas comment il faut disposer sa
» marche, selon qu'elle a lieu la nuit ou le jour,
» dans une campagne ou dans un défilé, dans
» des montagnes ou dans des plaines; si elles
» ignorent comment il faut camper et poser ses
» gardes, en quels cas il faut aller aux ennemis
» ou faire retraite devant eux, quelles précau-
» tions il faut prendre en passant près d'une
» ville ennemie, par quels moyens il faut se pré-
» server de la cavalerie et des gens de trait, chan-
» ger la disposition de marche en celle de com-
» bat?..... Vous me fites comprendre que les or-
» dres de bataille, proprement dits, ne sont
» qu'une bien petite partie de la science d'un
» général. »

Un autre ouvrage du même Xénophon présente des idées fort saines sur les rapports entre l'ordre matériel et l'ordre intellectuel dans la sphère de la guerre, qui dès lors ne lui sembloit pas une science aussi mécanique que l'on a depuis affecté de le soutenir, avec bien moins

de raison encore que dans ces premiers temps.

Socrate demande à un jeune Athénien par où l'on a commencé à lui enseigner l'art militaire. « Par-là où l'on a aussi fini, lui répond son interlo- » cuteur ; car l'on m'a fait voir seulement l'ordre » qui doit se tenir dans une armée, soit pour mar- » cher, soit pour camper, soit pour combattre. »

« J'avoue, réplique Socrate, qu'il est très-à- » propos de s'entendre à ranger les gens en ba- » taille; l'ordre est ce qu'il y a de plus impor- » tant dans une armée : sans lui, il est impos- » sible de s'en servir, non plus que de tirer » quelque avantage d'un tas confus de pierres, » de bois, de briques et de tuiles, quand on veut » élever un monument, etc. »

« Cette comparaison, interrompt le jeune » homme, me fait souvenir d'une chose qui se » doit aussi pratiquer parmi les gens de guerre : » c'est qu'il faut toujours mettre les meilleurs » soldats aux premiers et aux derniers rangs, » et les moindres au milieu, afin que les uns les » entraînent et que les autres les poussent. »

« On vous a donc appris, continue Socrate, » à connoître les bons et les mauvais soldats; » autrement, cette règle ne vous serviroit de » rien, etc. »

On voit où mènera cette manière, vraiment *socratique*, d'argumenter.

Ainsi, d'assez bonne heure, on a cessé de borner la science militaire à la tactique proprement dite, à cette connoissance matérielle des manœuvres, qu'aujourd'hui, dans les corps, on appelle exclusivement *théorie*. On a reconnu que cette science se composoit également du commandement des manœuvres, du gouvernement des hommes, et de l'administration des choses qui leur sont nécessaires pour vivre et pour combattre.

De ces trois parties, la première peut seule avoir le caractère positif, la rigueur et l'exactitude des sciences mathématiques.

Les deux autres ne peuvent être ni enseignées ni conduites par des règles générales et des principes absolus : leurs actes sont, le plus souvent, une série d'exceptions, et veulent émaner d'un pouvoir en quelque sorte discrétionnaire, le seul qui puisse convenir à ce qui touche par tant d'endroits au domaine moral.

Nous avons voulu montrer toutes les parties de l'art s'avançant, chacune de son côté, mais en même temps, vers leur perfectionnement.

Nous allons les voir à la fois mises en action par le grand capitaine et le philosophe justement renommé, dont nous venons d'emprunter des exemples et des préceptes.

§ III.

Ordre et Distribution du récit que fait Xénophon de l'Expédition de Cyrus et de la Retraite des dix mille Grecs ; quelle a été la manœuvre principale, le point qui a servi de pivot au succès de cette fameuse Retraite.

Le premier livre de cette histoire contient les détails de l'expédition du jeune Cyrus contre son frère. La marche de Cyrus, jusqu'à ce qu'il rencontre Artaxerce, n'est retardée par aucun obstacle. Il s'avance dans les provinces qui sont sous son commandement, ou qui obéissent à sa mère Parisatis, laquelle le favorise contre son frère Artaxerce ; il va ainsi depuis Tarse jusqu'à Alexandrette. Il a la mer à droite, et passe les fleuves vers leurs embouchures, parce qu'il ne manque d'aucun secours et d'aucun équipage. Les Grecs jouent un rôle secondaire dans cette armée ; ce sont des auxiliaires importans, mais des auxiliaires attachés au sort de l'armée nationale, qui favorise la révolte de Cyrus.

Cyrus est tué à la bataille de Cunaxa. Les Grecs ont eu l'avantage sur tous les points où ils ont combattu. Ils font une fort belle manœuvre devant une troupe commandée par Artaxerce en personne. Par un changement de

front, ils s'appuient au fleuve et imposent au vainqueur.

Mais il semble que l'intention de Xénophon ne soit pas de fixer l'attention du lecteur sur cette grande journée, et sur l'espèce de mérite d'une bataille rangée, ou d'une troupe qui agit comme portion d'une nombreuse réunion de combattans. Il réserve l'intérêt pour le moment où sa petite armée grecque aura à lutter, au milieu d'une terre étrangère, contre tous les genres d'obstacles et de difficultés, ayant besoin d'autant de courage qu'à Cunaxa, et de quelque chose de plus que le courage, et même que la mesure d'intelligence et de ressources morales développées à cette bataille.

C'est dans cette situation, en effet, que les Grecs vont se trouver; restés seuls, et refusant de servir Artaxerce vainqueur, ils prennent le parti de retourner en Grèce sous la conduite de Cléarque (1), qui jusque-là les a commandés.

Le rôle d'une armée auxiliaire, ses inconvé-

(1) C'est à Cléarque que Xénophon attribue, d'après la voix publique, cette maxime que *le soldat doit craindre son capitaine plus que son ennemi ;* maxime fausse en tous points ; il doit craindre son ennemi et le braver ; il doit craindre son capitaine, l'estimer, l'aimer et le servir ; il n'y a rien de semblable, rien de commun entre ces deux sentimens, ces deux craintes, et ce rapprochement n'est qu'un frivole jeu de mots sur lequel on fonde une erreur très-funeste dans la pratique.

niens, ses avantages, sont peints et appréciés dans ce livre.

Le deuxième livre décrit les embarras d'une première marche en retraite surveillée par l'armée des Barbares, les alertes, les pourparlers multipliés, les défiances continuelles. Ce livre se termine par la catastrophe des chefs surpris et enveloppés dans un piége odieux, par les lieutenans d'Artaxerce, et dont la mort laisse l'armée des Grecs dans une dangereuse anarchie et une position très-critique.

Deux de ces chefs méritent de Xénophon cette courte et touchante oraison funèbre qui a traversé les siècles avec applaudissement. *Proxène et Socrate* (1) *moururent irréprochables dans la guerre et dans l'amitié.*

Alors seulement, et quand le désavantage de leur position est au comble, les Grecs prennent, sous la verge de la nécessité, et par les conseils de Xénophon, le parti décisif et vigoureux qui auroit pu prévenir de douloureux événemens; mais cette lenteur et cette hésitation sont un des caractères les plus habituels de la foible humanité.

(1) Il est inutile de noter que ce guerrier n'avoit de commun que le nom avec le fils de Sophronisque, que les Athéniens légers et barbares immolèrent à peu près dans le même temps.

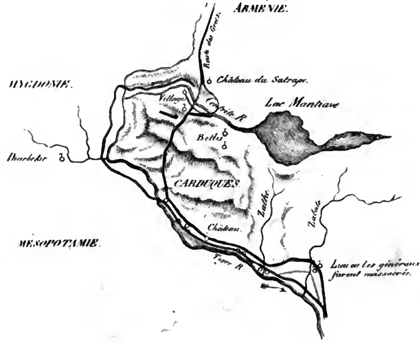
C'est donc avec le troisième livre que commencent effectivement l'intérêt et l'instruction d'une marche continuée au milieu de tous les genres de périls et de difficultés.

Ce troisième livre et une partie du quatrième offrent toutes les circonstances qui suivirent la perfidie du roi et la marche des Grecs jusqu'aux montagnes des Carduques, où l'on cesse de les poursuivre; c'est le point intéressant et le nœud de la retraite.

Nous nous arrêterons quelques momens sur cette partie de la marche des Grecs. On suivra facilement sur la carte, qui en représente le théâtre, ce qu'elle nous semble offrir d'observations instructives.

C'étoit au pied des montagnes des Carduques que Tissapherne s'étoit promis de faire mettre bas les armes aux Grecs, ce qu'il préféroit au parti de les détruire, desirant en engager le plus qu'il pourroit au service d'Artaxerce. Voici quelle étoit la position topographique qui donnoit à Tissapherne l'espérance de ce succès.

Le Tigre, dont les Grecs remontoient la rive gauche, ne pouvoit point être passé sans des équipages de pont qui manquoient aux Grecs. Son lit, resserré par les montagnes des Carduques, étoit très-profond. Ces montagnes tomboient à pic sur le fleuve, et ne laissoient au-


ARMÉNIE.
Route des Grecs.
Château du Satrape.
MYGDONIE.
Village.
Centrite R.
Lac Mantiane
Betlis
Diarbekir
CARDUQUES.
Zathe
Zabate
Château.
MÉSOPOTAMIE.
Tigre R.
Lieu où les généraux
furent massacrés.

cun chemin du côté où se trouvoient les Grecs; ceux-ci ne pouvoient que se jeter dans les montagnes, ou se rendre à la cavalerie qui les poursuivoit.

Les Carduques, habitans de ces montagnes, étoient en révolte et en guerre contre les Perses. Ils n'en avoient point reçu d'avis touchant les Grecs, ou, s'ils l'avoient reçu, ils l'avoient méprisé; enfin, ils n'avoient fait aucune disposition pour interdire à la colonne grecque l'entrée de leur pays.

D'un autre côté, chaque jour, les Perses, après avoir suivi et harcelé la marche de la colonne grecque, pendant toute la journée, avoient coutume de camper, la nuit, à une grande distance du camp des Grecs, souvent à plus de soixante stades (environ trois de nos lieues communes). Xénophon en donne la raison: « Ils craignoient d'être attaqués la nuit, et, la » nuit, dit-il, une armée de Perses est une mau- » vaise armée. Leurs chevaux sont nus; ils leur » mettent des entraves, de peur qu'ils ne s'en- » fuient. S'il survient une alerte, il faut que le » cavalier perse délie, selle, bride son cheval, » et le monte après avoir pris sa cuirasse. Tout » cela est long, surtout la nuit, dans un moment » de trouble et de confusion. »

Cette habitude des Perses et l'état de révolte

des montagnards carduques concoururent également au salut des Grecs.

Leur colonne pénétra, avant le jour, dans les montagnes. Les Perses, campés à deux lieues, n'eurent point connoissance de ce mouvement. Quand ils se mirent en plaine pour adosser les Grecs au fleuve et leur fermer l'entrée des montagnes, il fut trop tard. Les suivre dans les défilés du pays des Carduques étoit impossible, et l'on ne pouvoit pas exposer de la cavalerie à avoir les Grecs en tête, et les montagnards révoltés sur leurs flancs, dans des sentiers pratiqués au milieu des rochers et des précipices.

Les Perses résolurent donc de laisser les Grecs se tirer, comme ils pourroient, de ces défilés, et d'aller les attendre au passage du fleuve Centrite, où ils arriveroient vraisemblablement encore affoiblis.

En conséquence, Tissapherne traversa le Tigre, le remonta sur sa rive droite jusque vis-à-vis l'endroit où ce fleuve reçoit le Centrite; et, après avoir dépassé la hauteur de ce confluent, il repassa sur la rive gauche du Tigre, et se déploya sur la rive droite du Centrite.

Il sembloit que les Grecs, ainsi enfermés entre le Tigre, le Centrite ou les montagnes, le lac Mantiave et la cavalerie des Perses, devoient nécessairement périr.

Il est remarquable que Tissapherne, dans un entretien qu'il avoit eu avec Cléarque, et que Xénophon a rapporté dès le commencement de son livre, avoit semblé annoncer aux Grecs ce plan éventuel de campagne, et la position où il pourroit les placer.

Tissapherne, voulant engager Cléarque à passer avec ses Grecs au service d'Artaxerce, s'étoit exprimé ainsi:

« Pensez-vous que nous ne trouverons point » de lieu favorable pour vous attaquer? Com-» bien, dans les États du roi, de plaines que » vous vous fatiguerez à traverser! Combien, sur » votre chemin, de montagnes dont nous pour-» rons vous interdire le passage, de fleuves que » vous serez dans l'impossibilité de passer sans » notre secours, d'autres au-delà desquels nous » pouvons ne laisser défiler que la quantité de » troupes que nous voudrons combattre, etc.! »

Dans ce discours de Tissapherne, on trouve ce qu'il vouloit et ne put point faire à l'entrée des montagnes des Carduques, par les raisons que nous venons d'indiquer, et ce qu'il fit, mais inutilement, au passage du Centrite, à cause de la conduite vigoureuse des Grecs, de leurs ruses de guerre bien calculées, et de l'union intime de leurs chefs, bien que ceux-ci eussent devant eux la cavalerie des Perses, plusieurs corps

d'infanterie, et, cette fois, derrière eux les habitans des montagnes, irrités des dégâts occasionés par le passage de la colonne grecque, et voulant s'en dédommager en pillant ses bagages.

Une fois le fleuve heureusement passé, grâces aux adroites manœuvres des Grecs, dont nous engageons le lecteur à voir le détail dans l'ouvrage même, la cavalerie persane cessa de les poursuivre par une fort bonne raison : elle se seroit trouvée entre les Grecs et les Carduques, qui, étant en guerre avec les Perses, n'auroient pas manqué de profiter de la circonstance pour les harceler sur leurs derrières, tandis que les Grecs, enhardis par cette diversion, se seroient retournés pour leur faire face. Ainsi, les Perses cessèrent, pendant quelques jours, de poursuivre les Grecs, qui, par des marches forcées, se trouvèrent bientôt hors de leur portée.

L'espace sur lequel nous venons de suivre les mouvemens de cette retraite, en offre l'épisode critique et décisif; là est le véritable nœud de ce beau drame militaire. Ce court extrait du récit de Xénophon peut donner une idée de toute la marche des Grecs. Cette marche donne à son tour la juste mesure de la stratégie de cette époque. Elle n'étoit déjà plus le partage exclusif des généraux grecs, comme on l'a vu par les manœuvres de Mardonius, comme on le

voit ici par les combinaisons de Tissapherne, et comme l'histoire l'atteste encore peu de temps après, en rapportant les plans de la diversion que le satrape Memnon vouloit opposer aux projets d'Alexandre, qu'il auroit peut-être fait échouer.

Sous ces divers points de vue, cette digression ne paroîtra pas sans intérêt; cet intérêt ne se soutient pas toujours au même degré dans le reste de la narration de Xénophon; mais elle ne cesse jamais d'être curieuse et instructive.

La fin du quatrième livre contient l'entrée des Grecs dans l'Arménie, et leur arrivée sur le Pont-Euxin. Cette partie de la relation peut être considérée comme une marche de guerre dans un pays difficile, à travers lequel les Grecs vouloient seulement s'ouvrir un passage.

Le cinquième livre contient le détail de plusieurs petites expéditions, que les Grecs ne firent que dans la vue de s'enrichir.

Le sixième est la suite et la continuation du cinquième; la matière en est la même.

Les Grecs ne font, dans le septième, qu'une guerre auxiliaire à la suite du prince de Thrace, sans perdre un seul homme. Ils en perdent quelques-uns contre Asidate: c'est leur dernière expédition.

§ IV.

Faits particuliers, Maximes, Observations à recueillir dans la Relation de Xénophon ; Remarques générales.

Quatre jours après la première leçon que Xénophon a reçue de son métier (1), il prend de la nécessité une autre instruction non moins utile.

Après avoir franchi deux montagnes, sans précautions, mais non sans inconvéniens, avant d'engager sa phalange au passage de la troisième, il en fait couronner la crête par les armés à la légère; le corps de bataille les soutient; l'ennemi est tenu en échec et n'ose se séparer en détachemens. Les armés à la légère protègent, à leur tour, le corps de bataille, en empêchant que les traits des Barbares ne soient lancés d'assez près pour pouvoir arriver jusqu'à la phalange. Aussi, à la différence des deux autres attaques, cette troisième montagne est occupée sans perte de la part des Grecs.

Le lendemain, ils reconnoissent l'obligation

(1) Voyez au premier paragraphe de ce chapitre, la formation des petits corps dont il flanqua sa colonne de marche, harcelée par Tissapherne.

de camper en règle dans un village et de s'y retrancher; ils n'avoient pas besoin de ces précautions, quand ils marchoient avec l'armée de Cyrus; elles leur sont inspirées par les dangers de leur nouvelle position, par leur isolement au milieu d'un pays ennemi.

Bientôt après, les Grecs sentent le besoin de se saisir, avant l'ennemi, d'un poste avantageux. Ils s'étoient campés imprudemment au pied d'une colline, sans s'être assurés des hauteurs; il étoit urgent de gagner la position qui en rendoit maître ; Xénophon , à cet effet , prend des hommes au hasard et partout. Il s'agissoit, à la fois, de se protéger soi-même et de déloger l'ennemi qui ne pouvoit plus tenir dans le reste du terrain qu'il occupoit, si l'occupation, qu'essayoit Xénophon, lui réussissoit.

Xénophon, côtoyant ses gens, leur crioit : « Songez que vous retournez en Grèce vers vos » femmes et vos enfans et qu'il n'y aura plus de » danger considérable après celui ci. » Alors, un soldat de Sycione, nommé Sotéridas, s'écria : « Tu parles à ton aise, Xénophon; car tu es à cheval, tandis que moi je suis à pied et fort embarrassé de mon bouclier. Xénophon saute en » bas de son cheval, et, tirant le soldat hors du » rang, prend son bouclier et se met à sa place. » Cependant, comme il se pressoit de marcher,

» laissant avancer les premiers et hâtant les » autres, il étoit fort incommodé de sa cui» rasse.

» Mais, bientôt, à force de pousser Sotéridas » et de lui dire des injures, ses compagnons le » contraignirent à reprendre sa place, et Xéno» phon remonta à cheval et alla le plus loin » qu'il pût sans mettre pied à terre; puis il des» cendit et gagna le dessus de la montagne avec » les autres, avant l'ennemi, etc. etc. »

Xénophon alloit indifféremment à pied ou à cheval, suivant que l'effet devoit en être favorable pour le bien du service; car plus tard le Thrace Xeuthès lui disant : « Pourquoi descen» dez-vous de cheval, puisqu'il faut faire dili» gence? » « Ce n'est pas de moi seul, répond Xé» nophon, que vous avez besoin là-bas, et ces » soldats en courront plus vite et avec plus de » zèle quand ils me verront à pied devant eux. »

On me permettra de rapporter, ici, un trait moderne qui peut servir de pendant à la première anecdote que vient de nous conter Xénophon.

C'étoit pendant une marche dans les chemins creux de la Vendée; le général Chérin pressoit de même quelques traînards de serrer sur la colonne; un d'eux lui tint le même propos que le soldat grec à Xénophon; différence gardée

des temps et des armes, Chérin, comme Xénophon, descend de cheval et offre au soldat d'y monter, celui-ci y monte effrontément; mais à peine est-il en selle, qu'un coup de fusil, parti d'un bois voisin, et qui ne pouvoit atteindre que ceux qui s'élevoient au-dessus de l'espèce de tranchée dans laquelle on marchoit, fracasse la tête du soldat qui étoit à cheval; il tombe; le général Chérin remonte froidement, en disant à la troupe : « Vous voyez que ce n'est pas tout gain » que d'être à cheval, » et il continue à faire serrer sur la colonne.

Je laisse au lecteur à apprécier le mérite commun à ces deux anecdotes militaires et les caractères qui les distinguent; je me bornerai à cette réflexion, c'est que les hommes, étant toujours les mêmes, et ayant les mêmes sensations et les mêmes passions, reproduiront toujours, dans les mêmes circonstances, des traits semblables; soit en grand, soit en petit, la partie morale à la guerre est celle dont l'étude trompe le moins.

Revenons aux Grecs qui reçoivent, à chaque pas, de l'ennemi et de leur propre sagacité, de nouvelles instructions de tactique et de discipline.

Les soldats ne peuvent s'écarter de leurs colonnes, sans tomber dans les mains des Barbares; ils apprennent à marcher à leur rang.

L'ennemi met le feu sur leur passage; ils apprennent à ménager les vivres, quand ils en trouvent quelque part, et à en porter pour plusieurs jours.

Ils prennent la coutume de faire des feux pour s'entr'avertir.

Chirisophe, l'un des phalangarques, veut s'emparer d'une hauteur; il va trop vite, il marche sans art, il est obligé de revenir; on tient conseil et l'on tourne la hauteur.

Les Barbares occupent une butte sur le front de la marche des Grecs; ceux-ci envoient du monde en avant qui se dirige à droite et à gauche; et, comme on ne veut que forcer les Barbares à se retirer, on se contente de leur donner ainsi jalousie sur les deux flancs, et on leur laisse un libre chemin pour la retraite directe.

Pour continuer leur marche avec plus de sûreté, Xénophon et Chirisophe, prennent le parti de mener chacun une troupe à part, pour plus de mobilité, s'appuyent, se secourent; l'un marche quand l'autre s'arrête; l'un se repose, l'autre gagne les devans; chacun fait, à son tour, l'avant et l'arrière-garde. C'est déjà l'effet des brigades combinées; c'est presque notre manœuvre de retraite par échelons autant que les détails ressemblent au jeu des masses.

On parle, à toute heure, à Xénophon, et, s'il

dort, il y a ordre de le réveiller. En effet, si quelque part un chef doit être toujours abordable, c'est à la guerre où les moindres avis peuvent lui être si importans.

Au passage du fleuve Centrite, ce point si intéressant et si difficile de la retraite, Xénophon proclame le meilleur soldat celui qui sera le premier sur le rivage opposé, établissant ainsi une grande vérité, c'est qu'à la guerre le mérite n'est pas de faire une chose plus ou moins brillante, mais d'exécuter ce qui a été jugé utile, d'atteindre le but qu'on s'est proposé ; les moyens les plus sûrs et les plus prompts étant aussi les plus glorieux.

On reconnoît de plus en plus la bonté de l'usage des feux, soit qu'on s'en serve actuellement, soit qu'on s'en abstienne momentanément pour tromper l'ennemi.

On prend des espions de l'ennemi, on en fait des guides pour l'armée grecque; entre la crainte de périr et l'espérance d'être sauvés, ils servent utilement.

On apprend à se saisir avec diligence d'un passage de montagne nécessaire à la retraite.

Il faut surveiller ses hôtes, lier ses guides sans les maltraiter; mais c'est une folie de les maltraiter sans les lier.

Il vaut mieux faire une route pénible, mais

tranquille, pendant la nuit, que de marcher plus commodément sous d'autres rapports, le jour, exposé aux attaques de l'ennemi.

Disposition de marche pour tromper l'ennemi: faire un quart de lieue sur un chemin qu'on ne veut pas suivre, rabattre ensuite et reprendre un autre chemin. Tous ces principes, tous ces mouvemens, tous ces stratagèmes sont devenus vulgaires; mais il y a eu beaucoup de mérite à les mettre en usage pour la première fois, et il est de notre devoir d'historien de noter l'origine de toutes les parties de l'art.

Attaque imprudente d'un des chefs particuliers des Grecs, sur une enceinte trop forte pour être enveloppée par une simple avant-garde; cette attaque est appuyée ensuite par Xénophon, et réussit.

Xénophon fait la même chose qu'on a depuis, et très-justement, vantée chez Turenne; on lui fait des propositions avantageuses pour évacuer le pays qu'il occupe; il les refuse en répondant que tel étoit déjà son dessein.

Utile empire qu'exercent à Bysance l'éloquence et la considération personnelle de Xénophon, dans une révolte de son armée.

Entre autres particularités piquantes et anecdotiques dans la suite de son récit, on y voit un *Condottiero*, type de tant d'autres que nous

trouverons, particulièrement en Italie, à l'époque de la renaissance de l'art; c'est *Cyratade*, le Thébain, qui s'offre à mener les dix mille dans le delta de Thrace faire le butin; il se promenoit dans l'Asie mineure comme *général à louer.*

Les Thraces font repaître leurs chevaux le jour exclusivement, et les tiennent brîdés la nuit, de peur de surprise; usage prudent que ne suivoient pas les autres Barbares; les Thraces passent pour les meilleurs cavaliers de l'antiquité (1).

Noble manière de traiter entre Xénophon et Xeuthès, prince de Thrace; franchise des deux parts.

Dans un festin solennel que donne Xeuthès, le désintéressement de Xénophon brille de tout son éclat. Après tant de faits d'armes et de pays parcourus, il n'a pas de quoi offrir un présent au prince de Thrace, selon l'usage du temps et surtout des peuples barbares.

Le dernier chapitre du cinquième livre est un

(1) On voit, dans la Cyropédie, que la cavalerie assyrienne se retranchoit toutes les nuits, parce que les cavaliers entravoient leurs chevaux et qu'il falloit du temps pour les dégager; nous avons vu que les Perses ne se retranchoient pas, mais, ce qui n'étoit pas un moindre inconvénient, campoient très-loin de l'ennemi et entravoient de même leurs chevaux pour n'avoir pas besoin de les garder.

traité complet de la véritable discipline militaire représentée en action.

Si l'on fait subir au soldat un traitement un peu rude, il faut que ce soit pour son bien évident et surtout pour l'empêcher de se faire mal à lui-même, comme quand les Grecs, saisis et engourdis par le froid, s'endormoient dans la neige.

L'armée, d'abord presque entièrement soulevée, finit, comme à Bysance, par des actions de grâces à son général; les détails en sont curieux; un des mutins est un certain *Boïsque*, de Thessalie, qui, dans la marche, se faisoit prier pour porter même son bouclier, et qui maintenant pille et dévalise infatigablement les habitans de Cotyore.

Dans les jeux et les danses que raconte Xénophon et qu'il se plaît à détailler, on trouve des instructions et des allégories pleines de sens et de vérité. On remarquera, entre autres, cette danse du laboureur qui conduit sa charrue, sans perdre de vue ses armes; un soldat arrive qui attaque et vole d'abord le laboureur; celui-ci revient, il est victorieux à son tour et ramène chez lui le soldat avec ses bœufs: *Ainsi, quand le citoyen le veut bien, il peut se défendre du mercenaire; il n'a qu'à labourer armé.* Le type des milices nationales est là.

Usage ingénieux que pouvoient faire des feux qu'elles allumoient, la nuit, les armées des anciens qui étoient peu nombreuses et qui ne se gardoient pas au loin. Elles faisoient des feux dans un endroit et campoient dans un autre à quelque distance, mais à la portée du trait, et pouvoient en accabler l'ennemi arrivant sur les feux.

Dans la retraite des dix mille, comme dans l'Iliade, les hérauts d'armes jouent un grand rôle; le héraut *Tolmidès* y est un personnage important, et non moins souvent nommé par Xénophon que *Thalthybius* et *Euribate* par Homère. Il y avoit encore peu d'instrumens de guerre.

Ordre très-sagement conseillé par les Grecs aux Barbares dans les marches de nuit. Il consiste à faire marcher, la nuit, les plus pesamment armés les premiers, puis l'infanterie plus légèrement armée, et enfin la cavalerie; au jour, tout se trouvera ensemble; au lieu que, si, la nuit, on laissoit marcher en avant la cavalerie et les armés à la légère, ils se trouveroient vraisemblablement, au jour, fort en avant et séparés, par un grand espace, des pesamment armés.

L'armée des Grecs éprouve des froids très-vifs en Thrace. Xénophon observe avec raison qu'il faut, dans ce cas, prendre un soin plus

grand de la nourriture du soldat; en effet, on meurt, dans ces circonstances, encore plus de besoin que de froid; à quelque degré qu'ait été celui de la Russie, en 1812, une armée approvisionnée en auroit incomparablement moins souffert.

Xénophon tient que le plus grand châtiment qu'on puisse infliger à l'homme, c'est de le rendre, de libre, esclave. Il a déjà dit des Chaldéens, qu'ils étoient des *gens libres*, et par conséquent *vaillans*, regardant ces deux conditions comme inséparables (1).

Recommandation utile, dans ces temps-là, de prendre pour otages des hommes valides, jeunes et forts, dont la privation pour l'ennemi fût réelle.

Observation morale, vraie en tout temps. Xeuthès, qui a des torts envers Xénophon, éprouve de l'embarras à lui adresser le premier la parole.

Il n'a rien à lui reprocher; il ne peut rien ar-

---

(1) Longin cite et Boileau traduit ainsi un passage d'Homère, qui exprime la même idée, et auquel Xénophon fait allusion.

Le même jour qui met un homme libre aux fers,
Lui ravit la moitié de sa vertu première.

Traité du Sublime.

ticuler, sinon que Xénophon prend trop à cœur l'intérêt de ses soldats.

Il faut lire tout entière l'apologie que Xénophon fait de lui-même devant Xeuthès.

Dans l'expédition de Thrace, les Grecs, auxiliaires de Xeuthès, combattent avec non moins de bravoure, mais plus d'art que lui. Nous avons déjà vu qu'ils n'y perdirent personne.

Dans l'expédition contre Asidate, l'infanterie grecque se pelotonne et forme un rond à centre plein, à peu près tel que l'indique le maréchal de Puységur à une troupe isolée. Cette infanterie résiste ainsi à la cavalerie des Barbares; le carré de la phalange vaudroit mieux, ne fût-ce que parce que c'est l'ordre habituel.

Enfin, à Lampsaque, Xénophon, ayant terminé son expédition, est obligé, faute d'argent, de vendre son cheval de bataille, qu'il aimoit beaucoup. Ce trait couronne l'éloge de son caractère; seulement, on ne peut s'empêcher de penser que la valeur d'un dixième des victimes de toute espèce qu'il a égorgées, en toute circonstance, dans le cours de son expédition, l'auroit dispensé de vendre son cheval de bataille. Le récit et le détail de ces sacrifices reviennent si souvent, qu'ils excitent quelquefois l'impatience et le dégoût : c'est une véritable bou-

cherie, et le seul sentiment pénible qu'on éprouve dans une lecture d'un si grand intérêt.

Nous desirons vivement inspirer à nos lecteurs l'envie de faire connoissance avec l'original, s'ils ne l'ont pas lu, et de l'étudier de nouveau, s'ils le connoissent. En général, c'est un de ces ouvrages dont on parle beaucoup et qu'on lit peu. Cependant tout militaire curi ux ne peut que profiter infiniment, en voyant, à chaque occasion, l'art faire un pas, et des observations nouvelles naître de la nouveauté des circonstances, dans cette première longue marche d'une phalange grecque presque entièrement privée de cavalerie.

Il est naturel que l'histoire de cette retraite ait obtenu promptement une grande renommée. De toutes les opérations militaires, les retraites sont celles où l'art et la science se développent avec le plus d'éclat sous l'empire de la nécessité. Dans toutes les autres expéditions, les combinaisons politiques, l'ardeur du butin, l'enthousiasme des succès, peuvent tenir momentanément lieu de calcul et d'art; dans une retraite, rien ne peut remplacer ces deux grandes conditions de l'existence des armées.

Si, dans cette analyse, et, en général, dans ce premier livre, nous avons donné de la phalange grecque au repos et en action, une idée telle

au lecteur qu'il lui soit facile, par la suite de comparer avec fruit cette institution militaire aux autres ordonnances que nous exposerons à ses yeux; s'il a vu la stratégie des Grecs, en pratique et en théorie, de manière à la juger en connoissance de cause, et à établir des rapports utiles entre ce système et ceux que les autres peuples lui présenteront, nous aurons rempli la tâche que nous nous étions imposée.

Nous aurions eu beaucoup moins d'avantages à commenter un tacticien, un théoricien quelconque; il s'en faut de beaucoup qu'il nous eût suggéré un aussi grand nombre d'idées et de réflexions applicables à tout ce que la suite de cette longue galerie historique offrira d'objets de comparaison et de discussion.

Nous allons passer des Grecs aux Romains, et de la phalange à la légion, nouvel élément que la fortune préparoit, en même temps, sur un autre point, pour une grandeur militaire qui devoit étonner l'Univers (1).

---

(1) *Struebat jàm fortuna in diversâ parte terrarum, initia et causas imperii.*

TACITE.

LIVRE II.

Histoire de la Milice romaine jusqu'à l'état le plus florissant de la Légion.

CHAPITRE PREMIER.

De l'esprit général des Institutions militaires de Rome, depuis sa fondation, jusqu'à l'époque où Polybe y fut conduit.

§ Ier.

Motifs et Origines de la Constitution militaire du Peuple romain.

PENDANT que la phalange, perfectionnée et raffinée par tout l'art et toute la subtilité des Grecs, poussée par le génie d'Alexandre, va étonner et soumettre l'Asie, observons cette nouvelle puissance militaire qui s'élève dans cette autre portion du monde civilisé, de ce monde si étroit encore comme domaine de l'histoire et théâtre de l'ambition.

Rome dut peut-être au vice de sa naissance, à la composition de ses premiers habitans, cette force qu'elle fut, de bonne heure, obligée de déployer, et qu'elle accrut si heureusement, en se défendant d'abord et bientôt en attaquant elle-même.

Les premières conquêtes de Rome, alors importantes pour elle, furent de petites cités bâties à quelques milles de la future métropole de l'univers.

Long-temps sans territoire, elle célébra par des ovations la soumission des places qui devoient entrer dans ses faubourgs.

Des victoires sur les Volsques, les Eques, les Fidenates, furent la matière de ses premiers triomphes.

Les dépouilles de Sore, d'Algide, de Préneste et de Tibur furent traînées en pompe vers les mêmes collines où devoient monter, un jour, les dépouilles de l'Afrique et de l'Asie.

Les premières guerres des Romains furent ce que devoient être celles d'une semblable peuplade, et faites avec cette âpreté, cette bravoure individuelle qui est si souvent le partage des brigands, et qui devance la valeur d'ensemble et de discipline.

Les Toscans et Tarquin l'ancien qui étoit d'o-

rigine grecque, leur apprirent de bonne heure quelque chose de l'art des Grecs; mais ils ne voulurent pas se plier à la contrainte de cet ordre gêné et serré, ils conservèrent dans les rangs plus de liberté individuelle.

Pyrrhus, à qui on avoit dépeint les Romains comme des barbares, fut étonné de les trouver si habiles. Ils eurent le bon esprit de prendre de lui plusieurs usages de la tactique grecque, tandis que lui-même ne dédaignoit pas d'emprunter d'eux beaucoup de pratiques utiles.

On sait que les succès entre eux furent balancés, et que Pyrrhus ne dut ses premiers avantages qu'à une espèce de phénomène, à peu près indépendant du mérite de l'art, je veux dire, à la présence de ses éléphans, force depuis long-temps usitée en Asie, mais nouvelle en Europe.

L'aspect d'un camp délaissé par Pyrrhus apprit aux Romains la castramétation et la théorie des positions artificielles, dans laquelle ils devinrent, dans la suite, si savans, et que les Grecs négligèrent.

Annibal fut le premier qui leur offrit un aggresseur permanent, agissant d'après un plan et un système suivis, et les occupant sans relâche. Aussi payèrent-ils cher les leçons de ce nouveau

genre de guerre. Il leur donna lieu de perfectionner toutes leurs institutions militaires, il leur en révéla à eux-mêmes toute la force.

Ce sont ces institutions que nous allons étudier. Nous les prendrons à un point de perfection qu'elles atteignirent de bonne heure (1).

Le seul nom de *légion*, qui veut dire *élite*, *choix*, annonce déjà un ordre d'idées plus élevé, plus épuré, et en même temps plus compliqué de vues politiques que la création de la *phalange*, plus exclusivement dictée à ce qu'il semble par des idées tactiques et mécaniques.

L'art s'aggrandira effectivement à cette époque, dans laquelle nous aurons pour principal guide un observateur précieux, plus capable que personne d'établir entre la tactique des Grecs et celle des Romains des rapprochemens utiles, des comparaisons, qui auront pour base solide une égale connoissance de l'un et de l'autre ordre, de l'une et de l'autre institution. Je veux parler de Polybe, également recomman-

(1) Sur les causes de la grandeur romaine, on pourroit multiplier les considérations politiques qui touchent aux institutions militaires, mais oserions-nous, après Montesquieu, ne pas nous renfermer étroitement dans notre sujet spécial, quand lui-même a jeté sur ce sujet de si vives lumières, dont nous avons si souvent profité.

dable comme écrivain, comme homme d'État et homme de guerre.

Grec par sa naissance et par l'emploi glorieux de la moitié de sa vie, Romain par les occupations et les affections de l'autre moitié, formé dans l'art de la guerre sur les leçons de Philopémen, un des meilleurs et le dernier des capitaines grecs, instituteur militaire de Scipion-Emilien, le plus grand des capitaines romains qui avoient brillé jusqu'alors, si on en excepte son grand-père adoptif, le premier Africain; il est impossible de réunir plus de conditions et de titres propres à donner du poids et de l'autorité, pour parler de la guerre et pour être écouté.

§ II.

Pourquoi Polybe a mieux rendu compte des institutions des Romains que les Romains eux-mêmes.

Polybe dut être d'autant plus frappé de l'ordonnance militaire des Romains, et d'autant plus porté à la comparer attentivement avec celle des Grecs, qu'il ne put pas manquer de reconnoître, dès le premier examen, que son pays coupé et montueux auroit été plus propre à la légion qu'à la phalange; ce qui ne fut que trop

prouvé par les effets, comme la remarque en résulte évidemment de ses écrits même.

Polybe éprouvoit, au milieu des Romains et de leurs institutions, cette vive curiosité, cette ardeur de recherche qu'on porte d'ordinaire dans un pays étranger, et qui nous rend plus propres à observer avec succès tout ce qui y est en usage, que ceux qui sont nés et qui viveut sur les lieux. Ceux-ci s'accoutument à regarder comme peu important ce dont ils sont tous les jours témoins, surtout ils ne songent pas à l'écrire, parce qu'ils en supposent tout le monde instruit comme eux-mêmes, comme leurs compatriotes et leurs contemporains.

Voilà pourquoi nous trouvons dans Polybe une description, une statistique de la légion plus détaillée et plus instructive que chez aucun auteur latin.

Végèce est le seul qui ait mis autant ou plus de détails, porté une égale exactitude dans la même matière; mais les temps n'étoient plus les mêmes, et l'état des choses étoit bien changé. Au temps de Végèce, ce n'étoit plus la même légion, moins différente encore par la manière de se former et par la présence des machines qu'on y avoit introduites, que par l'absence de l'esprit et du patriotisme qui l'avoient animée dans ses beaux jours.

Végèce vit le militaire romain à sa décadence; il ne se dissimule pas, il déplore à chaque page cette corruption des anciennes institutions militaires : Polybe, au contraire, les admire se déployant dans toute leur force, et encore dans toute leur pureté.

Polybe ne vit à Rome que des armées *peu nombreuses ;* mais braves, sobres, infatigables, et uniquement *composées de citoyens.*

Toutefois il écrivoit postérieurement à deux grandes dérogations sur ces deux grands objets.

1° L'armée qui fut taillée en pièces à Cannes, étoit de huit légions de cinq mille hommes chacune; cette armée, avec les alliés, montoit à *quatre-vingt mille hommes de pied et six mille chevaux ;* ainsi, c'est avec l'armée la plus nombreuse qu'ils eussent jamais mise en campagne, que les Romains furent le plus honteusement battus, tant il est vrai que la multitude est un des moindres élémens de la victoire, une des moindres causes du succès, même pour repousser une invasion; c'étoit le genre de guerre que faisoit Annibal en Italie, et il semble que l'agresseur doive surtout craindre d'être opprimé par le nombre qu'il ne sauroit augmenter à volonté pour lui-même, et dont on peut beaucoup plus facilement s'aider contre lui.

2° Après la bataille de Cannes, on avoit enrôlé, pour la première fois, des affranchis et même

des esclaves; mais les motifs et les circonstances de cette exception avoient été cause qu'elle ne pouvoit tirer à de dangereuses conséquences. Les motifs sont assez connus; voici les circonstances : on acheta huit mille esclaves des plus vigoureux, qui, ayant d'avance consenti à être enrôlés, prêtèrent le serment, et furent connus dans les différens corps où ils furent répartis sous la dénomination de *Volones*. Rome aima mieux faire cette dépense que de racheter même, pour un moindre prix, les prisonniers de Cannes. Deux ans après, ces esclaves, qui avoient passé comme propriété, des particuliers à la république, reçurent de celle-ci leur affranchissement. Cette mesure devint donc alors sans conséquence; il n'en fut pas de même, lorsque, sans besoin pressant, des vues factieuses dans tous les partis firent passer en coutume, en force de loi, d'enrôler tout le monde.

Alors les esclaves enrôlés ne furent pas des hommes récompensés par une glorieuse exception; il n'y eut plus d'esclave qui ne se jugeât digne de porter les armes pour la république; de cette pensée à celle de prendre les armes pour soi-même, et, pour sa propre cause, il n'y a qu'un pas; et peut-être les *guerres serviles* n'auroient pas eu lieu, si les esclaves n'avoient pas été accoutumés à l'idée de la milice par l'exemple

de ceux de leurs pareils qui étoient journellement et en grand nombre, reçus sous les drapeaux légionnaires (1).

Ces deux dérogations aux institutions militaires des Romains avoient donc été accidentelles, temporaires, et ne les avoient point altérées quand elles furent observées par Polybe; il ne faut donc pas s'étonner s'il parle toujours de la règle et a l'air d'oublier l'exception.

(1) Il ne faut pas qu'on pense, parce que nous relevons ici un abus qui avoit lieu dans un abus plus grand, que nous prétendions faire l'apologie de la servitude domestique. On verra dans la suite de ce second livre, et surtout à la fin du suivant, comment, sous le rapport des révolutions militaires et politiques, nous envisageons et cet esclavage, et surtout la différence que les mœurs des différentes époques introduisirent dans le traitement des esclaves, et quelle influence nous attribuons à ces objets sur les destinées de l'armée et de l'empire.

CHAPITRE II.

La Légion au temps de sa force.

§ Ier.

Composition et Organisation primitive et habituelle de la Légion.

Après l'élection des consuls, laquelle avoit lieu tous les ans au premier juillet, on choisissoit vingt-quatre tribuns militaires, savoir : quatorze parmi les citoyens qui avoient servi dans les armées pendant cinq ans, dix parmi ceux qui avoient fait dix campagnes.

Les consuls indiquoient le jour où devoient s'assembler tous les citoyens sujets à un certain cens qui avoient atteint leur dix-septième année, et qui n'avoient pas dépassé la quarante-cinquième. Cette opération étoit facile. Par les ordonnances de Tullus Hostilius, on tenoit, à cet effet, registre des naissances et des morts ; ainsi, c'est la conscription militaire qui a donné la première idée de l'état civil ; car la guerre qui d'ailleurs fait tant de maux, que nous ne préten-

dons pas dissimuler, contribue partout à la civilisation et à toutes les polices, en faisant sentir plus vivement le besoin de l'ordre. Dans les premiers temps de Rome, quand on n'avoit besoin que d'un petit nombre de troupes, le sort désignoit les tribus qui devoient fournir exclusivement ce nombre; mais le peuple ayant accusé les consuls de faire, par des moyens coupables, tomber cette obligation sur les tribus odieuses aux grands (1), le sénat ordonna que cette même formalité du sort s'appliqueroit à toute la population, et d'une manière égale dans toutes les tribus. Alors, dès que l'enseigne ou *vexillum* consacré à cet usage, étoit arboré, le général ou les généraux faisoient l'appel et l'inscription relevée sur toutes les tribus, de tous ceux qui avoient l'âge exigé, les qualités nécessaires et le cens requis. Cette opération avoit ordinairement lieu au Capitole, mais quelquefois au Champ-de-Mars,

(1) Ces tribus étoient les *tribus urbaines ;* on appeloit ainsi celles qui étoient composées des citoyens domiciliés dans l'enceinte de Rome ; c'étoient les plus nombreuses et celles sur lesquelles les patriciens avoient le moins d'influence, ceux-ci étoient domiciliés à la campagne et propriétaires presque exclusifs de la terre : autour d'eux habitoient, non-seulement leurs esclaves, mais une quantité d'ouvriers, fermiers, de petits propriétaires qui avoient continuellement besoin d'eux, et qui leur formoient une clientelle dévouée.

quand les consuls craignoient l'influence des tribuns dont le pouvoir ne s'étendoit pas hors des murs.

Du temps de Polybe, le recrutement avoit lieu, depuis long-temps, sur la totalité de la population, et voici avec quelles formalités de détail :

Les tribuns, selon la date de leur création, à moins que les consuls n'en disposassent autrement, se partageoient en portions égales au nombre des légions; il y avoit ordinairement quatre légions dans la grande armée consulaire.

Des quatorze tribuns qui avoient servi cinq ans, quatre étoient désignés pour la première légion, trois pour la seconde, quatre pour la troisième, trois pour la quatrième.

Des dix qui avoient fait dix campagnes, deux étoient pour la première légion, trois pour la deuxième, deux pour la troisième, trois pour la quatrième.

Cette répartition faite, et chaque légion ayant ses six tribuns, on appeloit, dans un ordre que le sort indiquoit, toutes les tribus l'une après l'autre. Chaque groupe de six tribuns formant une espèce de commission à part, on présentoit quatre hommes, les plus égaux que l'on pouvoit trouver en taille, en âge et en force.

De ces quatre soldats, un étoit choisi par les six tribuns de la première légion; des trois autres,

un par les tribuns de la seconde légion; des deux restans, un par les tribuns de la troisième; le dernier alloit à la quatrième.

On appeloit ensuite quatre autres conscrits; sur ces quatre, le premier choix étoit fait par les tribuns de la seconde légion, le deuxième par ceux de la troisième, le troisième par ceux de la quatrième; le dernier alloit à la première.

Ainsi de suite, et en recommençant, jusqu'à l'épuisement des hommes appelés et la fin de l'incorporation.

Remarquons avec quel soin on s'appliquoit à établir une égalité parfaite entre les élémens respectifs de chaque légion.

Polybe observe avec éloge que chaque légion composée d'hommes à peu près de même âge et de même force, l'étoit par conséquent aussi d'hommes à peu près de même *valeur*, dans toutes les acceptions de ce mot.

Il n'existoit de nuance qu'entre les vélites ou soldats hors rangs et les soldats de rang; encore cette nuance étoit-elle en partie civile, politique, et surtout financière; les vélites en éprouvoient moins l'effet comme soldats que comme citoyens; c'étoit les plus jeunes et les moins riches des citoyens dont on formoit le corps des vélites.

Quand on avoit completté le nombre d'hommes nécessaires à l'infanterie de la légion qui s'élevoit

communément de trois mille à quatre mille deux cents hommes, et, lorsque le danger et le besoin étoient plus grands, à cinq mille; on organisoit la cavalerie qu'on avoit déjà levée à l'avance, non pas dans les premiers temps, mais dans ceux de la perfection de la milice.

« Autrefois, dit Polybe, on ne pensoit aux » cavaliers qu'après avoir levé les gens de pied, » et pour quatre mille fantassins, on ne prenoit » que deux cents chevaux.

» A présent, on commence par eux. » Et il explique aussitôt pourquoi, par l'énonciation même du mode de recrutement de la cavalerie qui étoit proprement une affaire de cens et de finance.

Au lieu des consuls, c'étoit le censeur qui choisissoit, d'après le revenu, et plaçoit trois cents cavaliers dans chaque légion. On voit qu'il importoit à la régularité et à la promptitude des opérations que les citoyens destinés à la cavalerie, ne pussent pas commencer par être choisis pour l'infanterie, ce qui auroit exigé un *appel* supplémentaire; quand tous les Romains étoient également pauvres, le besoin de cet ordre se faisoit moins sentir : d'ailleurs, Tullus Hostilius avoit pourvu de bonne heure au recrutement de la cavalerie (*voyez* para. IV.); mais le temps

avoit amené d'inévitables changemens dans les détails.

Pour la troupe à cheval, il paroît qu'après les fonctions de commandant général ou maître de la cavalerie (1), qui étoit le second officier de l'armée, le commandement le plus usuel étoit celui de trente-deux chevaux ; c'étoit la composition du détachement ou compagnie appelée *Turme.*

Il est visible que la cavalerie de la légion, destinée à passer souvent par les intervalles des manipules ou des cohortes, devoit être habituellement en plus petites troupes que la cavalerie attachée à la phalange qui la protégeoit toujours et ne la pénétroit jamais.

D'après ces règles générales, les armées romaines furent presque toujours exclusivement composées de citoyens, et même de citoyens ayant quelque aisance et quelque considération ; mais, pour les cas extraordinaires, même dans les meilleurs temps, on recruta, de proche en proche, les marchands en détail, les artisans des métiers réputés serviles, les affranchis récens, tous gens ordinairement exempts de la milice et qui n'y

(1) *Magister equitum.* Les histoires sont pleines de leurs disputes et de leurs rivalités avec les consuls et les dictateurs.

étoient appelés que par exception; on vient de voir que cette exception alla même jusqu'aux esclaves, après le désastre de Cannes.

§ II.

Du Serment légionaire.

On procédoit ensuite au serment militaire; ce serment étoit simple; il consistoit à promettre d'obéir de tout son pouvoir à l'ordre des officiers. Il étoit prononcé d'abord par un des anciens soldats réputés les plus braves; chaque légionaire le répétoit individuellement.

Cette simplicité convient, en effet, au serment militaire, en supposant qu'un serment militaire soit raisonnable pour des conscrits; car on conçoit le serment de l'homme qui contracte une obligation volontaire; mais à quoi bon celui de l'homme que la loi contraint et que la peine menace?

§ III.

Des Auxiliaires et des Alliés.

Pendant cinq cents ans, les Romains n'eurent point d'auxiliaires proprement dits, mais seulement des alliés tirés des villes municipales d'Italie;

ce qui n'avoit aucun rapport avec les auxiliaires qu'ils appelèrent ensuite des villes et des nations situées hors de l'Italie ; ceux-là corrompirent leurs armées.

A la fin du troisième siècle de Rome, ces premiers auxiliaires, ou plutôt ces alliés, étoient encore de peu d'usage dans les armées romaines ; on avoit rarement fait la guerre à plus de quinze ou vingt lieues de Rome. Vers ce temps, les Herniques, les Latins et la colonie d'Antium eurent ordre de fournir, *à la hâte*, des soldats; à cause de cette précipitation, on leur donna le nom de *subitaires*, qu'on ne retrouve plus dans les récits postérieurs.

Les alliés de cette période étoient des Romains au droit de cité près; la proximité de leur voisinage, l'identité de leurs mœurs, n'admettoit aucune différence entre eux dès qu'ils servoient la même cause.

Toutefois jamais, même à la seconde époque, les Romains ne pouvoient tomber dans l'inconvénient que signaloit si bien, dans ce peu de mots, un duc de Florence : *si l'auxiliaire vous rend plus fort, il vous domine; si, en dépit de lui, vous restez le plus foible, il vous livre.*

C'étoit beaucoup, sans doute, mais ce n'étoit point encore assez pour conserver la pureté de la milice; il falloit ou exclure les alliés de l'ar-

mée, ou les faire citoyens; on donna le droit de cité trop tard et on le prodigua trop vite (1).

§ IV.

Ordre intérieur de la Légion; Exemptions; Priviléges; Droits que donnoit à Rome le service militaire.

Après le serment, on indiquoit aux légions le jour et le lieu d'un rassemblement sans armes.

C'est à cette assemblée que les plus jeunes et les plus pauvres étoient rangés parmi les vélites; c'étoit une sorte de noviciat militaire qu'on faisoit dans la légion hors des rangs, institution particulière à l'armée romaine.

Après ceux-ci, les plus jeunes encore et les moins riches étoient placés parmi les hastaires. Les plus jeunes après les hastaires, parmi les hommes forts et vigoureux qui payoient un certain cens, formoient le corps des princes, qui, dans l'origine, avoit été au premier rang, comme son nom l'indique.

---

(1) On peut voir dans Polybe le détail de ce qui se pratiquoit par les questeurs dans les villes municipales pour la levée des alliés ou auxiliaires. L'opération plus simple, plus expéditive, étoit d'ailleurs assez semblable à ce qui se faisoit à Rome.

Les plus âgés et les plus expérimentés ou les plus braves, bien reconnus tels, étoient réservés pour les triaires.

Tullus Hostilius, quatrième roi de Rome, et à qui les Romains devoient les premières constitutions fixes de leur milice, en établissant la gymnatisque et les exercices militaires, avoit réparti tout le peuple romain en cinq classes.

Celle des plus riches étoit obligée de se monter et de s'armer pour servir dans la cavalerie.

Les trois classes suivantes fournissoient, selon la proportion établie dans leurs moyens pécuniaires et suivant les conditions personnelles de chaque homme, des hastaires, des princes ou des triaires, obligés de s'armer et de s'équiper à leurs frais.

Alors la cinquième et dernière classe, comme trop pauvre, étoit exempte de tout service (1).

Depuis, on prit dans cette classe les vélites; ils pouvoient, en cas de nécessité, être obligés, pendant l'espace de vingt ans (2), à des services d'une durée plus ou moins longue. On les voit

(1) C'étoit ceux dont le revenu ne passoit pas la valeur de 150 fr. environ de notre monnoie actuelle.

(2) Tandis que les autres citoyens étoient passibles du service militaire pendant vingt-huit ans, de dix-sept à quarante-cinq révolus.

figurer, pour la première fois, au siége de Capoue.

Quand les Romains commencèrent à avoir une marine (l'an de Rome 489), pour ne rien déranger à leur milice de terre, ils avoient affecté au service de mer cette même classe des moins imposés ou des hommes totalement indigens.

Sans doute, ce qu'on avoit craint de leur part, c'étoit la défection et la désertion. Elles étoient, en effet, moins à craindre dans la marine, et le courage individuel moins nécessaire, puisqu'on ne sauroit fuir, et qu'on est, bon gré, malgré, obligé de se battre.

Il semble que la presse des Anglais vienne du mode de recrutement qui devoit avoir lieu pour la marine romaine; ce mode, n'étant point l'argent, devoit être la force; car, vis-à-vis de gens sans garantie pécuniaire ni morale, il n'y a d'efficace que la contrainte par corps.

Dans aucune classe, aucun citoyen, à Rome, ne pouvoit être élevé à une magistrature qu'il n'eût servi au moins dix ans. Cette institution étoit fondamentale, et on est souvent à même d'en remarquer dans l'histoire les immenses effets. Toute nation militaire, toute nation dont l'armée est le premier besoin, doit faire à ce principe des Romains une attention sérieuse.

Tout citoyen, avant l'âge de quarante-six ans, devoit avoir servi seize ans dans l'infanterie ou dix ans dans la cavalerie.

Ceci semble contraire aux saines notions de ces deux armes, d'après lesquelles on doit chercher à avoir de vieux cavaliers et de jeunes fantassins; mais à Rome les cavaliers étoient pris parmi les plus imposés, et faisoient de plus grands frais. On croyoit devoir des égards à cette circonstance. Au reste, c'est peut-être une des causes, entre plusieurs autres causes communes à toute la cavalerie ancienne, pour lesquelles la cavalerie romaine n'a jamais été portée à une grande perfection.

L'infanterie de la légion étoit donc composée de quatre sortes de soldats, dans les proportions suivantes pour une légion de trois mille soldats de rang.

Nous les nommons par ordre de dignité; ainsi nous commençons par

Le troisième rang,	600 triaires;
Au deuxième rang,	1,200 princes;
Au premier rang,	1,200 hastaires;

Tout le reste, vélites ou combattans hors des rangs, sous d'autres noms, qui ont varié suivant les siècles, et que nous indiquerons à leurs époques.

1er. Etat de la Légion voir les pages 164 180 185 192 en l'expl.on à la fin du volume.

fig. 1re

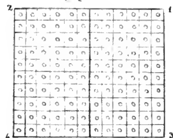


fig 2me

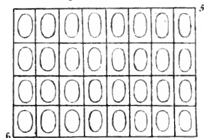
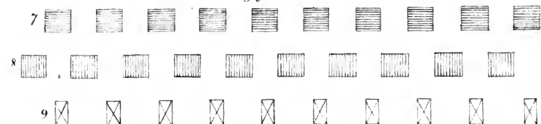


fig 3me



La proportion entre les différentes classes qui formoient le corps de bataille de la légion étoit généralement la même. Sous ce rapport, le nombre des vélites étoit le seul qui fût essentiellement variable.

Si la légion étoit sur le petit pied, il y avoit mille à douze cents vélites; sur le grand pied, jusqu'à près de deux mille.

Voilà un ordre fixe et certain, voilà pour les soldats de rang, qui étoient la véritable force de la légion, l'assurance d'un recrutement plus ou moins fort, suivant qu'il étoit calculé et dicté par la prévoyance d'un danger plus ou moins grand, sur la probabilité d'une perte d'hommes plus ou moins forte. Ainsi on étoit dispensé d'élargir les cadres d'une armée, ce qui la ménage et l'entretient sans abus et sans inconvénient, et sans qu'elle prenne de mauvais plis.

Il y a une remarque à faire qui n'est pas indifférente, c'est que, quoique le nombre des princes et des hastaires variât souvent, non entre ces deux ordres, mais chez tous deux à la fois, suivant la force de la légion, le nombre des triaires ne varioit jamais, et ne passoit pas le nombre primitif de six cents. Cette vétérance légionaire en obtenoit plus de considération, et cette considération étoit importante à ménager; comme les triaires étoient l'espoir et la ressource de la

bataille, il ne falloit pas qu'on pût supposer qu'ils dussent jamais à leur nombre ce dont il convenoit qu'on se regardât comme redevable à leur seule vertu.

Ainsi, tous les soldats avoient continuellement sous les yeux un exemple vivant de cette vérité, que la force tient principalement à l'ordre, à la discipline, à la valeur, à la confiance en soi-même. Les hommes de guerre, chez qui toutes les habitudes ont inculqué cette vérité, sont moins susceptibles de se laisser imposer par le nombre. Ces réflexions, nées du spectacle de l'usage que nous signalons, étoient certainement au rang de celles qui avoient le plus contribué à l'éducation militaire des Romains et aux succès qu'elle leur mérita.

§ V.

Armes des Romains.

Les Grecs, couverts de grands boucliers, et surtout protégés par de longues sarisses, pouvoient faire moins d'attention aux autres pièces de détail de leur armure et de leur habillement; il n'en étoit pas de même des premiers soldats romains, ceux du moins qui étoient dans les rangs.

Pour les vélites, ils étoient armés de l'épée,

du javelot et de la parme ou bouclier rond, de trois pieds de diamètre (1).

Ils avoient sur la tête un ornement individuel et particulier, de peu de prix, tel qu'une peau de loup ou quelque chose de semblable, pour que le chef pût reconnoître ceux qui se distinguoient ; leur récompense étoit de passer plus promptement à la dignité de soldat de rang.

Parmi les soldats de rang, les triaires étoient pris entre les plus anciens et les plus expérimentés des princes et des hastaires ; un cens plus fort n'étoit point absolument nécessaire, et même une action d'éclat, de vigueur, une expérience qui avoit produit d'heureux résultats, pouvoit faire placer un vélite dans cette première classe, sans passer par les deux autres.

Végèce dit textuellement que, dans les bons temps de la milice romaine, un simple soldat de rang n'auroit pas voulu passer même décurion dans les vélites; c'est un excès, peut-être, qu'il ne faut pas imiter, mais dont il faut honorer le principe.

Le javelot des vélites étoit une espèce de dard

---

(1) Le pied romain d'environ onze pouces. Ce bouclier étoit un peu plus large que celui de l'infanterie de rang, parce que le vélite étoit censé combattre toujours isolé; il étoit moins long, parce que le vélite étoit plus mobile.

dont le fer étoit à dessein long et mince, afin qu'il se faussât en frappant le but ou en tombant à terre, et que, dans aucun cas, l'ennemi ne pût le renvoyer. Le bois du javelot avoit trois pieds, le fer une palme. Le vélite, un jour d'affaire, avoit sept javelots à lancer; il falloit qu'ils pussent tenir dans la main qui portoit le petit bouclier, quand le vélite avoit besoin de sa main droite pour se défendre avec l'épée.

Les hastaires, qui venoient immédiatement avant eux en dignité, et qui formoient le premier rang, portoient, pour couvrir leur personne et leur armure, un bouclier convexe, large de deux pieds et demi, long de quatre.

Ce bouclier étoit fait de deux planches collées ensemble, et couvert par dehors d'une étoffe et d'un cuir de veau; les bords, en haut et en bas, étoient garnis de fer, pour que l'humidité de la terre ne pût pas le pourrir, et pour que les coups de taille ne pussent pas le rompre.

La convexité du bouclier étoit encore couverte d'une plaque de fer, pour parer les coups de pierre, de pique ou de sarisse.

Leur épée se portoit sur la cuisse gauche (1);

(1) Je me range en ceci à l'opinion de Machiavel ; quelques écrivains placent l'épée des Romains à droite : mais comment, si l'usage romain avoit été de porter la longue épée à droite,

ils l'avoient prise des Espagnols. La lame en étoit forte; elle frappoit d'estoc et de taille; le poignard ou petite épée (*pugio*) étoit à droite.

Ils avoient en outre deux *pilum* ou épieux.

Ils portoient des bottines; celle de la jambe droite mieux défendue et garnie de lames d'airain, comme plus exposée dans le combat de pied ferme, surtout quand le genou gauche étoit en terre. Leur tête étoit couverte d'un casque, sur ce casque ils portoient un panache de trois plumes droites, d'une coudée.

A l'œil, *cet ornement élevoit leur taille* et leur *donnoit*, dit Polybe, *un air terrible;* mais cette parure n'étoit aux dépens d'aucune utilité quelconque: bien différente en cela de tant d'autres ornemens, abusivement mis en crédit chez les modernes.

Les soldats romains portoient sur la poitrine une plaque d'airain, qu'ils appeloient *garde-*

---

les officiers supérieurs de l'infanterie même qui combattoient souvent à cheval, auroient-ils fait pour y monter? comment les soldats auroient-ils fait eux-mêmes pour pouvoir tirer tout entière cette grande épée placée à droite, autrement qu'avec la main gauche qui tenoit le bouclier, lequel apparemment il ne falloit pas laisser tomber? Josephe (et il faut toujours écouter de préférence les étrangers qui expliquent mieux les choses vulgaires), dit que les Romains, de son temps, avoient deux épées, la longue à gauche, l'autre, fort courte, à droite. C'est l'opinion qui nous semble la plus plausible.

cœur; ceux qui étoient riches de plus de mille drachmes portoient, au lieu de ce plastron, une cotte de maille. On vouloit bien que les plus riches fussent décorés, mais on vouloit que tous fussent essentiellement préservés.

Les princes et les triaires étoient armés comme les hastaires, excepté qu'au lieu de *pilum* ou épieu, ils avoient des demi-piques.

Ce fut Camille qui donna aux soldats de rang le grand bouclier; ce bouclier touchoit à terre, et cependant couvroit la poitrine jusqu'à la hauteur des épaules On en prenoit un soin infini, on l'enfermoit dans un sac de cuir, quand on ne s'en servoit pas. On écrivoit dessus le nom du soldat et le numéro de la troupe.

Les deux premiers rangs eurent un grand et un petit javelot; les triaires, des dards qu'ils plaçoient dans le creux du bouclier.

Camille fit prendre aussi la pique contre les Gaulois, à la bataille de l'Anio; elle demeura aux triaires : l'épée fut commune à tous.

Ces différences d'armes avoient toutes leurs raisons qui, bien étudiées, peuvent encore servir à nous éclairer aujourd'hui sur l'emploi de nos armes.

Le premier rang seulement (les hastaires) avoit eu d'abord des armes de jet; ce qui indique

que les armes de jet ont toujours paru favorables à l'ordre mince (1).

Avec des armes comme les nôtres, qui sont à la fois la plus grande perfection et la meilleure alliance jusqu'à présent connue de l'arme de main et de l'arme de jet, qui sont également bonnes pour toutes les tailles, pour toutes les forces, il est tout simple que nous en soyons venus, par la nature même des choses, à un ordre beaucoup plus mince que celui des Grecs et des Romains. Ceux-ci avoient de très-justes motifs de leur triple ligne ou de leur ordre profond, et ces motifs ont subsisté dans toute leur force jusqu'à la grande découverte de la poudre à canon, qui a tout changé, sous ce rapport, dans l'art militaire.

---

(1) On ne perdra point de vue que, quand les hastaires étoient ainsi en première ligne mobile, il n'y avoit point encore de vélites. La charge commune du soldat romain, comprenant ses armes, ses vivres et les outils de campement, étoit de soixante livres, du temps de Végèce; elle avoit été plus considérable dans les temps antérieurs. On peut consulter, sur ces détails, Juste Lipse; on y trouvera aussi des explications sur les différens boucliers, *scuti à clypeo discrimen;* on verra que tout n'est pas clair dans ces anciennes traditions, et que Juste Lipse lui-même se trouve fort embarrassé entre les enseignes ou vexilles, et les manipules ou petites bannières, que j'appelle fannions, pour me rapprocher des notions modernes. Dans cette incertitude des traditions, il faut, le plus souvent, prendre un parti, choisir un système pour être clair et pouvoir aller en avant.

§ VI.

Obéissance, Commandement, Discipline tactique et administrative.

Les consuls étoient des personnages placés naturellement à la tête des armées, parce que à Rome, tous les pouvoirs civils et militaires étoient dans les mêmes mains, également exercées aux uns et aux autres. Avant que les Romains eussent porté la guerre hors de l'Italie, Rome avoit rarement plus de deux armées; chaque consul en commandoit une, et gouvernoit une partie des provinces; aussi commence-t-on assez tard, à trouver chez les historiens, le titre de proconsul, et il ne revient pas fréquemment dans les premiers temps de son introduction.

Mais, lorsqu'il y a habituellement un plus grand nombre d'armées, quand Rome a des troupes à faire agir, des provinces à gouverner, au-delà des Alpes et des mers, alors on voit se multiplier le titre de proconsul et les armées proconsulaires. Bientôt elles ont une aussi grande importance que les armées commandées par les consuls eux-mêmes. Les proconsuls, qui commandent les armées, sont généralement des personnages consulaires, dont la magistrature récente a jeté un éclat militaire qui donne à leur nom de l'autorité sur les troupes; on leur

confie les expéditions et les provinces éloignées, c'est-à-dire les plus difficiles missions, en stratégie et en gouvernement. On conçoit que cette existence ne laisse à de semblables chefs de guerre et d'administration, que la haute pensée militaire, et que les détails ont besoin d'autres agens assidus.

Les tribuns, attachés annuellement aux légions, étoient des officiers d'*honneur*, propres à mener les cohortes à l'ennemi, à les animer de généreux sentimens, à leur offrir de nobles exemples dans ce grade secondaire, quelquefois après les avoir commandées en chef comme consuls (1).

Les détails du service et de la discipline restoient donc confiés à des officiers de moindre dignité, mais non d'une importance et d'une utilité moins grande, qui devoient vivre plus long-temps avec les soldats et les mieux connoître, parce qu'ils les voyoient de plus près.

---

(1) On trouve, entre plusieurs autres preuves, vers l'an 620 de Rome, un Cassius accusé de vexation par une peuplade de Gaulois, et par les Istriens pendant son consulat. Le sénat répondit qu'on ne pouvoit pas juger ce consulaire sans l'entendre, et qu'il falloit attendre qu'il fût revenu de Macédoine, où il servoit alors comme simple tribun légionnaire.

Ainsi, les sages Romains ne s'enchaînoient point par des grades à vie donnés à un individu déclaré désormais ne pouvoir être moins.

Dans chaque classe de soldats de rang, et pour leur commander immédiatement, on choisissoit d'abord dix capitaines titulaires; on choisissoit ensuite dix capitaines en second ou de remplacement, afin que, l'un venant à manquer, la troupe eût toujours un chef.

Le premier élu des capitaines avoit le droit d'entrer au conseil de la légion ; circonstance remarquable, qui en faisoit un personnage important, et comme le principal et le plus utile intermédiaire entre le commandement supérieur et les applications de détail.

Ces vingt officiers en choisissoient vingt autres pour servir de serre-files.

On sent la sagesse de cette dernière disposition, et combien il étoit avantageux que le capitaine, qui marchoit en avant, eût une confiance personnelle en son serre-file, afin qu'il fût sûr d'être suivi, et qu'il ne fût, en aucune occasion, tenté d'hésiter dans son élan, par défiance de ce qui se passeroit derrière lui.

Chacun des trois corps de la légion (les vélites ne formoient pas un corps) étoit séparé en dix troupes; ainsi chaque troupe avoit quatre officiers, deux chefs et deux serre-files.

Quand le peloton des princes et des hastaires étoit de cent vingt hommes, celui des triaires étoit de soixante; celui-ci n'augmentoit en aucun cas.

Ces petites troupes s'appeloient centuries, compagnies, bandes, manipules, enseignes, etc., et les chefs centurions, savoir : le premier nommé, centurion-premier, et l'autre centurion-second.

Les vélites étoient dans l'ordre administratif et pour les tentes ou chambrées, répartis en nombre relativement égal dans les trois autres ordres (1).

Pour le combat, nous avons déjà dit qu'ils étoient hors rangs; ils combattoient individuellement avec la faculté de retraite entre les rangs, et avoient des chefs ou décurions désignés pour le besoin.

Des deux capitaines ou centurions, le premier élu marchoit à la droite de la troupe, le second à la gauche.

De là venoit au premier le nom de *primipile*, premier *pilum*, premier *épieu*, comme nous

(1) Ainsi, s'il y avoit douze cents vélites, douze cents hastaires en recevoient dans leur logement quatre cent quatre-vingts; le même nombre de douze cents princes recevoit le même nombre de vélites, et six cents triaires n'en recevoient que deux cent quarante. On peut suivre cette proportion pour tous les accroissemens de la légion. Les vélites étoient répartis dans les chambrées des soldats de rang, parce que ceux-ci portoient les pieux, les tentes et les marmites, et tous les ustensiles dont les vélites avoient besoin pour vivre, et qu'ils ne portoient pas au combat.

nommerions première *baïonnette* l'homme de la droite. On a déjà dit, dans l'examen de la phalange, pourquoi, dans les troupes armées du bouclier, la droite primoit toujours la gauche.

Le premier centurion de la légion la commandoit en l'absence ou à défaut des tribuns et des consuls ou préteurs; de même les primipiles des cohortes commandoient les cohortes: voilà pourquoi la dénomination de primipile revient si souvent et si honorablement dans l'histoire romaine.

Polybe ne manque pas d'observer que, dans le choix de ces officiers qui étoient destinés à rester dans les rangs, on n'exigeoit pas tant qu'ils fussent audacieux et entreprenans que sages, fermes et de bon conseil; on ne leur demandoit pas non plus qu'ils fussent prompts à en venir aux mains et à commencer le combat, mais qu'ils résistassent avec opiniâtreté quand on les pressoit, et qu'ils mourussent plutôt que d'abandonner leur poste.

Un peuple qui avoit de si sages pensées, qui mettoit si bien à sa place chaque genre de courage, de talent et de vertu, méritoit bien de vaincre et de commander à l'univers; il y parvint, et bien plus encore par sa constance dans les défaites que par la victoire même.

C'étoit aux vélites, à ces novices, à ces enfans

perdus, de se signaler par d'heureuses imprudences, par une adroite impétuosité; par là ils se rendoient dignes d'entrer dans les rangs, où leur valeur devoit cesser d'être capricieuse et journalière, et recevoit pour récompense le droit d'étaler désormais quelque chose de plus mâle, de plus moral, tenant plus de la force d'une âme exercée que de la chaleur d'un sang jeune et bouillant.

Chaque manipule, ou centurie, ou compagnie, avoit un signe de ralliement (comme nous dirions un fanion); on attribue même la dénomination de *manipulum* à ce qu'une *pleine-main* ou poignée de foin étoit portée au bout d'une perche pour rallier les premiers combattans dans l'origine de la société et de la guerre autour de Rome: mais les véritables insignes, les drapeaux, étoient au nombre de deux par *cohorte.* Les vexillaires ou porte-enseignes étoient nommés par les centurions réunis. Il falloit que le signe du ralliement fût entre des mains sûres, et ne devînt jamais le signe de la fuite; il en falloit deux pour un même nombre de combattans, afin que, si un vexillaire tomboit, avant que son enseigne fût relevée la troupe ne fût point sans drapeau auquel elle pût se rallier.

La dénomination de *cohorte*, nombre d'hommes et de manipules qui a souvent varié, vient,

sans doute originairement, de *cohortari*, exhorter, haranguer à la fois, tout ensemble, un certain nombre d'hommes.

Les Romains accordoient beaucoup à la puissance de la parole : la tribune aux harangues étoit dressée au milieu des camps aussi soigneusement que sur la place publique, et sans doute ils avoient circonscrit le premier commandement, d'après leur idée dominante, et l'avoient réglé sur le nombre d'hommes et de petites troupes par qui la voix de l'orateur pouvoit être facilement entendue, même lorsque les manipules étoient constamment rangés à distances et à intervalles les uns des autres, et avant qu'on eût fait une seule masse de la cohorte ; ce qui eut lieu plus tard, comme nous le verrons. Ainsi, entre la dénomination de cohorte et le mot de *cohortari*, il y a certainement un rapport intime et étimologique, bien que quelques-uns fassent dériver d'une appellation grecque le mot cohorte, et qu'on donne une autre origine à sa signification (1).

On sait que *la distance*, en termes militaires, est l'espace pris de la queue d'un corps à la tête de l'autre, ou de la pointe des pieds d'un homme

(1) Voyez Juste Lipse, dans son ouvrage déjà cité, *de Militiâ romanâ*.

aux talons de celui qui est devant lui; *l'intervalle*, l'espace pris de flanc à flanc des hommes ou des masses rangés de front sur la même ligne.

Polybe présente les intervalles entre les hommes de la légion comme généralement égaux aux distances, les uns et les autres de trois pieds romains.

Végèce et Polybe mettent les intervalles et les distances à six pieds dans certaines circonstances.

Chacune des trois lignes de la légion avoit, selon Polybe, trente-sept pieds romains de profondeur.

La distance entre les lignes étoit de cent onze pieds entre la première et la troisième ligne de queue à tête; la profondeur totale de l'ordre de bataille, tant plein que vide, de la légion, de cent quatre-vingt-cinq pieds romains.

Les intervalles entre les manipules ou centuries étoient égaux à leurs fronts sur les deux premières lignes; il n'en pouvoit pas être de même pour les triaires qui avoient la même profondeur, et, par conséquent (1), la moitié seulement du front des manipules des deux autres rangs; ce qui les rendoit particulièrement propres à deux

(1) Ils étoient toujours d'un nombre fixe, qui ne dépassoit pas la moitié des autres pelotons réduits même à leur plus petit pied. On a vu cette condition précédemment détaillée.

de leurs principales destinations éventuelles, savoir, celle de recevoir les vélites dans leurs intervalles doubles de ceux des deux premiers rangs, et d'entrer eux-mêmes dans les intervalles des deux premiers rangs avec facilité.

§ VII.

De la Cavalerie romaine.

Je m'étendrai peu en ce moment sur la cavalerie des Romains. Nous avons vu qu'ils combattoient par petites troupes de trente-deux maitres; deux officiers comptoient dans ce nombre; le troisième, et le plus élevé en grade, étoit hors de rang; la *turme* étoit le plus souvent rangée sur huit de front et quatre de profondeur. Les Grecs lorsqu'ils formoient des pelotons du même nombre, leur donnoient quelquefois quatre de front et huit de profondeur. Mais la cavalerie grecque formoit, le plus souvent, des escadrons diversement figurés et d'un assez grand front; cela s'entend à merveille, et par les raisons que nous en avons déjà données, et parce que, sur les mêmes terrains où la phalange pouvoit conserver son ordre, la cavalerie pouvoit se déployer en corps de quelque importance.

La légion, au contraire, destinée à manœuvrer

sur toutes sortes de positions, sans qu'aucune pût l'obliger à rompre ou à modifier son ordre, vouloit une cavalerie analogue, et dont la formation fût apte à tous les terrains et pût lui permettre de combattre partout; c'est pourquoi son plus grand front et son ordre habituel étoit de huit de front qu'elle rompoit pour entrer par quatre ou par deux dans les intervalles des manipules, selon l'intervalle que ceux-ci conservoient, et selon l'ordre momentané où ils étoient rangés; car dans l'ordre habituel en échiquier, ils ne pouvoient guère pénétrer que par deux ou par quatre; dans l'ordre momentané, que nous verrons adopter à Tunis par Régulus, à Zama par Scipion, ils pouvoient traverser l'infanterie par quatre et même par huit, à plus forte raison, par la suite, quand les cohortes furent agglomérées, et qu'il ne resta plus aucune trace d'intervalles ni de distances entre les manipules, mais qu'entre les cohortes l'intervalle fut en proportion de leurs masses.

Cet amalgame des armes différentes, se secourant et se pénétrant mutuellement, a toujours paru aux maîtres de l'art anciens et modernes, la partie la plus essentielle, la plus délicate et la plus savante de la guerre. Cette pratique va avec la préférence donnée aux petites armées, ménage les soldats et les empires et assure les succès; les masses de cavalerie, les masses d'infanterie,

les trop grandes armées, l'empire du hasard, les succès éphémères et les éclatans désastres, tout cela va également ensemble dans le système contraire, et toute l'histoire en fera foi, sans en excepter celle de nos jours.

La cavalerie, attachée à la légion, paroît avoir été généralement dans la proportion d'un à dix ou à onze avec l'infanterie; il faut entendre ceci de l'infanterie et de la cavalerie romaine seulement.

C'est à la cavalerie des alliés, plus nombreuse que la cavalerie romaine, que s'applique surtout le nom d'aile, *ala*; après le changement qui, à une certaine époque, tourna la légion en phalange, comme nous le verrons, la cavalerie ne pouvant plus pénétrer la légion qui étoit devenue compacte, l'amalgame des armes ne pouvant plus avoir lieu, le nom d'*aile* se donna au corps de la cavalerie légionnaire. L'aile, selon Hygin, étoit régulièrement composée de seize turmes, c'est-à-dire de cinq cent douze maîtres; c'étoit à peu près la cavalerie de deux légions, en supposant l'armée de quatre légions; il y avoit une aile de chaque côté.

La cavalerie alliée, qui faisoit l'office de cavalerie légère, étoit avec l'infanterie alliée dans une proportion beaucoup plus considérable ; cette cavalerie alliée étoit, le plus souvent, prise

dans le pays où l'on faisoit la guerre, et formée de tout ce qui se présentoit comme partisan de Rome ; les Romains furent toujours assez sages pour ne point entrer dans un pays qu'ils n'eussent pour eux un parti considérable dans la population. Cette cavalerie étoit donc principalement et très-heureusement destinée à éclairer plutôt qu'à combattre ; c'est le propre d'une cavalerie nombreuse qui s'éparpille en avant et en arrière, pour vivre et pour faire des reconnoissances ; il faut, pour combattre, plus d'ordre et d'ensemble ; mais ceux qui éclairent soulagent ceux qui combattent et ajoutent aux forces de ceux-ci, en les ménageant pour les occasions décisives où la fatigue pourroit les faire échouer. Quand cette cavalerie se mettoit ensemble, elle formoit ce que nous venons de définir sous le nom d'aile.

Polybe louoit les Romains d'avoir emprunté à la cavalerie des Grecs, dès qu'ils eurent eu affaire à elle, la lance roide et ferme au lieu de celle qu'ils avoient précédemment et qui se rompoit avec trop de facilité. Il les loue en général d'avoir toujours pris, sans hésiter, ce qu'ils trouvoient de bon chez les autres, foulant aux pieds l'amour-propre en faveur de l'utilité ; bien différens en cela de nos Gaulois qui ne cessèrent de mériter le reproche contraire, et que César trouva aussi

ignorans et aussi peu avancés dans l'art de la guerre qu'ils l'avoient été du temps de Camille.

§ VIII.

Changemens importans survenus, à diverses époques, dans la Légion.

Nous avons présenté une conjecture sur l'origine du mot de *cohorte;* c'est cette dénomination qui a le plus causé d'embarras, le plus brouillé les commentateurs, parce qu'elle s'applique, selon les temps, à des troupes très-différentes ou au moins très-différemment modifiées dans leur distribution et leur emplacement.

Cette cohorte étoit un manipule quand les manipules étoient séparés; c'étoit une réunion de plusieurs manipules quand les manipules étoient immédiatement rapprochés.

C'étoit, en quelque ordre que l'on fût, le nombre d'hommes qu'un chef pouvoit animer, sans peine, et guider de la voix (cohortari).

C'est ainsi que le même mot, variant souvent en apparence, mais s'appliquant toujours à la même intention, a été cause, en grande partie, d'une obscurité qui se dissippe aisément avec un peu de réflexion et en remontant aux origines et aux étymologies.

Un commentateur de Végèce (M. de Turpin)

se crée une autre difficulté qu'il n'est pas moins facile de détruire; il cherche la différence qui doit résulter, d'après Végèce, entre centurie et manipule; mais il est évident que centurie et manipule ne diffèrent point, ici, l'un de l'autre.

Végèce dit positivement (1) que les anciens, qui n'ignoroient pas que, dans la mêlée, il arrive souvent du désordre et de la confusion, divisèrent les *cohortes* par centuries, afin que, dans la plus grande mêlée, les soldats, en jetant les yeux sur *l'enseigne*, pussent toujours se rallier à leurs camarades; il ajoute à ce signe de ralliement la distinction du casque du centurion.

Il est clair que dans ce passage, Végèce a entendu par cohorte cette troupe primordiale qu'un chef menoit à la guerre et dont il pouvoit facilement se faire entendre, telle que le syntagme ou même la pentacosiarchie des Grecs.

Ce qui prouve encore plus clairement que Végèce a entendu par centurie le manipule, c'est qu'il dit que *la chambrée* ou *décurie* s'appeloit aussi, quelquefois, *manipule*, mais dans un sens tout-à-fait différent et parce que les soldats qui la composoient, se donnoient la main en signe de concert quand ils alloient au combat.

Ainsi, le mot de manipule s'appliquoit tantôt

(1) Livre II, chapitre XIII.

à l'enseigne portée à la main pour rallier la petite troupe, tantôt à l'action de camarade, au geste de se donner la main, et, par figure, à la réunion de ceux qui pouvoient se la donner en marchant à l'ennemi.

Le titre même de ce chapitre de Végèce prévient la difficulté; il est intitulé : *des centuries ou enseignes de l'infanterie.*

Pour ces sortes de détails, on retrouve encore dans la légion de Végèce quelque chose de la légion de Polybe, quelque différente que leur physionomie paroisse et que soit en effet leur composition et surtout leur véritable et intrinsèque valeur.

Du temps de Polybe, chacune des trois divisions de la légion, hastaires, princes et triaires, étoit partagée en dix subdivisions ou manipules, depuis centuries combattantes : celles des princes et des hastaires, de cent vingt hommes; celles des triaires, de la moitié; chacune avoit son enseigne; les vélites n'avoient point de ralliement particulier. Polybe explique très-bien pourquoi ils étoient administrativement répartis, en telle sorte que douze cents vélites sur trente centuries ajoutoient à chacune d'elles quarante hommes, et, par conséquent, quatre à chaque décurie ou chambrée, ou, dans la même proportion, suivant leur nombre; dans l'ordre de bataille, leur

place d'ensemble et au repos étoit, entre les manipules des triaires. Ceux-ci, moins nombreux et rangés en échiquier au troisième rang et sur la même profondeur que les autres ordres, laissoient plus d'intervalles. C'étoit de là que les vélites sortoient pour escarmoucher; c'est là qu'ils rentroient, comme nous l'avons déjà expliqué (§. VI et précédens).

Au commencement, les *hastati*, ou *porteurs de l'hasta ou épieu*, étoient armés à la légère, et faisoient le service que firent postérieurement les vélites. On trouva les deux autres lignes trop foibles; on arma plus fortement les *hastati;* on les fixa en première ligne permanente; les *princes*, autrefois les premiers, comme nous avons déjà remarqué que leur nom l'exprimoit, conservèrent leur dignité, quoiqu'ils ne conservassent pas précisément la même place; les vélites, ou *accenses*, *appelés*, *ajoutés* par Servius-Tullius, firent le service d'avant-garde mobile et éventuelle, comme les *hastati*, anciens vélites, celui d'avant-garde immédiate et solide.

La différence des temps explique tout. A l'époque de Polybe, sur les deux premières lignes, les manipules se rangeoient de manière que les intervalles étoient égaux aux fronts; sur la troisième, celle des triaires, ils étoient doubles, et

nous venons de voir quel usage on faisoit de cet espace vide.

Ce front varia suivant la force de la légion, et la force totale de la légion dépendoit, en partie, du nombre des vélites, relativement aux soldats de rang.

La légion, depuis Servius-Tullius, qui lui donna l'organisation fondamentale dont Tullus-Hostilius avoit préparé les élémens, jusqu'à Polybe et jusqu'à Marius, n'éprouva que de légères et accidentelles variations; nous ne parlerons même que de celles de l'infanterie. La cavalerie en éprouva beaucoup moins, et elles furent moins importantes.

L'infanterie romaine d'une légion étoit habituellement, avant Polybe, de trois mille soldats de rang et mille vélites; du temps de Polybe, elle alla de quatre mille deux cents à cinq mille.

Dans le premier cas, on augmenta les troupes des hastaires et des princes de cent hommes chacune; on laissa les vélites et les triaires en même nombre.

A cinq mille hommes, il y avoit douze cents vélites, seize cents hastaires, autant de princes, et toujours six cents triaires;

A six mille hommes, quatorze cents vélites, deux mille hastaires, deux mille princes, et invariablement six cents triaires.

Telles furent les proportions intérieures de la légion : contre les Gaulois, elle alla à cinq mille deux cents hommes; elle étoit de cinq mille, à Cannes.

Les deux légions qui passèrent en Afrique avec le premier Scipion, furent portées à six mille deux cents hommes. On en voit aisément la cause dans leur destination ultra-marine.

Les hastaires, depuis que les vélites furent créés, étoient, suivant la force de la légion, par pelotons d'un front plus ou moins étendu, mais toujours de dix de profondeur, et en ordre tant plein que vide; les princes étoient rangés de même vis-à-vis les intervalles des hastaires, et les triaires vis-à-vis les intervalles des princes.

Cet ordre, dont nous avons suffisamment indiqué les détails et les avantages, fut sans aucun inconvénient dans les guerres habituelles des Romains en Italie. Les éléphans de Pyrrhus auroient pu donner l'idée de quelque modification; mais ils ne servirent qu'au succès de sa première bataille. Ceux de ces animaux qui avoient passé les monts avec Annibal, périrent aussi bientôt. Rien n'avoit forcé les Romains à changer cet ordre permanent de la légion par un ordre éventuel, fixé d'avance et calculé pour le besoin.

Cependant, d'après le souvenir et l'expérience des troupes qui avoient eu affaire à Pyr-

rhus en Italie, Régulus, qui passoit pour un habile capitaine, changea, à la bataille de Tunis, cet ordre d'échiquier. Il mit les uns derrière les autres les manipules des hastaires, des princes et des triaires, dans la vue de faire un passage aux éléphans des Carthaginois; mais il n'augmenta point les intervalles ordinaires entre les manipules. Il les joignit en profondeur, en rangeant les vélites dans les distances; ceux-ci étoient chargés de harceler les éléphans. Mais, les intervalles entre ces lignes perpendiculaires n'ayant point été élargis, les éléphans ne trouvant, ni à droite, ni à gauche, aucune issue, et n'ayant devant eux qu'une ouverture insuffisante, quelque direction qu'ils prissent, ils jetoient le désordre et la confusion dans les rangs des Romains. C'est ainsi que la disposition de Régulus, dont l'intention étoit sage, tourna, en résultat, contre lui.

Il semble que l'ordre de Varron à Cannes avoit été à peu près le même; on en sait aussi l'événement.

C'étoit le cas pour l'un et pour l'autre, surtout pour Régulus, sur la plage unie de l'Afrique, de se rapprocher de l'ordonnance de la phalange, comme nous verrons l'empereur Adrien le pratiquer, avec succès, contre les Parthes; tous deux pouvoient exécuter, du moins, la manœuvre que

nous venons de décrire, avec le même discernement que Scipion à la bataille de Zama. Pour mieux s'expliquer cette judicieuse manœuvre de Scipion, il faut reporter un coup d'œil en arrière sur la phalange grecque.

La phalange étoit disposée de manière à ne laisser pénétrer, ni les chars armés de faux, ni les éléphans, et à tenir sans cesse les uns et les autres à distance, au moyen de sarisses ou longues piques, tandis que les archers et autres enfans perdus étoient chargés de les diriger, en les provoquant, ou sur les flancs de la tétraphalangarchie, ou dans un des trois intervalles que nous avons marqués, en décrivant l'ordre des phalanges, et dont le moindre étoit du front d'un syntagme.

Les armes des Romains n'étant, sous ce rapport, en rien semblables à celles des Grecs (et c'étoit peut-être là leur côté foible), leurs moyens de tenir éloignés les éléphans et les chars n'étant point les mêmes, autant à cause de la différence de l'ordonnance, que de celle des armes, Scipion jugea qu'il falloit, en tout sens, ouvrir de larges passages aux éléphans qu'on ne pouvoit ni écarter, ni repousser à bout portant.

Ainsi, à Zama, sur un champ de bataille de même nature que celui de Tunis, il mit d'abord, comme avoit fait Régulus à Tunis, les manipules

des hastaires, des princes et des triaires, les uns derrière les autres, mais avec de plus grandes distances entre eux, et avec de plus grands intervalles entre ces lignes perpendiculaires (1).

Par ce moyen, les éléphans trouvant partout, à droite, à gauche et devant eux, du jour et de l'ouverture, circulèrent dans ces espaces libres, sans faire de dommage, ne se heurtèrent ni contre les fronts, ni contre les flancs, et se trouvèrent promptement sur les derrières de l'armée romaine, qui alors marcha en serrant son ordre; on attribue à cette prévoyance et à cette disposition le gain de cette importante bataille.

Malgré la différence de leurs succès respectifs, ces deux batailles de Tunis et de Zama figurent également, sous le rapport de l'art, parmi les

(1) Frontin dit que Scipion, voulant empêcher l'ennemi de pénétrer le dessein secret de son ordre de bataille, que cet ordre même clairement aperçu auroit pu indiquer, jeta des vélites dans les intervalles pour qu'on ne vît pas le jour à travers, et que cet espace eût à peu près le même coup d'œil que dans l'ordre habituel. « Ipsa intervalla velitibus adimplevit ne *interluceret* acies. »

A la bataille de l'Adda contre les Gaulois, les princes s'enchâssèrent dans les intervalles des hastaires, ce qui fit une ligne pleine, les triaires restèrent en réserve, et Tite-Live raconte que les tribuns distribuèrent les piques des triaires sur le front des deux autres ordres.

plus remarquables de celles que les Romains ont livrées, dans le bon temps de leur milice; elles sont très-détaillées par les historiens(1).

Ainsi la phalange résistoit aux chars armés par la force compacte de son ordonnance, la longueur et la pesanteur des sarisses. La légion déjouoit l'impulsion préordonnée, et, en quelque sorte, la fatalité aveugle du choc des chars, par son extrême mobilité et son intelligente légèreté. Nous avons rappelé(2) que les soldats de Lucullus se moquoient des chariots armés de Tygrane. Ils s'ouvroient effectivement sans confusion, pour les laisser passer, et se reformoient de suite, criant, comme aux jeux du cirque: *Qu'on en lâche un autre.* J'ai vu nos rangs éprouver la même sensation, et faire la même manœuvre devant les chevaux roides et abandonnés sur les épaules que la cavalerie anglaise ne pouvoit plus gouverner, une fois qu'ils étoient

(1) Les détails de ces deux affaires et la différence de leur succès offriroient des obscurités inextricables, si l'on pouvoit admettre un instant la manière dont M. le lieutenant-général Rogniat suppose l'ordre et l'arrangement des manipules dans les armées romaines de celle époque; aussi est-il seul de son système. Voyez l'ouvrage d'ailleurs si estimable, de ce savant officier.

(2) Livre Ier, chapitre II, paragraphe II.

poussés et lancés sur une direction quelconque (1).

Dès que la guerre fut un art, et qu'on choisit le terrain avec sagacité, les chariots devinrent ridicules; ce qui pourroit éclairer sur l'inutilité éventuelle et successive de toutes les machines; à l'homme seul rien n'est inaccessible (2). C'est pourquoi il a toujours été et sera toujours le grand et véritable instrument de la guerre.

C'est aussi ce qu'ont reconnu tous les hommes véritablement éminens dans la science de la guerre, qui ont trouvé, dans la connoissance raisonnée des antécédens, l'indication de ce qu'ils devoient, en toute occasion, faire et éviter. Leurs imitations sont pleines de génie, tandis que ceux qui ont négligé cette application des principes aux traditions, qui ont prétendu faire un art tout nouveau, parce qu'ils trouvoient quelques nouveaux instrumens, quelques machines nouvelles, ont également mal jugé les différences et les ressemblances: ce qui explique leur peu de succès.

Nous croyons avoir successivement donné, sans trop de fastidieux détails, une idée de ce

---

(1) Particulièrement au passage de l'Alberche, la veille de la bataille de Talaveyra de la Reyna.

(2) *Nil mortalibus arduum est.*

qu'étoit la phalange qui, du temps de Polybe, avoit peu varié, mais s'étoit seulement renforcée dans le sens de sa création, et de ce qu'étoit aussi, dans le même temps, la légion. Celle-ci ne changea depuis, que pour dégénérer de jour en jour, de manière que son histoire postérieure n'est plus que celle de sa décadence, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, et enfin sous tous les rapports à la fois (1).

Avant d'arriver à cette corruption, et pendant que l'institution grecque, qui va disparoître au milieu de sa force, et celle des Romains, qui doit peu à peu se corrompre, sont encore toutes deux dans leur vigueur, nous allons achever de nous instruire par les comparaisons qui en ont été faites.

---

(1) Il paroît que c'est la légion décrite par Végèce qui a induit le général Rogniat en erreur, il ne faut jamais perdre de vue l'extrême différence qui existe entre la légion du temps de Polybe et celle du siècle de Végèce; elles n'ont guère de commun que le nom, ainsi que bientôt nous le démontrerons jusqu'à l'évidence; c'est faute d'y avoir porté assez d'attention que le général Rogniat accuse Juste Lipse d'erreur et de prévention. Juste Lipse a très-bien connu la légion, mais c'est à celle de Polybe qu'il donne spécialement ce nom.

CHAPITRE III.

Rapprochemens, parallèles de l'Ordonnance des Grecs et de celle des Romains; Conférence des faits et des théories; Comparaison de la Phalange et de la Légion entre elles et avec plusieurs Ordres modernes.

§ Ier.

Pourquoi nous avons traité d'une manière différente la Légion et la Phalange; Caractère particulier de la Légion et des Armées romaines relativement au nombre de leurs combattans.

Nous avons donné surtout des détails mécaniques et tactiques de la phalange des Grecs, parce que c'est évidemment par ces détails et par les préparatifs immédiats du combat que l'art a brillé chez ce premier peuple classique. Il en parut plus vivement frappé que du mérite d'une composition plus sévère, que des ressources que peut offrir une bonne organisation morale et politique du peuple et de l'armée, quand ils sont formés l'un pour l'autre, et de l'heureux supplément que ces circonstances présentent à

l'incertitude des batailles et à l'avantage trop fugitif des succès de détail.

Nous avons insisté, au contraire, sur la composition et l'organisation des armées chez les Romains, parce qu'en cette partie ils présentent un modèle dont aucun peuple n'a jamais égalé la perfection, et qui rend à peu près inutile l'examen des organisations moins parfaites. C'est cette composition, c'est cette formation, c'est cette ordonnance, ce sont ces armes, qui, tant que les institutions se sont conservées dans leur pureté, ont fait triompher les Romains de toute la terre, malgré les fréquentes infidélités de la victoire.

« Ce n'est pas, dit Végèce, qu'ils fussent, ni » plus nombreux que les Gaulois, ni plus forts » que les Germains, ni plus agiles que les Espa- » gnols, ni plus rusés que les Africains, ni plus » riches que les Asiatiques, ni plus doctes que » les Grecs; mais ils savoient mieux que tous les » peuples choisir de bons soldats, leur enseigner » la guerre par principes, les fortifier par des » exercices journaliers, prévoir tout ce qui peut » arriver dans les diverses sortes de combats, de » marches, de campemens, punir les lâches, » récompenser les bons. Or, toutes ces parties » de la science militaire élèvent le courage; on » ne craint point de pratiquer ce qu'on a bien » appris. C'est ce qui fait qu'une petite troupe

» aguerrie et disciplinée l'emporte toujours sur » une plus nombreuse, mais moins disciplinée » et moins aguerrie. Ce défaut de discipline et » d'habitude de la guerre expose les combattans » à la défaite la plus meurtrière. »

En effet, le plus essentiel et le plus difficile peut-être de l'art de la guerre, c'est d'obtenir du soldat de ne s'étonner de rien. Le soldat, et j'entends aussi l'officier, conservant alors tous ses moyens, a presque toujours l'intelligence nécessaire pour choisir ce qui doit l'aider le plus efficacement à résister ou à vaincre, selon la circonstance.

Le passage de Végèce, que nous venons de citer, révèle aux moins clairvoyans la cause des prodigieux succès des Romains. Il semble que, du fond de son tombeau, le peuple romain dise encore au monde ce que disoit au peuple romain ce jardinier accusé de magie devant le préteur, parce que ses fruits surpassoient en beauté ceux de ses voisins, et qui, montrant à ses concitoyens assemblés dans le *forum* ses excellens instrumens de culture, ses ouvriers forts et bien nourris, leur déclara que c'étoient là *ses sortilèges* (1).

---

(1) *Quirites, hæc sunt mea veneficia.*
(Voyez TITE-LIVE.)

Les Romains, presque aussi souvent battus que victorieux en bataille rangée, sont devenus, par les résultats de la guerre, les maîtres de l'univers; et nous, depuis trente ans, bien plus souvent victorieux que vaincus, nous avons tout perdu, parce que nous avons négligé l'art qui relève et soutient dans les défaites, et qui ramène, après une longue lutte, la victoire, dont les effets alors deviennent décisifs. Sans doute, dans des observations de cette nature, il convient de faire la part de la politique et de la constitution de la guerre, qui en émane essentiellement; tout le mérite des succès n'appartient pas à la tactique ni même à la stratégie, et les revers sont aggravés par des circonstances souvent étrangères à l'art militaire; mais cet art n'est pas complet, quand les autres arts du gouvernement ne l'éclairent pas et n'en sont pas éclairés.

La sagesse tient dans tous les temps le même langage; et le duc de Rohan s'exprime à peu près comme Végèce :

« Une armée, dit-il, formée et disciplinée de longue main, quoique petite, est plus capable de se défendre et même d'acquérir, que les armées qui ne s'assurent que sur le nombre. Les grandes conquêtes se sont toujours faites par les armées médiocres, comme les grands empires se sont

toujours perdus par leurs troupes innombrables; et cela parce que ceux qui avoient à combattre ces armées si nombreuses ont voulu leur opposer une exacte discipline et un bon ordre, et les autres, ayant négligé tout ordre et toute bonne discipline, ont voulu compenser ce défaut par le grand nombre d'hommes, qui leur a causé toute confusion, et n'a servi qu'à les faire perdre plus honteusement. »

Ajoutons quelques mots à ce passage de Rohan, dont la vérité générale, énoncée d'une manière concise et absolue, est susceptible d'une assez grande diversité d'applications.

Considérée relativement à un pays, une armée qui mérite comme blâme le titre de grande est celle dont l'organisation épuise la population, les finances et les autres ressources de l'État.

Considérée relativement au théâtre de la guerre, sa qualité de grande ou de petite dépend de la nature du pays d'où elle doit tirer ses ressources.

Cela posé, les maximes suivantes sont incontestables :

Une armée moins nombreuse est plus facile à bien composer;

Elle ménage les ressources de l'État, et permet de plus longs efforts;

Sa bonne composition la fait rester plus forte

à la fin d'une campagne, que si elle avoit été formée avec moins de choix ;

Il est plus facile de la faire mouvoir et subsister.

Disons encore, d'après l'expérience, que suivre le système d'avoir de petites armées, c'est se faciliter le moyen d'en avoir plusieurs à la fois à portée de se secourir, de s'assurer des réserves et des ressources; et c'est ce qui tient en respect l'ennemi, et l'empêche de tirer parti du hasard d'une victoire : c'est ce que fit Rome dans son bon temps. La modération de ses conseils dans la victoire, leur vigueur dans la défaite, lui donnoient, dans l'une et l'autre fortune, comme une égalité d'attitude qui imposoit à l'univers (1).

Remarquons encore ici, et à l'appui même de nos principes, la grande différence des anciens et des modernes. Chez les anciens, la réserve pouvoit toujours se trouver sur le champ de bataille; avec les armes actuelles, elle doit être à distance, et les armées combinées sont

(1) *Romana constantia vicit in consilio, ità tùm mos erat in adversis vultum secundæ fortunæ gerere, moderari animos in secundis.*

Tite-Live, livre 42.

(Voyez Montesquieu, *Grandeur et Décad. des Romains.*)

plus nécessaires. Avancer que de plusieurs armées combinées, celles qui contribuent le plus efficacement à assurer la victoire sont celles qui ne combattent pas, c'est énoncer une maxime qui n'a de paradoxal que l'expression et l'apparence.

§ II.

Comparaison de la Phalange et de la Légion, par Polybe.

A une époque où la légion avoit déjà obtenu toute sa force, Paul Émile, dans sa bataille contre Persée, retrouva toute la phalange; l'opiniâtre résistance des Grecs, dit Plutarque, montra qu'ils n'avoient point encore mérité de décheoir de leur ancienne réputation : le grand choc fut contre cette phalange macédonienne, hérissée de piques et de lances et qu'il étoit presque impossible d'enfoncer, tant les soldats étoient accoutumés à joindre tous ensemble leurs boucliers et à présenter à l'ennemi comme un mur de fer.

Paul Émile avouoit, dans la suite, que ce rempart d'airain et cette forêt de piques l'avoient rempli d'étonnement et de crainte, et que, quelque bonne contenance qu'il fit, il n'avoit pu d'abord s'empêcher de sentir quelque doute et quelque inquiétude sur le succès du combat; en effet,

toute sa première ligne étant mise en désordre(1), la seconde (2) commençoit aussi à plier.

Le consul s'étant aperçu que l'inégalité du terrain obligeoit les phalanges à laisser dans leurs fronts des ouvertures et des intervalles, sépara ses troupes par pelotons (3); il leur ordonna de se jeter dans les intervalles vides de la ligne ennemie, et de ne plus les attaquer tous ensemble et de front, mais en troupes détachées et par différens endroits tout à la fois. Cette disposition faite à propos, fut cause de la victoire : les phalanges, ainsi désunies et séparées, ne purent soutenir l'effort des Romains, et ce ne fut plus, dit Plutarque, *que meurtre et que carnage;* il périt vingt-cinq mille Macédoniens.

Ce combat de Pydne fut le dernier effort et comme le dernier soupir de la phalange ; ce fut par suite de cette bataille que Polybe fut fait prisonnier : cependant, tout en se souvenant de Pydne, comme on le verra, c'est à propos d'un fait

(1) Les hastaires.

(2) Les princes.

(3) Apparemment plus petits encore que les manipules, presque tous rompus, ou bien il est possible que Paul Émile eût assemblé en cohortes plusieurs manipules pour commencer cette attaque d'après un calcul que l'événement condamna, et qu'il révoqua lui-même par la disposition qu'indique Plutarque.

antérieur à cette journée, c'est au sujet de la victoire remportée aux Cynocéphales par Quintius Flamininus sur Philippe, père de Persée, que l'écrivain grec introduit sa fameuse comparaison de la phalange et de la légion.

« Autrefois, dit-il, l'ordonnance des Macédo» niens surpassoit celle des Asiatiques et des Grecs; » c'est un fait que les victoires qu'elle a produites » ne permettent pas de révoquer en doute: d'un » autre côté, il n'étoit pas d'ordonnance en Eu» rope et en Afrique qui ne le cédât à celles des » Romains (1).

» Aujourd'hui que ces différens ordres de ba» taille se sont trouvés opposés les uns aux autres, » il est bon de rechercher en quoi ils diffèrent, » et pourquoi l'avantage est du côté des Ro» mains.

» Quand on aura bien examiné cette matière, » on ne rapportera plus les succès uniquement à » la fortune, on ne louera les vainqueurs que par » principe et par raison (2).

---

(1) Les origines étoient communes; le Lacédémonien Xantippe, introduisit à Carthage la tactique des Grecs; les Toscans avoient pris les notions militaires des Grecs. Tarquin l'Ancien, et Servius Tullius, modifièrent, d'après les Grecs et les Toscans, l'art grossier des compagnons de Romulus.

(2) Il semble que Polybe fasse ici un secret retour sur la

» Il ne faut pas juger les deux ordres, dont je » veux parler, par les combats qu'Annibal a livrés » aux Romains, et par les victoires qu'il a rem» portées. Ce n'est ni par la façon de s'armer, ni par » celle de se ranger, qu'Annibal a vaincu (1), » c'est par ses ruses et par sa dextérité ; nous » l'avons fait voir clairement dans le récit que » nous avons donné de ces combats : si l'on veut » d'autres preuves, qu'on jette les yeux sur le » succès général et final des guerres Puniques.

» Dès que les troupes romaines eurent à leur » tête un général d'égale force, elles furent vic» torieuses.

» Qu'on en croie Annibal lui-même qui, après » la première bataille, abandonna l'armure car-

bataille de Pydne, celle que nous avons citée au commencement de ce paragraphe, et qu'il pense que, si les Grecs avoient, après celles de Cynocéphales, pris l'ordonnance des Romains, la Grèce auroit pu rester libre.

(1) Ici l'on voit l'écrivain qui écrit à Rome, et qui veut plaire aux Romains : il ôte, autant qu'il le peut, sans faire tort à son jugement, la gloire tactique et stratégique à Annibal, pour le réduire à celle de la politique et de la ruse, si voisines de la perfidie et de la fourberie dont les Romains étoient convenus de former le fond du caractère d'Annibal ; d'ailleurs le succès final des guerres Puniques le met fort à son aise ; toutefois si Annibal n'avoit pas été contrarié dans le sénat de Carthage, et que lui-même n'eût pas voulu d'abord prolonger la guerre au profit de son autorité, que seroit-il arrivé ?

» thaginoise, et, ayant fait prendre à ses troupes » celle des Romains, ne cessa plus de s'en servir.

» Pyrrhus fit plus encore; il ne se contenta pas » de prendre les armures, il employa les troupes » même d'Italie. Dans les combats qu'il livra aux » Romains, il rangeoit alternativement une com- » pagnie italienne et une de ses cohortes en forme » de phalange (1), encore ce mélange ne lui servit- » il de rien pour vaincre; tous les avantages qu'il » a remportés ont toujours été très-équivoques.

» Il étoit nécessaire de prévenir ainsi le lec- » teur, avant d'exposer la comparaison des deux » ordres de bataille, et pour ne pas paroître in- » conséquent.

» Il est constant, et les preuves en sont mul- » tipliées, que, tant que la phalange se maintint » dans son état propre et naturel, rien ne put lui » résister de front ni soutenir la violence de son » choc.

» Dans cette ordonnance, on donne au soldat

(1) Rien n'est moins clair que ce passage, et cependant personne n'a écrit plus clairement, en général, que Polybe; on est arrêté à chaque pas quand on traite de ces vieilles milices, et qu'on ne veut répéter que ce qu'on comprend bien. Pour moi, je conviens que je n'entends point assez distinctement ce que c'est qu'une cohorte rangée en phalange, et que beaucoup moins encore je m'explique ce que Polybe veut faire entendre par cette compagnie rangée alternativement avec cette cohorte.

» en armes trois pieds de terrain (1) : la sarisse » étoit d'abord longue de seize coudées; depuis, » elle a été raccourcie de deux, pour la rendre » plus maniable : dans cet état, il reste, depuis » l'endroit où le soldat la tient, jusques au bout » qui passe derrière lui et qui sert comme de » contre-poids à l'autre bout, quatre coudées (2); » et, par conséquent, si la sarisse est poussée des » deux mains contre l'ennemi, elle s'étend de dix » coudées devant le soldat qui la pousse : ainsi, » quand la phalange est dans son état propre, et » que le soldat qui est à côté ou par derrière joint » son voisin autant qu'il le doit, les sarisses des » deuxième, troisième et quatrième rangs s'avan- » cent au-delà du premier plus que celles du cin- » quième, qui n'ont, au-delà de ce premier rang, » que deux coudées. Or, comme la phalange est » rangée sur seize de profondeur, on peut aisé- » ment se figurer quel est le choc, le poids et la » force de cette ordonnance. Il est vrai cependant » qu'au-delà du cinquième rang, les sarisses ne » sont d'aucun usage pour le combat, aussi ne » les allonge-t-on pas en avant; mais chaque rang

(1) Polybe se sert du pied romain, plus court d'environ sept lignes que le pied grec. Celui-ci avoit onze pouces quatre lignes.

(2) La coudée, un pied et demi, selon quelques-uns; environ quinze pouces seulement, selon d'autres.

» les appuie sur les épaules du rang précédent, la » pointe en haut, afin que pressées elles rompent » l'impétuosité des traits qui passent au-delà des » premiers rangs, et pourroient tomber sur ceux » qui les suivent : les rangs reculés ont cependant » leur utilité; ils poussent et pressent ceux (1) » qui les précèdent, et ôtent à ceux qui sont devant » eux tout moyen de retourner en arrière.

» On a vu la disposition tant du corps entier » que des parties de la phalange; voyons mainte- » nant ce qui est le propre de l'armure et de » l'ordonnance des Romains, pour en faire la » comparaison avec celles des Macédoniens.

» Le soldat romain n'occupe non plus que trois » pieds de terrain (2); mais comme, pour se cou- » vrir de son bouclier et frapper d'estoc et de » taille, il est dans la nécessité de se donner quel- » que mouvement, il faut qu'entre chaque légion- » naire, devant, à côté, derrière, il reste au moins » trois pieds d'intervalle pour se remuer commo- » dément.

» Chaque soldat romain, combattant contre » une phalange, a donc deux hommes et dix sa- » risses à forcer : or, quand on en vient aux mains,

(1) Cette pression est un point bien contesté et bien contestable.

(2) Toujours le pied romain, de dix pouces dix lignes environ de notre ancienne mesure.

» il ne peut les forcer ni en rompant ni en coupant;
» et les rangs qui le suivent ne lui sont pour cela
» d'aucun secours: la violence du choc lui seroit
» également inutile; et son épée ne lui seroit
» de nul effet.

» J'ai donc eu raison de dire que la phalange,
» tant qu'elle se conserve dans son état propre
» et naturel, est invincible de front, et que nulle
» autre ordonnance ne peut en soutenir l'effet.

» D'où vient donc que les Romains sont victo-
» rieux? pourquoi la phalange est-elle vaincue?

» C'est que, dans la guerre, le temps et le lieu
» du combat varient d'une infinité de manières,
» et que la phalange n'est propre que dans
» un temps, dans un lieu et que d'une seule
» façon.

» Quand il s'agit d'une action décisive, si l'en-
» nemi est forcé d'avoir affaire à la phalange, dans
» un temps et dans un terrain qui lui soient con-
» venables, nous l'avons déjà dit, il y a toute ap-
» parence que l'avantage sera du côté de la pha-
» lange; mais, si l'on peut éviter l'un et l'autre,
» comme il est facile de le faire, qu'y aura-t-il de
» si redoutable dans cette ordonnance (1)?

---

(1) Attendu la difficulté, comme il le dit plus bas, de trouver fréquemment des terrains propres au maintien de la phalange.

» Que, pour tirer parti d'une phalange, il soit » nécessaire de lui trouver un terrain plat, découvert, uni, sans fossés ni fondrières, sans gorges, » sans éminences, sans rivières, c'est une chose » avouée de tout le monde.

» D'un autre côté, on conviendra qu'il est impossible, ou du moins très-rare, de rencontrer » un terrain de vingt stades ou plus, qui n'offre » quelqu'un de ces obstacles (1).

» Quel usage ferez-vous de votre phalange, si » votre ennemi, au lieu de venir à vous dans cet » heureux terrain, se répand dans le pays, ravage » les villes, et fait le dégât dans les terres de vos » alliés? Ce corps, restant dans le poste qui lui » est avantageux, non-seulement ne sera d'aucun » secours à vos amis, il ne pourra se conserver » lui-même.

» L'ennemi, maître de la campagne, sans trouver personne qui lui résiste, lui enlèvera ses » convois (2), de quelque endroit qu'ils viennent.

Ces grandes plaines ne sont communes, en effet, qu'en Afrique, en Asie, en Pologne, en Russie, très-peu dans le reste de l'Europe, et surtout dans la partie pratiquée par les armées grecques et romaines.

(1) Deux ou trois mille pas, selon qu'on entend le grand ou le petit stade.

(2) Polybe parle ici de la phalange de son temps, et des

» S'il quitte son poste pour entreprendre quelque » chose, les forces lui manquent, et il devient le » jouet de ses ennemis.

» Accordons encore qu'on ira l'attaquer sur son » terrain; mais, si l'ennemi ne présente pas à la » phalange toute son armée en même temps, et » qu'au moment du combat, il l'évite en se reti- » rant, qu'arrivera-t-il de votre ordonnance?

» Il est facile d'en juger par la manœuvre que » font aujourd'hui les Romains; car nous ne nous » fondons pas ici sur de simples raisonnemens, » mais sur des faits qui sont encore tout ré- » cens (1).

« Les Romains n'emploient pas toutes leurs » troupes pour faire un front égal à celui d'une » phalange; mais ils en mettent une partie en » réserve et n'opposent que l'autre à l'ennemi.

» Alors, soit que la phalange rompe la ligne » qu'elle a en tête, ou qu'elle soit elle-même » enfoncée, elle sort de la disposition qui lui est » propre; qu'elle poursuive des fuyards ou qu'elle

---

guerres de son époque ; ce qu'il dit ne seroit pas applicable aux phalanges des premiers temps, et aux premières guerres faites entre proches voisins, où il n'y avoit pas de convoi et où la phalange avoit tous ses avantages et beaucoup moins d'inconvéniens.

(1) Il est évident qu'il fait allusion ici à la bataille de Pydne.

» fuie devant ceux qui la pressent, elle perd toute
» sa force; car, dans l'un et l'autre cas, il se
» fait des intervalles que la réserve saisit pour
» attaquer, non de font, mais en flanc ou par
» les derrières (1).

» En général, puisqu'il est facile d'éviter les
» circonstances qui donnent l'avantage à la pha-
» lange, et qu'il ne lui est pas possible d'éviter
» toutes celles qui lui sont contraires, n'en est-ce
» pas assez pour nous faire concevoir combien
» cette ordonnance est au-dessous de celle des
» Romains?

» Ajoutons que tous ceux qui se rangent en
» phalange se trouvent dans le cas de marcher
» par toutes sortes d'endroits, de camper, de
» s'emparer de postes avantageux, d'assiéger,
« d'être assiégés, de tomber sur l'ennemi en
» marche et à l'improviste; tous ces accidens
» font partie d'une guerre; souvent la victoire
» en dépend; presque toujours ils y contribuent;
» or, dans toutes ces occasions, il est difficile
» d'employer la phalange ou on l'emploieroit inuti-
» lement, parce qu'elle ne peut alors combattre

---

(1) Alexandre à Arbelles, mit derrière sa phalange un corps de réserve qui manœuvra l'ennemi, le mit continuellement en crainte et en arrêt, l'empêcha de tourner et d'envelopper les Grecs, et contribua beaucoup à la victoire.

» ni par cohorte (1), ni d'homme à homme, au
» lieu que l'ordonnance romaine, dans ces ren-
» contres mêmes, ne souffre aucun embarras.

» Tout lieu, tout temps lui convient; l'ennemi
» ne la surprend jamais quelque part qu'il se
» présente; le soldat romain est toujours prêt à
» combattre, soit avec l'armée entière, soit avec
» quelqu'une de ses parties, soit par compa-
» gnie, soit d'homme à homme.

» Avec un ordre de bataille dont les parties
« agissent avec tant de facilité, doit-on être surpris
» que les Romains viennent plus aisément à
» bout de toutes leurs entreprises que ceux qui
» combattent dans un autre ordre?

» Je me suis cru obligé de traiter au long cette
» matière, parce qu'aujourd'hui la plupart des
» Grecs s'imaginent que c'est par une espèce de
» prodige que les Macédoniens ont été défaits, et
» que d'autres sont encore à savoir comment et
» pourquoi l'ordonnance romaine est supérieure
» à la phalange. »

---

(1) Qu'entend Polybe par cohorte dans la phalange? Est-ce le syntagme ou la tétrarchie, qu'on pourroit comparer plutôt au manipule? est-ce la chiliarchie ou la pentacosiarchie, plus semblable aux manipules amalgamés qui formoient la cohorte, laquelle a varié avec la force de la légion, comme on l'a vu précédemment. Voilà de ces difficultés que nous ne trancherons pas avec l'intrépidité de certains commentateurs.

Telle est la dissertation critique de Polybe et sa comparaison de la phalange et de la légion, admirée et recommandée de siècle en siècle, par tous les écrivains militaires.

Ajoutons-y quelques considérations.

Si la phalange à Marathon, à Platée, lutta, avec avantage, contre le nombre si disproportionné des Perses; outre les vices de la composition des troupes asiatiques, c'est que la phalange n'étoit pas encore arrivée au point de trouver peu de terrains où elle pût combattre sans être obligée de se rompre elle même ou de séparer ses parties destinées à une juxta-position presque immédiate.

Si, déjà parvenue à un plus grand nombre de combattans et à une plus grande force d'ensemble, elle fut obligée, sous Xénophon, de préluder à la légion, c'est que, dans sa retraite, les circonstances forcèrent Xénophon à manœuvrer dans la région des sources et par conséquent dans celle des obstacles et des difficultés de terrain; tandis qu'en entrant en Asie il avoit marché le long de la mer et dans les plaines où les fleuves ont leurs embouchures et où il avoit pu garder son ordre sans inconvénient.

Si la phalange s'accrut impunément sous Alexandre et ses premiers sucesseurs, ce fut dans

ces mêmes plaines de l'Asie où elle trouvoit peu d'empêchemens.

Si, sous les successeurs de ceux-ci, on ne put maintenir, sans de graves inconvéniens, ce même accroissement, c'est qu'il s'appliquoit mal aux terrains coupés, tels que ceux où furent vaincus Philippe et Persée par Flamininus et par Paul Émile; deux expériences qui achevèrent de dégoûter les peuples de la phalange, telle qu'elle étoit alors; et s'ils ne revinrent pas à ce qu'elle avoit été dans l'origine, c'est que la légion existoit et qu'elle offroit les avantages de la phalange sans en avoir les dangers et les inconvéniens.

Si Pyrrhus avoit changé son ordre en Italie, c'est qu'il avoit été plus habile que ne le furent Philippe et Persée, et qu'il observa mieux la différence des lieux, quoiqu'elle fût beaucoup moins grande.

Si Régulus et Scipion modifièrent la légion sur les plages de Tunis et de Carthage, ce fut par les mêmes causes dans des circonstances différentes et qui furent, les unes et les autres, observées imparfaitement par Régulus, et avec plus d'habileté par Scipion.

Si de Crassus et d'Antoine, l'un périt, l'autre fut près de périr chez les Parthes, c'est que les mêmes considérations ne se présentèrent pas à eux ou qu'ils n'en furent pas assez frappés.

Si enfin Trajan et Adrien évitèrent les revers de Crassus et d'Antoine, et, au contraire, obtinrent sur les Parthes des succès constans, c'est, comme nous le verrons, qu'ils firent à propos et avec beauconp de sagesse ce qu'avoit essayé Régulus, ce qu'avoit fait Scipion, ce qu'avoient négligé Crassus et Antoine. Nous allons examiner la conduite de ces deux derniers généraux.

§ III.

De deux imitations accidentelles de la Phalange, par Crassus et par Antoine.

Dans la retraite de Crassus, les Romains virent une butte de sable assez élevée où ils se retirèrent, ils attachèrent les chevaux au milieu et firent tout au tour une enceinte de leurs pavois pour se retrancher, espérant que cette disposition du terrain les aideroit contre les Parthes qui les poursuivoient; mais il en arriva tout autrement: « Car, dit Plutarque, dans un lieu uni, les » premiers couvrent les derniers et leur procu- » rent quelque relâche, au lieu que, dans tout le » pourtour de cette colline, ce terrain en am- » phithéâtre faisant paroître les uns au-dessus » des autres, et découvrant davantage celui qui » étoit derrière, les offroit tous également aux » coups; rien ne déroboit aucun d'eux aux flè-

» ches que les Parthes lançoient continuelle-
» ment; tous en étoient atteints et blessés sans
» pouvoir se défendre. »

Il semble que Crassus n'ait pas réfléchi à cette circonstance importante que la cavalerie des Parthes combattoit individuellement et se rendoit surtout redoutable par l'usage de l'arc et des flèches; ainsi, cette cavalerie ne se trouvoit point contrariée par la manière dont Crassus l'attendit; si sa force eût été dans l'impulsion, cette impulsion auroit été très-ralentie par l'obligation de charger en montant sur un terrain dont la pente étoit partout rapide; mais les *sagittaires* conservoient tous leurs avantages, et ces avantages mêmes étoient doublés par la position des Romains qui, placés comme Plutarque nous les montre, étoient tous accessibles et vulnérables aux traits des Parthes.

Cette résistance mal adroite, cette imitation malheureuse de la phalange, fut une des dernières misères et des circonstances les plus déplorables de l'expédition en tout si funeste de Crassus contre les Parthes.

Antoine, dans un cas à peu près semblable, fit le contraire: atteint et dominé sur un terrain en déclivité par ceux qui le poursuivoient, ce qui sembloit, au premier coup d'œil, devoir le perdre le sauva, parce qu'il vit mieux et sçut

mettre à profit plus habilement cette disposition du terrain.

C'étoit le lendemain de la défaite de Flavius Gallus qui s'étoit jeté imprudemment parmi les ennemis. Je laisse parler encore ici Plutarque, et cette fois par l'organe d'Amyot dont le langage est si pittoresque.

« Les Romains, dit-il, donnèrent meilleur » ordre à tous les côtés de l'armée et se mirent » en chemin, tellement que, quand les Parthes » les cuidèrent retourner assaillir, ils se trou- » vèrent bien loin de leur compte; car où ils » pensoient venir non au combat, mais au pil- » lage et au butin, ils se trouvèrent aux appro- » ches enferrés et navrés de force traits, de » dards et d'autres tels *bâtons* (1) que les Romains » leur lançoient, et les éprouvèrent aussi rudes et » aussi âpres au combat comme s'ils eussent été » tous frais; au moyen de quoi ils commencè- » rent de rechef à perdre cœur.

» Toutefois, quand ce vint à la descente de » quelques coteaux et montagnes assez roides, » ils se ruèrent une autre fois sur eux à grands » coups de flèches et de traits, à cause que les » Romains ne pouvoient descendre que lente-

(1) Ce mot signifioit, du temps d'Amyot, toute arme de jet autre que la pierre, la balle et les projectiles de ce genre.

» ment pas à pas, mais alors les légionaires » qui portoient de grands pavois (1) se retournèrent et enfermèrent au milieu d'eux ceux qui » étoient nus ou légèrement armés, et eux mirent un genouil en terre, puis jettèrent devant eux leurs pavois, et ceux du second » rang couvrirent ces premiers des leurs, ceux » du troisième aussi pareillement les seconds, et » ainsi conséquemment les autres, tellement que » cette manière de se targer (2) et couvrir étoit » composée ne plus ne moins que sont les tuiles » arrangées sur la couverture d'une maison et » ressembloient à voir aux degrés et siéges d'un » théâtre, et si est un très-sûr rempart contre » les coups de traits qui coulent par-dessus.

» Quand les Parthes virent cette contenance » de légionnaires Romains qui avoient ainsi un » genouil ployé en terre, ils pensèrent qu'ils » fussent aggravés et recrus de travail, si posèrent incontinent leurs arcs et prenant leurs » lances et bourdons (3), s'approchèrent jus-

---

(1) Boucliers.

(2) La targe, autre nom du grand bouclier, très-usité à l'époque où Amyot écrivoit. Rohan même assez long-temps après, s'en servoit encore presque exclusivement.

(3) *Bourdon* pour pique. C'étoit un mot générique pour toutes les armes de longueur et de main.

» qu'à combattre main à main et alors les Ro-
» mains se redressèrent soudainement en pied et
» avec leurs javelots qu'ils dardent en tuèrent les
» premiers à coup de main et tournèrent tout
» le reste en fuite et autant en firent-ils les jours
» suivans. »

L'exemple de Crassus n'offre qu'une manœuvre inepte et suivie du résultat qu'elle devoit naturellement avoir; celui d'Antoine est remarquable par cette double circonstance, que d'abord il a résisté, comme la phalange pouvoit résister à la légion, et qu'ensuite il a attaqué les assaillans comme Paul Emile à Pidne fit attaquer les phalangites par ses légionaires.

C'est dans une de ces laborieuses circonstances de sa retraite qu'Antoine s'écrioit : Xénophon où es-tu ? Il sentoit vivement le besoin de reformer son ordre comme Xénophon, quoique ce fût en sens inverse de celui où Xénophon avoit reformé le sien; mais le même génie inspire des moyens différens, quand les circonstances diffèrent.

Nous voyons bien, par ces passages, comment Crassus périt, comment Antoine se sauva, mais aucun historien ne nous explique d'une manière positive la manœuvre et la disposition par lesquelles Trajan et Adrien triomphèrent de ces mêmes Parthes aux coups desquels tous leurs

devanciers avoient regardé comme un bonheur insigne d'échapper.

Il est dommage qu'on manque de détails sur l'expédition de Ventidius qui fut plus heureuse que les autres; on sait qu'un jour fatigué de la supériorité que les flèches donnoient aux Parthes, il resta dans ses retranchemens jusqu'à ce qu'ils fussent au pied, sans se mettre en bataille, sans leur présenter aucun front, tout à coup il engagea le combat à portée d'hommes, quand il ne purent plus tendre leurs arcs; cette manœuvre lui réussit.

Si César avoit réalisé son projet de guerre contre les Parthes, son génie lui auroit, sans doute, inspiré des méthodes et des manœuvres fort au-dessus de toutes celles des généraux qui l'avoient précédé, et dignes de servir de modèle à ceux qui le suivirent.

Au lieu de ces puissans secours, nous serons réduits à établir et à fixer de notre mieux, par la seule puissance des conjectures, le mode et l'époque des changemens que les Antonins ont évidemment introduits dans la légion.

Il n'est pas hors de propos d'observer, ici, que, dans le carré ou le rond de Crassus, les armes de jet des anciens, qui demandoient beaucoup d'espace, n'étoient d'aucun usage; ses lé-

gionaires étoient donc tous, sous ce rapport, inférieurs aux archers parthes, dont ils étoient assaillis et atteints, et qu'ils ne pouvoient atteindre. L'arme à feu auroit rendu la partie au moins égale, je dis au moins, puisque le feu à pied est bien autrement sûr que le feu à cheval; voilà, une des raisons pour lesquelles le carré, qui a réussi péniblement à Antoine et nullement à Crassus contre les Parthes, nous a très-bien réussi contre les mamelucks.

D'un autre côté, le fusil à baïonnette auroit eu, comme arme de main, un bien autre effet que la pique pour arrêter les chevaux et que l'épée pour les frapper au poitrail, leur partie la plus vulnérable.

§ IV.

Remarque de Folard sur le chapitre de Polybe que nous avons rapporté.

Folard, entêté, jusqu'à la manie, de l'ordre profond, qui n'est pas toujours également convenable à la tactique moderne, prétend que Polybe omet ou n'observe pas assez la principale raison de la foiblesse et de la défaite de la phalange.

« Une des raisons, dit-il, que l'auteur grec allègue de la supériorité des Romains, c'est l'or-

donnance de ceux-ci divisée en petits corps, qui entroient les uns dans les autres; c'est que les Romains surent attirer les Macédoniens dans des lieux difficiles et raboteux, où, ne pouvant conserver cette union si nécessaire dans un corps de piquiers et dans une arme uniforme, les légionaires profitoient des vides que laissoit la phalange, à cause de l'inégalité du terrain.

» Je veux, continue-t-il, que cela ait contribué, en partie, à la défaite de la phalange : ce n'étoit pas là son plus grand défaut; c'est, comme je l'ai dit ailleurs, la trop graude longueur de leurs sarisses (1). Il n'y avoit guère que les piques du premier et du second rang dont on pût se servir dans la défense et dans l'attaque; celles des autres rangs restoient comme immobiles et sans effet; elles se trouvoient toutes ramassées en faisceau entre l'intervalle de chaque file, sans qu'il fût presque possible aux piquiers du troisième rang (car le reste ne servoit que d'appui) et même du second, de voir ce qui se passoit hors du premier, ni de remuer leurs longues piques, qui se trouvoient comme enchâssées et emboî-

(1) Comment cette observation ne le conduit-elle pas à abandonner la pique pour le fusil à baïonnette, que, dans son système, il remplace par un esponton pour une grande partie de ses combattans?

tées entre les files, sans pouvoir porter leurs coups à droite ou à gauche; ce qui donnoit une grande facilité aux Romains de surmonter un obstacle redoutable en apparence et au fond très-méprisable.

» En effet, c'est le *brutum fulmen* qu'un corps de semblables piquiers. Il ne s'agissoit, pour le rompre et le dissoudre, que de gagner le fort des piques des deux premiers rangs; le reste étoit peu de chose, dès que les soldats romains s'approchoient couverts de leurs grands boucliers et armés de leurs épées courtes et tranchantes, plus avantageuses que les longues, non-seulement contre des troupes qui combattent couvertes d'armes défensives, mais contre un corps de piquiers, etc. »

A l'appui de ce qu'il avance, Folard rapporte un fait que lui fournit Machiavel; c'est l'exemple de Carmagnole, général des Vénitiens, qui fit mettre pied à terre à ses gendarmes, pour enfoncer l'infanterie suisse, l'épée à la main.

Voyons ce que dit le même Machiavel sur la question traitée par Polybe, et sur la comparaison que l'écrivain grec a le premier présentée à notre réflexion.

§ V.

Comparaison de la Phalange et de la Légion, par Machiavel (1).

« Il n'y avoit, dit Machiavel, dans une armée romaine, qu'on appeloit armée consulaire, que deux légions de citoyens romains, qui formoient environ six cents hommes de cavalerie et onze mille hommes d'infanterie.

» On y comptoit un pareil nombre de cavalerie et d'infanterie alliée. Ces dernières troupes étoient divisées en deux corps, que l'on appeloit l'un l'aile droite, l'autre l'aile gauche (2). Jamais cette infanterie n'excédoit le nombre de

(1) Ceux qui auront lu Machiavel, s'apercevront que j'ai réuni plusieurs passages isolés de cet écrivain, qui n'a pas sur ce sujet rassemblé comme Polybe sa doctrine en un seul corps; je n'ai pas non plus transcrit tout ce qu'il dit d'intéressant sur cette matière qui revient souvent dans les premiers livres de son *Art de la guerre*, et toujours traitée d'une manière savante et pleine d'un intérêt de tous les temps. C'est un ouvrage que j'inviterai tous mes lecteurs à étudier attentivement; c'est un des plus beaux génies qui aient existé, appliqué à une des plus importantes questions qui puissent occuper les hommes de guerre.

(2) Ils représentoient en cela les *peltastes* des Grecs, qui flanquoient la phalange ou se rangeoient derrière, augmentant tantôt son front, tantôt sa profondeur.

l'infanterie des légions; la cavalerie seulement étoit plus nombreuse que la cavalerie romaine.

» C'est avec vingt-deux mille hommes d'infanterie et environ deux mille cavaliers, qu'un consul devoit résister à toute sorte d'ennemis et achever toutes ses entreprises.

» Lorsqu'il falloit arrêter un ennemi très-dangereux, les deux consuls réunissoient leurs deux armées.

» Il faut encore remarquer que, dans les trois principales circonstances où se trouve une armée, c'est-à-dire en marche, au camp et sur le champ de bataille, les Romains plaçoient toujours leurs légions au centre de l'armée. Ils vouloient par-là réunir, le plus qu'il leur étoit possible, les troupes dont le courage leur inspiroit le plus de confiance. Au reste, cette infanterie auxiliaire (1), vivant sans cesse avec les légions, formée à la même discipline, et observant le même ordre de bataille, rendoit à peu près les mêmes services.

» Ainsi, lorsqu'on conçoit l'ordre de bataille d'une légion, on conçoit l'ordre de toute l'armée. »

Machiavel rappelle en détail l'ordonnance

(1) Souvenons-nous de la différence des auxiliaires et des alliés : ici, il est question, sous le nom d'auxiliaires, des alliés tirés des villes municipales de l'Italie.

mécanique de l'infanterie romaine, et cette manœuvre, qui lui étoit spéciale, par laquelle le premier rang, celui des hastaires, rentroit dans les intervalles de celui des princes, et les débris de ces deux premiers dans les intervalles des triaires.

» Cette méthode de se reformer trois fois de suite en bataille doit rendre, dit-il, une armée presque invincible, car il faudroit que la fortune l'abandonnât trois fois de suite, et que l'ennemi eût une grande supériorité de force et de courage, pour maintenir autant de fois son avantage.

» La phalange des Grecs n'avoit pas cette méthode de rétablir le combat, quoiqu'on y comptât un grand nombre de chefs et de soldats; elle ne formoit jamais qu'un seul corps de bataille (1). Les rangs ne rentroient pas, comme chez les Romains, les uns dans les autres; mais le soldat se remplaçoit individuellement, comme je vais l'expliquer.

(1) Ceci est l'inconvénient de la chose même, l'ordre mince chez les Grecs n'étoit point prévu et organisé d'avance comme chez les Romains, aussi étoit-il le signal de la détresse et de la destruction vraisemblable de la phalange; c'est bien ce qu'a voulu surtout dire Polybe dans le grand passage ci-dessus, et ce que dira tout à l'heure Machiavel.

» Lorsque la phalange, formée, par supposition, de cinquante hommes de hauteur (1) arrivoit à l'ennemi, à toute force les six premiers rangs pouvoient combattre; car leurs lances, nommées sarisses, étoient si longues, que le sixième rang passoit le premier, à la vérité de la pointe de la lance seulement (2).

» Lors donc que dans le combat quelque soldat du premier rang tomboit mort ou blessé, il étoit sur-le-champ remplacé par celui du second rang, qui étoit derrière lui; celui-ci par le soldat du troisième rang, et les derniers rangs garnissoient ainsi de suite les vides des premiers; de manière que ceux-ci étoient toujours entiers, et qu'il ne restoit aucune place vide de combattant, excepté aux derniers rangs, qui, n'ayant aucun moyen de se remplir, s'épuisoient sans cesse, et souffroient seuls des pertes des premiers.

« Ainsi, par cette disposition de la phalange, on pouvoit plutôt l'anéantir que la rompre, son épaisseur la rendant presque immobile.

---

(1) Ceci ne peut s'entendre qu'en supposant, comme Montécuculli, que la phalange, ou partie de la phalange, marche par le flanc, alors la chiliarchie offre seize hommes de front et soixante-quatre de profondeur.

(2) Polybe ne fait jamais abaisser la sarisse du sixième rang, et nous venons de voir Folard ne supposer l'usage de cette arme facile qu'aux deux premiers rangs.

» Les Romains commencèrent par imiter la phalange, et formèrent d'abord leur légion sur ce modèle; mais bientôt ils se dégoûtèrent de cette méthode et divisèrent leur légion en cohortes et en manipules; ils jugèrent, comme je l'ai déjà observé, qu'*une armée avoit d'autant plus de vigueur qu'elle avoit plus d'impulsions diverses*, et qu'elle comptoit plus de corps différens dont chacun avoit sa vie et son impulsion particulière. »

§ VI.

Opinion du maréchal de Puységur sur la question tactique examinée par Polybe et par Machiavel.

On peut voir la comparaison que fait également le duc de Rohan de la phalange et de la légion; nous n'aurions aucune observation à ajouter aux excellentes dissertations de ce judicieux écrivain, nous n'aurions rien à y retrancher; il faut les lire tout entières.

Puységur, venu plus tard, résume encore avec plus de briéveté cette grande discussion.

« Rien de plus différent, dit-il, que l'ordre des » Romains et celui des Grecs; celui des Romains » étoit sans doute admirable, mais moins plein » d'art et de précision que celui des Grecs; *la » force des Romains étoit dans l'individualité.*

» Cependant leurs armes étoient également » incommodes, malgré leur différence et par » diverses causes, dans les pays coupés ; c'est » pourquoi, tant qu'ils pouvoient, ils combat- » toient en plaine.

» Nos ordres modernes, dit encore Puységur, » avec nos armes actuelles, ont l'avantage de » pouvoir être beaucoup plus serrés; nous pou- » vons et devons chercher les pays d'obstacles, à » cause de la *perfection de la cavalerie moderne*, » beaucoup plus à craindre que celle des anciens, » et à cause du canon contre lequel les pays de » chicane offrent des garanties et des abris. »

Puységur remarque qu'il étoit facile de distinguer les files dans la phalange, à cause des piques, et qu'il étoit moins aisé, quoique non moins nécessaire, de les distinguer dans la légion, à cause des distances entre les hommes et de l'ordre en échiquier (1).

---

(1) Il faut observer que, du temps du maréchal de Puységur, on n'emboîtoit pas encore le pas; il avoit donc journellement sous les yeux un flottement de rangs et de files, qu'il supposoit avoir été habituel dans la légion, et dont il pensoit que, dans une ordonnance plus serrée, la sarisse servant de conducteur pour les alignemens, avoit pu préserver les phalangites.

CHAPITRE IV.

Des Stratagèmes de guerre, partie essentielle de l'Art pour les Anciens.

§ Ier

Ce qu'on doit entendre par Tactique, Stratégie, Stratagème, en étudiant les faits militaires des Anciens.

Tactique, stratégie, stratagème : ces mots, destinés à revenir si souvent quand on traite les questions militaires, peuvent être expliqués par les définitions et les exemples suivans.

Tactique est la direction donnée aux hommes et aux troupes dans la sphère du rayon visuel; quand Épaminondas à Mantinée fait manœuvrer sous ses yeux l'aile dont il enveloppe l'ennemi, c'est de la tactique.

Stratégie est la direction imprimée aux mouvemens militaires dans un cercle plus étendu que celui que l'œil peut embrasser; quand trois cents Spartiates sont détachés de l'armée des Grecs pour occuper le pas des Thermopyles, et quand les Perses les tournent, c'est de la stratégie.

Stratagème est une spéculation établie sur l'erreur dans laquelle on veut faire tomber son ennemi par tel avis qu'on lui fait parvenir, telle

disposition qu'on prend, tel aspect qu'on donne aux objets physiques, au terrain, etc., etc. C'est un calcul sur ce que l'ennemi fera en conséquence de cette erreur où on l'aura jeté, sur ce qu'on doit faire soi-même pour profiter des mouvemens que cette déception lui inspirera.

Les exemples de stratagèmes sont la matière de ce chapitre.

C'est à l'époque où nous sommes parvenus, c'est-à-dire aux temps de vigueur et de discipline des armées de Rome que se rapportent les principaux stratagèmes dont les historiens font honneur aux capitaines romains et à leurs adversaires; ils en attribuent beaucoup moins aux capitaines grecs, nous en avons plusieurs fois indiqué la cause : l'ordonnance des armées grecques qui étoient, pour ainsi dire, tout d'une pièce, cet ensemble qui faisoit leur force, cette obligation de chercher toujours pour leur campement, pour leur champ de bataille, pour leur marche même, les terrains les plus unis, les plus exempts d'obstacles; ces conditions, ces nécessités neutralisoient d'avance tout ce qui favorise le stratagème, l'agilité, la mobilité, la facilité de se rompre, de faire des détachemens, de dérober les marches, de cacher ou de feindre les mouvemens, etc., etc.

S'il existe, sous ce rapport, des différences essentielles entre les Grecs et les Romains, elles

sont bien plus grandes encore entre les anciens et les modernes.

La tactique admettoit chez les anciens l'usage du stratagème; il ne peut exister chez les modernes que dans la stratégie.

Quiconque veut lire les histoires anciennes, et particulièrement les faits militaires, dans des vues d'utilité, et ne pas les regarder comme de simples récits plus ou moins attachans par l'intérêt ou le merveilleux, doit ne jamais perdre de vue ces différences de temps, de positions, d'armes, etc.

On se convaincra facilement au plus léger examen, qu'aujourd'hui que les armées sont si nombreuses, que l'on combat à de si grandes distances, que l'on est éclairé de si loin, que les terrains sur lesquels on manœuvre sont coupés et rapprochés par des communications de toute nature, si faciles et si multipliées, il est impossible de produire les mêmes erreurs chez l'ennemi, de faire réussir les mêmes illusions d'optique dont le succès a donné de si grands résultats dans d'autres temps, si toutefois encore il faut se fier entièrement à ceux qui en ont écrit l'histoire contemporaine ou traditionnelle.

Qui se souciera beaucoup aujourd'hui de cette circonstance si difficile à établir, d'avoir ou de n'avoir pas le soleil dans les yeux? Les deux ar-

mées manœuvrent sur de si longues lignes, leurs fractions sont disposées sur un si grand nombre d'angles et sous tant d'aspects différens, que l'armée, qu'on peut regarder, sous le rapport général de la ligne qu'elle tient, comme faisant face au nord ou au midi, au levant ou au couchant, a toutefois autant d'hommes à peu près incommodés ou à l'abri des rayons du soleil, que l'armée qui lui est opposée.

La poussière de Sertorius ne feroit pas aujourd'hui un grand effet, et sa biche devroit lui donner un autre conseil (1).

La paille qu'un consul fait brûler pour produire de la fumée dans un retranchement ne tromperoit personne, parce qu'on la verroit de fort loin, et qu'elle cacheroit fort peu d'objets (2).

---

(1) Voyez Plutarque. Selon lui, Sertorius avoit une biche familière, à laquelle il attribuoit le parti qu'il prenoit dans plusieurs occasions; ces superstitions étoient une partie de la politique et quelquefois de la stratégie des anciens.

(2) Quelques historiens attribuent à Charles XII de s'être servi d'un stratagème à peu près semblable pour passer la Duina sans être aperçu; mais comment les Saxons, qu'il avoit en tête, ne cherchèrent-ils pas une cause à cette fumée extraordinaire, et ne la découvrirent-ils pas d'abord? Seulement, il n'est pas impossible que cela ait eu un effet de quelques momens pour une poignée de monde; mais nous ne

Les grands accidens de la nature restent toujours. Les sables du désert peuvent encore ensevelir une troupe; mais ce n'est plus le fait de la troupe ennemie : on peut encore profiter de la plus ou moins longue apparition de la lune dans les nuits, etc., etc.; mais une foule de circonstances, qui pouvoient être quelque chose autrefois pour une armée, n'ont plus aujourd'hui aucune importance, et on regrette que tant de récits inutiles aient été soigneusement conservés (1), tandis que personne n'a songé à nous transmettre des particularités tout autrement intéressantes.

Frontin, par exemple, qui nous répète la vieille sornette des bœufs d'Annibal aux cornes enflammées, Frontin, personnage consulaire,

---

prétendons pas dire qu'on ne puisse se servir de tout dans l'occasion; c'est l'importance que ces choses avoient autrefois, qui aujourd'hui ne peut plus exister pour les mêmes choses.

(1) M. le marquis de la Rozière, homme d'un très-grand mérite, et qui est mort en Portugal pendant notre première occupation, après avoir été à la tête des troupes de cette nation, s'étoit amusé, dans sa jeunesse, à écrire un recueil de stratagèmes militaires; il n'y en avoit pas, de son aveu, la vingtième partie qui pût offrir quelque utilité d'imitation avec nos grandes armées, quoiqu'il ne prenne, je crois, dans tout son livre, qu'un seul exemple de l'histoire ancienne proprement dite.

homme de guerre, qui devoit être au fait des changemens qui s'opéroient de son temps dans la légion, n'auroit-il pas pu nous donner quelques détails sur la cohorte milliaire, à laquelle il est si vraisemblable que Vespasien préluda en Syrie?

Frontin, au reste, est bien au-dessus de Polien et de tous les autres écrivains anciens de stratagèmes militaires, lesquels ne valent pas aujourd'hui la peine d'être feuilletés : Frontin développe, ou du moins indique quelquefois de très-grandes conceptions, comme, par exemple, dans son chapitre de *la Constitution de la guerre.*

Mais quand cet écrivain militaire, dont les vues sont de temps en temps si étendues et si judicieuses, raconte que ce même Annibal, auquel il attribue le brillant stratagème des *bœufs ardens*, conseilloit à *Antiochus* de faire jeter des *potées de vipères* sur les vaisseaux ennemis, sans doute la passion de l'écrivain contre Annibal lui trouble le jugement; elle seule peut lui persuader qu'il fera croire de ce grand homme des choses si ridicules (1).

(1) Quoi de plus ridicule, en effet, que de supposer, dans un pays civilisé, ou du moins habité par des hommes, un assez grand nombre de vipères pour en remplir cinq ou six cents vases! Combien ne faudroit-il pas de temps pour les ramasser,

Ce qui doit nous confirmer dans l'opinion de cette partialité passionnée, c'est que, pour raconter une circonstance dans laquelle, en grands et véritables stratagèmes de guerre, les Romains eurent un avantage mémorable sur le général carthaginois, Frontin déroge un peu à sa brièveté qui d'ordinaire est excessive.

Ce passage d'ailleurs est digne sous tous les rapports, d'être cité en entier : il s'agit de la fameuse marche du consul Claudius Néron (l'an de Rome 546), qui décida du succès de la seconde guerre Punique et du sort de la république elle même. L'écrivain n'omet rien de ce qui peut faire ressortir le mérite d'une opération de guerre si féconde en résultats de la plus haute importance.

« Claudius Néron, dit Frontin, sentoit toute

---

et combien d'hommes ne faudroit-il pas occuper à une pareille chasse! Cette passion contre Annibal jette presque tous les écrivains romains dans les mêmes excès, c'est toujours *dirus afer, perfidus Annibal.* Tite-Live, si modéré, fait un portrait du général carthaginois, qui dépasse toutes les bornes d'une satyre vraisemblable. Polybe lui-même écrivant à Rome, craint quelquefois de choquer les préjugés affectés par les Romains, quoiqu'on voie bien qu'au fond de sa pensée, il rend toute justice à Annibal. Il faut lire le IV[e] chapitre du II[e] livre de son histoire, et le comparer à ce que nous avons lu dans sa comparaison de la phalange et de la légion, où il semble réduire Annibal au mérite de la ruse.

» l'importance de détruire l'armée d'Asdrubal, » avant qu'elle pût rejoindre celle d'Annibal.

» Livius Salinator, son collègue, avec des » forces trop inégales, étoit opposé à Asdru- » bal; il s'agissoit de le renforcer et de cacher ce » mouvement à Annibal que Claudius Néron » avoit en tête.

» Dans ce dessein, Claudius prend dix mille de » ses meilleurs soldats; il recommande aux lieu- » tenans qu'il laisse dans son camp, d'entretenir » toujours les mêmes postes, les mêmes pa- » trouilles, les mêmes feux, la même physiono- » mie d'armée et de campement, de peur qu'An- » nibal n'attaquât à son tour ceux dont il vien- » droit à découvrir le petit nombre.

» Lui, cependant, par des chemins détournés, » gagne l'Ombrie et joint son collègue à qui il » recommande de ne point élargir son camp, de » ne rien changer à ses positions, de peur qu'As- » drubal, averti du renfort, n'évite le combat. » Le combat fut accepté et tourna entièrement à » l'avantage de Claudius Néron, qui fut de re- » tour devant Annibal, avant qu'aucun courrier » lui eût apporté la nouvelle du désastre de son » frère.

» Ainsi, le même stratagème rendit immobile » un grand capitaine et accabla l'autre. »

Est-ce par pur amour pour la concision ou

pour ajouter au merveilleux que Frontin passe sous silence cette circonstance remarquable que les troupes du consul, grâces à l'affection des habitans de l'Italie pour les Romains, trouvoient partout des vivres et des chariots préparés ?

Ce fut le premier exemple de cette manière de faire voyager les troupes par relais; et c'est la seule chose qui puisse expliquer que, dans six jours, le détachement romain ait fait environ quatre-vingt-dix lieues pour aller des frontières du Brutium aux bords du Métaure et revenir.

Peut-être le silence de Frontin sur cette circonstance vient-il de ce qu'il la regardoit comme suffisamment connue par le récit de Tite-Live et des autres historiens, ainsi que la particularité si dramatique de la tête d'Asdrubal, jetée dans les lignes d'Annibal et lui donnant le premier avis du malheur des armes carthaginoises.

Tels sont les genres de stratagèmes et de ruses de guerre qui peuvent être aujourd'hui imités des anciens; voyons dans quel sens et sur quels points cette imitation doit surtout être dirigée.

§ II.

Ce qu'on peut appliquer à la guerre moderne : des Ruses de guerre des Anciens; Bataille de la Trébia, gagnée par Annibal; Bataille de Luzzara, perdue par le prince Eugène en 1702. Reprise de Figuières en 1811.

C'est surtout, et presque uniquement sur la configuration du pays, sur les grandes illusions de l'optique que l'on peut aujourd'hui établir les bases d'un genre de stratagèmes de guerre où l'étude des anciens soit encore profitable.

Il y a un peu plus d'un siècle que le prince Eugène imita et fut au moment de surpasser d'une manière qui nous auroit été bien funeste, une ruse de guerre d'Annibal; celui-ci n'avoit embusqué qu'un détachement, le prince Eugène avoit embusqué toute son armée; c'est en quoi cette imitation d'une action ancienne étoit pleine d'audace, de génie, et mérite d'être remarquée.

J'emprunte à Folard, ou plutôt à Polybe, le récit du fait d'armes ancien et les courtes et judicieuses réflexions dont ils l'ont accompagné : il s'agit de la bataille de la Trébia, où le consul Sempronius fut complétement défait par Annibal, à la suite et par l'effet d'une embuscade fameuse dans l'histoire romaine.

« Annibal avoit reconnu avec soin le terrain » aux environs du champ de bataille et les bords » en deçà de la rivière; il est bien peu de géné- » raux qui négligent une chose si importante et » d'où dépend le succès entier d'une bataille.

» Sempronius porta cependant la négligence à » ce point; il s'imagina peut-être que les précau- » tions étoient inutiles dans une plaine rase et » découverte, et qu'il lui suffisoit de la voir de » loin; toutefois rien ne nous trompe d'avan- » tage; elle nous paroît souvent tout autre, » lorsque nous la voyons de près et sur les » lieux.

» Le terrain se trouve quelquefois haché et » coupé de fossés, de ravinages et de petits fonds, » desquels on ne s'aperçoit qu'en arrivant sur la » place même; ce qui nous oblige souvent à chan- » ger nos dispositions ou à nous précautionner » contre les pièges qu'on peut nous tendre.

» On sait assez que les bords d'une rivière sont » souvent couverts et fourrés, et souvent bor- » dés de digues et de petits rideaux de terre » où l'on peut aisément cacher et embusquer des » troupes. Le bon sens vouloit que Sempronius » fît fouiller exactement sur ses ailes, les bords » de la rivière et fort loin; il eût alors éventé l'em- » buscade, et ce petit avantage eût relevé le cou- » rage de ses soldats.

» Annibal prit mille hommes d'élite de cavalerie » et autant d'infanterie, pour faire un détachement, » et le forma d'une manière fort ingénieuse; il » choisit lui-même cent hommes de chaque arme, » et, par chacun de ces cent, il en fit choisir neuf » autres (1); il les mit sous le commandement de » Magon, son frère, et ils allèrent s'embusquer » dans les halliers près de la Trébia, que les Ro- » mains devoient passer; ils devoient tomber » sur leurs derrières, ce qu'ils firent en effet... »

Arrêtons-nous ici; quand il s'agit de la comparaison d'une bataille ancienne et d'une bataille moderne, il n'y a de rapport à établir que dans les dispositions préliminaires. L'action proprement dite, la mêlée, n'ont plus rien de semblable: quant à l'issue de la bataille de la Trébia, on sait combien elle fut désastreuse pour les Romains.

Voici maintenant le fait moderne que je mets en regard avec celui-ci. Le 15 août 1702, après le combat de Crostolo, l'armée française marcha à Luzzara et aux ponts que l'ennemi avoit sur le Pô, à dessein de couper ses communications avec le Mirandolais et le Modénois.

On n'avoit point d'avis que le prince Eugène

(1) On voit les conditions individuelles et morales qui constituoient cette confiance réciproque entre les hommes sur laquelle il fondoit le succès de son stratagème. Voilà un homme digne de commander à des hommes.

eût fait aucun mouvement, et on le croyoit encore dans le *Serraglio.*

Cependant il avoit passé le Pô avec la plus grande partie de son armée, et il étoit *entre le Pô et le Zérô, si bien couvert de la digue du Zéro, qu'on n'eut aucune connoissance du voisinage de son armée.*

Lorsque l'armée française fut prête à entrer dans son camp près de Luzzara, elle se trouva sous le feu de l'infanterie ennemie, qui étoit en bataille sous le revers de la digue, et qui n'eut qu'à monter sur la crête pour faire son feu; il fallut donc que l'armée française se formât et combattît en arrivant.

Cette journée se passa, sans aucun avantage marqué de part ni d'autre, sur le champ de bataille. Notre armée prit cependant Luzzara et Guastalla, sans que l'ennemi tentât rien pour les sauver; ce qui marqua incontestablement le succès final en notre faveur.

« Le projet de M. le prince Eugène étoit beau, continue Feuquières, de qui je viens d'extraire le court exposé qui précède; il ne lui manqua que d'être aussi heureusement exécuté qu'il avoit été judicieusement conçu; ce n'a même été qu'un hasard que M. le prince Eugène ne pouvoit prévoir, qui a sauvé l'armée du roi dans cette circonstance, et ce hasard mérite d'être connu.

» L'armée de l'empereur étoit cachée derrière la digue du Zérô, et M. le prince Eugène, qui n'avoit pas été découvert par le corps de cavalerie qui devoit précéder la marche de l'armée, parce qu'il s'étoit arrêté à la hauteur du front du camp, sans porter son attention plus loin, se trouvoit ainsi à portée de l'armée du roi, sans qu'elle le sût, et celle-ci, au moment d'être surprise et accablée quand la cavalerie auroit été au fourrage, les armes en faisceaux, etc.

» Mais la digue du Zérô n'est pas droite, parce qu'elle sert à contenir les eaux de ce canal qui va du Pô au-dessous du Serraglio, au Pô du côté de Revère, et qu'elle suit les niveaux de la terre pour le cours des eaux.

» Dans quelques endroits du front du camp, cette digue se trouvoit si proche, qu'un aide-major (1) crut ne pas pouvoir mieux placer la garde de son camp qu'en la portant sur cette digue. Ce fut donc en conduisant cette garde que cet officier monta sur la digue par simple curiosité de voir le pays au-delà. Il y *vit toute l'infanterie ennemie sur le ventre, contre le revers de la digue et la cavalerie en bataille derrière l'infanterie.* Cette découverte donna sur-le-champ l'alarme sur toute la ligne, etc. »

(1) Il étoit du régiment de la marine ou de sa brigade.



Bataillons
Escadrons
Armée
du
Prince
Eugene
Canal de Zero
Armée du Roi d'Espagne ayant sous ses ordres M. de Vendome
Terrain marqué pour camper l'armée d'Espagne
Château de Luzzara
Le Pô

Observons, comme justice sur ce récit et ces réflexions, 1° que Vendôme n'ignoroit point par sa faute, comme veut le faire entendre malignement Feuquières, le mouvement du prince Eugène; mais, par l'effet de la trahison de M. de Vaudémont, qui étoit chargé d'observer l'armée autrichienne, qui devoit savoir qu'elle avoit passé le Pô à Borgoforte, et qui n'en avoit point averti Vendôme; 2° que l'officier de cavalerie qui éclairoit la marche de l'armée n'est pas aussi coupable que l'insinue également Feuquières : il croyoit voir, et ne voyoit réellement qu'une plaine; car (comme le témoignent expressément les notes manuscrites d'un officier qui fut acteur de quelque importance dans cette journée), *de l'endroit où étoit embusquée l'armée impériale, vers le côté par où nous arrivions, la plaine alloit en montant par une pente insensible ; elle étoit couverte d'herbes, ainsi que la digue elle-même et l'autre côté du Zéró : tout n'étoit, ou du moins ne paroissoit être qu'un tapis de verdure étendu sur un terrain uni, sans aucune interruption ; et plus on approchoit, plus on se confirmoit dans cette erreur; il étoit impossible d'avoir mieux jugé les apparences qui devoient tromper l'armée française, et vraisemblablement la faire périr.*

Le maréchal de Saxe cite cette embuscade de Luzzara comme un des piéges les plus habilement

tendus depuis que l'art de la guerre existe. On peut la considérer comme une imitation à la fois très-hardie et très-sage de celle d'Annibal à la Trébia. L'événement tourna contre le prince Eugène, ici comme à Crémone; mais les mesures étoient prises avec toute la sagacité et tout le soin que la prudence humaine peut comporter.

Un de ces effets d'une perspective trompeuse jugé avec autant de succès que de sagacité, contribua beaucoup à la reprise de Figuières en 1811. Depuis quelques jours, la place de Figuières avoit été remise, par la trahison, entre les mains des Espagnols, qui faisoient tous leurs efforts pour conserver cette importante forteresse, que, par la même raison, nous avions un grand intérêt à reprendre.

Quand le prince Eugène préparoit la surprise de Luzzara, il avoit pu, du moins, voir et juger par lui-même, avant l'arrivée de notre armée, l'aspect du terrain et l'ondulation qui cachoit le Zérô et sa digue; mais le maréchal Magdonald ne dut qu'à ses calculs et à une conjecture extrêmement juste, l'illusion qu'il produisit sur le commandant espagnol du fort que nous entourions, autant que la foiblesse de notre armée le permettoit.

Le maréchal avoit moins de six mille hommes; chaque jour, la maladie diminuoit ce nombre; il

en bloquoit huit mille enfermés dans Figuières, sous les ordres d'un officier général qui n'étoit pas un officier sans considération parmi ses compatriotes.

Le maréchal s'étoit aidé pour la circonvallation de tout ce que le terrain lui avoit offert d'avantages et de ressources; à certains emplacemens qui approchoient plus de la planimétrie, il avoit élevé des redoutes; dans d'autres parties, il avoit rendu absolument impraticables les ravins formés par les torrens pendant l'hiver; quand le terrain l'avoit permis et n'avoit pas offert les lits de rochers qui en occupoient la plus grande partie, il avoit creusé de larges fossés. Mais il avoit eu recours à d'autres moyens de clôture, sur les vastes espaces où l'on n'auroit pu travailler qu'à la mine avec des peines et des longueurs infinies; il avoit fait couper des oliviers et les avoit liés et unis entre eux en faisant tailler en pointe très-aigüe les branches principales tournées du côté de la place. Les troncs en arrière étoient amarrés l'un à l'autre, ou, quand cela se pouvoit, à d'autres troncs laissés sur leurs racines.

En ordonnant ce travail, le maréchal avoit calculé avec beaucoup de justesse que, du haut du rempart de la forteresse et à la distance où il formoit cette ligne, les assiégés jugeroient de

leur côté ces barrières bien foibles, bien faciles à franchir ou à écarter; qu'ils n'y verroient qu'un moyen adopté pour mettre les rondes à l'abri d'être distinctement visées, et en conséquence il jugea que les Espagnols ne se donneroient pas la peine de contrarier ce travail par des sorties qu'ils n'auroient pas pu faire sans perdre beaucoup de monde.

En effet, ce fut seulement quand les vivres commencèrent à leur manquer, que les assiégés résolurent de s'ouvrir la nuit un passage par les endroits qui ne leur opposoient que ce genre d'obstacles et sur lesquels ils pouvoient cependant frapper avec un assez grand front.

Ils firent donc une sortie de nuit et vinrent tenter le passage, en se jetant avec impétuosité sur cette barrière qu'ils avoient jugée de loin si fragile et de si peu de résistance.

Ils en trouvèrent la difficulté insurmontable; et, comme derrière ces abattis les Français avoient leurs postes les plus considérables, dès qu'ils voulurent ébranler et franchir cette haie factice, ils furent assaillis d'une fusillade sous laquelle il leur fut impossible, malgré leur incontestable bravoure, de rester et de travailler.

Ils y mirent vainement toute l'énergie et toute l'opiniâtreté du caractère des Espagnols, quand ils ne sont exposés qu'au feu; ils étoient sortis à

une heure du matin, il en étoit huit et grand jour (c'étoit dans l'automne) qu'ils n'avoient pas encore pu pratiquer une trouée à faire passer trois hommes de front; ils furent obligés de rentrer dans la place; quelques jours après, ils se rendirent; pas un seul homme n'échappa; et quand cette garnison de huit mille hommes sortit de Figuières et mit bas les armes, il n'y avoit pas de notre côté quatre mille hommes sur pied(1).

L'effet d'optique, tenté plus près de la place, n'auroit pas été obtenu; les assiégés auroient pris l'alarme et essayé, peut-être avec succès, de brûler les abatis avec de la poix ou d'autres violents combustibles; il falloit choisir un certain point qui produisît l'illusion et la sécurité nécessaire, et en même temps ne rendît pas la circonvallation trop étendue et impossible à garder par le petit nombre de nos troupes qui diminuoient tous les jours.

On tient des commandans de la garnison espagnole, à quel point et dans quelle proportion ils avoient été trompés: les Français montant eux-mêmes sur les remparts, après la reddition, ont

(1) A cause des fièvres très-communes à cette époque, dans le Lampourdan, surtout à une certaine hauteur, qui est celle du fort de Figuières, car il y en a moins dans la plaine même, et peu sur la montagne.

jugé combien la déception des Espagnols avoit été naturelle et excusable. Cette opération et ce stratagème de guerre, sont tout-à-fait dans l'esprit et dans la manière des anciens.

C'étoit avant de sortir des belles époques de la milice romaine, que je devois parler des stratagèmes de guerre. Ce genre de faits et d'études appartient exclusivement aux bons temps de la composition et de la discipline militaire; ce n'est qu'avec des soldats vigoureux, fermes, intelligens, ce n'est que quand l'individu est compté pour beaucoup qu'il peut être question avec succès de cette partie de la guerre. Aussi ne retrouvera-t-on rien de semblable dans la décadence des armées romaines, quand elles ne se confieront plus que dans leur multitude ou dans l'appareil des machines de guerre.

Il m'a semblé que les faits modernes que j'ai rapportés ou quelques autres pareils étoient indispensables pour faire entendre l'opinion que j'avançois sur les faits anciens et que ces exemples, et surtout ces comparaisons, valoient mieux que tous les raisonnemens que j'aurois pu établir sur les récits de l'antiquité, qui sembloient devoir nous occuper exclusivement dans ce livre.

J'en ai dit assez pour mettre le lecteur sur la voie de plusieurs autres rapprochemens instructifs.

LIVRE III.

Décadence de la Légion.

CHAPITRE Ier.

Altération des Principes sur lesquels reposoient la Constitution militaire, et par suite la Stratégie et la Tactique des Romains.

§ Ier.

Changemens introduits par Marius dans la Composition de la Légion.

Celui de nos orateurs politiques qui a laissé les traces les plus profondes dans la mémoire des hommes, Mirabeau, dans l'une des avant-scènes de la révolution française, s'exprimoit à peu près en ces termes devant les États de Provence :

« Quand le dernier des Gracches, succombant » sous le parti dont son frère avoit déjà été vic-» time, se vit renversé sur le sable, sans espoir » d'échapper à ses assassins, il prit dans le creux

» de sa main un peu de poussière, et la lançant » vers le Ciel, il lui demanda un vengeur, et de » cette poussière naquit Marius, Marius moins » grand pour avoir délivré l'Italie des Cimbres » et des Teutons, que pour avoir affranchi Rome » du joug intolérable de son oligarchie. »

Jusque-là, sans doute, les amis de la liberté peuvent applaudir aux efforts et aux succès de Marius; mais il fit plus et beaucoup trop; il sappa l'édifice social en altérant la constitution de son pays, dont il proclamoit et prétendoit venger la liberté, et dont il prépara la servitude et la ruine.

La constitution de Rome étoit essentiellement militaire, l'armée étoit intimément liée à l'État et l'État à l'armée. En affoiblissant, en corrompant d'une manière irrémédiable la composition de l'armée, Marius contribua plus efficacement que les plus mauvais citoyens ne l'avoient encore fait, à perdre l'esprit de la république et à renverser l'État.

Jusques à cette époque, une fois seulement, et dans un besoin extrême (1), on avoit reçu, appelé les affranchis et même les esclaves sous les drapeaux légionaires; cette exception se jus-

---

(1) Après la défaite de Cannes. Voyez le livre II, chapitre Ier, paragraphe II.

tifioit par les circonstances extraordinaires qui y donnoient lieu, et des esclaves, qui, dans une telle humiliation et un tel désastre de la cité, se dévouoient à combattre pour elle, avoient bien mérité de monter au rang des citoyens.

Il en est tout autrement dans les temps de prospérité civile et militaire, quand cette multitude, qui a peu d'intérêt et qui offre peu de garanties à la chose publique, est appelée à grossir, dans l'intérêt et sous la clientelle de quelques factieux, des armées qui se recrutoient aisément par les mesures anciennes et légales et qui, avec ces moyens, pouvoient (ce qui n'est pas une petite considération) se maintenir, sans inconvénient, peu nombreuses.

Cette révolution, dans le mode d'organisation et dans l'essence de la légion, dont nous allons rendre compte, fut l'ouvrage de Marius; avant lui c'étoit à la fois un honneur et un devoir pour tous les citoyens de servir militairement, ce n'étoit pour aucun un métier auquel il consacrât sa vie plus spécialement que les autres membres de la cité.

On n'étoit apte aux magistratures civiles et politiques qu'après un certain temps de service militaire; c'étoit un noviciat, une condition, un titre nécessaire; c'étoit la patrie qui récompensoit, qui etoit toujours présente.

L'image sacrée de la patrie disparut, aux yeux des soldats, quand, après avoir été les soutiens de Rome, ils devinrent les satellites de Marius, de Sylla, de César, puis d'Auguste et de Tibère, et enfin d'un Caracalla, d'un Héliogabale, et de tels autres tyrans qui n'avoient plus rien de romain, pas même le nom.

Il n'y eut plus ni cité, ni armée, lorsque des vétérans, vieillis dans la révolte, dans l'indiscipline et parmi les caresses des factions, ne savoient plus être citoyens et se fatiguoient d'être soldats.

§ II.

Effets nécessaires de la Composition nouvelle sur l'Organisation, la Tactique et la Discipline.

Marius, enrôlant indifféremment tout le monde, riches et pauvres, bons et mauvais citoyens, ne pouvoit établir de distinction ni sur la vertu, il ne l'interrogeoit point, ni sur l'intérêt qu'on pouvoit prendre à la chose publique, il n'exigeoit aucune garantie de ce sentiment.

Il falloit admettre cependant une différence, une préférence quelconque; il falloit donner à l'ordre une base.

Il la choisit toute matérielle, physique, ana-

logue au genre d'armée qu'il formoit; il la plaça dans la force du corps et la taille des soldats, distinction plus digne des Barbares que des Romains, des sauvages que des peuples civilisés, puisque la civilisation et les arts ont, en effet, pour résultat le plus heureux, de neutraliser cette aveugle puissance qui procède de la haute stature et de la force corporelle des hommes (1).

Bientôt, il sentit que cette troupe, cette agglomération essentiellement confuse, malgré la distinction nouvelle qui y présidoit, que ces hommes qu'aucun bon esprit, aucune force morale n'animoit et ne soutenoit, ces hommes que des passions brutales enflammoient et décourageoient avec la même rapidité, enfin que cette multitude sans vertu n'étoit plus propre à l'ordonnance qui avoit fait triompher des armées de citoyens.

Le but de la phalange, et tel il devoit être

---

(1) Montaigne raconte que deux sauvages venus à la Cour de Charles IX, interrogés sur ce qui les avoit le plus étonnés, témoignèrent que c'étoit d'avoir vu des hommes d'armes forts, vigoureux et d'une haute stature, obéir à des officiers de petite taille et de foible apparence : rien en effet ne devoit frapper plus fortement des sauvages, puisque c'est là toute la civilisation.

dans l'enfance de l'art, étoit de rassembler le plus grand nombre possible d'hommes sur le même terrain, d'en tenir l'ennemi éloigné, d'en défendre l'entrée aux chars armés en guerre, aux éléphans, etc., etc.

De là cette ordonnance serrée et pressée, de là les longues sarisses, les grands boucliers, etc.; de là encore, ou une prompte victoire, si la phalange pouvoit marcher sans se rompre, ou une résistance invincible, si elle pouvoit seulement tenir sur son terrain; mais de là aussi une irréparable défaite et une complète destruction, si la phalange, contrariée par le terrain, étoit entamée par l'ennemi; de là, enfin, le sort de cette institution militaire, telle que nous l'avons vue briller et périr.

L'ordonnance romaine, telle que nous venons, à son tour, de la décrire, prévoyoit plus de variations et de chances dans le combat; elle disposoit à le recommencer sans cesse, à ne se tenir jamais pour battu; enfin, elle fondoit l'espoir de son triomphe bien moins sur l'ensemble et sur la multitude que sur le courage individuel et sur la vertu.

Le courage des barbares et des esclaves quand ils en ont, est propre à la fureur et à l'impétuosité de l'attaque; celui des hommes libres et civilisés, des âmes fortement trempées, le cou-

rage, enfin, refléchi et vraiment méritoire, est surtout propre à cette ténacité, à cette constance qui ne se rebute pas, et qui est toujours prête à recommencer la lutte.

Quand le sentiment de la dignité et de la puissance individuelle n'exista presque plus chez les Romains, quand cet élément précieux eut été si fortement altéré, et comme perdu, dans la composition que Marius introduisit, celui-ci s'aperçut facilement que le manipule de cent vingt hommes environ, ou cent cinquante au plus haut pied de la légion, étoit trop foible. Il se souvint de ce qu'avoient fait devant l'ennemi, dans certaines occasions, de grands capitaines. Il adopta l'exception pour règle, et, sous prétexte d'établir d'une manière fixe un ordre tactique, dont ses devanciers avoient donné des exemples et s'étoient bien trouvés, il coordonna au nouvel état des choses la formation et le commandement des hommes.

Il rassembla donc, serra et amalgama les trois pelotons de triaires, de princes et d'hastaires, qui étoient les plus proches en profondeur, et il en forma la cohorte, telle qu'elle se maintint après lui assez long-temps.

Les trois rangs, divisés en petites fractions égales, qui constituoient le caractère distinctif de l'ancienne ordonnance, perdirent leurs attri-

buts et la spécialité de leurs moyens; les soldats légers restèrent compris dans les manipules ou chambrées, dont la cohorte continua de se composer sous le rapport administratif. Mais ces cohortes, réunion d'abord accidentelle et appartenant à la tactique du moment, devinrent, dans la tactique habituelle et dans l'ordonnance permanente, la véritable subdivision de la légion. Le nom même des trois ordres de soldats de rang s'effaça; la légion fit un pas remarquable vers la phalange, et ne revint plus à l'ordre qui, jusque-là, avoit fait sa gloire et ses triomphes. Du temps de César, la cohorte étoit déjà si bien devenue l'unité militaire, comme nos bataillons, qu'en parlant des mouvemens préparatoires de la bataille de *Munda*, il dit : *Nous avions tant de cohortes*, etc.; il ne prononce pas même le nom de légion. La légion n'étoit plus une combinaison, un lien nécessaire entre les manipules. La cohorte existoit par elle-même, et comme agglomération assez forte pour n'avoir pas besoin de se réunir à d'autres élémens semblables à elle. La cohorte avoit dès lors annulé également le manipule et la légion; les cohortes ne pouvoient s'amalgamer que pour former des phalanges; ce qui, effectivement, arriva petit à petit dans l'intervalle qui s'écoula de César à Alexandre Sévère.

La phalange des Grecs avoit mérité son grand

crédit, quand elle résista, dans les positions d'un pays montueux et coupé, aux Barbares qui envahissoient la Grèce; mais elle n'avoit atteint son excessif et dangereux développement qu'à l'époque où les Grecs furent obligés de se porter hors de ce théâtre borné et varié, pour faire une diversion chez leurs ennemis et préserver l'Europe d'une nouvelle invasion des Asiatiques.

Les Romains combattirent beaucoup plus longtemps dans des pays difficiles et pleins de positions. Ils ne pouvoient qu'à l'aide de petites troupes combinées, occuper et défendre un grand terrain, un nombre considérable de points importans; il leur étoit en même temps plus aisé, par cet ordre, de présenter dans l'attaque un front capable d'envelopper l'ennemi, ou, du moins, de lui faire face et de n'en être pas enveloppés.

Cette ordonnance leur fut également favorable, et dans l'Italie, coupée de fleuves et de montagnes, et dans la Gaule, couverte de lacs et de bois, dans la Grèce et dans l'Asie-Mineure, assez semblables à l'Italie; elle réussit également en Espagne et en Portugal : dans cette péninsule, il n'y a guère de plaines que celles de la Castille. Jusqu'à César, les Romains ne virent de l'Afrique que les bords; ils y firent plutôt des siéges que des expéditions et des marches.

Jusqu'à Marius, la légion, telle qu'elle étoit, ne leur avoit offert que des avantages et point d'inconvénient.

Or, pourquoi auroient-ils songé à la changer, à la modifier, à substituer d'autres combinaisons à un ordre si long-temps et si heureusement éprouvé?

Les événemens sont les précepteurs ordinaires du genre humain, et souvent les hommes ont raison, en effet, d'attendre la leçon des événemens; mais cette leçon des événemens n'eut lieu pour les Romains qu'après Marius.

Les changemens introduits par celui-ci n'eurent donc d'autre cause que l'altération que lui-même avoit apportée dans la composition des armées romaines, et on ne leur voit point de motif plausible étranger à cette composition nouvelle et aux inconvéniens qu'elle rendit sensibles.

Ainsi ces modifications furent évidemment un remède appliqué par une main habile, mais coupable, à un mal qu'il auroit mieux valu, aussi-bien pour l'art que pour la politique, n'avoir jamais occasioné.

Enfin, voilà la légion, autrefois formée de trente petits corps, dont chacun avoit, au moins, le mérite particulier de la composition, où chaque homme étoit quelque chose, réduite à dix corps

seulement, qui n'ont plus pour eux que la force d'amalgame, d'impulsion, le plus ou moins d'art de celui qui les gouverne immédiatement (1).

Il est manifeste que la nature des choses est changée, que la tactique a subi une notable révolution. Les fruits que cette révolution produira sont tous en germe dans la composition nouvelle de la légion.

Le court développement d'une hypothèse facile à poser rendra palpable la vérité des réflexions que nous venons de présenter.

Si une grande et féconde innovation (telle, par exemple, que l'invention de la poudre à canon) étoit survenue, pendant que les ordonnances de la phalange et de la légion étoient en vigueur, et telles que nous les avons décrites dans les livres précédens, l'effet du canon, faisant des ravages affreux dans la phalange, auroit promptement amené à allonger le front, à diminuer la profondeur et à multiplier les intervalles;

(1) Par une conséquence naturelle, le moindre commandement avoit eu de la considération, tant qu'on avoit commandé à des concitoyens, à des égaux; depuis Marius on ne trouvoit plus un homme de quelque poids pour commander une poignée de soldats mal choisis; il ne pouvoit plus y avoir un officier de quelque distinction qu'à la tête d'une troupe qui avoit du moins l'importance du nombre.

de même, dans la légion, la confusion, introduite par les exécutions du canon ou de la mousqueterie, auroit été telle, qu'il seroit devenu impossible de maintenir ces petits corps à leurs distances respectives, et dans l'ordre où ils étoient symétriquement rangés et destinés à se secourir et à se recevoir mutuellement. On auroit été bientôt forcé d'adopter un ordre plus simple, des armes uniformes, afin que des élémens similaires, toujours à portée de se rejoindre et de s'adapter les uns aux autres, pussent reformer les corps, réparer les pertes, sans trop d'étude et de difficulté.

Mais, dans l'absence de ces causes ou d'autres semblables, à l'époque où Marius substitua les cohortes aux manipules, et fit de la cohorte la seule division de la légion, on ne peut se rendre raison de ce changement que par la détérioration effrayante de sa composition.

Marius porta la corruption dans la cavalerie comme dans l'infanterie; il falloit un cens plus considérable pour cette arme : on n'en exigea plus du tout.

Nous allons voir les faits se ranger comme d'eux-mêmes à l'appui de nos raisonnemens, et confirmer, l'un après l'autre, tous nos aperçus.

§ III.

Coup d'œil sur les effets successifs de la Dégénération morale et physique de la milice romaine.

Les historiens l'ont tous remarqué : tant que la république romaine se maintint dans la force de ses premières institutions, jamais un citoyen puissant n'entreprit, n'essaya même de se servir de la profession des armes, pour conserver, pendant la paix, l'autorité qu'il avoit exercée à la guerre, pour renverser les lois, dépouiller les provinces et tyranniser la patrie.

Jamais non plus un citoyen, même des dernières classes du peuple, n'osa violer son serment militaire, braver l'autorité du sénat et prétendre vivre du métier des armes et pour lui seul.

Les généraux, satisfaits des honneurs du triomphe, retournoient avec joie à la vie privée; les simples soldats déposoient leurs armes avec autant de plaisir qu'ils les avoient prises.

Régulus faisoit demander au sénat que, si on le laissoit à la tête de l'armée, on voulût bien faire labourer le champ qui nourrissoit sa famille, attendu que le seul esclave qui cultivoit

ce champ, d'environ vingt arpens, venoit de mourir.

Fabricius rentroit avec empressement dans le petit enclos qui faisoit toute sa richesse.

Ainsi, l'état de ces premiers Romains étoit celui de laboureur; la guerre n'étoit pour eux qu'un métier d'exception, et surtout elle n'étoit pas un métier lucratif.

Ils ornoient de lauriers la charrue héréditaire, « et la terre, dit Pline, en étoit énorgueillie(1);» mais ce n'étoit pas pour eux, ce n'étoit pas pour ajouter à leur patrimoine, pour se conquérir des propriétés lointaines, qu'ils faisoient la guerre; ils aimoient mieux être pauvres et esclaves des lois dans leur patrie, que riches et maîtres partout ailleurs, suivant cette sainte maxime : *Ubi patria, ibi benè.*

Mais, plus tard, les soldats de Crassus, accoutumés au pillage et à la rapine, se crurent dédommagés de la défaite même et de la honte, en formant des établissemens au milieu de ces Barbares qui les avoient vaincus et enchaînés(2).

---

(1) *Gaudebat terra vomere laureato et triumphali aratore.*

(2) « Le soldat de Crassus, époux avili d'une épouse bar» bare, cultive tranquillement le champ de son ennemi de» venu son beau-père; le Marse, l'Appulien, vieillissent sans » remords sous un roi mède, oubliant que Rome et le Capitole

Ils suivoient cette autre maxime des cosmopolites et des aventuriers, qui est aussi celle des brigands : *Ubi benè, ibi patria.*

Sylla, ennemi naturel, et par esprit de faction sinon par vertu, des changemens que la milice avoit subis sous l'influence différemment factieuse de Marius, avoit appliqué à ce mal un remède violent et aussi fâcheux que le mal même ; il avoit distribué des terres à ses soldats, mais il ne leur avoit pas donné la vertu nécessaire pour s'en contenter.

Les soldats qui retrouvent les terres qu'ils avoient quittées pour prendre les armes, peuvent être des citoyens ; les autres ne sont que des conquérans ; et, ici, leurs conquêtes étoient celles du camp sur la cité même : on sait que les propriétés dont ils furent dotés n'étoient que des confiscations.

César, en qui l'œil perçant de Sylla *avoit vu*, dès son enfance, *plusieurs Marius*, hérita en

---

» sont debout, que les feux de Vesta brûlent encore ; voilà » l'horrible renversement de nos mœurs, que Régulus avoit » prévu et qu'il vouloit prévenir, etc. » Il ne sera pas indifférent de se rappeler ce passage d'Horace, quand nous arriverons à ce grand mouvement politique et militaire de la circonférence sur le centre de l'empire romain, connu dans l'Histoire sous le nom d'irruption et d'invasion des Barbares.

effet de l'influence et de la clientelle de Marius, dont il étoit le neveu; mais, par la force des choses, il hérita en grande partie aussi de la clientelle de Sylla. Il importoit peu à ceux qui n'étoient plus les soldats de la patrie de servir tel ou tel maître, pourvu que, sous ce maître, ils fussent les tyrans et les vampires des citoyens. Les vétérans de Sylla et ceux de Marius avoient suivi des chefs divers, mais dans un esprit également mauvais; et César étoit trop habile pour faire entre eux la moindre différence (1).

Fatigués un moment de suivre la marche rapide de César, ses soldats demandent du repos. Il les punit, il les gourmande, en leur donnant le titre de *citoyens* (*Quirites*), ce titre, l'orgueil de leurs pères, à la place de celui de *camarades*

(1) Ainsi la corruption commença à Rome par l'armée; tant que l'armée fut composée de citoyens, les soldats rentrant avec joie dans les rangs des citoyens, les généraux étoient bien forcés d'y rentrer aussi; mais quand les soldats tirés des prolétaires et des gens sans aveu, n'eurent plus de patrie que les camps, ils s'attachèrent à leurs chefs comme les citoyens s'attachent à leurs magistrats, et les généraux recherchèrent d'autres suffrages que ceux de leurs concitoyens; ce fut donc un phénomène triste et terrible que de voir non pas une armée mauvaise sortir d'une nation dégénérée, mais une nation corrompue par une armée imprudemment organisée, déchue de l'ancienne vertu militaire, et dédaigneuse de toute vertu civique.

(*Commilitones*), qu'il leur donnoit d'ordinaire; ce dernier nom désignoit une confraternité puissante, mais il les isoloit de la patrie, en les plaçant au-dessus d'elle, et par-là même flattoit leur nouvel et impie orgueil.

Dans ce même temps, la cavalerie, autrefois recrutée parmi les citoyens les plus aisés, n'étoit plus attachée aux légions; elle répondoit au chef, non à l'État, et l'usage avoit fait deux choses à part de l'ordre équestre et de la cavalerie légionaire.

Dans les commencemens de cette décadence des armées, Sertorius avoit mérité qu'on remarquât encore la sagacité avec laquelle il choisissoit ses soldats; mais quel choix peut long-temps suppléer à l'appel et au choix de la patrie?

Les règlemens d'Auguste, sages pour la discipline locale, n'ont rien qui tende à extirper le germe du mal.

La loi qui obligeoit d'avoir servi un certain nombre d'années militairement, pour être susceptible des emplois civils, ne reçoit plus d'exécution.

L'état militaire, devenu uniquement un métier, n'attire plus les jeunes gens et fatigue les vieux soldats; personne ne veut commencer ce métier : à l'époque où les soldats ne vendent pas encore l'empire à l'encan, tous les deux ou

trois ans, ceux qui y sont forcés se plaignent qu'il n'a ni chances ni fin.

De là les révoltes, sous Tibère, pour le refus et le retard des congés. Dans une de ces révoltes, pour exprimer par une phrase grossière mais énergique, l'avilissement du soldat romain et la confiscation de tout son être au profit de la milice, les factieux, parodiant une formalité civile, crioient dans le camp, comme à une vente publique : *A dix as le soldat romain, corps et âme!*

Plus tard, dans la vue d'attacher ces soldats à leurs drapeaux, on toléra dans leurs quartiers toute la mollesse et tout le luxe des plus grandes villes. De là ces camps, sous Rome, où les prétoriens ne sont pas plus des soldats disciplinés que des citoyens sobres; de là les délices de ces fameux cantonnemens de Syrie, dans le faubourg de Daphné sous Antioche, etc.

Ces moyens étoient détestables sans doute; mais quand même ces camps auroient été austères et leurs exercices mâles et vraiment militaires, ils n'auroient point élevé ni affermi des âmes viles et lâches.

Végèce se plaint, à plusieurs reprises, de ce qu'un choix bien organisé ne donne plus de bons soldats; il se plaint des commissaires impériaux (ce n'étoient plus les consuls et les tri-

buns), qui enrôloient pour la milice des misérables que les citoyens n'auroient pas voulu pour esclaves (1).

Si l'on en croit l'amertume de ses paroles, dont on ne peut révoquer en doute la sincérité, les *légions* n'en ont plus que le nom; tout s'y fait par faveur ou par caprice. L'avancement autrefois rouloit de cohorte en cohorte avec un ordre admirable; on n'étoit ni trop étranger, ni trop lié à une certaine troupe; tous les inconvéniens étoient évités; mais on craint jusqu'à l'ombre de l'ancienne discipline.

Les jeunes gens forcés de marcher servent de préférence dans les auxiliaires, qui sont mieux rétribués et moins contenus. Quelle opposition de cet esprit nouveau à cet autre préjugé, à ce sentiment de dignité, exagéré peut-être, qui faisoit que jadis un soldat de rang n'auroit pas voulu passer décurion dans les vélites, à cause de l'infériorité de la composition.

La discipline physique s'énerve dans les mêmes proportions que la discipline morale; le travail et la force de corps disparoissent avec la vertu.

Les Romains ne se retranchent plus, et sont

(1) C'est qu'ils avoient exempté, pour de l'argent, les citoyens qui auroient été propres à la milice. Voyez aussi Procope.

insultés dans leurs camps; les Barbares se retranchent du moins avec leurs chariots, et savent combattre derrière ce rempart.

Les Barbares introduits dans les armées romaines en font la force.

Sous Dioclétien et Maximien, barbares eux-mêmes, mais non dépourvus de qualités militaires, deux légions illyriennes, les *Joviens* et les *Herculiens*, qui portent cinq dards cachés sous l'écu, par cette seule ressource qui suppose de la constance dans le combat, décident de beaucoup de victoires (1).

Le soldat romain finit par ne plus porter le bonnet grec, qu'il trouve trop lourd. Déjà, par mollesse, il avoit, sous Gratien, définitivement abandonné le casque romain et la cuirasse; la première de ces deux armures étoit négligée et décréditée, depuis Alexandre-Sévère. Les Barbares en héritent, ainsi que du javelot romain, qu'ils appellent *bebra*.

Les Romains sont défaits par les flèches des Goths, parce qu'ils ne sont plus défendus par aucune armure; enfin, pour avoir abandonné des armes qui ne leur semblent trop pesantes

(1) Autrefois les vélites avoient porté ainsi sept javelots; mais les Romains d'alors les trouvoient trop embarrassans.

que parce qu'ils ont négligé l'habitude de les porter, ils meurent sans défense, *plutôt*, dit encore Végèce lui-même, « *plutôt comme des brutes que comme des hommes.* » Ils sont traînés en servitude; mais la honte ne leur fait rien, la mort peu de chose, la fatigue et les privations beaucoup : c'est le comble de la dégénération militaire (1).

(1) Quand on voit les enfans si différens de leurs pères et les peuples méconnoissables après quelques générations, ils semble que l'histoire ait prononcé contre cette influence du climat qui a frappé les plus beaux génies et même les plus graves, puisque Bossuet avant Montesquieu, avoit dit, en parlant des Egyptiens : « *Une température toujours égale » leur faisoit des esprits solides et constans* ». Cependant Bossuet et Montesquieu ont, mieux que personne, développé les révolutions de temps et de mœurs.

Peut-être naît-il autant d'hommes braves et capables de la guerre chez les Romains et les Napolitains d'aujourd'hui que chez les *Marses* et les *Samnites ;* mais un mauvais état de la société pousse les plus déterminés dans les cavernes et sur les grands chemins; de même, dans la décadence des légions, tout ce qui se sentoit la vocation militaire, se jetoit parmi les Barbares, aimoit mieux combattre que soutenir un empire déchu, une milice avilie.

A la fin de ce livre nous récapitulerons les faits et les observations qui peuvent servir à expliquer par ce moyen un phénomène politique et militaire, autrement presque inexplicable.



CHAPITRE II.

Principales Modifications de la Légion pendant le cours de sa Décadence.

§ Ier.

Comment Sylla, César, Auguste et ses premiers successeurs, se servirent de la légion modifiée par Marius.

Guischardt (1), qui connoît les anciens et qui sent à merveille l'infériorité de l'ordre habituel et exclusif par cohortes, défend Marius du reproche de l'avoir introduit; il ne l'introduisit pas, si l'on veut, dans la rigueur de l'expression, puisqu'il avoit été mis en œuvre avant lui sur quelques champs de bataille; mais ces cas rares avoient été des exceptions sans conséquence; au contraire, les vices que Marius naturalisa dans la composition ordinaire de la légion, rendirent après lui toute autre formation impos-

---

(1) Celui qui a été connu dans l'armée de Frédéric II, sous le nom de *Quintus Icilius*. Il a écrit des Mémoires très-savans sur la tactique des anciens.

sible. Seulement, tant qu'il subsista, au milieu de cette composition nouvelle, quelques traces, quelques élémens de l'ancienne vertu, le génie put s'en servir encore avec succès.

Sylla, qui, nous l'avons dit, n'auroit pas changé l'ancienne formation, et surtout l'ancienne composition, si cela eût dépendu de lui, tira parti avec habileté des effets de la dégénération même qui commençoit à prévaloir. Pouvant avec des divisions plus fortes de la légion, avoir impunément de plus grands intervalles, il les masqua avec des vélites, lesquels se retirèrent pour laisser passer la cavalerie par ces intervalles; ce fut à cet artifice et à cette manœuvre fondés sur le nouvel état de la légion, qu'il dut le gain de sa bataille contre Archélaüs, le plus habile des lieutenans de Mithridate.

Lentulus en Espagne, et en Espagne aussi Scipion contre Asdrubal (1), lui avoient donné, par leurs dispositions accidentelles, l'idée de ce procédé; la même idée avoit été, avant ceux-ci, comme nous l'avons vu, également mise en action à Tunis par Régulus, et depuis à Zama par

(1) A la bataille d'Élinge ou Hélingos; cette bataille très-renommée dans l'antiquité militaire, est particulièrement détaillée par Guischardt et par le colonel Maizeroy, et très-longuement rapportée par Rollin.

le même Scipion ; à ces deux dernières journées, dans d'autres vues, et avec des succès dont la différence donne toujours lieu à d'utiles réflexions sur l'importance des moindres modifications dans la tactique.

César, à Pharsale, s'aida avec avantage de la force numérique et de la masse des cohortes pour soutenir sa cavalerie, qui étoit peu nombreuse, et qu'attaquoit une cavalerie décuple ; celle-ci fut rompue par la résistance des cohortes, et alors la cavalerie de César, malgré son petit nombre, décida la journée.

Si Pompée, défendant la cause des lois, l'image au moins de la patrie, avoit eu des soldats tels que ceux des beaux jours de Rome, tandis que César n'auroit eu dans son armée que la nouvelle composition, César, malgré tout son génie, auroit difficilement résisté à Pompée. Mais l'espèce actuelle des hommes et la nouvelle tactique étoient l'une et l'autre à l'avantage de César. Elles suffisoient pour un jour, en donnant à ses soldats cet entraînement expansif qui est le propre des factieux, qui les ameute au profit d'un chef, et qui momentanément peut égaler, surpasser même les effets de ce sentiment profond, nourri dans le silence, qui dévoue les hommes à la patrie, à la cause des lois, et finit

par leur assurer des triomphes solides et le succès non pas d'une journée, mais d'une guerre.

Auguste connut bien les inconvéniens attachés aux légions dont il hérita; il répartit les évocats (1), ces vétérans auxquels il devoit sa puissance, mais qui pouvoient la troubler (2) dans les terres et les établissemens qu'il leur assigna en Italie; rendant ainsi en détail la proie de ses soldats cette même terre qui étoit devenue la vaste proie de leurs armes, il ne vit que ce moyen d'assouvir leur avidité et de calmer leur inquiétude. Quel remède! et heureusement dans combien peu de circonstances pourroit-on le renouveler! Suivant Suétone, il distribua ces vétérans, qui l'étoient pour la seconde fois, en vingt-huit colonies, où plus de cent vingt mille individus furent établis.

Ce fut alors qu'il forma une nouvelle armée

---

(1) *Evocati veterani sunt qui sponte iterùm militiam sumunt.*

JUSTE LIPSE.

(2) Lui-même eut à réprimer souvent la férocité de ses légions, surtout de celles qu'il avoit tirées de la Cisalpine et de la Narbonnaise. Quoique les habitans de ces pays eussent le droit de cité, les vétérans romains ne les regardoient pas encore comme Romains, et souffroient impatiemment leur insolence; Auguste s'en défit en les colonisant pour la plupart dans leur propre pays.

de vingt-cinq légions, où l'on ne reconnoissoit plus l'ancienne différence de Romains et d'alliés (1), puisque tous les alliés étoient devenus Romains, mais seulement de Romains et d'auxiliaires. Il disciplina cette armée, la soumit à des réglemens sages, lui assigna des fonds fixes, et surtout il la plaça sur la frontière, en présence de l'ennemi extérieur, et loin des citoyens factieux. Voilà sans doute autant de prudence et de prévoyance qu'un homme peut en déployer; mais quel homme, quelque grand qu'il soit, peut arrêter la force et l'entraînement des choses?

Les guerres civiles qui précédèrent la tranquille domination de Vespasien, donnèrent aux abus, aux vices que César avoit déjà éprouvés, auxquels Auguste avoit remédié momentanément, une intensité, une gravité plus menaçantes. Le mal, passagèrement assoupi, étoit toujours prêt à se reproduire avec une nouvelle fureur, comme il fit en effet après les Antonins, dont le règne fut une exception glorieuse, et de quelque durée pour la consolation du genre humain.

---

(1) Voyez le tableau de ces légions, par Mézerai, dans l'introduction de sa grande histoire. Cette dissertation ne laisse rien à desirer sur l'état des choses à l'époque où elle les rapporte.

§ II.

De César et des Auteurs militaires qui ont écrit entre lui et Végèce.

A l'époque précédente où nous nous sommes si heureusement éclairés des lumières de Polybe, nous avons à regretter, entre autres monumens nationaux et militaires, ce que Caton avoit écrit sur les guerres Puniques.

Pour l'époque présente, du moins pour l'entrée de cette époque, nous possédons dans ce genre le monument le plus précieux ; je veux parler des *Commentaires de César* dont on a dit avec raison que chez lui le même génie avoit écrit et combattu (1).

Toutefois les *Commentaires de César* sont-ils précisément un ouvrage d'instruction militaire ? le judicieux Puységur en doute : les raisons qu'il apporte de son opinion ont du poids, et donnent lieu de trouver par la réflexion de nouveaux motifs d'adopter son sentiment.

César écrit avec autant d'art réel que de simplicité apparente. Élever son ennemi pour se relever soi-même, est son premier soin ; il ne né-

(1) *Eodem animo scripsit quo bellavit.*

glige jamais de flatter les subordonnés qui lui sont dévoués. Il met sur le compte de leur bravoure et de leur capacité, ou plutôt de son propre génie, tout ce qu'il doit à des circonstances particulières qu'il dissimule, ou aux fautes de ses ennemis qu'il passe sous silence, ou aux ressorts de sa politique, qu'il nous cache adroitement sous un air de négligence et quelquefois de patriotisme.

Dans sa guerre des Gaules il eut affaire à des ennemis fort braves sans doute, mais d'une inconstance, d'une ignorance, d'une légèreté, d'une imprudence, qui devoient infailliblement les livrer, au bout de quelque temps, à la merci des légions romaines, commandées par un chef habile et prudent, également capable de profiter de la fortune et de l'attendre. Il finit la guerre d'Espagne, où il ne laissa pas de faire bien des fautes, par l'ascendant de sa fortune, de sa politique, par tous les genres de négociations, plus que par le mérite de ses opérations purement militaires ; et c'est à ce sujet même qu'il déclare qu'un grand général, surtout dans les guerres civiles, doit chercher à vaincre par le *conseil* plutôt que par le *glaive* (1).

(1) *Consilio potiùs quàm gladio superare.*

Il est donc sage de se ranger à l'opinion franche et peut-être un peu sévère de Puységur, juste admirateur et digne appréciateur de César, qui trouve *ses Commentaires écrits de main de maître;* mais ne donnant *aucun principe et ne pouvant être utiles* qu'à ceux *qui sont déjà savans* dans la guerre, au lieu que ceux de Végèce, ajoute-t-il, *sont faits exprès pour instruire.*

Ainsi, pour cette longue époque qui embrasse toute la décadence de la milice romaine, tant qu'elle conserva l'ombre et le nom de Rome et de milice, malgré la distance incommensurable qui existe entre le génie de César et celui de Végèce, c'est ce dernier que nous choisirons pour guide. Une autre raison nous y engage, et elle est décisive, c'est que la légion, du temps de César, conservoit encore presque toute sa force et l'apparence de sa vertu, quoique cette vertu fût détruite pour l'avenir et coupée dans sa racine.

Au contraire la légion que Végèce nous présente, a développé tous ses germes de mort, elle est dégénérée depuis long-temps, et dans sa corruption actuelle elle montre, pour ainsi dire, l'avenir comme le passé à une assez grande distance. Elle fait voir l'anéantissement prochain dans l'excès de la dépravation présente,

et, par ces caractères mêmes, elle marque beaucoup plus exactement la différence qui existe entre l'époque qui nous occupe et, celle qui a fait l'objet de notre second livre.

Au commencement de l'époque actuelle, ou du moins dans ses deux premiers siècles et avant Végèce, plusieurs écrivains militaires se sont fait un certain nom. Parmi eux on cite Onosander, Hygin, Élien, Arrien, Polyen, Frontin, Modestus, etc., etc.

Onosander a écrit de la guerre en philosophe; c'est surtout le moral qu'il a eu en vue, c'est par ce seul côté qu'il a pu mériter, dans ces derniers temps, un illustre suffrage (1); il n'offre d'ailleurs rien de neuf, rien de saillant; en stratégie, en tactique, en discipline, son ouvrage est une compilation des préceptes épars dans tous les auteurs qui l'ont précédé.

Hygin ne traite que de la castramétation, rien n'est moins à notre usage que celle des anciens; d'ailleurs, bien qu'il écrive sur les choses phy-

---

(1) Celui du maréchal de Saxe. Onosander n'avoit pas moins plu à l'empereur Léon, surnommé lui-même le philosophe, qui dans ses institutions militaires copie sans le citer presque tout l'ouvrage du platonicien Onosander. Guischardt a traduit ce dernier.

siques et matérielles de la guerre, il paroît qu'il n'étoit pas plus militaire qu'Onosander.

Élien n'a enseigné que la tactique grecque qui conmençoit déjà à prévaloir parmi les Romains, sur les traditions nationales : nous avons dû le consulter sur la phalange; il est presque étranger à la légion.

« Arrien, dit Sainte-Croix, philosophe, général d'armée, excellent écrivain (1), judicieux » critique, doit être considéré non-seulement » comme le premier historien d'Alexandre, mais » comme le seul, sur le témoignage duquel on » puisse compter. » A ces titres, sans doute, il a une tout autre autorité qu'Élien; mais il n'a, comme lui, traité dogmatiquement que de la tactique grecque.

Polyen, étranger au métier de la guerre, donne plutôt des exemples que des leçons dans une compilation de *stratagèmes militaires*, faite d'ailleurs avec aussi peu de jugement que de science.

Frontin est un tout autre homme que Polyen;

---

(1) On ne peut lui reprocher, sous le rapport d'écrivain, qu'une manie bizarre, celle d'imiter Xénophon dans les plus petits détails de la forme et de la distribution de ses livres; il avoit pris pour maître de philosophie Épictète, comme Xénophon s'étoit attaché à Socrate.

bien que son frontispice n'offre d'abord que les mêmes promesses ; personnellement distingué comme militaire, quoiqu'il ne soit pas, à ce titre, sur la ligne d'Arrien, il est, comme écrivain, généralement homme de grand sens, quelquefois homme de génie ; son livre s'élève beaucoup au-dessus de l'idée qu'en inspire d'abord la forme qu'il lui a donnée, et il offre un ensemble systématique, par l'habile classification des faits particuliers et presque tous intéressans et curieux ; on peut seulement lui reprocher quelques récits absurdes, tels que ceux que nous avons déjà indiqués. Mais quelque recommandable que soit un recueil de faits et d'exemples pris indistinctement dans l'histoire de tous les temps et de tous les peuples ; par quelque habile main qu'il soit rédigé, il n'étoit pas pour nous un corps de doctrine, un document fondamental à offrir à nos lecteurs pour leur donner une idée juste et complète d'une époque spéciale.

Modestus n'a rédigé qu'un court recueil, une sommaire explication de quelques termes militaires, opuscule bon à consulter dans l'occasion pour éclaircir des expressions prises en divers sens selon les temps, et par-là, quelquefois obscures et embarrassantes.

Rien ne pouvoit donc nous faire hésiter dans la préférence que nous avons donnée à Végèce

sur tous les écrivains militaires que nous venons d'indiquer.

Avant de commencer l'examen détaillé de son ouvrage, le premier du genre dogmatique que nous analysons, il est nécessaire de discuter quelques points assez importans de quelques innovations qui ont précédé Végèce.

Il donne le nom et la composition qu'avoit de son temps la cohorte milliaire; mais il n'indique expressément ni son origine, ni l'usage qu'on en faisoit en tactique : c'est le premier objet dont nous allons nous occuper, et nous tâcherons de suppléer aux détails qui nous manquent, par des conjectures sur la valeur desquelles nous nous soumettons au jugement du lecteur.

§ III.

De la Cohorte milliaire.

La composition de la légion se détériorant de jour en jour, le même motif qui avoit fait ramasser les manipules en cohortes, fit imaginer une troupe d'élite, qu'on forma des meilleurs soldats, de ceux qui inspiroient plus de confiance que la masse. C'est le remède bannal des mauvaises compositions. On oublie qu'on ne rend guère meilleur ce qu'on trie ainsi sur un mau-

vais fonds, et que ce fonds en est beaucoup plus mauvais encore; mais on se contente de l'effet du moment, qui sans doute ne doit pas être indifférent.

Chose remarquable, ce fut sous Adrien, sous l'empereur même qui mit ce remède en usage, que les frontières de l'empire, lesquelles, depuis Romulus, avoient de siècle en siècle été toujours portées en avant, furent ramenées en arrière, et que le dieu Terme des Romains recula pour la première fois. Cependant Adrien étoit un capitaine et un homme d'État.

Nul historien ne nous indique d'une manière positive et précise la place et l'emploi de cette cohorte *milliaire*, lors de sa création ni même long-temps après. On sait seulement que, d'abord, cette troupe d'élite ne fut point double et ne se divisa point en deux parts, pour renforcer également les deux ailes (1); qu'elle n'étoit point répartie entre les deux ou trois lignes de la légion. On ne peut donc imaginer sa place qu'à la

(1) On verra plus loin que, du temps de Végèce, on faisoit souvent deux cohortes milliaires pour les placer aux ailes de la légion; mais plusieurs siècles s'étoient écoulés entre les Antonins et Valentinien II, sous lequel Végèce écrivoit, et la légion sous Végèce, encombrée de machines, ne présentoit plus la même forme.

tête, car, tout entière à la droite ou à la gauche, elle auroit bouleversé toutes les proportions, puisqu'elle étoit au moins double des autres en nombre, et s'élevoit quelquefois, pour la seule infanterie, à douze cents hommes.

Si on suppose cette cohorte double seule en première ligne et derrière elle deux autres lignes, une de quatre et l'autre de cinq cohortes simples (1), on aura un ordre de bataille approchant de *la tête de porc* d'Elien : l'intervalle entre les deux cohortes centrales de la seconde ligne sera masqué, mais il restera encore deux intervalles semblables, dans lesquels aura trop de facilité à pénétrer cette cavalerie des Parthes, contre laquelle cette nouvelle ordonnance est instituée.

Cette ordonnance semblera donc plus plausible et plus appropriée à sa destination, dans l'hypothèse où, détachant toujours la cohorte milliaire, pour la présenter seule sur le premier plan, nous laissons derrière elle les neuf autres

(1) Voyez, comme point de départ pour tous les calculs relatifs à ces cohortes, la note supplémentaire au bas de la page 602. L'état de la légion, sous Auguste, est celui qui a immédiatement précédé la légion des Antonins; seulement on est autorisé à croire que Vespasien avoit essayé les modifications qui furent définitivement établies par Adrien.

cohortes sur trois lignes, de trois cohortes chacune, rangées exactement les unes derrière les autres.

Dans cette supposition, la cohorte milliaire couvre le front de la troisième cohorte placée derrière son centre, plus les deux intervalles entre la seconde et la troisième, entre la troisième et la quatrième; alors il ne reste plus de vide sur le front, par où la cavalerie puisse pénétrer. Les soldats d'élite soutiennent le premier choc, et protègent ce que nous appelons, dans nos formations actuelles, les *compagnies du centre ou de fusiliers*.

Quant aux flancs, ils sont formés chacun de trois cohortes, qui, rangées en colonne serrée, offrent de chaque côté une profondeur d'environ soixante-et-quinze hommes, lesquels faisant un quart de conversion deviennent un front capable de résister avec avantage à une attaque de flanc (1).

Que, si l'on suppose la légion, dans cet ordre, harcelée et attaquée sur ses derrières, et dans la position d'une redoute qu'on veut enlever par

(1) Voyez, à la planche 8, la figure II, ou troisième état de la légion.

2me 3me et 4me Etat de la Légion voir les pages 263. 289 291 294. 374. 377.

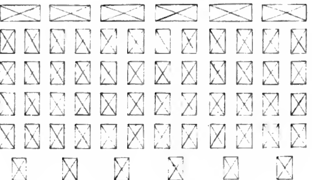
fig. 1



fig. 2



fig. 3



la gorge, il est simple, et dans la nature d'une pareille situation, que les vélites se soient retirés et agglomérés dans les deux intervalles entre la colonne du centre et les deux colonnes de droite et de gauche. Par une conversion individuelle, ces trois queues de colonnes et les vélites rangés dans leurs deux intervalles, présentent encore un front compacte et imposant, propre à toutes les combinaisons d'une résistance calculée principalement contre la cavalerie.

On obtient de cette manière la plus grande perfection et l'application la plus utile du *quadratum agmen* des anciens, si souvent mentionné, surtout au temps où nous sommes parvenus, que nous avons imité plus d'une fois de nos jours, et qui est l'ordre fondamental contre des troupes à cheval, telles que les Parthes, les Mamelucks, etc.

Telles sont nos conjectures sur l'emplacement et l'emploi de la cohorte milliaire, que personne ne nous a expliqués, et sur l'ordonnance que sa création dut introduire. Si on nous offre des conjectures plus plausibles, nous serons les premiers à y applaudir et à les embrasser. Nous n'avons trouvé, jusqu'à présent, que vague ou silence dans l'histoire.

§ IV.

De quelques Innovations qui paroissent avoir eu lieu vers le temps d'Alexandre-Sévère.

Dans le livre précédent, tout plein des beaux souvenirs de la milice romaine, en rapportant diverses comparaisons de la phalange avec la légion, je n'ai pas eu le courage de placer entre Polybe et Machiavel, un écrivain généralement aussi peu sensé que Julius Africanus (1).

Mais ce même écrivain acquiert quelque autorité à l'époque où nous sommes parvenus, s'il est vrai, comme cela est assez plausible, qu'il eut une grande part aux plans, à l'ordonnance et à l'armement des troupes conduites par l'empereur Alexandre-Sévère contre les Parthes, lesquels venoient de reprendre le nom de Perses, et le rendirent bientôt aussi fatal aux Romains que celui de Parthes.

---

(1) Il avoit écrit des ouvrages de magie, et il en recommande fortement la lecture dans son livre des *Cestes*, dont ce paragraphe contient un extrait. Je l'appelle Africanus, et non Africain, parce qu'ici ce n'est pas un nom de nation, un Africain de nation s'appelle d'ordinaire *afer*, le vent d'Afrique, *africus*; *africain* est devenu comme un nom propre des deux *Scipion*.

Les historiens ne sont pas d'accord touchant l'éclat et la solidité des avantages remportés par Alexandre-Sévère sur Artaxerce, restaurateur de l'empire des Perses; mais, s'il est permis de le regarder, selon l'inclination de chacun, comme plus ou moins victorieux, toujours est-il certain qu'il n'a pas été vaincu, ni l'empire ravagé par les Perses sous son règne, ce qui suffit pour donner quelque considération aux avis qui passent pour avoir eu de l'influence dans ses conseils. Or il est constant que les modifications indiquées par Julius Africanus eurent lieu; le goût de la milice grecque reprit plus que jamais, et le jeune empereur le favorisa avec beaucoup de chaleur.

Dans sa comparaison des armées et des armes grecques et romaines, Julius Africanus confond souvent les époques et brouille l'ordre des temps; quelquefois il attribue aux nouveaux Perses ses contemporains ce qui appartient aux Perses du siècle de Miltiade et de Thémistocle, et à ceux-ci ce qui appartient à ceux de son temps; il tombe dans la même confusion, pour ce qui regarde les Grecs et les Romains des différens âges historiques.

Après avoir, comme tous les écrivains qui ont parlé de l'armée romaine des temps postérieurs aux Antonins, déploré la négligence du

soldat pour les armes défensives, « si l'on s'avi-
» soit, dit-il, de revêtir les soldats romains de
» cuirasses et de casques à la Grecque, si on leur
» fournissoit des piques plus longues, si on les
» dressoit à lancer leur javelot avec plus de pré-
» cision, à *se battre chacun pour sa personne* (1);
» enfin si on les accoutumoit à se jeter dans
» l'occasion sur l'ennemi, en courant de toutes
» leurs forces et jusqu'à ce qu'ils fussent sous ses
» traits, on pourroit être assuré que jamais les
» Barbares ne leur résisteroient. »

Ces modifications furent adoptées; des troupes ainsi armées et équipées, on forma une sorte de grande phalange, qui, composée de six légions, égaloit et dépassoit même le nombre le plus haut auquel s'étoit élevée l'ancienne phalange grecque, en comptant l'armure pesante, la moyenne et la légère, c'est-à-dire les trois espèces de soldats que nous avons tant de fois présentés au lecteur sous les noms d'oplites, peltastes et psilites.

On voit que la milice n'est plus ni grecque ni romaine, ni phalange, ni légion; il reste à cet état militaire de s'avilir et d'achever de se cor-

---

(1) Voilà la force de la vérité, et un souvenir des bons temps de la légion; nous avons souvent insisté sur cette considération.

rompre après avoir achevé de se désorganiser; c'est ce qui devra arriver quand les mœurs de l'Orient prévaudront hautement, c'est ce qui arrivera encore avant l'époque de Végèce.

§ V.

De Dioclétien, de Constantin et des Résultats qu'entraîna pour la milice la translation du siége de l'empire.

Pendant un long espace de temps, les armées romaines se soutinrent, sous les empereurs sages et habiles, par leurs propres forces, sous les princes furieux ou ineptes, par l'habitude où étoit l'étranger de craindre les légions, sentiment aveugle et produit beaucoup moins par la probabilité des succès que les légions étoient actuellement capables d'obtenir, que par le souvenir de leurs anciens triomphes.

Mais bientôt la perte de la considération suivit la perte de la puissance, comme l'ombre s'efface quand le corps a disparu. Nous touchons à l'époque où l'on achetera la paix des ennemis de l'empire, c'est-à-dire qu'on leur paiera chèrement de courtes trèves à la suite desquelles on sera obligé de reprendre, malgré l'épuisement et l'abjection, et avec un désavantage toujours crois-

sant, les mêmes opérations militaires qu'on n'avoit pas osé poursuivre quand il restoit encore quelque vigueur et quelque dignité : conduite qui est le comble de la démence aussi bien que de la honte.

Dans cet état de choses, et dans le long affoiblissement qui le précéda, les succès mêmes, fortuitement obtenus, étoient sans fruit, on se ruinoit par les victoires; les guerres civiles et étrangères concouroient à dépeupler les provinces; les dévastations des Barbares les appauvrissoient; les abus, qu'on pallioit par intervalles, se reproduisoient bientôt avec plus de violence; les impôts se multiplioient d'autant plus qu'il restoit moins de ressources; les vexations des dépositaires du pouvoir, pour assouvir leur rapacité au milieu de la misère publique, produisoient le désespoir et cette dépopulation du centre de l'empire dont nous signalerons, avant de finir ce livre, les effets trop peu remarqués.

L'avilissement et la turpitude des Romains des temps vers lesquels nous avançons, ne sont que trop mis au jour dans le livre de ce même Julius Africanus qui faisoit goûter quelques bons conseils à Alexandre-Sévère; il emploie une grande partie de son ouvrage, à enseigner les moyens les plus lâches et les plus odieux comme les plus ab-

surdes, de faire périr l'ennemi *sans combattre* (1); ces moyens furent essayés; et de là la rage et le mépris des Barbares, qui produisit à son tour tant de cruautés de leur part, contre des Romains si peu semblables en effet à ceux du temps de Camille et de Fabricius, quand l'un renvoyoit aux Falisques leur maître d'école les mains liées derrière le dos, et que l'autre dénonçoit à Pyrrhus le médecin qui avoit offert de l'empoisonner.

Quelques éclairs avoient brillé et brilloient encore de temps en temps dans la nuit profonde, pour la milice romaine; les empereurs Probus, Claude second, Tacite, avoient successivement fait revivre la discipline; Aurélien avoit rendu surtout aux armées une grande mobilité; « il » portoit, dit Bayle, la guerre d'Orient en Occi-

(1) L'empoisonnement de l'eau, des alimens, de l'air même; toutes sortes de recettes ridicules ou infâmes pour effrayer les chevaux, pour se rendre insensible à la douleur des opérations chirurgicales; et enfin pour se donner du courage; ce dernier secret consiste à se procurer une petite pierre, qu'on trouve quelquefois dans l'estomac d'un coq, et à la porter sur soi dans le combat. *Julius Africanus* parle du dieu *Pan* comme influant beaucoup sur le succès des combats, et il n'a point l'air d'en parler ironiquement et pour exprimer ce que nous appelons encore *terreur panique*; c'est ce qui a fait croire à quelques-uns qu'il y avoit eu deux *Africanus*, l'un *Jules*, et l'autre *Sexte*, et que ce dernier étoit l'auteur des Cestes, et n'étoit pas chrétien.

» dent avec la même facilité que nous portons » nos armées d'Alsace en Flandre. »

Le révolution, qui fut opérée par Dioclétien et consommée par Constantin, ôta toute espérance de voir revenir les beaux jours de l'armée romaine.

Cette révolution ne fut point au profit d'une démocratie turbulente, comme celle de Marius, ni dans les intérêts privilégiés d'une aristocratie arrogante mais appuyée sur les anciennes lois, comme la contre-révolution que fit Sylla; elle ne fut point en faveur des légions comme la dictature de César; elle ne fut pas non plus comme les mouvemens qui eurent lieu sous ses successeurs, pour l'avantage exclusif des bandes prétoriennes. La révolution qu'opéra Dioclétien; que Constantin consomma, fut au profit d'une puissance nouvelle, ou du moins jusque-là à peu près étrangère aux mœurs de l'Europe, le palais (1); tout fut perdu sous le rapport militaire

(1) Auguste avoit vécu avec beaucoup de simplicité, ses successeurs avoient quelquefois étalé les folies d'un luxe inoui, d'une profusion fabuleuse; mais c'étoient des boutades qui n'avoient point organisé le faste. Plus anciennement, les rois de Macédoine et de Sparte étoient des généraux plus ou moins sobres personnellement, mais qui n'avoient point de magnificence régulière autour d'eux. Alexandre n'avoit été fastueux qu'en Asie.

quand on aima mieux être domestique du prince que primipile ou tribun de cohorte, et tout fut bien plus perdu encore quand le moindre habitué du palais devint, à son gré et d'emblée, primipile ou tribun de cohorte, sans avoir jamais porté l'épée ni le bouclier.

Avant Dioclétien, la condition des soldats étoit la plus heureuse, s'il peut y avoir pour un vrai soldat du bonheur sans vertu et sans gloire; depuis que les armées disposoient de la dignité impériale, et que prendre le parti des armes, c'étoit changer sa condition d'esclave contre celle d'oppresseur et de tyran, l'empire trouvoit toujours à sa disposition plus de milice qu'il n'en avoit besoin; mais, lorsque Dioclétien et Constantin, établissant et consolidant la puissance du palais, forcèrent en même temps les légions à l'obéissance, les armées n'étant plus en état de déposer les empereurs, de piller les peuples et de se faire donner des gratifications, le sort du soldat ne fut plus envié, personne ne voulut plus porter les armes; ainsi, l'empire dont les richesses s'épuisoient, manqua également de bras pour le défendre.

Les empereurs ayant été réduits à prendre des Barbares à leur solde, ces Barbares sentirent bientôt qu'ils faisoient toute la force de l'em-

pire; de mercenaires qu'ils étoient d'abord, ils voulurent devenir maîtres.

Ce fut au milieu de ces circonstances que le faste asiatique s'introduisit à la Cour des empereurs et coûta plus aux peuples que l'entretien des armées.

Constantin assura et completta la révolution faite par Dioclétien; il y mit le sceau par la translation du siége de l'empire; il rendit fixes les mœurs anti-romaines que Dioclétien avoit introduites, et empêcha que par le spectacle des anciens monumens, on pût désormais retourner vers l'imitation ou le souvenir même des anciennes vertus.

En vain les panégyristes de Constantin vantèrent la nouvelle capitale si heureusement placée sur le Bosphore, au milieu des deux mers, entre l'Europe et l'Asie; en vain ils déprimoient ces sept petites collines au fond de l'Italie, dans son terroir le plus infertile, au bord de ce ruisseau qui soutenoit à peine une barque : ce ruisseau s'appeloit le Tibre; ces monticules, c'étoient le Capitole, l'Aventin, le Janicule; sous ces portiques avoient passé en triomphe les dépouilles du monde; au lieu de cette vie et de cette voix des siècles, qui partout se faisoit sentir et entendre à Rome, les statues mêmes des vieux Romains transportées à Byzance, y étoient muettes;

l'écho du Mont-Vatican (1) ne répondoit plus aux cris de leurs enfans.

Sous ce rapport, la fameuse requête du préfet Symmaque est frappante de vérité.

Sous un autre rapport, la beauté constante du climat, l'extrême fertilité du sol, ne sont pas des avantages sans inconvéniens; ce n'est pas là où la nature est tout, c'est là où le travail de l'homme peut tout, que se place heureusement le siége de l'industrie humaine, celui du pouvoir et de la gloire.

Ces considérations ne sont rien moins qu'indifférentes à la prospérité militaire, elles y touchent au contraire par tous les points.

Les délices de l'Orient ont toujours tellement amolli ses habitans que chez eux l'honneur, le travail, la liberté, ont été de tout temps des dieux inconnus; leur courage et leur vertu s'éteignent à ce point au milieu des jouissances physiques, que pour ces hommes, chose étrange, la volupté est tout et la vie n'est rien : or ces dispositions de l'âme et du corps sont diamétrale-

---

(1) Horace parle à Mécène de cet écho du Vatican, qui avoit vraisemblablement contribué à donner ce nom à cette colline.

Redderet laudes tibi Vaticani
Montis imago.

ment opposées à celles qui doivent former l'homme de guerre.

D'un autre côté, il importe, quand un État est obligé ou qu'il s'est imposé l'obligation de répandre ses forces au-dehors, qu'il soit au-dedans, facile à gouverner, à contenir, à défendre : tel étoit l'avantage de l'Italie : la nature elle-même sembloit en avoir fait le centre des opérations militaires qui devoient subjuguer le monde alors connu; les obstacles, les avant-postes qui l'entouroient, la garantissoient du joug qu'elle préparoit aux autres régions. Rome pour sa sûreté, n'avoit à garder que les Alpes.

Les Alpes et la mer font de l'Italie un camp naturellement retranché; et ce qui en rend la conservation plus facile, c'est que le pays n'est pas propre à la grande guerre (telle qu'on l'entend aujourd'hui et telle qu'on ne l'a faite autrefois qu'en Asie); dans l'Italie supérieure le Pô, et ses nombreux affluens, l'Adige, les marais, coupent tellement les terres, qu'une petite armée peut aisément se défendre contre une armée d'invasion. Si un ennemi puissant et hardi franchissoit ces barrières, l'Apennin pouvoit servir de refuge aux Romains et de défense à l'Italie inférieure; ce fut là que Camille fit périr les Gaulois privés de retraite, et que Narsès, long-temps après et dans des circonstances bien différentes,

remporta sur Totila une victoire si décisive (1).

Autant Rome et l'Italie sembloient propres à être le siége des dominateurs du monde, autant Byzance étoit peu faite pour conserver cette puissance : à Byzance, il n'y avoit de centre et de rempart que les murailles et le château des Sept Tours; les peuples qui entouroient la nouvelle Rome n'étoient pas des Albains, des Sammites, des Volsques, depuis long-temps fondus et incorporés avec les Romains, solidaires de leur gloire et de moitié dans leur existence. Qu'avoient de commun des Scythes, des Sarmates, des Esclavons, avec les Romains? Ils étoient aux portes de leur capitale; l'Hèbre (2), le Danube même ou le Tanaïs étoient-ils des barrières comme les monts et les mers de la Péninsule italique?

Tout se réunissoit donc contre la puissance

(1) L'état de l'Italie moderne ne prouve rien contre les raisonnemens appliqués à l'ancienne Italie ; outre les grands déplacemens produits par la découverte du Nouveau-Monde, pour se défendre comme pour attaquer, l'Italie manque d'un point central de retraite et de départ; l'Espagne est, sous quelques rapports, dans la même position que l'Italie ; les montagnes qui séparent le Portugal du reste de la Péninsule, y jouent le même rôle que les Apennins en Italie.

(2) *OEagrius Hebrus*, aujourd'hui *Mariza*, qui passe à Andrinople.

militaire du nouvel empire, dans l'État et dans l'armée, dans la géographie et dans les mœurs; ce fut alors qu'on chercha, pour soutenir cette puissance, des moyens de détail et d'exécution qui achevèrent de la corrompre, au lieu de la renforcer.

§ VI.

De l'Introduction des Machines dans la Légion.

Toutes ces machines se réduisoient, dans le fait, à deux grands *engins*, qui changeoient beaucoup plus de dimension, et surtout de nom, qu'ils ne varioient réellement dans leurs formes essentielles.

L'un de ces instrumens étoit une énorme arbalète portée sur un chariot et montée par un fort tourniquet, dont le trait étoit lancé droit devant lui et horizontalement, avec une impulsion très-rapide. Cette machine diversement modifiée portoit les noms d'*arbalète à roue* ou *grande arbalète*, de *manubaliste* ou *petite baliste*, de *scorpion*, etc.

Urbicius dit que la portée de cette machine, construite dans les dimensions les plus usitées, étoit égale à trois portées de traits ou de fleches lancés de main d'homme (1).

(1) L'empereur Napoléon a fait faire, par curiosité, à Paris

L'autre instrument, propre à lancer des pierres, des boules de plomb ou de fer, consistoit principalement en une forte détente, qui déterminoit le mouvement de jaculation d'une espèce de cuiller à pot, dont la cavité contenoit le projectile : elle étoit connue sous les noms de *grande baliste, catapulte, onagre*, etc.

C'étoient là les machines les plus portatives. On plaçoit les premières sur les flancs des troupes en bataille : elles avoient besoin d'être découvertes, puisqu'elles lançoient leurs traits sur une ligne parallèle à l'horizon et à hauteur d'homme; les autres pouvoient être derrière les corps, car elles poussoient leurs projectiles par une parabole élevée fort au-dessus des troupes qui les couvroient. Arrien, dans un fragment de manœuvre contre les Alains rédigé en forme d'ordre du jour, indique la place de ces machines derrière l'infanterie.

Cette sorte d'artillerie ne laissoit pas d'être redoutable; mais elle étoit, sans comparaison, moins efficace et plus embarrassante que la nôtre, quoi qu'en puisse dire le Père Daniel, qui,

---

même, l'essai de machines construites sur ce qu'on a cru être le modèle des Anciens : l'effet en a été misérable et au-dessous de tout ce que les plus grands contempteurs de l'artillerie ancienne pouvoient penser de ses effets.

dans son *Histoire de la Milice française*, soutient la thèse contraire d'une manière savante et ingénieuse; mais c'est un paradoxe qu'il est impossible de faire triompher aux yeux du bon sens et de la bonne foi.

Polybe ne parle point des machines attachées aux légions, du moins, en campagne; il n'en fait mention que pour les attaques ou défenses de retranchemens, les passages de rivières, et surtout les siéges à faire ou à soutenir (1). Nous en dirons quelques mots sous ce rapport à la fin de notre quatrième livre, en comparant les effets de cette artillerie à ceux de l'artillerie moderne.

Les machines furent attachées d'une manière permanente aux légions, sous les successeurs d'Auguste, quand les légions, stationnées à demeure sur les frontières, organisèrent des camps

---

(1) Les villes peu à portée d'être promptement secourues par les armées contre un coup de main, étoient surtout pourvues de machines; il paroît que, depuis la descente des Cimbres en Provence, Marseille étoit en ce genre un arsenal formidable. César dit qu'il y avoit dans cette place un *si grand appareil de choses nécessaires à la défense, et une si grande quantité de machines*, que nulle galerie de claies ne fut suffisante pour résister à *leur nombre* et à *leur impétuosité*; il y en avoit qui lançoient d'en haut des chevrons de douze pieds de long, armés par le bout d'une pointe de fer, qui perçoient quatre rangs de claies, et s'enfonçoient encore dans la terre, etc., etc. César n'a pas coutume d'atténuer dans ses récits les difficultés qu'il rencontre; mais, ici, tout est vraisemblable.

qui ressemblèrent à des villes fortifiées. Ces machines furent d'abord destinées à défendre ces nouvelles forteresses, qu'on attaquoit également avec des machines. Les Bataves assiégeant un camp romain, voulurent en approcher avec une tour construite à leur manière, mais les Balistes renversèrent leur grossier ouvrage à coups de pierre (1). On imagina par la suite de les faire marcher avec les légions. C'est cette innovation qu'on a regardée comme une des causes les plus efficaces de l'abâtardissement de la milice.

Tacite est le premier historien qui parle positivement d'une baliste attachée à une légion; il vante celle de la quinzième légion, si forte, dit-il, qu'elle renversoit des files entières avec de grosses pierres. Ce fut surtout après la translation du siége de l'empire, que devint excessif, dans les armées romaines, l'abus de l'art balistique, originaire de l'Asie.

Les historiens du Bas-Empire insistent beaucoup sur l'effet des machines. Anne Comnène s'extasie sur le succès de leur jeu : il paroît que c'étoit le génie des Grecs de cette époque.

Déjà, du temps de Végèce, époque qui n'étoit encore que le commencement de ce second empire, les machines étoient bien multipliées.

« La légion, dit-il, est munie de balistes mon-

(1) *Excussa balistis saxa stravêre informe opus.*

» tées sur des affûts roulans, traînées par des » mulets, et servies chacune par une cham» brée (1), c'est-à-dire onze soldats de la centurie » à qui elle appartient.

» Chaque centurie a sa baliste; on ne s'en sert » pas seulement pour la défense des camps, on » les place aussi sur les champs de bataille, der» rière les pesamment armés. »

Il y avoit, à ce compte, cinquante-cinq balistes (petites balistes ou manubalistes) dans une légion (2) : il y avoit de plus dix onagres (ou grandes balistes), un par cohorte, qu'on faisoit traîner sur des chariots attelés avec des bœufs.

Les plus grosses machines se démontoient en trois assemblages principaux qu'il suffisoit de séparer.

Ces détails succincts donneront une idée assez exacte de la balistique de campagne; c'est le ré-

(1) Ainsi les vélites incorporés aux chambrées, ne comptoient pas pour le service des machines, cela se conçoit à merveille, puisque leur place n'étoit point, en ligne, avec le corps dans lequel ils comptoient administrativement et pour la subsistance.

(2) A cause de la cohorte milliaire qui étoit double, ce qu'il est bon d'observer pour ne pas trouver singulière la disproportion relative des balistes qui étoient réparties par centurie, et des onagres qui l'étoient par cohorte; ces balistes étoient des balistes de campagne, de petites balistes ou manubalistes; de plus grandes faisoient le même service que les onagres, de plus grandes encore servoient aux siéges.

sumé de ce qu'on peut recueillir de plus clair des monumens anciens : toujours fidèles à notre système de chercher l'essence et la puissance de l'art, son histoire même et ses principes dans l'homme, dans la manière de le choisir, de l'armer, de l'exercer et surtout de l'animer, c'est à dessein que nous ne nous étendons point, au-delà du besoin de notre histoire, sur cette partie de l'art des anciens la moins noble, la plus surannée, et pour nous la plus inutile de toutes. Ce que nous avons voulu principalement indiquer, ce qui entre essentiellement dans notre plan, c'est que l'introduction des machines de guerre dans les armées, a été pour beaucoup dans leur dégénération et leur décadence; qu'elle a été effet et cause par les craintes qu'elle supposoit, par les embarras qu'elle entraînoit, et en détruisant la mobilité si précieuse à la guerre (1).

(1) A mesure qu'on s'éloigne des vrais principes, disoit Maizeroy vers le milieu du dernier siècle, les inventions se multiplient. Chez les Grecs du Bas-Empire, où il n'y avoit plus ni zèle ni vertu, on croyoit réparer le mal par tout ce que l'imagination peut suggérer pour la destruction de l'humanité....... Lorsqu'on donne toute sa confiance aux machines meurtrières, dit-il encore, c'est une preuve de la crainte qu'on a de combattre, cette crainte est l'effet de deux causes, le défaut de discipline ou celui des armes, etc... Nous ne sommes pas les premiers à dire la vérité sur des effets trop prônés, puissions-nous être plus heureux que ceux qui l'ont proclamée avant nous.

CHAPITRE III.

État de Dégénération du militaire romain constaté par Végèce.

§ Ier

De l'Epoque à laquelle Végèce écrivoit; du Caractère et du But de son ouvrage.

Végèce n'offre pas, comme Polybe, la garantie de ce qu'il a fait et de ce qu'il a vu à l'appui de ce qu'il écrit et de ce qu'il conseille.

Il paroîtra, sans doute, inférieur en tout à Polybe, si l'on cherche le profit qui peut résulter pour le lecteur, des vues et des observations personnelles de l'écrivain; mais il est très-utile à consulter, et très-propre à nous instruire sur les faits matériels, sur l'état de choses qui existoit officiellement de son temps, sur les inconvéniens que les hommes éclairés et bien intentionnés y apercevoient.

Son travail fut entrepris par ordre de Valentinien second, il recueillit ce qu'il trouva de plus précieux dans les écrits de ses devanciers

sur la discipline militaire (ce nom comprend tout l'art chez les anciens), depuis les premiers jours de cette discipline jusqu'à lui ; « afin, » dit-il, que ceux qui étoient chargés de former » les jeunes guerriers pussent rétablir l'honneur » de la milice romaine, par l'exemple et l'imi-» tation des vertus antiques. »

Végèce a pris pour guides les Grecs d'abord, et parmi les Romains, outre les écrits qui nous sont parvenus, ceux de Caton, de Cornélius-Celsus, de Paternus qu'il appelle profond sur les matières de guerre ; il s'est aidé surtout des ordonnances et des réglemens d'Auguste, de Trajan, d'Adrien ; il donne son ouvrage pour un commentaire de ces précieux documens, un extrait et un triage de ces importans matériaux.

Avec ces secours, il comparoit ce que la discipline avoit été dans les temps anciens, et ce qu'elle fut depuis ; ses triomphes passés et ses vices actuels le frappoient également ; il examina les uns et les autres dans toutes les parties de la science militaire.

On étoit en paix à l'époque où il écrivoit ; et cette circonstance lui inspire le passage suivant :

« Souvenons-nous, dit-il, qu'il s'étoit écoulé vingt années de paix après la première guerre

Punique; les Romains, qui jusqu'alors avoient toujours été vainqueurs (1), se trouvèrent si énervés par l'oisiveté et l'oubli des armes que, dans la seconde guerre Punique, ils ne purent pas balancer les succès d'Annibal; ce ne fut qu'après la perte de plusieurs consuls, de plusieurs généraux et de nombreuses armées, qu'ayant repris l'usage des armes et s'étant formés de nouveau par l'exercice, ils parvinrent à ressaisir la victoire. »

Ces conseils de Végèce sont applicables à tous les temps et ne doivent pas être perdus pour nous; il est vrai que, dans l'oisiveté de la paix, on se rouille moins aujourd'hui qu'autrefois, parce que le maniement des armes à feu est moins rude, qu'il est plus facile de s'y entretenir toujours exercé : toutefois il est indispensable de conserver l'habitude ou du moins les traditions de la fatigue et de la discipline, de se retracer les images du bruit et du danger; le problême à résoudre, en nos temps modernes, est de con-

(1) Pas toujours contre les Samnites, les Gaulois, etc; nous avons remarqué que les *accidens* de la guerre n'ont pas plus favorisé les Romains que les autres peuples. Ce qui les a fait triompher, c'est le véritable esprit de la guerre, c'est la persévérance de cet esprit, et quand elle a cessé, ils ont été livrés à la fortune et semblables aux autres peuples.

cilier les besoins de la civilisation avec les prévoyances de la guerre malheureusement inhérente à cette civilisation même. La guerre étant un mal nécessaire, un accident fréquent et inévitable, il importe sans doute au bien de la société, de l'humanité même, d'y être toujours préparé; c'est à quoi la raison ordonne de restreindre le système que semble énoncer Végèce sur la nécessité de faire souvent et long-temps la guerre, et les considérations dont il l'appuie.

§ II.

Idée générale et sommaire de l'ouvrage de Végèce; Premier livre.

Végèce suit, dans la distribution de sa matière, un ordre également simple et judicieux, que plusieurs écrivains militaires ont imité de lui, et que lui même imite de Xénophon (1).

La difficulté n'est pas de suivre de manière ou d'autre une marche si naturelle et qui se présente d'abord; il ne suffit pas de parcourir successivement les différens degrés de formation, les diverses nuances d'instruction et d'exercice; le mérite consiste à fixer, à limiter ces divisions

(1) Dans la Cyropédie.

avec justesse, et d'après le raisonnement plutôt que d'après l'usage. Il faut, avec réflexion et en connoissance de cause, poser les bornes et justifier l'importance qu'on attache à ces démarcations, expliquer d'une manière satisfaisante pourquoi on part de tel point, pourquoi on s'arrête à tel autre; il faut beaucoup consulter la nature et l'essence des choses, afin d'y trouver l'indication de ces temps d'arrêt, de ces points de repos et de départ.

Faire au hasard cette division de la matière ou suivre, en la faisant, quelques traditions dont on ne se rend point compte, c'est chose aisée sans doute; la raisonner, la motiver, est une étude grave autant qu'utile; ces considérations et ces conditions nécessaires à toute composition étoient bonnes à présenter, quand nous abordons pour la première fois l'analyse d'un ouvrage militaire proprement didactique : le lecteur pourra juger, d'après ces données s'il croit devoir les admettre, tous les livres de ce genre dont nous serons dans le cas de lui offrir l'analyse ou de lui conseiller la lecture.

Végèce établit d'abord, en principe, que l'art fait plus que la nature; que l'exercice et les institutions ont donné aux Romains dans la guerre, une supériorité que la nature leur avoit

refusée. Nous avons déjà cité, à ce sujet, le passage le plus remarquable de son livre (1).

Pour arriver à la perfection de cet art, c'est-à-dire à son plus haut degré d'utilité, dans toutes ses parties, il faut d'abord bien choisir le soldat, l'instruire, le former, l'animer d'un bon esprit, lui offrir une double perspective de peines et de récompenses, d'objets d'encouragement et de crainte, le soumettre à un régime sain et propre à conserver et à accroître ses forces physiques.

Tous les exercices, toutes les manœuvres de détail, tout ce qui se fait dans la chambrée, dans la centurie, dans la cohorte, toute l'instruction individuelle, toute la police intérieure; tels sont les objets du premier livre de Végèce; il y exhale, en toute occasion, et l'on pourroit dire, à tout propos, d'amères plaintes sur l'espèce d'hommes qui, de son temps, étoit admise à l'honneur de composer la légion.

---

(1) Voyez livre II, chapitre III, paragraphe Ier.

§ III.

Du second livre de Végèce ; Avilissement du soldat romain ; Sermens qui avoient succédé au serment légionaire primitif ; Texte de celui du Bas-Empire ; Multiplicité des grades, des fonctions ou des titres qui en supposent dans la Légion.

Dans son second livre, Végèce passe à un degré plus élevé d'organisation, à des lois de police plus importantes ; c'est là qu'on voit le soldat ignominieusement enchaîné à ses drapeaux par une marque corporelle ineffaçable dont n'avoient pas eu besoin les soldats de la république, dont ses chefs n'avoient pas eu l'idée.

Il rapporte un serment militaire qui ne ressemble pas plus à l'ancien serment des légions que la bravoure et la fidélité des soldats romains du temps des guerres Puniques, à la félonie et à la lâcheté des légionaires du Bas-Empire.

Dans ces sortes d'actes, s'empreint l'esprit des différens temps ; il n'est point hors de propos de ramener un instant notre attention sur cet objet.

Nous avons rapporté, en son lieu, le serment noble et simple dont Polybe fait mention. Nous

n'y avons ajouté qu'un mot, nous ne l'avons considéré que sous un seul point de vue (1).

Dans le *sacramentum militare* de Tite-Live, il n'est question pour le soldat que de rejoindre les drapeaux et de ne plus les quitter.

Il y avoit ensuite le serment de camarades, c'est-à-dire de soldats entre eux, l'assurance réciproque qu'il se donnoient les uns aux autres (2).

Le serment que Scipion fit prêter après la déroute de Cannes, fut un serment d'enthousiasme et d'élan patriotique; il juroit et faisoit jurer, sous peine de mort, de rester à Rome, de ne point abandonner le Capitole, à qui de si grandes destinées étoient promises (3).

Le serment que les généraux grecs firent prêter aux soldats, la veille de la bataille de Platée, est encore un serment de circonstance dans lequel respire toute la violence de leur situation, que nous avons présentée dans le premier livre de cette histoire.

« Je ne préfèrerai point, dit ce serment, la vie à » la liberté, je n'abandonnerai mes chefs ni pen-

---

(1) Voyez chapitre II, paragraphe II du deuxième livre.

(2) Voyez chapitre II, paragraphe VIII du deuxième livre, au sujet de la signification du mot manipule.

(3) Il y avoit des avis pour aller établir à Véies le siége de l'empire.

» dant leur vie ni après leur mort; je donnerai la
» sépulture à ceux des alliés qui périront dans la
» bataille; après la victoire je ne renverserai au-
» cune des villes qui auront combattu pour la
» Grèce, et je décimerai toutes les cités qui se seront
» jointes à l'ennemi; loin de rétablir les temples
» qu'il a brûlés ou détruits, je veux que leurs
» ruines subsistent pour rappeler sans cesse à nos
» neveux la fureur impie des Barbares. »

L'auteur de l'article, *sermens des soldats*, dans l'Encyclopédie, en forme un de ce qu'il croit avoir recueilli de Polybe, de Denis d'Halicarnasse, de Tite-Live, de Tacite, etc; il le suppose ainsi libellé :

« Je jure d'obéir à (le nom du général), d'exécuter ses ordres, de le suivre quelque part qu'il me conduise, de ne jamais abandonner les drapeaux, *de ne point prendre la fuite*, de ne *point sortir de mon rang ;* je promets aussi d'être fidèle au sénat et au peuple romain, et de ne rien faire au préjudice de la fidélité qui lui est due. »

Il y a des parties absurdes dans la rédaction de ce serment, comme *de ne point prendre la fuite,* etc. Dans un serment militaire on ne doit pas même en admettre la possibilité; il y a d'autres parties qui visiblement n'ont pu être introduites que quand les généraux voulurent avoir des soldats

à eux, et qu'on avoua la crainte qu'ils ne fussent plus ceux de la république.

Sous la constitution impériale, il n'étoit plus question que de l'empereur. Cependant, quoique dans le serment on eût cessé de faire mention du sénat et du peuple, leur nom étoit encore demeuré sur les drapeaux : ce fut Constantin qui le fit ôter le premier, pour y mettre le monogramme du Christ. Julien fit reparoître sur les drapeaux les lettres initiales qui désignoient le sénat et le peuple romain : S. P. Q. R. (1); mais, à sa mort, elles disparurent pour jamais.

Les empereurs faisoient renouveler le serment des soldats au 1er janvier, à l'anniversaire de leur naissance, etc.; et surtout ils le faisoient renouveler, avec plus de solennité, de dix en dix ans, à compter du premier jour de leur principat (2), et alors ils ne manquoient pas de faire aux soldats les mêmes largesses qu'à leur avènement.

Voici le serment que Végèce rapporte :

Les soldats jurent, dit-il, par Dieu, par le

---

(1) *Senatus Populusque Romanus.*

(2) Sans doute en mémoire de ce que Auguste s'étoit fait confirmer tous les dix ans par le sénat dans l'exercice de l'autorité impériale.

Christ et par l'Esprit saint, par la majesté de l'empereur, qui, après Dieu, doit être le premier objet de l'amour et de la vénération des peuples, de faire *de bon cœur* tout ce que l'empereur leur commandera, *de ne jamais déserter,* et *de sacrifier leur vie pour l'empire.*

Que jureroient donc des guerriers, s'ils ne juroient pas de faire leur devoir jusqu'à la mort?

Il n'étoit pas inutile de s'étendre un peu sur ces détails, minutieux mais caractéristiques. Il est bon de se préparer à toutes les misères qui vont suivre et s'aggraver pendant une longue série de siècles.

C'est dans ce même second livre qu'on trouve l'indication de presque toutes les institutions nouvelles, et surtout cette variété de grades et d'emplois, cette fastidieuse multiplicité de dénominations, qui est toujours le signe et le *dictionnaire* des dégénérations.

Voici un échantillon de cette ridicule nomenclature. Toutes ces appellations ne seront pas faciles à traduire d'une manière précise et intelligible; la plupart du temps, cependant, on reconnoîtra aisément ce qui désigne un emploi

quelconque plus ou moins servile ou militaire, ou une simple nuance honorifique, ou une expectative, ou enfin un commandement plus ou moins important.

On distinguoit donc les officiers inférieurs et les soldats de la légion, outre les titres et emplois connus de tout temps, en *ordinarii*, *augustales*, *flaviales* (1), *optiones*, *tesserarii*, *campigeri*, *antesignani*, *metatores*, *beneficiarii*, *librarii*, *armaturæ duplares*, *armaturæ simplares*, *candidati duplares*, *canditati simplares*, *principales*, *privilegiati*, *munifices*, etc.

Quelques-uns de ces titres sont doubles, et désignent la même chose, ce qui est un abus de plus. Je ne fais point de mention des titres qui désignent une fonction particulière, comme les

(1) La flatterie avoit, pour ainsi dire, consacré certains soldats à la famille *Julia*, sous le nom d'*Augustales*. Cette flatterie s'étoit renouvelée sous le nom de *Flaviales*, pour la famille *Flavia* qui étoit celle de *Constantin*. Nous nous dispensons de traduire ces titres. On peut en voir les traductions dans celles du livre de Végèce. Elles n'expliqueront pas grand chose, et d'ailleurs nous ne prétendons pas discuter la signification de chacun, mais faire ressortir l'abus de tous. Cet abus consiste surtout en ce que, comme distinctions, ils sont beaucoup trop multipliés, et, comme emplois, ils désignent des fonctions auxquelles tous les soldats de l'ancienne légion étoient propres.

porte-enseignes ou vexillaires, distingués en *signiferi*, *imaginarii*, *aquiliferi*, *draconarii*, etc., ni des musiciens de toutes les sortes, *tubicines*, *cornicines*, *buccinatores*, etc.

Il est bon de remarquer également que cette nomenclature n'a point, comme la nomenclature grecque, l'ordre et l'emplacement pour motif et pour signification : ce sont, ou des fonctions abusivement spéciales, et qui devroient, au besoin, appartenir à tous, ou des distinctions, des faveurs, des priviléges, dont la profusion, non moins abusive, a remplacé la simplicité, la sobriété primitive de l'organisation légionaire. A quel degré infime est donc descendu le soldat qui n'appartient à aucune de ces distinctions, quand il y en a un si grand nombre? Ce n'est pas là un motif raisonnable d'émulation, c'est seulement un prétexte pour être toujours inquiet et mécontent.

Une longue échelle de grades nécessaires amène nécessairement aussi le règne d'une intrigue toujours active, toujours en haleine, là où elle devroit être le plus étrangère, dans un camp, dans une armée : c'est un mal auquel on n'a jamais fait assez d'attention. Avec cette filière, cette multiplicité de grades et d'exigeances, un homme n'est jamais long-temps à la place qu'il remplit bien; il faut le punir pour le con-

server, ou nuire au service pour le récompenser. Si un homme de mérite, pour une cause quelconque, même pour avoir oublié son intérêt en faveur de son devoir, manque un seul échelon, une première injustice sera consacrée par d'autres; il est pour toujours en arrière; car l'intrigant qui aura fait un pas à propos ne perdra plus son avantage. Cet ordre de choses, ou plutôt ce désordre organisé, est également funeste à l'autorité qu'il entrave, au mérite qu'il décourage, au service qu'il fait manquer. Il a été introduit dans l'administration par des hommes foibles et d'une petite portée d'esprit, incapables de concevoir et de bien fixer les fonctions essentielles et réellement différentes dans le service militaire. Pour échapper ou pour répondre à une obsession continuelle, ils se sont fait des règles minutieuses, qu'ils sont sans cesse forcés de violer, mais ce n'est jamais en faveur du mérite.

L'abus de ce travail continuel d'avancement, toujours stérile et tracassier, même quand il n'est pas positivement nuisible, est un des grands fléaux des armées permanentes. On se souvient que les Grecs, au milieu d'une nombreuse distinction d'emplois, n'avoient, au fait, que trois classes d'officiers, marquées par la différence de la paye. Les généraux ou stratèges formoient la première, les officiers qui commandoient hors

du rang des subdivisions de la phalange formoient la seconde, et la troisième se composoit de tout ce qui étoit dans le rang, commandant ou commandé. Rien de plus raisonnable que cette simplicité, rien qui prêtât moins à une petite et fatigante ambition.

Revenons aux Romains du Bas-Empire et à la légion de Végèce : tous les abus y existent dans les hautes fonctions comme dans les fonctions inférieures : on y trouve des officiers par commissions temporaires, commandant à la place des tribuns; un préfet de la légion, un préfet du camp, un préfet des ouvriers, toutes charges et dénominations inconnues dans les bons temps de la milice.

Plutarque, dans la vie de Marius, parle bien d'un Turpilius, intendant des ouvriers sous Métellus; mais il paroît que c'étoit pour toute l'armée, que c'étoit une fonction spéciale et temporaire, et surtout qu'elle n'étoit pas mise à coté des premiers emplois de la légion. On conçoit que la multiplicité indiscrète et honteuse des machines de guerre, qui ôta toute mobilité aux troupes, donna à ces fonctions une grande importance; mais cela même est un signe comme un effet de la décadence.

Le préfet du camp n'a point d'utilité qui lui soit propre; mais il fait, par commissions spé-

ciales, les fonctions les plus importantes à défaut des titulaires, lesquels n'ont plus que ce que nous appelons de nos jours une *sinécure* : c'est toujours le même caractère de relâchement et de corruption.

Enfin, Végèce nous présente, le premier, cette cohorte milliaire, dont nous avons vu la date, dont nous avons cherché la place et dans laquelle il nous apprend que se réfugioient les images du prince et l'aigle de la légion, qui ne trouvoient plus de sûreté dans les autres cohortes.

Certes, ce n'est plus là cette légion où chaque individu étoit une puissance, chaque poste une dignité, où chacun combattoit pour lui-même, où tout homme en valoit un autre, d'où sortoit partout l'attaque, où se trouvoit partout la résistance : la confiance a passé de la volonté de l'homme à la disposition physique des masses et à la puissance aveugle des machines.

Végèce vante et regrette le mode de l'ancien avancement, cette sympathie entre la cavalerie et l'infanterie de la légion remplacée, de son temps, par une antipathie déplorable et une rivalité ridicule; il regrette cette justice exacte, cette sage rotation dont ne laissent aucune trace le caprice, la faveur, la création arbitraire des commissions de commandement et la création plus déplorable encore de nouveaux et inutiles emplois.

§ IV.

Du troisième Livre de Végèce et de l'importance qu'on lui a donnée; des deux suivans et de leur inutilité reconnue pour nous; de la Légion du temps de Végèce.

Dans le troisième livre, Végèce aborde des questions plus élevées, l'organisation des armées par élémens plus considérables, les précautions sanitaires pour les conserver, les soins pour les nourrir, l'esprit qui doit les animer, et comment il doit aller des chefs aux soldats; la capacité et les qualités personnelles des chefs; ce qui, chez eux, doit imposer, ce qui doit prévenir la licence des subordonnés. En passant, il s'étend sur les signaux, leurs nuances, leur complication, leur classification en vocaux, demi-vocaux et muets; cet article est empreint de la subtilité grecque, qui avoit remplacé, en effet, la simplicité romaine.

Viennent ensuite les rapports des corps armés avec le terrain, ses diversités et ses circonstances; les passages de rivières, la prévoyance même des phénomènes de la nature, ou du moins des accidens qui sortent de l'ordre commun et journalier.

Le quatrième livre est réservé aux fortifications en usage de son temps; le cinquième à la marine.

Ce quatrième et ce cinquième livres sont de peu d'intérêt et de nulle utilité pour nous : c'est sur le troisième qu'il importe au but de cet ouvrage de fixer, pendant quelques instans, notre attention.

Nous allons d'abord extraire, de divers passages de notre auteur, la formation en bataille de la légion, telle qu'elle étoit de son temps.

Il y avoit deux lignes de cohortes, et chacune se composoit de divers rangs de combattans.

La première ligne étoit formée de deux rangs, un de princes, ou du moins de soldats à peu près semblables à ceux qu'autrefois on avoit appelés ainsi ; c'étoient des hommes pesamment armés, soldats d'élite, autant qu'il en pouvoit rester après les triaires ou ceux qui les remplaçoient, et surtout après la cohorte milliaire.

Le second rang se formoit d'archers, cuirassés, armés de javelots et de lances, passant aussi pour soldats choisis, mais sur une classe différente, et se rapprochant de l'espèce d'hommes dont se formoient les anciens vélites.

Derrière eux, il place deux rangs d'un nouveau genre de vélites, seconde ligne mobile et momentanée, puisque ceux qui la composent sont destinés à se répandre, dans l'occasion, en avant du front et sur les flancs.

Il forme ensuite, ce qui étoit inconnu à l'an-

cienne milice, un rang de machines de guerre, entre lesquelles il intercalle des frondeurs et des arbalètiers de toute espèce et de jeunes soldats presque sans armes, lançant le javelot, ou, si l'on veut, des pierres avec la main; rien ne paroît plus misérable que la composition de ces *additi*, qui répondent assez mal aux anciens *accenses* ou vélites au temps de leur création; ceux-ci sont évidemment destinés à défendre l'accès des machines (1).

Enfin viennent les triaires, sur lesquels on compte comme réserve, et qui, effectivement, sont hors ligne.

Telle est la masse indigeste, l'incohérente réunion d'élémens à laquelle on donnoit, du temps de Végèce, le nom de légion.

Ce n'est, ni celle des Scipion, avec ses manipules en échiquier et quelquefois en ligne per-

(1) La raison veut, et ce que dit ailleurs Végèce en parlant des machines confirme cette opinion, que cette ligne de machines ne soit que celle des onagres qui jetoient leurs projectiles en paraboles; les manubalistes ou petites balistes devoient être, par la nature de leur ligne de tir, dans les intervalles des cohortes. Nous supposons, à peu près à la hauteur des deux premiers rangs, un peu en arrière, deux rangs de manubalistes; celui de droite, de trois par cohorte, celui de gauche de deux. L'inspection de la planche où nous figurons la légion de Végèce, explique les détails de ces traditions ou de ces conjectures.

Pl 9.

5.me et dernier Etat de la Légion. voir pages 89. 329. 359. et l'explic.on de la Planche à la fin du vol.

9 8 7

6

1 2 3 3 5 4

1 2 3 3 5 4

pendiculaire, ni celle de Marius, avec ses cohortes, qui ont succédé aux manipules, ni celle que nous avons supposée aux Antonins, avec la cohorte milliaire seule en première ligne. Végèce dit positivement qu'il n'y avoit que deux lignes, de cinq cohortes chacune. Ainsi, c'étoit chaque ligne de cohortes qui étoit formée comme nous venons de le voir; la cohorte milliaire étoit à la droite de la première ligne; mais Végèce ajoute qu'on en faisoit souvent deux. Quoiqu'on fût bien absurde, de son temps, dans tout ce qui étoit formation militaire, on ne l'étoit vraisemblablement pas assez pour ne pas former presque toujours ces deux cohortes milliaires; alors la légion, forte d'un peu plus de six mille hommes, en avoit à peu près trois mille cinq cents à la première ligne, et environ deux mille cinq cents à la seconde.

On peut croire aussi qu'il n'y avoit réellement qu'une cohorte milliaire, mais qu'on la partageoit en deux, pour garder les deux flancs de la ligne de bataille. Alors il y avoit la valeur de six cohortes ordinaires en première ligne, et cinq à la seconde.

Il est une foule de détails et de circonstances qui seroient nécessaires à la parfaite intelligence de la légion de Végèce, et qu'il est impossible de recueillir, d'une manière précise, de la lec-

ture et de l'étude même soigneuse de son texte, toujours par la même raison de cette préoccupation qui fait qu'on suppose le lecteur aussi instruit que soi-même de ce qu'on a sous les yeux, et qu'un écrivain explique soigneusement ses opinions et glisse sur les faits, qui en sont cependant la base.

Ce qui est évident, c'est que la légion n'en a plus que le nom. Elle s'est métamorphosée en phalange sous Alexandre-Sévère, et s'est rangée dans un ordre très-profond; de cet ordre elle a repassé peu à peu à un ordre mince, non tel qu'il existoit dans les parties mobiles et distinctes de la légion ancienne, mais tel que l'a produit l'introduction des armes de jet et des machines balistiques. La présence de ces machines doit porter sans cesse le trouble et la confusion dans toutes les lignes, dans tous les rangs de la légion, par la difficulté d'en suivre les mouvemens, par la facilité avec laquelle ces machines devenoient la proie de l'ennemi, dont elles étoient naturellement les points de mire; difficilement elles pouvoient le tenir long-temps à une grande distance : dès qu'il s'approchoit, elles ne pouvoient plus rien sur lui. Ne voit-on pas, comme écrit dans le chaos de cette bizarre formation, le triomphe prochain des Barbares sur des Romains si différens de leurs ancêtres?

CHAPITRE IV.

Systèmes tactiques de Végèce : ses Maximes stratégiques.

§ Ier.

Texte du dix-neuvième Chapitre du troisième Livre de Végèce : des Ordres de bataille.

Voici le texte de ce chapitre de Végèce, qui passe pour le plus savant de son livre.

« On compte sept ordres de batailles.

» Le premier en carré long, présentant la plus
» grande face à l'ennemi, est presque le seul
» qu'on pratique aujourd'hui (1).

» Les habiles militaires ne le trouvent cepen-

(1) Ceci confirme dès l'abord les observations que nous avons faites sur la légion que décrit Végèce ; ce qui décide la préférence pour cet ordre primitif et dénué d'art, ce qui motive son immobilité, ce sont sans doute ces machines de guerre, dont la séparation d'avec les hommes est si facile et doit causer la déroute de la troupe informe dont nous venons de voir l'ordonnance. Ce terrain fort étendu dont parle Végèce, montre la vérité de notre conjecture sur l'emplacement des machines.

» dant pas le meilleur, parce que l'armée, occu- » pant dans sa longueur un terrain fort étendu, » et sujet par conséquent à des inégalités, court » risque d'y être aisément enfoncée.

» D'ailleurs, si l'ennemi vous est assez supé- » rieur en nombre pour vous déborder à l'une » de vos ailes, il la prendra en flanc et l'enve- » loppera, si vous n'avez l'attention d'y porter » promptement quelques troupes de la réserve » qui soutiennent le premier choc.

» Cet ordre ne convient donc que lorsqu'à la » tête d'une armée plus brave et plus nombreuse » que celle de l'ennemi, on peut le prendre à » ses deux flancs et en front en même temps, et, » pour ainsi dire, l'embrasser (1).

» Le second ordre, un des meilleurs, est pré- » férable au premier, en ce qu'il vous met en état » de vaincre un ennemi supérieur en nombre et » en courage (2), pourvu que vous ayez su bien

---

(1) Dans ce premier ordre, c'est évidemment par la supériorité de forces et non par aucun art que l'on doit obtenir la victoire. A la tête d'une armée décidément plus brave et plus nombreuse que celle de l'ennemi, tous les ordres sont bons. Il faut être un capitaine inepte pour être battu ; et à un tel chef il n'y a point de conseil à donner ; il n'en entendra point.

(2) Il s'ensuivroit que cet ordre est le seul bon et raisonnable, puisqu'on peut vaincre par son moyen un ennemi supérieur, à plus forte raison un ennemi égal ou inférieur ; le pre-

» poster le petit nombre de braves sur qui » doit rouler la principale attaque.

» On appelle cet ordre *oblique*, parce qu'il re- » présente assez bien la branche d'un de ces ni- » veaux dont se servent plusieurs artisans (1).

» En voici la disposition :

» Dans l'instant où les deux armées s'ébranlent, » éloignez votre gauche de la droite de l'ennemi » hors la portée de toutes les armes de trait et de » jet (2).

» Que votre droite, composée de tout ce que » vous avez de meilleur, tant en infanterie qu'en » cavalerie, tombe sur la gauche ennemie, la » joigne corps à corps, la pénètre ou l'enveloppe » de façon à pouvoir la prendre en queue.

» Si vous parvenez à la chasser de son terrain,

---

mier ordre est donc inutile. Végèce dit bien que les habiles le réprouvent, mais il laisse entendre que la mauvaise organisation de la légion enchaîne dans la pratique, les plus habiles à ce mauvais ordre.

(1) Pour apprécier la comparaison dont se sert Végèce, il faudroit connoître d'une manière précise l'instrument auquel il fait allusion.

(2) A la manière dont Végèce s'exprime sur les engagemens et les batailles, il est plus clair que par tout le reste, qu'il n'étoit pas homme de guerre. On voit ici également quelle modification les armes à feu apportent pour nous au conseil que donne Végèce.

» vous remporterez une victoire complète et certaine avec le reste de votre aile droite et de votre » centre, qui tomberont en même temps sur » l'ennemi, tandis que votre gauche, tranquille » et sans danger, tiendra la droite ennemie comme » en échec.

» Supposé que l'ennemi ait eu recours, le premier, à cette savante disposition, vous pourrez » soutenir votre gauche par un détachement considérable de la réserve, afin de balancer par la » force les avantages de l'art.

» Le troisième ordre est à peu près le même, » puisqu'il consiste à faire par la gauche ce que, » dans le second, on fait par la droite; or, comme » la gauche est ordinairement plus découverte(1), » l'attaque en est toujours plus foible et plus pé» rilleuse; c'est ce que j'expliquerai par la suite.

---

(1) Puységur explique ceci d'une manière très-judicieuse. « La raison, dit-il, pour laquelle le troisième ordre, dont parle Végèce, étoit plus difficile aux Grecs et aux Romains, c'est que, comme ils portoient leurs boucliers sur le bras gauche, ils s'en servoient pour parer les dards et les flèches, en marchant par leur droite pour prendre le flanc gauche de l'ennemi. Il n'en étoit pas de même quand ils marchoient par leur flanc gauche pour attaquer le flanc droit, parce que alors ils présentoient et découvroient leur côté droit en marchant.

Nous avons remarqué les résultats de circonstances semblables, en traitant de la phalange, au sujet de la première bataille de Mantinée, décrite par Thucydide.

» Si cependant votre gauche se trouvoit plus » forte que votre droite, fortifiez-la encore par » des fantassins et des cavaliers d'élite. Après » avoir éloigné votre droite hors de l'épée et » même des traits de l'ennemi, tombez tout à » coup, par votre gauche, sur sa droite, et tâchez » de l'envelopper; mais prenez garde que, pen- » dant ces mouvemens, votre centre, nécessai- » rement découvert, ne soit pris en flanc, et en- » foncé par les coins dont nous avons parlé (1). » Au reste, cette dernière disposition ne vous

(1) Ces coins n'ont rien de commun avec celui que décrit et recommande Elien, dont Folard se moque et qui est aujourd'hui à peu près la seule manœuvre des Turcs. Chez eux, comme l'observe l'annotateur de Lloyd, et comme nous l'avons observé à propos de la cavalerie, il se forme sans art, sans dessein, et seulement parce que, tous courant et se précipitant, et les uns marchant mieux que les autres par vigueur d'âme ou de corps, il s'en trouve enfin un seul au premier rang et en avant de tous les autres, ce qui forme un coin aigu et parfait. Il s'agit ici de coins du genre de ceux que Gustave Adolphe a imités depuis en mettant en avant sa cohorte milliaire, c'est-à-dire ses grenadiers ou telle autre troupe d'élite, qui les représentoit sous d'autres noms et avec d'autres armes. Végèce, en effet, comme il le rappelle ici, s'est expliqué d'avance sur ces coins; il a parlé de *dronges* ou pelotons, ou petits bataillons formés en colonnes d'attaque, et prêts à marcher, au premier signal, du côté où l'on en a besoin.

» réussira qu'autant que votre gauche sera très-
» forte, et la droite ennemie très-foible (1).

» Voici le quatrième ordre:

» Dès que vous serez arrivés en bataille à quatre
» ou cinq cents pas de l'ennemi, que vos ailes se
» détachent et fondent vivement sur les siennes;
» vous pouvez l'effrayer par ce mouvement ra-
» pide, auquel il ne s'attend pas, le mettre en
» fuite, remporter une pleine victoire, surtout si
» vos ailes sont vigoureuses (2); mais si l'ennemi en
» soutient le premier choc, il aura beau jeu pour
» battre vos ailes séparées du centre qui restera
» lui-même à découvert sur ses flancs (3).

(1) Pourquoi la droite, toujours regardée comme habituellement plus forte, et la gauche seulement par exception? Est-ce parce qu'ailleurs il marque la place du général en chef à la droite? Est-ce conformément aux observations de Puységur, et par les raisons qui empêchoient les deux ailes d'être d'une force jamais précisément égale?

(2) On retrouve ici le souvenir de plusieurs batailles de l'antiquité: Cannes, Elinge, Zama, etc., l'une perdue, les autres gagnées par les Romains.

(3) Cet ordre est toujours un ordre oblique par les deux ailes; c'est une disposition en forme de croissant, du moins au moment de l'attaque, fort connue sans doute, mais qui n'est raisonnable que quand on a une supériorité numérique très-décidée, un espoir vraisemblable d'envelopper l'ennemi et la possibilité de le faire au moyen d'une circonstance qui n'arrive pas toujours; savoir, que le terrain soit également

» Vous pourvoirez à cet inconvénient par le » cinquième ordre, en faisant passer à la tête de » votre centre, de l'infanterie légère et des ar- » chers, capables de soutenir le choc auquel » vous devez vous attendre (1).

» Alors le combat se décidera entre vos ailes. » Si vous enfoncez celles de l'ennemi, vous avez » vaincu; si elles résistent, au moins ne crai- » gnez-vous rien sur votre centre.

» Le sixième, qui est à peu près le même que » le second, passe pour le meilleur de tous. Aussi » les grands généraux y ont-ils recours, lors- » qu'ils ne comptent ni sur le nombre ni sur la » valeur de leurs troupes; et c'est à lui que plu- » sieurs ont dû la victoire, malgré ce double » désavantage.

» Voici en quoi il consiste :

» Dès que vous serez à portée de l'ennemi, » que votre droite, composée de tout ce que vous » avez de meilleures troupes, attaque sa gauche; » rangez le reste de votre armée en forme de

---

praticable pour l'attaque à droite et à gauche, ce qui supposera d'ailleurs des flancs primitivement mal assurés, puisqu'il aura été indifférent de quitter la position qu'ils occupoient.

(1) L'histoire est pleine d'exemples de cette manœuvre. Il n'y en a guère de plus sage; mais est-ce bien là un ordre particulier? C'est une prévoyance, une précaution.

» broche (1), par une évolution qui l'éloigne
» considérablement de la droite ennemie.

» Si vous pouvez prendre sa gauche en flanc » et en queue, il sera battu sans ressource. Il ne » peut, en effet, marcher au secours de sa gauche, » ni par sa droite, ni par son centre, parce » qu'au moindre mouvement, il trouveroit en » front le reste de votre armée, qui se présente » à lui dans la forme de la lettre I. Cette façon » de combattre est d'un grand usage en mar- » che (2).

» Le septième ordre consiste à s'aider d'une » position capable de vous soutenir contre des » troupes plus nombreuses et plus braves (3).

---

(1) *In similitudinem veru*. Cette comparaison assez bizarre ne dit rien, ne peint rien, si elle n'est expliquée elle-même, et si l'on ne dit quelle espèce de broche on entend désigner. C'est en effet une broche grossière en fer sur une ligne brisée, à peu près de la sorte ___┌‾‾‾‾, propre à être tournée à la main; toute autre broche ne rendroit point l'idée de Végèce.

(2) Ce qui veut dire que, si l'on est attaqué sur un flanc en marche, il faut faire front sur ce flanc et agir obliquement, en portant en avant, selon la circonstance, ce qui étoit la tête ou la queue de votre colonue.

(3) Est-ce donc que partout et toujours il ne faut pas s'aider de la position, ou corriger celle où l'on combat malgré soi? Qui ne voit qu'il n'y a pas de raison pour que des ordres prétendus, ainsi définis et expliqués, ne soient pas au nombre de huit, neuf, dix, etc., etc.?

» Si vous pouvez, par exemple, vous ménager
» le voisinage d'une rivière, d'un lac, d'une ville,
» d'un marais, d'un bois qui soit à l'abri, ap-
» puyez-y l'une de vos ailes, rangez votre armée
» sur cet alignement, en portant à l'autre aile,
» qui est découverte, la plus grande partie de
» vos forces et surtout votre meilleure cava-
» lerie (1); ainsi fortifié d'un côté par la nature
» du terrain, de l'autre par la supériorité du
» nombre, vous combattrez sans presque courir
» de risques.

» Une règle générale pour tous ces ordres de
» bataille, c'est de porter tout ce que vous avez
» de meilleures troupes à l'endroit où vous pro-
» jetez de faire le plus grand effort, soit à quel-
» qu'une de vos ailes, en y faisant avancer des
» soldats d'élite, soit au centre, en y formant de
» ces coins (2) si propres à percer le centre de
» l'ennemi ; car c'est ordinairement un petit

---

(1) Ceci est évidemment dicté par le souvenir de Pharsale, où le ruisseau *Énipeus*, coulant dans un ravin, mettoit à couvert la gauche de César, et lui permit de renforcer sa droite de toute sa cavalerie. Mais ce n'est point là un ordre de bataille particulier; c'est profiter du terrain, comme on doit le faire dans tous les cas.

(2) Voyez sur ces coins la note de la page 337. Ce qu'il dit ensuite est la théorie des réserves ; nous avons remarqué que celles des anciens, à cause de la nature des armes, pouvoient être beaucoup plus près et toujours sous la main.

» nombre de braves gens qui décident la vic-
» toire. Il est important qu'un général sache les
» poster avantageusement et les employer à
» propos. »

§ II.

Considérations sur les Doctrines de Végèce contenues au paragraphe précédent.

Après la bataille d'Austerlitz, et dans les premiers momens de la trève qui la suivit, un aide de camp de Napoléon étant allé, de sa part, trouver l'empereur Alexandre, celui-ci s'exprima, dit-on, dans le courant de la conversation, à peu près en ces termes : « Comment avez-vous fait?
» Vous nous étiez inférieurs en nombre, et sur

Sans doute, c'est toujours un effort sur un point qui décide la victoire, à moins d'une immense supériorité de nombre qui rende le *brutum fulmen*, comme dit Folard, également redoutable et irrésistible partout.

Tout ordre d'attaque et d'action est oblique; l'ordre parallèle est un ordre préparatoire, qui cesse par sa nature, au moment même de l'entrée en action. Encore une fois, on a peine à concevoir comment ce chapitre jouit d'une si grande réputation ; il faut que l'art ait été pendant long-temps étudié avec bien peu de sens, bien peu d'esprit d'examen et de discussion.

» tous les points où l'on s'est battu, vous vous » êtes trouvés en force supérieure. » « Sire, lui » répondit le général français (1), *c'est l'art de » la guerre.* » Il étoit impossible de mieux dire en moins de mots. En effet, c'est tout l'art, c'est toute la science des batailles. C'est pour parvenir à ce résultat, qu'on doit prendre tous les moyens, toutes les directions, toutes les formes, toutes les lignes, qui, dans leur rectitude ou leurs sinuosités, sont propres à conduire à ce but. Les chances d'un engagement sont infinies, elles ne sauroient être reglées par quelques théories tracées d'avance. Il en est d'ailleurs de presque tous les systèmes, comme des fractions en arithmétique; il faut commencer par les réduire à leur plus simple expression. On est étonné et charmé de se voir débarrassé de ce luxe de chiffres d'un côté, de prétendues combinaisons de l'autre, de cette multiplication d'êtres sans nécessité, dont on avoit d'abord été effrayé.

Pour en venir à l'application, d'une manière plus directe, observons encore qu'en géométrie il n'y a, au fond, que deux sortes de lignes, la ligne droite et la ligne courbe; autrement, dans les courbes il y auroit autant d'espèces que de lignes.

(1) Le général Savary.

Ainsi, dans le cas de l'application actuelle, tout ce qui n'est pas oblique est parallèle, tout ce qui n'est pas parallèle est oblique. Tous les ordres décrits par Végèce se réduisent donc à l'ordre oblique et à l'ordre parallèle; et ces deux ordres fondamentaux ne sont eux-mêmes, à les bien considérer, qu'une expression ou plutôt un équivalent de l'ordre profond et de l'ordre mince.

Dans l'opposition de l'ordre mince à l'ordre profond, de l'ordre parallèle à l'ordre oblique, de quoi s'agit-il? De porter la force sur un point plutôt que sur un autre, de raisonner cette préférence, c'est-à-dire d'obéir à un art, à une combinaison quelconque, de s'élever au-dessus de la nature et de la force brutes, qui nous pousseroient à nous heurter de tout notre front contre l'obstacle, sans calcul et sans examen.

Il n'y a donc, en réalité, qu'un fait, le plus ou moins de force à porter sur tel point que la science indique de choisir préférablement à tel autre. Végèce en convient lui-même à la fin de son chapitre; ce qui auroit dû lui faire juger son chapitre inutile ou du moins très-insuffisant, puisqu'il est impossible de prévoir tous les cas, qu'ils diffèrent tous entre eux, et qu'il faudroit une règle pour chacun.

En voulant donc suivre même les théories de Végèce, il n'y a jamais eu que deux ordres,

l'ordre parallèle, que l'on entend très-bien en spéculation, mais dont on sent tout de suite l'absurdité dans la pratique, et l'ordre oblique, qui se diversifie à l'infini, qui est l'art tout entier.

L'ordre parallèle ne peut être qu'un ordre préparatoire; tout mode d'action ne peut être qu'un ordre oblique; choquer de tout son front ne peut être, surtout aujourd'hui, que l'absence de l'art, car il est impossible qu'il n'y ait pas sur de longues lignes, un point à choisir de préférence, pour y frapper d'abord : il n'y a jamais deux choses, deux positions, deux cas parfaitement semblables.

Cette importance, cette solennité attachée à une attaque de tout le front, prenoit, chez les anciens, sa source dans le souvenir des premiers combats, surtout de ceux des Grecs, qui, par la nature de leurs armes, de leur ordre, ou même par une tacite convention des deux partis, se donnoient, pour ainsi dire, rendez-vous en plaine pour combattre.

Chez les modernes, cette manie, qui a surtout agité Feuquières, tient au souvenir des tournois, des combats en champ clos; mais ces combats avoient des règles, qui étoient justement le contraire de celles de la guerre proprement dite, où la ruse est aussi honorable, aussi estimée que la force : *dolus an virtus quis in hoste requirat.*

Choisir, discerner, est donc toute la science

de la guerre; c'est celle des combats, c'est celle des retraites; c'est celle qui conduit à la maxime, vraiment fondamentale, d'éviter, autant qu'on le peut, les engagemens généraux ou plutôt les *batailles*, puisque ce mot a été consacré, de réduire tout, autant qu'il est possible, en affaires de postes, en petits combats, en engagemens partiels. Toute autre conduite tend à laisser l'influence à la fortune et à l'ôter au conseil, à rendre les événemens maîtres absolus du sort des armées, au lieu de rendre, ce qui est le but de l'art, les chefs des armées maîtres, autant qu'il est possible, des événemens ou du moins de l'événement final.

Si donc vous êtes supérieur en forces, il faut agir en ordre oblique ou partiel pour conserver les élémens de votre supériorité; le même ordre vous est encore plus nécessaire, si vous êtes inférieur, pour déguiser votre infériorité, ménager vos moyens, vous assurer des retraites et des ressources.

Les meilleurs généraux, depuis la restauration de l'art, ont reconnu la vérité de ces principes, et les ont suivis avec soin, lors même qu'ils n'ont pas proclamé hautement leur conviction à cet égard. Les anciens eux-mêmes avoient quelquefois aperçu ces vérités; ils les ont rarement mises en action, et presque jamais posées en maxime.

Mais le maréchal de Saxe n'hésite pas à établir en axiome que le comble de l'habileté dans un général est d'éviter long-temps, même toujours, une grande bataille; et il ajoute que *toujours on le peut, si on est habile.*

En résumé, des sept ordres de bataille de Végèce l'un est décidément mauvais ou plutôt chimérique, et les six autres se multiplient en tant de façons, que ces six théories précises ne seroient applicables que par miracle à un très-petit nombre de cas; de manière que la science et le bon sens consisteroient bien plus à imaginer ce qui n'est pas dans ce chapitre, qu'à chercher à mettre en usage ce qui s'y trouve.

§ III.

Texte du chapitre de Végèce qui contient ses Maximes générales de guerre. Réflexions.

Végèce est le premier qui ait résumé et rédigé avec une certaine méthode, une clarté qui ne nuit point à la précision, et sous la forme d'une série d'axiomes ou d'aphorismes, tous ses systèmes de guerre, tant en administration qu'en stratégie et en tactique. Cette méthode a été imitée, après lui, par beaucoup d'écrivains militaires.

Les maximes générales de Végèce ont un rapport intime avec le chapitre des sept ordres de bataille que nous venons d'examiner. Elles offrent dans leur ensemble une idée assez exacte du siècle où Végèce écrivoit, considéré comme époque militaire, et rappellent le souvenir des siècles précédens dont les exemples lui ont fourni la plupart de ses maximes.

En voici le texte:

I.

« Dans quelque guerre que ce soit, une expé-
» dition ne peut être avantageuse à l'un des deux
» partis, qu'elle ne soit désavantageuse ou pré-
» judiciable à l'autre. Prenez donc garde de vous
» laisser attirer à quelque espèce de guerre favo-
» rable au parti contraire; que votre utilité seule
» soit la règle de vos démarches. Faire des ma-
» nœuvres auxquelles l'ennemi voudroit vous
» engager, ce seroit travailler de concert avec lui
» contre vous-même (1).

---

(1) Ici la maxime militaire ne se présente que par une analogie un peu vague; le fond est un précepte politique assurément incontestable. Il semble que Végèce ait voulu simplement indiquer le chapitre de Frontin, déjà si concis lui-même: *De constituendo statu belli*. C'est le principal point de contact de la guerre et de la politique.

II.

» Plus vous aurez exercé et discipliné le soldat
» dans ses quartiers, moins vous éprouverez de
» mauvais succès à la guerre.

III.

» N'exposez jamais vos troupes en bataille ran-
» gée, que vous n'ayez tenté leur valeur par des
» escarmouches; tâchez de réduire l'ennemi par
» la disette, par la terreur de vos armes, par les
» surprises plus que par les combats, parce que
» c'est la fortune qui en décide le plus souvent (1).

IV.

» Il n'y a point de meilleurs projets que ceux
» dont on dérobe la connoissance à l'ennemi,
» jusqu'au moment de l'exécution.

V.

» Savoir saisir les occasions est un art encore
» plus utile à la guerre que la valeur.

---

(1) Cette maxime est très-saine. Elle est empruntée à la sagesse des vieux Romains. Pour la mettre en pratique, il faut une mobilité que n'a plus la légion du temps de Végèce.

VI.

» Détachez le plus d'ennemis que vous pour-
» rez de leur parti; recevez bien ceux qui vien-
» dront à vous; car vous gagnerez plus à débau-
» cher des hommes à l'ennemi qu'à les tuer (1).

VII.

» Fortifiez vos postes après une bataille,
» plutôt que de disperser votre armée (2).

VIII.

» Celui qui juge sainement de ses forces et de
» celles de l'ennemi est rarement battu.

IX.

» La valeur l'emporte sur le nombre; mais

(1) Il semble que Végèce a en vue, dans cette maxime, la campagne de César en Espagne, et la maxime favorite de ce même César. Ce conseil, partout bon à suivre, est encore plus politique que militaire.

(2) Cette maxime et la suivante, pour être d'une prudence vulgaire et d'une vérité un peu triviale, n'en sont pas moins bonnes à mettre en ligne.

» une position avantageuse l'emporte souvent » sur la valeur (1).

X.

» La nature produit peu d'hommes courageux » par eux-mêmes; l'art en forme un plus grand » nombre (2).

XI.

» La même armée qui acquiert des forces dans » l'exercice les perd dans l'inaction. Ne menez » jamais vos soldats à une bataille rangée, qu'ils » ne vous paroissent espérer la victoire (3).

XII.

» Des manœuvres toujours nouvelles rendent

---

(1) C'est-à-dire qu'on peut neutraliser la valeur de son ennemi par une bonne position quand on la garde bien.

(2) Cette maxime est susceptible d'un grand développement, et n'en peut obtenir un suffisant quand elle est traitée à part des institutions politiques. Ici, Végèce semble vouloir rappeler des traits particuliers, qu'il a cités un peu auparavant; comme celui de Scipion-Émilien, sous Numance; de Métellus en Afrique, de Marius en Provence, qui tous, par la discipline et le travail, rendirent le courage et l'honneur à des troupes amollies, découragées et même flétries.

(3) Nul n'a traité cette partie avec plus de sagacité et de supériorité que le maréchal de Saxe; c'est ce qu'il appelle le *cœur humain*.

» un général redoutable; une conduite trop uni- » forme le fait mépriser (1).

XIII.

» Qui laisse disperser ses troupes à la pour- » suite des fuyards, cherche à perdre la victoire » qu'il avoit gagnée.

XIV.

» Négliger le soin des subsistances, c'est s'ex- » poser à être vaincu sans combattre.

XV.

» Si vous l'emportez sur l'ennemi par le nom- » bre et par la valeur, vous pouvez disposer votre » armée en carré long; c'est le premier ordre de » bataille (2).

XVI.

» Si, au contraire, vous êtes le plus foible,

(1) Fabius fit murmurer son armée par la constante uniformité de sa conduite ; mais qui avoit tort de l'armée ou de Fabius ?

(2) Cette manière d'expliquer ses ordres de bataille vaut mieux, précisément parce qu'elle est beaucoup plus vague, beaucoup plus courte, et les préceptes moins absolus.

» attaquez par votre droite la gauche de l'ennemi;
» c'est le second ordre.

XVII.

» Si vous vous sentez très-fort à votre gauche,
» faites-la tomber sur la droite ennemie; c'est le
» troisième ordre.

XVIII.

» Si vos ailes sont également fortes, ébranlez-les
» toutes deux en même temps; c'est le quatrième
» ordre.

XIX.

» Si vous avez une bonne infanterie légère,
» ajoutez à la disposition précédente la précaution
» d'en couvrir le front de votre centre; c'est le
» cinquième ordre.

XX.

» Si, ne comptant ni sur la valeur ni sur le
» nombre de vos troupes, vous vous trouvez
» dans la nécessité de combattre, chargez par
» votre droite en refusant à l'ennemi toutes les
» autres parties de votre armée; cette évolution,
» qui décrit la figure d'une broche, fait le sixième
» ordre.

XXI.

» Ou bien couvrez l'une de vos ailes d'une

» montagne, d'une rivière, de *la mer* ou de
» quelque autre retranchement, afin de pouvoir
» transporter plus de forces à votre aile décou-
» verte; c'est le septième ordre (1).

XXII.

» Selon que vous serez fort en infanterie ou
» en cavalerie, ménagez-vous un champ de ba-
» taille favorable à l'une ou à l'autre de ces
» armes, et que le plus grand choc parte de celle
» des deux sur laquelle vous comptez le plus (2).

XXIII.

» Si vous soupçonnez qu'il y ait des espions

(1) Le vice de cette classification et de cette argumentation a déjà été démontré. Nous ne saurions toutefois nous empêcher d'observer ici de nouveau que, si c'est l'action de mettre à l'abri la droite par exemple, qui est le septième ordre, ce même soin, pris pour la gauche, sera le huitième; ce sera le neuvième si l'on couvre le centre. Végèce ne s'arrête que parce qu'il veut s'arrêter. Pour une multitude de cas qu'il pourroit imaginer, les argumens analogues à ceux qu'il a déjà faits ne lui manqueroient pas.

Nous verrons, au livre suivant, comment les Espagnols, aux Dunes, suivirent avec peu de discernement le précepte de Végèce de s'appuyer à la mer dans l'occasion, et comment Turenne profita de leur faute.

(2) Ce précepte est encore une miniature du chapitre de Frontin sur l'art de constituer la guerre.

» qui roulent dans votre camp, ordonnez que
» tous vos soldats se retirent dans leurs tentes
» avant la nuit; les espions seront bientôt décou-
» verts (1); dès que vous saurez l'ennemi informé
» de vos projets, changez vos dispositions.

XXIV.

» Délibérez avec plusieurs sur ce qu'en géné-
» ral il pourroit convenir de faire; décidez avec
» un très-petit nombre ou même seul sur ce que
» vous devez faire dans chaque cas particu-
» lier (2).

XXV.

» Il faut en garnison contenir le soldat par la
» crainte et les punitions, en campagne l'exciter
» par l'espoir du butin et des récompenses (3).

(1) Ce que Végèce entend par se retirer dans ses tentes, c'est sans doute ce que nous entendons par faire l'appel; l'espion n'ayant point de chambrée, point de tente où il puisse entrer, obligé de rester dehors, sera de suite reconnu.

(2) On a dit avec raison que celui qui, par exemple, n'éprouvoit pas un grand desir de tenir dans une place assiégée, n'avoit pas de plus sûr moyen d'exécuter son dessein sans se compromettre, que d'assembler un conseil de guerre : la maxime est vraie en tout sens.

(3) Maxime entièrement fausse et funeste; mais vous ne trouverez qu'avec une bonne composition, les moyens d'une discipline véritable qui préserve le soldat du malheur et de la honte

XXVI.

» Les grands généraux ne livrent jamais ba-
» taille, s'ils n'y sont engagés par une occasion
» favorable, ou par la nécessité; il y a plus de
» science à réduire l'ennemi par la faim que par
» le fer.

XXVII.

» Il y auroit plusieurs préceptes à donner sur
» la cavalerie; mais, comme ce corps se dis-
» tingue aujourd'hui par le choix des armes, par
» l'exercice des cavaliers et par la bonté des
» chevaux, il vaut mieux, ce me semble, tirer
» ses préceptes de l'usage présent que des
» livres (1).

---

d'être un esclave pendant la paix, un brigand pendant la guerre. Quant aux récompenses, cet objet demande des détails que la briéveté d'une maxime ne comportoit pas.

(1) Ceci ne veut dire autre chose, sinon que l'infanterie ne valoit plus rien. Ce trait suffiroit pour donner une idée juste du militaire romain du temps de Végèce. Dans une décadence bien plus avancée, l'empereur Léon fait encore l'éloge de la cavalerie; une preuve qu'elle ne peut suppléer l'infanterie, du moins en Europe, c'est qu'elle n'a pas pu préserver les armées romaines d'être détruites par les Barbares, au lieu que l'infanterie seule résistoit aux Barbares avec succès, quand elle étoit ce qu'elle devoit être.

XXVIII.

» Une règle générale qui s'étend à toutes » sortes de troupes, c'est de cacher à l'ennemi » de quelle façon on prétend l'attaquer, de crainte » que ses précautions ne trompent vos meilleures » mesures (1). »

---

(1) On peut faire mieux encore par de fausses attaques et des manœuvres qui soient elles-mêmes des piéges pour l'ennemi. Végèce termine sa série de maximes par une maxime peu saillante. On ne peut point l'accuser de charlatanisme.

CHAPITRE V.

Du Militaire romain sous le Bas-Empire. De la destruction de cet Empire par les Barbares.

§ Ier.

Des Ecrivains qui ont constaté, après Végèce, l'état de dégénération de la Milice romaine.

On sent trop, en lisant Végèce, qu'une décadence aussi avancée que celle dont il se plaint ne sera pas corrigée par son livre. Il ne voit de remède que le retour aux vertus, aux mœurs, aux règles antiques; mais qui sera assez fort pour les faire revivre, pour remonter tout à coup cette longue échelle de révolutions dans les hommes et dans les choses? Il est plus conforme à la nature, c'est-à-dire à la foiblesse humaine d'essayer de corriger le mal par le mal lui-même; on cherchera un remède à l'abus des machines par des machines nouvelles, à la dégénération des Romains, en appelant les barbares sous leurs drapeaux, ces palliatifs ne retarderont point la chute de l'armée et de l'empire, ils en augmenteront la douleur et la honte.

Quant à la foiblesse particulière que nous avons releyée dans l'ordonnance légionaire que

Végèce vient de nous présenter, cette foiblesse parut si manifeste, qu'environ un siècle après lui, voici à quoi s'attachoient, entre autres ressources du même genre, les misérables espérances des peuples.

Urbicius soumet à l'empereur Anastase un système de défense en faveur de l'infanterie contre la cavalerie barbare, constant sujet d'effroi pour les légions de ces temps malheureux.

Nous nous servirons des propres expressions de l'auteur de ce système, qui l'est aussi d'un vocabulaire de la phalange, et zélateur de la tactique grecque, comme tous les écrivains de cette époque; il propose donc que les soldats du premier rang de chaque face du *carré* (1) aient de distance en distance des chevaux qui porteront des machines nommées *canones* (2), destinées à les couvrir, c'est-à-dire une poutrelle appuyée

---

(1) L'auteur l'appelle phalange et explique que c'est à cause de sa ressemblance avec la phalange ; mais il vaudroit mieux dire parce qu'il ne ressemble plus à la légion. Cela seroit plus vrai ; car ce carré, avec les machines de guerre dont il est encombré entre ses rangs et ses lignes, ne ressemble nullement à la phalange ancienne, si compacte et si serrée.

(2) Seroit-ce là l'étymologie et l'origine de la dénomination de canons pour notre artillerie; les premiers tubes, placés sur d'informes affûts, auroient-ils ressemblé de loin à la machine proposée par Urbicius?

en potence sur deux pieux, dont les extrémités seront fortement armées d'un fer aigu. Chaque cheval peut en porter trois, et trois suffisent pour couvrir l'emplacement d'une *décurie* (1). Lorsqu'on attend l'ennemi, trois soldats par décurie doivent marcher en avant avec les *canones*, pour les ficher profondément en terre en lignes parallèles aux faces du carré, et hors de la portée d'une flèche. On destinera pour cet office des soldats forts et agiles (ils l'étoient tous dans les bons temps de la légion.) Lorsque les Barbares viendront à charger avec leur impétuosité ordinaire, ces barrières arrêteront leur choc, ils se renverseront les uns sur les autres, et seront exposés aux traits des Romains, qui auront des chariots à balistes placés dans les angles du carré (ce qui confirme notre conjecture précédente sur la place des machines). Ainsi l'ennemi peut être défait sans que les troupes changent leur ordre. Si l'ennemi, apercevant l'obstacle,

---

(1) Il y a une observation importante à faire ici : c'est que l'auteur du système entend évidemment par décurie dix hommes de front, ce qui nous confirme dans ce que nous avons pensé que les ordres de combattans dans la légion de Végèce, ou du moins les premiers, sont sur un seul rang; ainsi un rang de princes, un rang d'archers, etc.; ce qui a offert au général Rogniat un fondement réel de son opinion juste pour la légion de Végèce, fausse, selon nous, pour celle de Polybe.

faisoit mettre du monde pied à terre, pour arracher ou rompre les *canones*, alors il faudroit faire des détachemens, pour les charger de traits, bien que les balistes suffisent pour empêcher cette manœuvre, qui est presque impraticable, à cause de la grande confusion qui en résulteroit. Un petit corps d'infanterie peut ainsi se mettre à l'abri de l'attaque d'une nombreuse cavalerie, qui, voyant ses pertes et la difficulté de la réussite, prendra le parti de la retraite, auquel cas la phalange, enlevant ses *canones*, pourra continuer sa marche sans danger et sans avoir reçu le moindre échec.

Tel est le remède que croit avoir trouvé l'écrivain contre la mauvaise ordonnance et la mauvaise composition de ce qu'il appelle phalange, et qui n'est plus qu'une réunion informe, laquelle ne rappelle pas plus de souvenirs de la phalange que de la légion. Il se vante beaucoup de cette découverte, et croit qu'on ne doit pas la rejeter sous prétexte qu'il n'est pas militaire. Il se compare à Archimède, à qui on doit la baliste, dont l'effet est admirable et supérieur à celui du bélier même. Il demande pardon aux soldats de la peine qu'il leur donne de porter ces chevaux de frise; « mais, enfin, dit-il, il y a toujours quelque travail à faire à la guerre, ne fût-ce que pour se retrancher, et les Barbares eux-

» mêmes se retranchent avec leurs chariots, dé-
» fense aisée à détruire par le feu. »

On se confirme, par l'exposition de ce système et par les raisons que l'auteur présente à l'appui, dans tout ce qu'on sait déjà de la dégénération totale de la milice prétendue romaine; on voit que ces bataillons, qu'on ne sait plus comment appeler, ne pouvoient résister à la cavalerie des Perses, des Bulgares ou de nations encore plus incultes; on voit que l'infanterie romaine étoit réduite aux armes de jet, et que, pour suppléer au défaut de l'armure, dont on s'étoit défait par mollesse, on multiplioit chaque jour les machines destinées à éloigner l'ennemi ou à l'arrêter, mais insuffisantes contre des cavaliers qui chargeoient avec impétuosité, et dont plusieurs étoient bardés de fer eux et leurs chevaux.

Il est remarquable qu'à une époque récente, où la pique avoit été abandonnée, où l'usage de la baïonnette avoit à peine été essayé, où le feu avoit tout crédit, la même idée qui avoit inspiré à Urbicius ses chevaux de frise, est revenue aux *faiseurs militaires*. Nous avons vu, quelques années avant la révolution, M. de Guibert exercer son régiment d'infanterie (Neustrie) à tendre des cordes devant les bataillons. Elles auroient été portées à peu près comme les chevaux de frise d'Urbicius, et destinées au même emploi.

celui de garantir du choc de la cavalerie des soldats exclusivement occupés à tirer un grand nombre de coups par minute, car c'étoit là surtout ce dont on se piquoit, ce qui méritoit de grands éloges aux régimens et de l'avancement à ceux qui leur avoient enseigné cette merveilleuse prestesse, plus digne d'un escamoteur que d'un soldat : ce ne sont pas les coups qui font du bruit qui incommodent l'ennemi, mais ceux qui sont tirés avec un calme et une justesse, diamétralement opposés à cette folle précipitation.

Revenant au Bas-Empire et à la longue agonie de la milice romaine, nous indiquerons, pendant ces tristes siècles, quelques points de repère pour ceux qui voudront consulter les documens historiques.

Les principaux de ces documens sont, sans contredit :

Les Fragmens informes de l'empereur Maurice, qui vivoit environ deux cents ans après Végèce, et cent ans après l'auteur dont nous venons de rappeler la proposition;

Le Livre des Institutions militaires de l'empereur Léon qui régna trois siècles après Maurice, où l'on retrouve la substance des fragmens de celui-ci, les préceptes fondamentaux et l'intention de Végèce;

L'Histoire d'Anne Comnène, qui écrivoit trois cents ans après l'empereur Léon, à l'entrée d'une autre époque, et qui commence à nous entretenir d'un autre ordre de choses : je veux parler des croisades, dont nous dirons quelques mots seulement dans le livre suivant, car, sous le rapport de l'art, elles ont eu peu d'influence et méritent peu d'attention.

Maurice avoit fait la guerre; Evagre loue son esprit, sa prudence et son courage.

Montesquieu, pour peindre l'esprit du siècle et des armées de l'empereur Maurice, cite, sur la foi de Théophilacte, comme un trait digne d'être observé, qu'un général de cet empereur (1), *Philippicus*, au moment de donner une bataille, se mit à pleurer dans la considération du grand nombre de gens qui alloient être tués.

Je n'entends pas bien ce que Montesquieu veut nous faire penser, en ajoutant les paroles qui suivent : « Ce sont bien d'autres larmes, celles » de ces Arabes qui pleurèrent de douleur de ce » que leur général avoit signé une trève qui les » empêchoit de verser le sang chrétien. »

Les larmes de ces Arabes sont des larmes de bêtes féroces affamées; celles de Philippicus pou-

(1) Il étoit en même temps son beau-frère.

voient être pusillanimes, elles pouvoient être aussi très-nobles, elles auroient paru héroïques si elles avoient été suivies de la victoire Un vieux Romain n'eût vraisemblablement songé à la perte d'hommes que cette bataille pouvoit causer, que pour chercher les plus sûrs moyens de la jeter sur les ennemis et d'en préserver les siens. Mais le courage peut s'attendrir sans se dégrader (1).

L'empereur Maurice nous offre un triste spectacle dans la catastrophe qui causa sa mort et dans sa mort même. Il avoit refusé de racheter, à quatre oboles par tête, les prisonniers que le roi des Abares lui avoit faits; sur ce refus, ils furent tous passés au fil de l'épée. Le récit de cette cruelle exécution souleva Constantinople, et fut cause de la déposition et de la mort de Maurice. Ce qu'il dit en mourant, et en reconnoissant la justice de son supplice, feroit croire

(1) Le maréchal de Saxe, la veille de la bataille de Lauffeld, étoit pensif et taciturne; Senac, son médecin et son ami, lui en fit la remarque. Le maréchal, lui prenant la main, lui récita avec attendrissement la tirade d'Andromaque :

Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourans ! etc.

Ce mouvement plein d'humanité, du maréchal de Saxe ôte-t-il quelque chose à sa gloire et à l'idée de sa valeur?

que l'avarice seule avoit dicté son refus. Il n'auroit pas eu de remords, il auroit tenu un autre langage, si par ce refus il avoit voulu faire entendre aux Romains de son temps *qu'il vaut toujours mieux mourir que de se rendre* : ce qui est, toutefois, une exaltation et une exigence injuste, quand on en fait une maxime trop absolue. Quoi qu'il en soit, le commencement du règne de Maurice avoit été glorieux, il avoit témoigné le desir de rétablir l'ancienne discipline. Tel étoit l'objet de son ouvrage, dont il nous reste peu de chose.

On éprouve un sentiment pénible, en lisant tous les auteurs du Bas-Empire qui traitent de la milice. Ils ont l'air de parler de l'art de la guerre, de la gloire militaire, comme de choses tellement effacées, qu'elles n'existent plus que dans une nébuleuse tradition. Ils commenceroient volontiers leurs dissertations en ces termes: « Il y avoit autrefois un peuple fort et belliqueux, » qu'on appeloit les Romains; voici quelques-» uns des faits et quelques-unes des maximes de » ce peuple, etc. »

Si ce ne sont leurs propres paroles, c'en est évidemment le sens, et l'on ne peut s'empêcher d'en être frappé en lisant les *institutions* de l'empereur Léon.

Ce Prince, surnommé *le Philosophe,* a mis peu

de philosophie dans son ouvrage, si la philosophie d'un art, d'une science, consiste dans une juste appréciation des moyens comparés entre eux, et des moyens comparés avec le but : les *institutions militaires* de l'empereur Léon, calquées pour la distribution des matières, sur celles de Végèce, sont adressées à un général de confiance qu'il appelle *votre dignité*. La partie morale n'y est pas la moins bien traitée (1). Les détails d'armement et d'administration y sont multipliés et quelquefois curieux (2).

Léon fit la guerre peu et mal, et l'esprit de son siècle paroît tout entier dans la manière dont il parle de celle qu'il eut avec les Bulgares et dans l'apologie qu'il fait, à ce sujet, de sa propre conduite, qui étoit trop fréquemment alors celle des chefs de cet empire, dans lequel n'avoit plus paru aucune grande vertu militaire, ni en Orient, ni en Occident, depuis les temps de Stilicon, de Narsès et de Bélisaire, c'est-à-dire plusieurs siècles avant l'empereur Léon.

---

(1) On a observé qu'il falloit en faire honneur à Onosander, que l'empereur Léon a presque entièrement copié.

(2) Il en est qu'il ne seroit pas aisé de caractériser, tels que le conseil d'*attendre à midi pour engager le combat, afin que l'ennemi soit excédé de chaleur;* il semble que ce soit oublier un axiome passablement vulgaire : *C'est que le soleil luit pour tout le monde.*

Celui-ci avoit payé les *Turcs* (dont on trouve le nom dans l'histoire pour la première fois); il les avoit payés pour faire la guerre aux Bulgares, devant qui il n'osoit plus tenir la campagne; il s'excuse d'une manière singulière; « car, dit-il, » en substance, ces Bulgares sont chrétiens, » quoique hérétiques; il auroit été fâcheux que » des chrétiens répandissent de leurs propres » mains du sang chrétien : je les ai donc fait com- » battre par des infidèles dont la perte n'avoit rien » de regrettable, et qui nous délivroient de nos » ennemis, sans que nous fussions obligés de » les tuer nous-même. »

On voit ce qu'on peut attendre de cette lâcheté dans le cœur, et de cette subtilité dans l'esprit. Léon, comme écrivain, peut être instructif, et donner des détails matériels et subalternes qu'on ne trouve point ailleurs; mais il n'y a rien à en espérer dans une sphère plus élevée de sentimens et d'idées, quoique la prétention à la morale ne l'abandonne jamais; son livre est, d'ailleurs, selon l'esprit du temps, une compilation et un abrégé des ouvrages antérieurs les plus fameux sur la même matière. Le fils de Léon, Constantin Porphirogénète, s'est placé au premier rang de ces malencontreux abréviateurs qui sont, en grande partie, cause de la perte des auteurs plus étendus et originaux.

Il faut voir dans Anne Comnène (1) à quels minces faits d'armes, à quels misérables efforts elle prodigue des éloges magnifiques; rien n'atteste mieux l'entière dégénération des esprits, des corps et des âmes.

Il est assez notable que des écrivains, que j'indique pour cette période, deux soient empereurs, et un autre une fille d'empereur; c'est que les souverains s'occupoient, presque seuls alors, de la guerre, et encore bien foiblement; les disputes théologiques et les intrigues du palais absorboient toute l'attention des autres classes de citoyens, grands et petits.

Quelque vertu guerrière parut alors venue de l'Occident; elle ne donna aucune émulation aux Grecs; mais les armées des Croisés n'étoient comparables à celle des Grecs de ce temps, ni par les vertus, ni par les vices : pour des vertus, on en auroit vainement cherché quelques-unes chez les Grecs; il y avoit des vices de chaque côté; mais ces vices n'avoient aucun rapport et aucune ressemblance.

(1) Elle a écrit l'histoire d'Alexis Comnène son père, et a donné à son livre le nom d'*Alexiade*. C'est elle qui, la première, a dit, au sujet de la première Croisade, ce mot si souvent répété, qu'il sembloit que l'Europe, arrachée de ses fondemens, se jetât tout entière sur l'Asie; elle traite fort mal la personne de nos Croisés.

Puisque nous n'avons plus rien à dire, pour l'avenir, des armées grecques ou romaines, récapitulons, en peu de mots, l'histoire de ces deux milices, et particulièrement de la dernière, à travers les révolutions et les altérations qui ont fini par les effacer de la terre.

§ II.

Récapitulation de quelques traits caractéristiques de l'état successif des Milices grecque et romaine, depuis leur origine jusqu'à l'époque des Croisades.

D'après plusieurs inductions très-plausibles, l'ordre des manipules en échiquier, qui est la différence essentielle entre l'ordonnance grecque et l'ordonnance romaine, n'eut lieu qu'après le siége et la prise de Veïes par les Romains (1). Jusque-là, l'imitation de la phalange, qu'ils tenoient des traditions étrusques, apportées par Tarquin l'Ancien à Rome, et par le père de celui-ci, qui étoit Grec, en Étrurie, avoit subsisté sans notable modification.

Les analogies entre la légion et la phalange se retrouvent à chaque pas, se reproduisent à chaque époque.

(1) Plus de trois cents ans après la fondation de Rome, trois cent soixante-seize avant notre ère.

La légion de Servius-Tullius, si l'on en rapproche les manipules, n'est autre chose que la petite phalange au plus petit pied, sans accessoires; c'est ainsi que se forma d'abord le syntagme, élément de la petite phalange, ensuite la petite phalange, élément de la grande.

Tout se trouvoit dans la première composition de la légion : les hastaires y étoient, au besoin, des hommes légers, qui se détachoient pour engager le combat ou pour aller à la poursuite de l'ennemi rompu; les princes formoient le corps de bataille et les triaires la réserve.

Des soldats furent ajoutés (*accenses*) parmi les citoyens qui n'avoient encore été comptés pour rien dans la milice, parce qu'ils étoient trop pauvres pour se nourrir pendant la campagne : jusqu'au siége de Veïes, le soldat romain avoit fait la guerre à ses propres dépens.

Leur accession ne dérangea rien à l'ordre de bataille proprement dit; car ils ne furent point admis dans les rangs, mais combattirent à volonté; on les appela *vélites*. Seulement les hastaires, qui avoient été des soldats légers au besoin, acquirent un caractère plus grave, reçurent de plus fortes armes, et restèrent fixés au premier rang : on ne changea rien à la position et à la destination des deux autres ordres.

La grande pensée des Romains sur la milice

fut l'importance qu'ils attachèrent au choix et à la bonne composition des soldats.

Au contraire des Juifs, qui n'appeloient pas à la guerre celui qui, dans l'année, s'étoit marié, avoit planté une vigne, ou bâti une maison, les Romains croyoient raisonnable d'appeler celui qui avoit à protéger sa femme, sa vigne ou sa maison.

Ce fut cette excellente composition qui permit aux Romains de combattre sur un ordre plus mince et par conséquent plus agile et plus maniable; l'état d'agglomération convient pour les soldats sur chacun desquels on compte peu en particulier et dont on n'attend quelque force que dans l'ensemble; l'isolement, au contraire, ne peut convenir qu'à des hommes individuellement forts, adroits et courageux.

Les Lacédémoniens, qui s'estimoient beaucoup individuellement, et qui avoient raison, ne vouloient combattre que sur huit habituellement et sur douze au plus de profondeur, tandis que les autres Grecs combattoient sur seize au moins, et souvent sur vingt-quatre quand les peltastes étoient rangés derrière les oplites.

Les Thébains, qui n'ont valu quelque chose qu'un moment tant qu'ont vécu Épaminondas et Pélopidas, vouloient, au contraire, toujours combattre sur une plus grande profondeur que

tous les autres Grecs, comme ils le firent à Chéronée.

Avec des modifications et une ordonnance différente, ce furent, au fond, les mêmes idées qui présidèrent, chez les Grecs et chez les Romains, au déployement des forces de la phalange et de la légion; cela se voit dans l'analogie de la petite phalange sans accessoires avec la légion sans vélites de Servius-Tullius.

L'armée consulaire de deux légions ne ressemble-t-elle pas également à la double phalange composée de deux phalanges simples séparées par un assez grand intervalle, en dégageant ces deux troupes de leurs accessoires?

La réunion des deux armées consulaires ou de quatre légions, proportion qui n'a été dépassée que dans des cas rares et après les beaux siècles militaires, ne présente-t-elle pas une force précisément semblable à celle de la plus grande dimension de la phalange, sous le nom de tétraphalangarchie, qui étoit, eu égard aux temps antérieurs, une armée combinée et formée de quatre petites armées ou corps distincts?

Dans un temps où l'on combattoit de si près, cette grande extension de la phalange en fut une corruption ou du moins se trouva un inconvénient, quand la phalange, sortie momentanément de la Grèce pour combattre les Asiatiques,

y rentra pour combattre, soit Grecs contre Grecs, soit Grecs contre Romains.

Les premiers corrupteurs de la milice romaine établirent, dans la légion, les cohortes permanentes et toujours ensemble; ce fut un ordre quelquefois plus profond que la phalange même la plus profonde, mais cependant plus commode et plus manœuvrier. Nous avons vu par quel vice de composition on fut amené à ce mal et à ce remède, à cette amélioration dans un sens, à cette décadence dans l'autre. L'ordre d'échiquier continua quelque temps encore à exister, sauf quelques cas d'exception, entre les cohortes, comme il avoit existé entre les manipules.

Bientôt les dix cohortes de la légion sont rangées, quatre en première ligne, trois en seconde, autant en troisième; il n'est plus question d'hastaires, de princes et de triaires; ces anciennes distinctions sont effacées; il n'y a que des cohortes.

Quelquefois la légion est rangée seulement sur deux lignes de cohortes, quelquefois sur une seule; mais ce sont des exceptions momentanées.

C'est dans le temps de l'ordre habituel, sur trois lignes de cohortes, qu'on trouve, le plus fréquemment dans les historiens, l'expression de *quadratum agmen* que la légion comporte,

en effet, doublement, soit parce qu'elle présente un front de quatre cohortes, soit parce que la profondeur de cette ordonnance, si l'on veut faire attention aux distances vraisemblables, est à peu près égale à son front, quoique alors les armées soient plus nombreuses et que l'armée consulaire se trouve composée, non de deux légions, mais, le plus souvent, de six; néanmoins ces six légions n'occupent pas plus de front que n'en occupoient autrefois deux. On vient de voir que les cohortes, dans l'échiquier ou dans les lignes, remplacent les manipules et sont triples de ceux-ci en profondeur. Ainsi ces troupes différentes et différemment organisées, pour la force et la profondeur, sont toujours à peu près les mêmes par rapport au terrain que leur front occupe. Observons que les armées romaines ne sont pas encore sorties des terrains inégaux de l'Italie ou de la Grèce, si ce n'est, et momentanément encore, sur la plage d'Afrique.

Cependant, comme les soldats sont de moindre valeur individuelle, et comme la profondeur extrême de cet ordre rend souvent inutiles les dernières lignes, il arrive dans plusieurs occasions qu'on fait passer la cavalerie dans ces grands intervalles, en rangeant les cohortes les unes derrière les autres, comme on avoit autre-

fois rangé, en quelques circonstances, les manipules, ou qu'on appelle au combat, avant qu'il commence, les deux dernières lignes de cohortes, et alors l'armée, sur une seule ligne de cohortes, offre en profondeur, sauf les distances, à peu près le même prolongement ou du moins le même nombre d'hommes que la légion primitive, et présente un front plus compacte; c'est celui dont font souvent mention les historiens et dont parle Frontin, *triplex acies in frontem.*

Par la suite, la légion est appelée à combattre dans de grandes plaines contre les Parthes; on a vu les palliatifs éphémères tentés vainement par Crassus, plus heureusement par Marc-Antoine; mais il faut, contre cette cavalerie qui se présente et attaque partout, qui pénètre dans tous les intervalles et dans toutes les distances, une ordonnance plus solide, plus efficace que des ordres de circonstances; c'est ce qu'établit le génie militaire d'Adrien.

Ne perdons pas de vue que, depuis l'établissement permanent des cohortes, il n'y a plus cette réserve des triaires, ces hommes d'élite, l'espoir du combat, qui, recevant dans leurs intervalles, non-seulement les vélites, mais les hastaires et les princes successivement repoussés et décimés dans l'action, présentoient aussi momentanément cet

ordre indiqué par l'expression *triplici acie in frontem*, avec cette différence que c'étoit à la fin et non au commencement de la bataille, différence essentielle et fondamentale. Quand les historiens veulent peindre, dans cette époque de la milice, le dernier effort où tout est engagé, ils l'expriment par ce peu de mots : le combat passa jusqu'aux triaires, *Res ad triarios pervenit*, comme nous dirions aujourd'hui, *les dernières réserves furent engagées*.

On imagine donc, pour retrouver ces avantages, la cohorte milliaire qui, au lieu d'être placée en réserve et en ressource, est mise en avant et présentée en exemple et en encouragement. Cette cohorte est double des autres; telle est l'ordonnance que la légion reçoit des circonstances et du besoin, et qui est une suite naturelle de toutes les modifications précédentes. La légion est composée de dix cohortes; celle qu'on appelle milliaire, à cause du nombre, est seule en première ligne, et derrière elle, sur trois autres lignes égales, les neuf autres cohortes.

On voit par quelle marche la légion se rapproche de la phalange; elle cherche chaque jour à s'identifier de plus en plus avec cette ancienne ordonnance : l'imitation des Grecs devient une mode exclusive sous Alexandre-Sévère.

La légion changea encore après lui; mais ce

fut l'introduction des machines de guerre qui, établissant une nouvelle ligne, fit rétrograder la légion vers une sorte d'ordre mince; on plaça la cohorte ou les cohortes milliaires, car il y en eut souvent deux, sur les flancs, une de chaque côté, ou moitié à chaque flanc, parce que cette nouvelle institution ne pouvoit plus couvrir les intervalles des autres cohortes, à cause de l'amincissement de l'ordre et du nombre des machines.

On a vu ce nombre, et cette distribution des machines, du temps de Végèce; l'abus alla croissant : après lui, la nécessité de mettre presque toutes les machines sur la même ligne (1), sans quoi une partie auroit été inutile, fit placer toutes les cohortes sur deux lignes. On voit que ces deux lignes inégales, à cause des cohortes doubles, étoient toutes deux fort longues, et l'intercallation des machines et des vélites entre ces deux lignes, telle que Végèce nous l'explique, donnoit à cet ordre, réellement mince dans chacune de ses parties, une apparence générale de profondeur sans force, comme un front sans homogénéité et sans ensemble.

(1) Celles qui ne lançoient pas leurs projectiles en paraboles devoient être nécessairement en première ligne.

La réserve étoit aussi inutile à ces deux ou trois lignes d'hommes et de machines, que ces lignes étoient entre elles inutiles l'une à l'autre.

Il n'y a plus dans cette ordonnance, ni la vertu individuelle des anciens manipules du temps de la bonne composition, ni la force d'amalgame et de discipline de la cohorte du temps de Marius, de César et de ses successeurs, ni la résistance et la masse résultante des modifications et des institutions d'Adrien et des empereurs guerriers qui l'ont suivi.

Tout fut désorganisé dans l'administration et la tactique : cette superfétation des chefs, des officiers, des privilégiés de tout genre; cette mobilité d'une ligne qui attend cependant le combat, au lieu de le chercher; l'embarras et la pesanteur des machines, tout devoit laisser, en effet, les malheureuses légions à la merci des Barbares.

Ceux-ci devoient fondre sur la légion avec l'audace et la force de corps qui ne leur manquoient pas : s'ils enfonçoient les deux premières lignes, ils avoient bon marché des vélites et les dispersoient facilement : leur but devoit être de séparer les hommes des machines. L'effort des vétérans étoit peu de chose après la dispersion de tout ce qui les précédoit; et l'existence de la cohorte ou des cohortes milliaires, les avoit affoiblis d'avance et en proportion du nombre et de

la force de ces cohortes, en privant des meilleurs soldats, la réserve des cohortes ordinaires.

Au milieu d'un amalgame lourd et confus, tout tendoit cependant à isoler le soldat de cette légion, si fort dégénérée en tout sens; voilà comment peu à peu l'art et la force se réfugièrent de nouveau dans l'homme seul, aidé de ce qu'une industrie grossière lui fournissoit pour se garantir individuellement.

Mais dans cette lutte nouvelle, et corps à corps, tout l'avantage devoit demeurer aux Barbares qui revêtoient les armes défensives à mesure que les Romains les abandonnoient, à qui leur force corporelle permettoit d'en porter de plus pesantes, et qui pouvoient manier des chevaux plus forts.

Voilà par quelle progression furent effacées les milices grecque et romaine, absorbées l'une par l'autre et souvent fondues ensemble; voilà comment la milice barbare triompha, et comment, ce qui est un renversement de toutes les saines notions militaires, la cavalerie prévalut sur l'infanterie; celle-ci fut entièrement décréditée, et l'autre fit, sous certains rapports, des progrès qui lui laissèrent tout l'avantage; jusqu'à ce qu'enfin elle dégénéra elle-même et se réduisit à l'homme isolé et bardé de fer.

Nous renvoyons, au livre suivant, la récapitulation relative à la cavalerie, qui ne périra entièrement qu'à cette époque; c'est alors que nous résumerons ses variations, comme nous avons fait celles de l'infanterie à l'époque actuelle, où nous la trouvons entièrement déchue du rang qu'elle doit tenir dans une armée bien constituée.

§ III.

Opinions de Machiavel, de Montesquieu, etc., sur les Causes et les Rapports qui lient la Décadence de l'Empire à celle de la Milice chez les Romains. De l'invasion des Barbares.

« Le partage, dit Machiavel, que fit de l'em-
» pire romain ce déluge de Barbares, ne put ra-
» mener en Europe l'antique vertu militaire.
» D'abord, on ne revient pas aisément à des ins-
» titutions tombées en désuétude; il faut en ac-
» cuser ensuite les nouvelles mœurs introduites
» par la religion chrétienne : il n'y a plus autant
» de nécessité de résister à l'ennemi. Autrefois
» le vaincu étoit massacré; on achevoit une vie
» misérable dans un éternel esclavage; les villes
» prises étoient saccagées; on en chassoit tous
» les habitans, après leur avoir enlevé tous leurs
» biens; on les dispersoit dans le monde entier;

» enfin, il n'y avoit pas de misère que ne sup-
» portassent les vaincus.

» Chaque État, effrayé de tant de malheurs,
» tenoit constamment ses armées en activité, et
» accordoit de grands honneurs à tout militaire
» distingué.

» Aujourd'hui ces craintes n'existent plus en
» grande partie : la vie des vaincus est presque
» toujours respectée; ils ne sont pas long-temps
» prisonniers, et ils recouvrent très-aisément
» leur liberté; une ville a beau se révolter vingt
» fois, elle n'est jamais détruite : les habitans
» conservent toutes leurs propriétés, et la seule
» chose qu'ils aient réellement à craindre, c'est
» de payer une contribution. Aussi ne veut-on
» plus se soumettre aux institutions militaires et
» endurer la fatigue des exercices, pour échap-
» per à des dangers qu'on ne craint plus. »

Guibert a copié, sans les citer, les reproches les plus spécieux que fait, ici, Machiavel à cette influence prétendue du christianisme sur les institutions militaires.

Ces autorités, auxquelles il faut ajouter celles de Montesquieu et de J.-J. Rousseau, ne subjuguent pas ma raison.

La milice romaine avoit déjà tous ses germes de mort, elle étoit réellement perdue, avant que

la religion chrétienne dominât dans l'empire et dans l'armée.

Par une erreur analogue dans une autre direction, on a attribué une grande influence militaire à la religion de Mahomet. Dans le temps de la gloire et du grand essor politique des Musulmans, les hommes, qui sont toujours frappés du présent, établirent en principe que cette croyance étoit intrinsèquement et éminemment propre à produire la valeur et la force militaire : la croyance est la même, et les peuples qui la professent, et qui ont fait trembler le monde, tremblent eux-mêmes devant les Russes, et déjà devant ces Grecs, objets pour eux d'un si long mépris.

La vertu militaire tient donc à d'autres causes, et le même Machiavel en révèle une plus réelle sans doute, et faite pour être placée en première ligne : « Lorsque l'empire romain, dit-il, se fut » accru et qu'il eut détruit tous les États de l'Eu» rope et de l'Afrique et la plus grande partie de » ceux de l'Asie, il ne resta plus de place au » mérite qu'à Rome, et les grands hommes de» vinrent aussi rares en Europe qu'en Asie sous » les grandes monarchies (1).

(1) Machiavel avoit dit peu auparavant que le nombre des grands hommes dépendoit du nombre des États, et que, lors-

» Comme il n'y avoit plus de vertu que dans
» cette capitale du monde, le premier germe de
» la corruption entraîna la corruption du monde
» entier; et les Barbares ravagèrent sans peine
» un empire qui avoit éteint la vertu des autres
» États, sans pouvoir conserver la sienne. »

Ces dernières vues de Machiavel sont, sans contredit, hautes et vastes. Néanmoins il ne nous semble pas avoir indiqué les principales causes, les causes les plus directes qui ont ruiné Rome, par la ruine de sa milice, long-temps minée par ses propres abus, écrasée ensuite par la supériorité des Barbares; il ne discute point le phénomène du succès de ces Barbares, de leur multitude, d'une irruption qui étoit sans exemple et qui ne s'est plus répétée.

Sur cette chute d'un grand empire, si dépendante de la chute de sa milice, et par-là si intimement liée à notre sujet; sur la prostration totale de cette milice, si long-temps florissante;

---

que ceux-ci s'anéantissoient, le nombre des grands hommes diminuoit avec l'occasion d'exercer leur capacité. Cette vue de Machiavel, pleine d'intérêt et de profondeur, fournit un argument très-fort en faveur des gouvernemens constitutionnels et représentatifs, qui, lorsqu'ils sont bien administrés, remédient aux plus graves inconvéniens de l'étendue des empires, en procurant un grand emploi de talens et de vertus.

sur l'apparition et les germes d'un art nouveau de la guerre, si foible, si bizarre, si oppressif, si funeste pour les populations, nous hasarderons quelques conjectures nouvelles; elles contrarieront des préjugés reçus sans discussion, elles éclaireront des notions confuses, elles s'accorderont avec des faits incontestables.

Les apparitions, les irruptions presque simultanées de ces essaims de *Barbares* (c'est le nom générique qui leur est resté), qui détruisirent la milice et la puissance des Romains, ne sont-elles pas, en effet, des circonstances trop graves, trop remarquables pour que les bons esprits se paient des premières raisons qu'on leur donne d'un événement si majeur, si singulier, unique dans l'histoire du genre humain, capital dans celle de l'art militaire?

Un mot du goth Jornandès a fait fortune, et a eu l'honneur d'être cité par Montesquieu; il appelle la zône Cimbrique la manufacture du genre humain (1); et, sur la foi de cette opinion, légèrement mise en avant, la foule des écrivains irréfléchis nous représente la Scandinavie comme versant à grands flots des colonies guerrières sur toute la surface de l'Europe.

(1) *Humani generis officina.*

Cependant deux choses sont constantes : l'une, que les immigrations armées qui ont couvert l'empire romain sont venues du midi comme du nord, et ont débordé de toutes parts; l'autre, qu'avant et depuis l'époque que nous observons, nous ne voyons point que les régions du nord aient surabondé d'habitans, et qu'elles aient été obligées de vomir au-dehors la population dont elles étoient surchargées.

Il n'est pas naturel que les hommes se multiplient avec rapidité dans les climats tristes et durs, et l'histoire nous montre, dans tous les temps, les colonies sortant des climats doux et tempérés où la facilité de la vie, la multitude des jouissances, invitent la société à s'accroître, quelquefois jusqu'à une imprudence heureuse, dont la colonisation est le remède.

On voit bien, dans quelques circonstances particulières, quelques peuplades, poussées hors d'une contrée ingrate ou affreuse, aller chercher la vie et le repos par la guerre dans un meilleur pays (1); mais ces événemens sont rares, ils n'ont lieu que sur un point, ils n'entraînent pas de grandes conséquences; quelle que soit l'issue

(1) C'est ce que César raconte des Suisses; et encore, dans cette circonstance, étoit-ce le projet et l'intérêt personnel d'un ambitieux plutôt que le besoin des peuples.

de cette tentative aventurière, un prompt repos suit l'inquiétude de quelques instans; la terre envahie ne change point de face et à peine de gouvernement.

Cette impulsion éphémère, cette impression précaire et locale, ne sont point le caractère de ces invasions qui, à la décadence de l'empire, ont semblé, au contraire, bien plutôt le résultat d'une réaction vaste et combinée, que l'effet d'un envahissement capricieux et fortuit; il faut donc en chercher les profondes causes ailleurs que dans des motifs passagers et semblables à ceux qui ont amené les faits sans suite, les accidens isolés du même genre.

Long-temps le joug de Rome avoit été léger; les provinces le portoient avec amour; les peuples trouvoient la justice, le repos et la liberté sous l'égide du pouvoir consulaire ou de l'autorité du Préteur ; l'esclavage domestique étoit doux; on a vu avec quel empressement, après la défaite de Cannes, les esclaves acceptèrent des armes pour défendre leurs maîtres; avec quelle fidélité ils s'en servirent ; on sait quelle affection Rome trouva dans ses alliés, à toutes les époques d'une occupation étrangère en Italie; avec quelle joie ils rentroient sous le patronage de la république.

Vers la fin du VIe siècle de Rome, tout se déna-

tura au-dedans et au-dehors, les mœurs et les lois; les grands eurent, autour de la capitale, des peuples d'esclaves; ce n'étoit plus ce maître simple et frugal au milieu de sa plus grande gloire, qui mangeoit le même pain et buvoit le même vin que ses laborieux serviteurs; c'étoit un propriétaire opulent et superbe qui à peine connoissoit et daignoit compter ses esclaves et pour qui la mort de l'un d'eux étoit une perte presque insensible; la médiocrité avoit été humaine, le luxe fut cruel; à cette époque, se multiplièrent les atroces combats de gladiateurs; à cette époque, les guerres d'esclaves fugitifs devinrent sérieuses et menaçantes; à cette époque l'ancienne modération des magistrats chez les alliés, des gouverneurs dans les provinces, fut petit à petit remplacée par les exigences, les concussions, les rapines (1) et enfin par les vexations de tout genre et ces outrages insupportables que le mépris accompagne.

---

(1) *Hæc primò paulatim crescere, interdùm vindicari, post ubi contagio quasi pestilentia invasit, civitas immutata, imperium ex justissimo et optimo crudele intolerandumque factum*, etc., etc.

Ubi pro labore desidia, pro continentiâ et æquitate lubido et superbia invasere, fortuna simul cum moribus immutatur, etc., etc.

SALLUSTE.

Les premiers abus furent réprimés; mais bientôt les plus criantes iniquités restèrent impunies, on répondit aux plaintes par des supplices, et pour faire taire les provinces, on les dépeupla (1): l'empire Romain tout entier n'offroit plus d'asile; partout le même pouvoir, partout les mêmes rigueurs et la même difficulté d'exister; une population malheureuse, déshéritée, sans propriété, sans abri, fut chassée de proche en proche aux frontières de l'empire, c'est-à-dire à toutes les extrémités de l'Univers. C'est là qu'elle se mêla à ces races incultes qui, dans leur état sauvage, conservoient encore quelque chose d'humain (2); voilà ce qui, au bout d'un temps donné, produisit ce nombre immense, cette force extraordinaire à la circonférence, et laissa au centre ce vide et cette foiblesse; voilà l'impulsion motrice de cette réaction puissante, irrésistible; ce qu'on appelle des *Barbares*, combattoit plutôt comme des frères irrités, que comme des étrangers seulement avides ou ambitieux; on les repoussoit avec une fureur égale à

---

(1) *Ubi solitudinem faciunt pacem appellunt.*

TACITE.

(2) Voyez ce que nous avons dit des établissemens des soldats romains chez les Barbares, au chapitre premier, paragraphe III de ce troisième livre.

leur rage et par des moyens qu'on n'avoit jamais employés contre aucun autre ennemi (1).

Je n'écris point l'histoire, mais qu'on y jette les yeux, on sera étonné de la conformité de tous les faits avec mes conjectures: je me bornerai à présenter, ici, ceux qui appartiennent à mon sujet; ainsi, au livre suivant le lecteur remarquera les imitations, les traditions romaines dans les manœuvres et dans le genre de guerre des Barbares. On sent, on comprend aisément qu'il y a dans cette multitude guerrière bien moins de Barbares proprement dits que de soldats déserteurs, d'esclaves fugitifs, de citoyens opprimés conservant de génération en génération des armes et des notions militaires, par là même diverses, bizarres, incohérentes, sans uniformité; mais cette oppression, cette tyrannie et cette foiblesse qui amenèrent et consolidèrent la réaction et l'envahissement, durèrent près de cinq cents ans : cette considération explique bien des choses et doit contribuer puissamment à justifier le système à l'énonciation ou plutôt à la simple indication duquel nous a conduit l'apparition d'un phénomène politique et militaire qu'autrement on ne sauroit expliquer que par l'hypothèse unique dans le cours des siècles,

(1) Voyez chapitre II de ce livre, paragraphe V.

d'une fabrication extraordinaire d'hommes au Nord de l'Europe (1).

---

(1) Des circonstauces particulières peuvent produire des effets remarquables; mais des exceptions ne font pas la règle. Ainsi, par exemple, une population rassemblée contre le vœu de la nature, peut devenir menaçante pour les États voisins, et même au loin. Pierre le Grand, en violant la nature et donnant un démenti à toutes les vraisemblances, créa une capitale qui n'avoit pour territoire que des rochers, des lacs et des bruyères sous un ciel de fer. Il est évident qu'une population, ainsi agglomérée par force dans cet affreux climat, et si disproportionnées à celle que la terre pourroit volontairement nourrir, doit chercher à se répandre au loin. Mais que prouve cet exemple? qu'il faut des moyens violens et hors du cours ordinaire des choses et de la marche de la nature, pour produire des événemens et des positions tels que ceux qui ont causé la ruine de l'empire romain; notre digression, si c'en est une, n'a pas voulu prouver autre chose.

Il va sans dire que nous ne disputons point ici aux causes accidentelles et personnelles, leur influence constatée par l'histoire. Nous ne prétendons pas dire que les intrignes, les trahisons, les appels faits à une force étrangère, par des méconteus puissaus, n'aient pas contribué à ouvrir le centre de l'empire aux Barbares; souvent même, et nous l'avons remarqué, les empereurs appellèrent ces Barbares au secours de leur foiblesse, les accoutumant ainsi eux-mêmes au bien être de la civilisation et aux arts de la milice : mais comment ces Barbares se trouvèrent-ils tout prêts et tout disposés à répondre à ces appels? C'est ce que nous avons voulu expliquer.

LIVRE IV.

L'art dans le moyen âge et jusqu'à la fin du seizième siècle.

CHAPITRE PREMIER.

Etat du militaire pendant les siècles vulgairement connus sous le nom de moyen âge, et dans les temps qui ont immédiatement précédé et suivi la barbarie de cette époque.

§ Ier.

Quel étoit l'état de l'Art militaire chez les Peuples qui commençoient à disputer l'Empire aux Romains; derniers efforts de cet Art chez les Romains.

QUAND les divers peuples, qui avoient passé le Rhin ou les Alpes, firent la conquête de l'Italie et des Gaules, ils avoient pour armes le javelot, la hache à deux tranchans ou francisque, l'épée et le bouclier; ils faisoient usage de la fronde et de l'arbalète dans les siéges; ils n'avoient point de troupes légères, leur cavalerie étoit peu nombreuse et armée de la flèche et du javelot.

Il y a trop de conformité entre plusieurs parties de cet armement, et celui des troupes de la république et de l'empire, pour qu'on ne soit pas de plus en plus convaincu que les esclaves fugitifs, les soldats déserteurs, les proscrits et les opprimés, de tout genre, avoient en effet naturalisé, parmi les peuples non encore atteints par la conquête, quelque connoissance, quelque grossier usage des armes, de la tactique, des arts, quelques lambeaux de la civilisation des Romains.

Vers l'an 500, les Romains avoient encore le casque, la cuirasse et le bouclier pour armes défensives, et pour armes offensives l'épée et le javelot.

On distingue aisément ce qui appartient à l'état sauvage qui est l'état naturel de ces peuples, et ce qu'ils ont emprunté d'avance à ceux qu'ils viennent attaquer.

Les Barbares ne combattoient pas sans ordre, ils formoient leurs troupes en bataillons carrés, par une imitation grossière de la légion, telle qu'elle étoit alors chez les Romains, revenus, comme nous l'avons remarqué, aux formes générales de la tactique grecque, sinon à sa force réelle.

Quelquefois leurs ordres de bataille ressembloient au triangle des Turcs, au coin d'Elien,

à la tête de porc. Leur ordonnance étoit principalement en profondeur, et, pour garantir les premiers rangs, ils employoient la tortue, formée de grands boucliers soutenus par des hommes armés de cuirasses et de casques, qui étoient leurs hommes d'élite.

Leur cavalerie, peu nombreuse, étoit placée sur les ailes, à l'exemple des Romains qu'ils combattoient et à qui l'ordonnance actuelle de leur légion interdisoit l'insertion des Turmes, ou pelotons de cavalerie, parmi des manipules ou des cohortes qui n'existoient plus depuis longtemps en corps séparés.

Une bataille livrée à Casilinum, position qui avoit déjà figuré dans l'histoire des campagnes d'Annibal en Italie, donne une idée de la manière dont se livroient les grandes batailles, vers l'époque où nous entrons, qui fut celle où les Barbares commencèrent à prévaloir définitivement sur les Romains.

Cette affaire eut lieu moins de deux cents ans après Végèce (1), et sous un des généraux en très-petit nombre qui ressuscitèrent momentanément et précairement l'art et la discipline des anciens.

---

(1) En 553.

Les Francs, au nombre de trente mille hommes d'infanterie, étoient commandés par Bucelin. Les Romains, commandés par Narsès, n'étoient que dix-huit mille dont deux mille de cavalerie.

L'armée des Francs étoit appuyée de chaque côté à un bois; ces bois n'étoient éclairés ni en dedans ni en dehors, à cause du manque de troupes légères et de cavalerie; l'armée étoit divisée en petits corps de mille cinq cents hommes environ, rangés sur quatre-vingts de front et dix-huit de hauteur; c'étoit une intention d'imiter à la fois la phalange et la légion, intention dénuée d'art et vraisemblablement encore plus dénuée de moyens.

Vis-à-vis la tête de porc, qui faisoit le centre et formoit la colonne d'attaque de l'armée de Bucelin, les Romains avoient placé un carré de quatre mille hommes environ, couverts de grands et forts boucliers et armés de l'épée.

Derrière ce corps avancé et destiné à émousser l'effort du coin ou tête de porc qui vouloit percer le centre de l'armée romaine, celle-ci étoit placée en seconde ligne, ayant eu soin de laisser un espace vide, derrière ce corps avancé, de la même largeur que le front de celui-ci.

C'étoit un souvenir des anciens temps et de l'ancienne tactique; c'étoit pour que ce corps,

dans le cas où il se porteroit en arrière, n'importe par quelle cause, pût rentrer et se placer dans cet intervalle, sans rien troubler à l'ordonnance du reste de l'armée (1).

Effectivement, soit par l'accomplissement d'une résolution calculée d'avance, soit par la force du choc, ce corps se replia dans cet intervalle, sur une réserve d'hérules qui étoit postée en troisième ligne (2).

L'armée des Francs, qui croyoit déjà marcher au pillage des camps ennemis et avoir enfoncé décidément l'armée romaine, se trouva elle-même cernée de telle façon que la tête de la colonne fut arrêtée par les hérules, et ses deux flancs attaqués par les deux portions de la seconde ligne des Romains, de chaque côté de l'intervalle vide et de l'espace où s'étoit passé le commencement de l'action. Pendant ce temps, la cavalerie des Romains, qui avoit tourné les bois, tomba sur les derrières de l'armée de Bucelin, et par cette manœuvre les Francs enveloppés de quatre côtés, furent taillés en pièces et

(1) Il faut observer aussi que ceci se trouve dans Végèce, qui place le second général au centre de l'infanterie, avec un corps d'élite en avant.

(2) Voilà les Barbares non-seulement à la solde des Romains et leurs égaux, mais préférés aux Romains mêmes pour former la réserve.

périrent presque tous. L'armée de Narsès étoit cependant, comme nous avons dit, moins nombreuse de moitié à peu près que l'armée romaine.

Cette bataille peut donner une idée des affaires les plus importantes qui eurent lieu pendant des siècles entre les Barbares et les Romains déchus; c'est une de celles où il a été déployé de part et d'autre le plus d'art, de science militaire et de valeur; on y trouve la trace de plusieurs batailles célèbres dans l'antiquité, et, ce semble, une imitation assez exacte de la bataille de Cannes; ici, comme là, le centre est percé par l'armée qui croit déjà tenir la victoire, et cette armée est enveloppée par celle qu'on croit enfoncée et défaite. Les Barbares à Casilinum n'avoient point de cavalerie, les Romains en avoient à Cannes, mais ils en firent un si mauvais usage qu'il auroit mieux valu pour eux n'en point avoir; là, et ici, l'armée la plus forte en nombre fut vaincue.

§ II.

L'Art sous la fin de la première Race des Rois Francs, sous Charlemagne et ses Successeurs.

Il paroît que, depuis la bataille de Casilinum et durant un assez long espace de temps, l'art des combats et l'ordonnance des troupes n'éprouvèrent pas de grandes modifications; c'est ce dont

on trouve la preuve dans la bataille de Tours, gagnée, environ deux cents ans après, par Charles-Martel contre Abdérame, et à une époque où notre gloire militaire commençoit à s'élever au-dessus des ignobles boucheries de la première race.

« Les Sarrazins, alertes et légers, dit Mézerai, » y alloient avec une merveilleuse agilité. » Ils avoient, en effet, pour armes défensives des hoquetons rembourrés et piqués : cette armure leur donna un moment quelque avantage; mais ils n'avoient pour armes offensives que des flèches et des zagayes, qui faisoient peu d'impression sur les gros bataillons français, couverts de leurs seuls boucliers à la vérité, mais hérissés de pointes de hallebardes et de javelots; de sorte que ces grands corps de Neustriens et d'Austrasiens, qui n'avoient pas (dit le même historien) le mouvement fort léger, mais le bras pesant et le pied ferme, les laissant faire tous leurs assauts et leurs *caracols*, les lassèrent, les enfoncèrent et les mirent en déroute.

On voit que les troupes de Bucelin et celles de Charles-Martel n'étoient pas fort différentes. On conçoit très-bien comment les phalanges du premier, engagées dans un pays coupé et couvert, ont été écrasées par des troupes non moins solides qu'elles et même de nature pareille, telles

que la réserve d'hérules. Par les mêmes raisons, on s'explique comment les phalanges du second ont résisté avec succès dans de grandes plaines découvertes, et ont fini par détruire une armée plus organisée et plus disposée pour la course et pour l'invasion que pour la résistance et les combats de pied ferme.

Sous Charlemagne et les rois de la seconde race, il n'y eut aucun changement sensible dans la constitution militaire; seulement le souvenir des deux affaires que nous avons indiquées, et d'autres semblables, heureuses ou malheureuses, fit sentir la nécessité de quelque cavalerie, en fit même exagérer l'importance, et ce fut dès lors que la force de l'armée passa peu à peu à cette espèce de cavalerie, qui porta bientôt l'excès des précautions défensives si fort au-delà des anciens Cataphractaires (1).

Tout ce qui restoit des arts mécaniques, au milieu de la rudesse et de la barbarie universelles, fut employé à garantir et à armer l'homme à cheval. Le pillage, la dévastation perpétuelle de la campagne par les petites guerres de seigneurs, le misérable état de la culture, conséquence de ces désordres, devoient beaucoup réduire le nombre des chevaux; ce fut une des

(1) Voyez le paragraphe V de ce chapitre.

raisons de les préserver, et de les conserver précieusement et par toutes sortes de moyens.

§ III.

Action du Gouvernement féodal sur l'Art militaire.

La religion chrétienne, que la plupart des Barbares avoient adoptée, réprouvoit hautement toute idée de servitude directe, c'est-à-dire celle de l'homme regardé comme propriété absolue d'un autre homme; mais la soif de dominer est la passion la plus vivace et la plus adroite du cœur et de l'esprit humain. La férocité subtile de ces étranges chrétiens avoit organisé un servage indirect, plus dur peut-être et plus tyrannique que l'ancien, je veux dire la servitude de la glèbe, et le système par lequel la possession de l'homme devint la conséquence de la possession du territoire.

Quel étoit le problême que se proposoit de résoudre le gouvernement féodal? Celui-ci sans doute : *A la faveur de points militaires, tels que les armes d'alors en désignoient l'occupation, conserver, avec le moins d'hommes possible, la domination la plus étendue sur le territoire* (1).

(1) Le germe de mort que portoit en lui l'Etat féodalement

Il suffit d'examiner les emplacemens où la féodalité a édifié de préférence, pour juger de sa tendance, pour se convaincre que son but n'étoit pas de cultiver la terre et de la féconder, mais de la dominer, n'importe à quel prix, fût-ce en la desséchant et la frappant de stérilité.

Un gouvernement, animé de cet esprit, pouvoit être et étoit, en effet, conforme aux premiers intérêts d'une population de conquérans, foible et rare en comparaison de la population des nations subjuguées.

L'âge de vigueur du gouvernement féodal, l'époque du triomphe de la force militaire individuelle sur la multitude, quand la dépopulation et la misère générale étoient dans l'intérêt direct des dominateurs, précéda et prépara l'époque où les soldats mercenaires devinrent la principale force des grands vassaux et, par suite,

constitué (et chaque forme de gouvernement porte avec soi le sien) consistoit dans cette alternative où il se trouvoit inévitablement placé. Il dérogeoit à son principe s'il vouloit favoriser dans son sein la production, la population, la richesse, et alors il périssoit par l'intérieur. S'il vouloit, au contraire, maintenir au-dedans son principe avec vigueur, tandis qu'autour de lui on y dérogeoit avec prudence, il périssoit par l'extérieur, et sa foiblesse relative le livroit en proie à ses voisins. Effectivement, le gouvernement féodal n'a évité nulle part l'une ou l'autre de ces destinées.

l'unique ressource de leurs suzerains, en qui l'Europe plaçoit toutes ses espérances.

Les seigneurs féodaux ne négligèrent rien pour faire prévaloir le système des troupes étrangères, auxiliaires et mercenaires, quelque désastreux que fût en soi ce système, sur celui des milices locales et nationales; pourquoi? c'est que le danger des mercenaires venus du dehors étoit surtout pour l'État et le Roi, dont les seigneurs féodaux se soucioient peu, tandis que les communes armées et organisées auroient été menaçantes et dangereuses non pour le souverain et l'État, mais pour eux-mêmes, ce qui leur importoit bien autrement.

Dans quelques républiques anciennes, comme Carthage, Athènes même, l'usage des troupes auxiliaires, étrangères et mercenaires fut introduit pour ne pas détourner le peuple d'une industrie active et d'un commerce lucratif; sous le régime féodal, ce fut pour conserver sans danger imminent une domination essentiellement précaire; on stipendioit des étrangers avec la sueur des serfs pour maintenir l'oppression et la foiblesse de ces mêmes serfs et pour ne pas en laisser augmenter le nombre.

D'un autre côté, quand les rois eurent affaire aux seigneurs féodaux, ils craignirent des levées difficiles d'hommes qui auroient connu une au-

tre autorité directe que la leur, et auroient marché, avec la crainte de l'avenir, contre cette autorité immédiate et habituellement exercée sur eux.

Ce furent ces deux causes qui, par la suite, amenèrent de tous côtés cette inondation de reîtres et de lansquenets dont notre histoire sera bientôt remplie. Ces soldats vinrent principalement de la Suisse et du territoire des villes confédérées de l'Allemagne, c'est-à-dire des contrées où le gouvernement municipal, favorable à la population, avoit créé un plus grand nombre d'hommes disponibles, forts, vigoureux, et ayant pu exercer leurs forces impunément.

Jusque-là, pendant toute cette longue durée du moyen âge et pendant les derniers siècles qui le précédèrent, l'art avoit semblé demeurer presque immobile, mais tout à coup et à peu près en même temps une providence bienfaisante livra à l'homme trois grands secrets, destinés à fonder la civilisation sur des bases indestructibles : *la poudre à canon*, *la boussole et l'imprimerie.*

Sans ces puissans véhicules, nous serions sortis bien péniblement de cet état de la société où le chevalier bardé de fer, lui et son cheval, faisoit trembler toute une contrée habitée par une population foible, disséminée dans de chétifs hameaux et livrée nue et sans armes à ses oppres-

seurs! Ce fut alors que l'art proprement dit parut entièrement perdu, que toute institution militaire s'évanouit, et, chose remarquable, avec l'art militaire tous les autres arts et la société elle-même.

L'époque de la plus grande foiblesse de l'art, de la plus profonde abjection de l'infanterie en Europe, ce fut le temps des premiers rois de notre troisième race : la hideuse multitude qui s'appela l'armée des premiers croisés, en donna la preuve aux autres parties du monde alors connu; la bataille de Hastings est le tableau le plus frappant de cette grossièreté des moyens de l'art mise en action par des hommes de génie, de courage et de caractère.

Aussi, sous le rapport de l'art matériel, il ne reste plus à cette époque que la cavalerie et qu'un genre particulier de cavalerie.

Avant de parler avec quelque détail de cette cavalerie et de toute celle du moyen âge, nous allons récapituler l'histoire générale de cette arme.

§ IV.

De la Cavalerie ; Récapitulation de l'Histoire de cette arme chez les Anciens.

On ne sauroit trop se représenter combien la cavalerie avoit peu d'importance et de perfection parmi les anciens; l'importance de la cavalerie est par la nature des choses proportionnée

au besoin qu'on a d'embrasser et d'éclairer un plus grand espace, de se porter avec plus de rapidité d'un point sur un autre; or, ce besoin est lui-même en proportion directe avec la portée des armes de toute espèce; d'où il suit que l'on a dû attacher peu d'intérêt à la perfection de la cavalerie tant qu'on s'est battu avec des piques, des javelots, même avec des flèches, que la cavalerie acquit plus de considération quand on fit usage des machines, que cette importance s'est encore accrue quand les armes ont changé, et surtout quand les machines se sont elles-mêmes perfectionnées et qu'elles ont éprouvé une métamorphose telle que l'invention de l'artillerie moderne.

La première cavalerie des Grecs consistoit dans les attelages des chars qui transportoient rapidement les combattans au milieu de la mêlée sur les points où l'infanterie faisoit mine de plier, c'est ce qu'on voit à chaque instant dans Homère.

Les premiers cavaliers des Romains n'étoient autre chose que ce que furent nos dragons quand Brissac les institua en Italie, des fantassins qui ne se servoient de leurs chevaux que pour se porter plus aisément d'un point à un autre et y combattre à pied (1).

(1) Encore aujourd'hui, dans les Abbruzzes, les paysans, montant à crû sur des chevaux de haras qui paissent dans la

Le consul Varron, que l'histoire nous peint en effet comme un homme sans discernement, voulut faire faire la même manœuvre aux chevaliers romains à Cannes; elle ne lui réussit pas; il ne s'étoit pas aperçu que les temps étoient changés et les anciennes habitudes perdues.

Cette première cavalerie, instituée par Romulus, portoit un nom parfaitement convenable à son usage et à sa destination; ces soldats ne s'appeloient pas cavaliers, mais seulement hommes légers *celeres*, comme empruntant une force étrangère pour *accélérer* leur disponibilité.

Ils prirent la ville *Trossulum* en Toscane, sans le secours d'aucune autre infanterie (1); d'où ils eurent pendant quelque temps le nom de *Trossuli;* ils s'appelèrent *equites* quand ils combattirent habituellement à cheval.

La cavalerie étoit à peu près la onzième partie de la légion, quand la légion étoit sur le pied ordinaire; elle ne s'augmentoit guère au-delà de trois cents cavaliers, même quand on forçoit le nombre de l'infanterie de la légion.

campagne, et les changeant pour des chevaux frais, à mesure qu'ils trouvent de nouveaux haras, se portent d'un lieu à l'autre avec une vitesse extraordinaire, semblent se multiplier, remplissent un grand pays, et peuvent harceler une armée de la manière la plus fatigante.

(1) Comme les mousquetaires prirent Valenciennes sous Louis XIV.

La cavalerie auxiliaire ou alliée étoit dans une proportion beaucoup plus forte avec l'infanterie; mais ces troupes étoient, surtout la cavalerie auxiliaire, beaucoup plutôt des troupes de guides et d'éclaireurs que de combattans en ligne.

Après la bataille de Platée, dans l'assemblée générale de la Grèce, il fut résolu de lever, sur dix mille hommes de pied, mille chevaux; c'étoit un onzième, comme par la suite, dans la légion.

A Mantinée (1), l'armée des Lacédémoniens et de leurs alliés étoit de vingt mille hommes de pied et deux mille chevaux.

A Leuctres, Épaminondas avoit huit mille hommes d'infanterie et cinq cents seulement de cavalerie.

Alexandre, entrant en Asie, augmenta la proportion de sa cavalerie; il avoit cinq mille hommes de cette arme et trente mille fantassins.

A Arbelles, il avoit quarante mille hommes d'infanterie et sept mille chevaux.

---

(1) C'étoit la première bataille de Mantinée. Nous en avons déjà fait mention plus d'une fois, et nous ne sommes pas les seuls parmi les écrivains militaires. Le savant M. Gail, qui en a donné une discussion très-instructive, *reproche aux Modernes qui ont écrit sur l'Histoire ancienne*, de n'avoir fait aucune mention de cette bataille remarquable. Il auroit tort s'il comprenoit les écrivains militaires dans ce juste blâme; car Puységur, entre autres, en a parlé assez longuement, et, selon sa coutume, en très-grande connoissance de cause.

Les légions, sous César, et déjà quelque temps avant lui, et depuis que Marius eut changé la composition de la cavalerie, n'avoient plus cette arme comme partie intégrante de leur organisation; elle étoit uniquement à la disposition du général.

Auguste, en donnant des quartiers permanens aux légions, leur attacha de nouveau une portion de cavalerie; mais il ne rétablit pas dans ses antiques fonctions l'ordre des chevaliers; ce nom ne fut plus qu'un titre honorifique.

Élien, pour la phalange, et l'empereur Léon, pour la légion devenue phalange, disent expressément que la cavalerie doit se porter partout où l'on en a besoin, et ne doit point avoir de place fixe.

L'ordonnance de la cavalerie des anciens étoit peu savante; chez eux l'armure et l'équipage des chevaux furent imparfaits et insuffisans : la tradition de cette cavalerie numide, qu'on prétend ne s'être pas servie de brides, prouve seulement, ainsi que nous l'avons déjà remarqué (1), qu'il n'est resté que des notions bien vagues et bien superficielles des détails de cette arme chez les anciens, notions qui ont été commentées, la plupart du temps, par l'amour de l'extraordinaire et du merveilleux.

---

(1) Livre Ier, chapitre II, paragraphe III.

Puységur déclare qu'il ne conçoit pas bien les selles et les brides des anciens, et qu'il n'a pu deviner s'il se servoient d'étriers.

L'invention des étriers est, en effet, du moyen âge, quand le cavalier bardé et chargé de fer fut dans l'impossibilité de sauter légèrement à cheval : la nécessité seule a enfanté toutes les industries.

L'invention des arçons est du Bas-Empire et de l'époque où l'on apprécioit, où l'on employoit, où l'on soignoit presque exclusivement la cavalerie. Les cavaliers faisant de longues traites avec un équipage lourd et compliqué, les fréquentes blessures des chevaux sur les reins et sur le garrot, durent faire chercher le moyen de les prévenir, et faire imaginer les arçons. Ce fut un très-grand progrès pour la cavalerie, et une invention sans laquelle la cavalerie bardée de fer, qui va survivre seule au naufrage général des institutions militaires, n'auroit pu avoir lieu car; les Cataphractes des anciens n'étoient rien en comparaison pour le poids et la dureté du contact. On peut en juger par les documens et les monumens qui retracent le plus exactement, soit à la mémoire, soit même à la vue, les cataphractes des anciens.

C'est ici le lieu de donner quelques détails sur cette arme, renouvelée au moyen âge, et exagérée dans ses avantages et ses inconvéniens.

§ V.

Des Cataphractes chez les Anciens et au moyen âge.

« On en voit représentés, dit Montfaucon (1), » sur la colonne Trajane : rien n'est plus extraor- » dinaire à la vue ; les hommes sont couverts par » cette armure depuis le haut des épaules jusques » au poignet et au bout des pieds ; le cheval l'est » également jusques aux narines et à la corne du » sabot ; on croiroit voir des dragons écaillés. » Cette armure est si juste au corps, qu'elle » en laisse apercevoir tous les muscles et suivre » jusqu'aux moindres mouvemens, comme si » l'homme et le cheval eussent été entièrement » nus ; ce qui devoit, en effet, sembler extraor- » dinaire chez des peuples où les habillemens » étoient généralement larges (2). La matière de » ces cuirasses varioit ; mais c'étoit ordinairement, » ou de légères lames de fer ou de cuir fortement » préparé, ou des écailles d'un bois très-dur. »

Pausanias, dans ses *Attiques*, dit que les cataphractaires sarmates nettoyoient avec soin les cornes du pied du cheval, et les tailloient en pe-

---

(1) Antiquité dévoilée.

(2) Les Asiatiques et même les Romains.

tites lames semblables à des écailles, ce qui ressembloit aux compartimens d'une pomme de piu encore verte; qu'ils perçoient ces écailles et les cousoient ensemble avec des nerfs de bœuf ou de cheval.

Il est bon de rappeler, pour la clarté et la vraisemblance de ces détails, que les chevaux des anciens n'étoient pas ferrés.

Plutarque parle avec quelque détail des Cataphractes asiatiques, dans la vie de Lucullus; c'étoit vraisemblablement la première fois que les armées romaines avoient affaire à ces sortes de cavaliers : aussi nous verrons Lucullus qui se sert de l'infanterie romaine, et qui ne se fie qu'à lui-même pour la diriger contre cet ennemi d'une espèce nouvelle, préférer, pour seconder son mouvement, les cavaliers Thraces et Galates aux cavaliers romains, comme plus accoutumés à l'aspect peu familier aux Romains, de la cavalerie cataphractaire. Le trait d'ailleurs contient quelque instruction sous le rapport stratégique. Voici le texte de Plutarque:

« S'étant aperçu que la cavalerie couverte de fer,
» qui faisoit la plus grande force des ennemis (1),
» étoit rassemblée au pied d'une colline, unie à
» son sommet, dont la pente, qui n'avoit que

(1) L'armée de Tigrane, roi d'Arménie.

» quatre stades (1), n'étoit ni roide ni coupée,
» Lucullus ordonna à ses cavaliers Thraces et Ga-
» lates d'aller la prendre en flanc, et d'avoir soin
» d'écarter avec l'épée les lances des ennemis,
» parce que c'est dans la lance que consiste toute
» la force de ces cavaliers. Dès qu'ils n'ont pas
» la liberté d'agir, il leur est impossible de se
» défendre eux-mêmes et de nuire à l'ennemi;
» la pesanteur et la roideur de leur armure fait
» qu'ils sont comme murés.

» Lucullus prend lui-même deux cohortes d'in-
» fanterie, et court s'emparer de la hauteur; les
» soldats, qui le voient marcher le premer à pied,
» couvert de ses armes, le suivent avec ardeur:
» arrivé au sommet, il s'arrête sur le lieu le plus
» découvert, et crie d'une voix forte : *La victoire
» est à nous!* En disant ces mots, il fond avec les
» deux cohortes sur cette cavalerie bardée de
» fer (2), et ordonne à ses troupes de ne pas faire
» usage de leurs javelots, mais de joindre les en-

(1) Environ deux cent cinquante toises.

(2) Le mouvement étoit habile. Les soldats de Lucullus descendoient : les cataphractaires, pour leur résister, auroient été obligés de combattre en montant, ce qui leur ôtoit tout l'avantage du choc et de la pesanteur; aussi, attaqués, ne songèrent-ils qu'à s'enfuir. La cavalerie légère de Lucullus les auroit mis entre deux dangers égaux s'ils s'étoient obstinés à tenir dans cette position.

» nemis *l'épée à la main*, *et de les frapper aux* »*jambes et aux cuisses*, *seules parties du corps* » *qu'ils eussent découvertes.*

» Mais les Romains n'eurent pas le temps » d'exécuter son ordre; cette cavalerie ne les at- » tendit même pas : elle prit honteusement la » fuite en poussant des cris affreux, et, sans avoir » rendu aucun combat, elle alla se jeter, avec » ses chevaux si pesans, dans les bataillons de » l'infanterie. »

Ces cataphractes asiatiques s'appeloient aussi *clibanaires;* quatre siècles après, Ammien-Marcellin appelle encore *clibanaires* les cataphractes des Perses (1).

Entre le siècle de Lucullus et celui d'Ammien-Marcellin, Tacite nous montre en action la cavalerie cataphractaire des Sarmates, qui firent, sous le règne de Galba, une irruption dans la Mésie.

« Tel est, dit-il, le caractère de ces étranges » peuples que leur valeur semble n'être pas en » eux; le dégel et l'humidité, qui faisoient tom- » ber leurs chevaux, leur ôtoient l'usage de

(1) Au triomphe de Lucullus, on mena comme une chose extraordinaire soixante cavaliers bardés de fer. Ce furent sans doute les premiers qu'on montra aux Romains, et un résultat de l'affaire dont nous venons de parler.

» leurs piques et de leurs longues épées à deux » mains.

» Le poids des cataphractes, sortes d'armures » faites de lames de fer ou d'un cuir très-dur, » qui rend *les chefs et les officiers impénétrables* » *aux coups*, les empêchoit de se relever quand » le choc de leurs ennemis les avoit renversés, » et ils étoient étouffés dans la neige qui étoit » molle et haute.

» Les soldats romains, couverts d'une cui- » rasse légère, les renversoient à coups de traits » ou de javelots (1), de lance, selon l'occur- » rence (2), et les perçoient d'autant plus aisé- » ment de leurs courtes épées (3), qu'ils n'ont » point la défense du bouclier.

» Un petit nombre échappèrent et se sauvè- » rent dans les marais où la rigueur de l'hiver et » leurs blessures les firent périr. »

Peut-on trouver plus clairement le type du chevalier bardé de fer du moyen âge ? On voit que ce n'étoient pas tous les Sarmates également, mais seulement les principaux et les chefs qui étoient ainsi *emmaillotés* dans leur armure. Les

---

(1) Voilà pour l'infanterie.

(2) Il s'agit ici des cavaliers romains ou auxiliaires.

(3) Ici c'est encore l'infanterie romaine.

simples soldats n'étoient pas aussi hermétiquement garantis, mais peut-être même par-là leur danger étoit-il moindre dans la chute, et cette particularité peut expliquer, pour les cataphractes asiatiques, l'exhortation de Lucullus, qui sans doute avoit rapport particulièrement aux simples soldats encore vulnérables en certaines parties. Les chefs, moins accessibles à ces atteintes, étoient, à leur tour, en bien plus grand danger, une fois renversés à terre.

Ce devoit être dans les temps de la chevalerie, encore plus que dans la scène rapportée par Tacite, une chose à la fois ridicule et pitoyable, que de voir ces corps partout cerclés de fer, privés par leur armure de leurs propriétés naturelles, gisant, les membres en l'air, à la merci non-seulement de tout soldat, mais du premier goujat qui venoit leur passer la dague au défaut de la cuirasse, fausser le corselet avec une massue, etc.

§ VI.

Des Croisades.

Sans doute, c'est une partie de la science des chefs militaires que le don d'inspirer leurs sentimens à une grande multitude d'hommes, de les animer du même esprit, de les échauffer des mêmes passions, de les pousser au combat, de

leur faire mépriser la mort ; c'est ce qu'ont su éminemment les premiers généraux du mahométisme ; c'est ce que n'ont pas moins su les premiers chefs des Croisés, leurs redoutables adversaires ; mais il ne paroît pas que d'ailleurs la science militaire ait eu aux uns ni aux autres de très-grandes obligations, qu'elle leur doive beaucoup de découvertes, de pratiques intéressantes.

Comme les Scythes, leurs aïeux, les Turcomans ne combattirent long-temps qu'à cheval. A cette cavalerie agile, mais irrégulière, ils joignirent bientôt les hommes et les chevaux bardés de fer des anciennes milices asiatiques et de notre chevalerie ; ils n'eurent de l'infanterie que beaucoup plus tard : nous en verrons tout à l'heure l'origine et la nature.

Si, avec un courage au moins égal à celui de tous leurs contemporains, la vivacité d'esprit qui caractérisoit les Arabes, un genre et un degré de fanatisme inconnu aux anciens, les premiers Musulmans avoient eu, autant que les Grecs et les Romains, d'art et de science dans les combats, ils auroient fait la conquête du monde. Ils firent aisément celle de l'Asie mineure, qui est toujours au premier occupant ; ils furent arrêtés en Europe, bien que, sur plus d'un point, déjà parvenus assez avânt ; car ils avoient dominé

ou entamé l'Espagne, la France et l'Italie, et la première de ces régions leur étoit restée presque tout entière.

Les premiers moteurs des Croisades parurent sentir qu'une grande diversion étoit nécessaire, et qu'il falloit attaquer les Sarrasins (1) dans leur centre pour les obliger à replier leurs ailes (2).

Cette stratégie, si l'on peut appliquer cette expression à une si grande échelle, est au fond, et sauf le désordre de l'exécution, peu différente de celle qu'adopta Alexandre contre les Perses, qui avoient menacé d'aussi près les peuples de l'Europe.

De si grands mouvemens appartiennent plus à la politique qu'à l'art militaire proprement dit; et, sous le rapport des progrès de cet art, il est certain que les Croisades ne méritent pas, de la part de ceux qui l'étudient, une grande attention. Cependant, ce seroit peut-être une injustice, que de prendre à la lettre ce qui a été dit par plus d'un écrivain estimable, savoir: *que les milices d'Occident n'avoient rapporté de ces expéditions que l'usage des timbales, des*

---

(1) Ou les Turcs qui leur avoient succédé.

(2) Voyez Paul-Émile, *Histoire de France*, règne de Philippe Ier.

cymbales et du tambour, assez triste et assez incommode instrument de musique militaire.

En y regardant de près, on reconnoîtra que ce qui s'est passé et a dû se passer aux guerres des Croisades, n'a pas laissé de contribuer à cette espèce de révolution qui, même avant l'usage de la poudre à canon, avoit un peu relevé l'infanterie du profond avilissement où elle étoit tombée, lorsque l'homme à cheval, bardé de fer, fut tout pour les siens et pour l'ennemi.

Voici la marche des faits et des réflexions qu'ils durent inspirer.

Aux diverses époques où le système et l'esprit des Croisades furent remis en honneur, il passa d'Europe en Asie des multitudes innombrables d'*hommes* plutôt que de *soldats* (1) : il en périssoit une partie sur la route; le climat, les fatigues, les privations diminuoient promptement le nombre, encore effrayant, de ceux qui atteignoient le but de leur pélerinage militaire.

Tout Croisé devint soldat par la nécessité de sa position; la tourbe des *vilains*, des serfs, des gens de *poëtes* (2), tout ce qui, en Europe,

(1) Mot du Lacédémonien Demarate à Xercès.

(2) *Homines potestatis, addicti glebæ.*

étoit à peine compté parmi les combattans, fut précieux et intéressant sur ce nouveau terrain; on arma ces hommes avec plus de soin, on les disciplina mieux.

En Europe, cette foule, qui suivoit les armées plus qu'elle n'en faisoit partie, étoit plutôt éparpillée que moissonnée par les combats; dispersée dès les premiers jours d'une campagne, elle reparaissoit la campagne d'après, parce qu'attachée à la glèbe, elle ne pouvoit pas fuir au loin, et qu'on savoit toujours où la prendre.

Il n'en fut pas de même en Asie : cette troupe confuse devint forcément régulière, n'ayant plus d'autre patrie que les camps réunis sous l'enseigne de la croix.

Les chevaliers sentirent, à leur tour, leur foiblesse numérique et le poids des pertes qu'ils faisoient chaque jour, et qui demeuroient longtemps irréparables.

Il résulta de ces diverses circonstances que la première infanterie un peu militairement organisée qui sortit des armées féodales, dut être celle des armées de Croisés, qui prolongèrent leur séjour en Orient, et dont les débris revinrent, à diverses reprises, dans leur patrie.

Il est curieux de remarquer que les mêmes résultats eurent lieu du côté des Chrétiens et du côté des Sarrasins. A la guerre, quand deux

armées sont long-temps en présence, rien ne se passe dans l'une qui n'ait quelque influence sur l'autre.

Jusque-là la force des Sarrasins avoit consisté presque uniquement dans leur cavalerie; mais, lorsque cette infanterie chrétienne se perfectionna, ils sentirent l'avantage d'en avoir une aussi, ce qu'ils effectuèrent à mesure qu'ils s'affermirent dans leurs conquêtes, et que les affaires des chrétiens établis en Orient, à la suite des Croisades, allèrent en décadence.

L'usage ou la loi attribuoit aux sultans la cinquième partie des esclaves chrétiens que le sort des armes faisoit tomber en leur pouvoir, et, comme souverains, ils percevoient le tribut d'un enfant sur dix, des chrétiens qui habitoient les contrées de leur domination, soit que ces chrétiens y fussent établis de tout temps, soit qu'ils le fussent seulement par suite de l'invasion des Croisés; tels furent les élémens du corps des *janissaires.*

Les premiers empereurs ottomans ne s'abrutissoient point, comme ont fait leurs successeurs, dans la mollesse du sérail; ils portoient beaucoup d'application à leurs affaires, surtout à celles de la guerre; ils reconnurent le tort que leur faisoit le manque d'une infanterie instruite et disciplinée; ils comprirent en même temps

que les antiques usages, dont les vices n'étoient pas encore aperçus par la multitude, seroient difficiles à changer chez l'Arabe et le Tartare exclusivement cavaliers, qui croyoient devoir à ces usages et leur succès et leur gloire.

Ce fut donc avec les captifs chrétiens et surtout avec les enfans de tribut, instruits dans le mahométisme et dans l'exercice des armes, qu'Orcan (en 1329) commença, et qu'Amurath acheva (en 1372) l'établissement et l'organisation d'une milice à pied.

Hadgi-Beltack, fondateur de l'ordre des derviches, consacra cette infanterie à la religion comme à la patrie, en coupant la manche de sa robe pour faire le bonnet des chefs. On donna au corps le nom de *Jenny-Cheeri*, *nouveaux citoyens*, dont nous avons fait *janissaires*.

Ces captifs, qui n'avoient plus de famille que leur chambrée militaire, ces enfans, qui n'avoient jamais connu d'autre patrie, formèrent long-temps une milice, excellente sous le despotisme et d'un caractère particulier, jusqu'à ce que Mahomet II, conquérant de la Turquie d'Europe, remit aux chrétiens, devenus trop nombreux sous son empire, le tribut du dixième enfant, perçut, à la place, un *impôt en argent*, et recruta de Turcs le corps des janissaires.

Dès-lors leur esprit ne put plus être le même;

il s'altéra ensuite, de plus en plus, par d'autres causes, qui s'éloignent de notre sujet, bien qu'elles ne soient pas étrangères aux causes générales de la force et de la décadence des institutions militaires.

Les Turcs, quoique *campés en Europe*, sont proprement une milice asiatique, et par-là n'entrent pas dans notre plan, qui ne comprend que les institutions militaires européennes. Mais il ne nous étoit ni étranger ni indifférent de montrer que le besoin d'une bonne infanterie s'étoit fait sentir en Orient pendant les Croisades; que les traditions de cette infanterie, rapportées en Occident, avoient contribué à décréditer la gendarmerie, et à jeter les bases de cet art de la guerre renouvelé des classiques de l'antiquité, qui se fondera principalement sur la force et la solidité de l'infanterie. Cette marche ascendante de la restauration de l'infanterie commença évidemment à cette époque de l'histoire à laquelle nous sommes arrivés, et ne s'arrêta point jusqu'à la grande révolution de la poudre à canon; mais les progrès en furent lents, même sous nos plus grands rois, comme on le verra par ce qui se passoit encore sous Philippe-Auguste.

C'est ainsi que les Croisades ont contribué à la ruine du gouvernement féodal : tous les historiens tombent d'accord du fait, peu en ont dé-

mêlé les causes. Les détails militaires où nous venons d'entrer, et les conjectures si plausibles qui en découlent, ne laisseront pas de porter quelque lumière dans cette question, évidemment liée à l'histoire de l'art militaire.

§ VII.

Observation de quelques Faits principaux, depuis le Commencement de la troisième Race jusqu'à Charles VIII.

Il est assez difficile d'établir avec quelque sûreté la manière dont nos armées ont été ordonnées et menées au combat, depuis le cinquième ou sixième siècle jusqu'à l'usage général et complet des armes à feu.

L'époque de la plus grande anarchie et de la plus grande foiblesse fut, sans contredit, celle où la multitude confuse, aux ordres des vassaux et arrière-vassaux, marchoit poussée, comme un troupeau, par les seigneurs, qui souvent ne marchoient pas de meilleure grâce, et la ramenoient ou la voyoient disperser, après quelques jours d'un mauvais service, et au moment quelquefois le plus décisif d'une campagne.

Sur le champ de bataille, quand elle y tenoit, son rôle n'étoit pas beaucoup plus glorieux.

On voit la vileté de cette infanterie et le mé-

pris où elle étoit tombée, dans le trait connu du comte de Boulogne à la bataille de Bovines : il avoit formé un rond à centre vide avec ses vassaux mal armés et demi-nuds, une espèce de rempart de chair humaine; il se réfugioit au milieu, quand il étoit las de combattre, et en sortoit pour combattre encore, quand il s'étoit reposé.

Les historiens rapportent que le lendemain de la bataille de Créci, il se fit un carnage deux fois plus grand que le jour précédent. Les milices des communes de la France, au nombre de plus de quatre-vingts mille hommes, ne sachant pas ce qui s'étoit passé, marchoient en *confusion* pour se rendre au camp, comme à une victoire certaine. Six cents lances et deux mille archers anglais rencontrèrent ces malheureux dans la plaine, et, pour ainsi dire, les *fauchant* sans résistance, *en mirent* plus de soixante mille *par terre.* On ne peut pas trouver un exemple plus frappant, ni imaginer une peinture plus horrible et plus vraie de la situation de ces misérables fantassins vis-à-vis de ces cavaliers ou chevaliers.

Dans les premiers temps de notre monarchie, on s'étoit peu servi de casques et de cuirasses contre les Romains, qui les avoient abandonnées; mais peu à peu ces mêmes armes prirent une telle faveur, que, sous le règne de Philippe-

Auguste, les chevaliers et les gendarmes étoient tellement converts par le casque, la cuirasse, les brassards, les tassettes, les cuissards, les grèves et les genouillères, qu'ils étoient presque invulnérables. Les archers et les arbalétriers avoient des pièces défensives moins multipliées, plus légères, et qui leur permettoient d'agir plus librement.

L'infanterie avoit pour armes défensives la capeline ou cape de maille (d'où est venu le mot camail, qui ne signifie plus qu'un vêtement), espèce de casque et de chaperon, le jacques de maille ou juste-au-corps, l'un et l'autre en mailles de fer, et le panier d'osier ou de tremble, qui servoit de bouclier.

Les armes offensives pour la cavalerie étoient la lance, la dague ou épée, la massue ou masse d'armes, l'arc, la flèche, l'arbalète.

Pour l'infanterie, les armes offensives étoient l'épée, l'épieu ou bâton ferré, qui étoit proprement le grand javelot des Romains, la pique, la hallebarde, la pertuisane, la hache et d'autres armes de cette espèce, l'arc, la fronde et l'arbalète (1).

La pique n'a été en très-grand usage que sous

(1) Voyez Bataille de Hastings, etc.

Henri III et Henri IV ; elle nous étoit venue des Suisses, qui s'en étoient servis heureusement contre la cavalerie autrichienne ; la hallebarde et la pertuisane ont la même origine.

Après les Grecs, les Romains et les Suisses, les Flamands sont le peuple qui a le mieux employé la pique. Cette arme les a souvent rendus redoutables à nos troupes. Cette arme, à cause du terrain, convenoit aux Flamands chez eux, et aux Suisses hors de chez eux.

Le vainqueur de Bovines introduisit un service régulier et *soldé*, d'où vient le nom de *soldat*.

Outre l'organisation plus soignée de la gendarmerie, dont nous parlerons tout à l'heure en donnant quelques détails sur une arme si longtemps fameuse, Charles VII leva des francs-archers à cheval, des arbalétriers à cheval, première cavalerie légère qui ait existé en France ; mais il chercha surtout à organiser fortement une infanterie nationale. Ce prince, à qui les étrangers avoient fait tant de mal, étoit ramené, par le souvenir de ses propres malheurs, à des idées saines en organisation et surtout en composition militaire ; après lui, on perdit trop tôt de vue ses sages maximes. Il avoit institué des francs-archers à pied, sorte de type primordial de toute garde nationale : c'étoient des hommes levés,

choisis, armés et exercés par les communes, et qui, au premier commandement, devoient marcher sous la conduite de capitaines-généraux et particuliers, désignés d'avance. Louis XI, qui avoit perfectionné cette institution, leva seize mille francs-archers sous la conduite de quatre capitaines-généraux, dont chacun avoit sous lui quatre capitaines particuliers. Cette institution étoit une imitation évidente de la phalange, divisée dans ses quatre grands élémens, c'est-à-dire les quatre petites phalanges, de quatre mille hommes chacune.

Ce fut à cette époque que cessa l'usage des bannières avec la véritable destination de la chevalerie. Le titre de chevalier n'eut plus d'emploi; il ne procura aucun rang, aucune prérogative réelle; on continua de faire des chevaliers, mais uniquement par honneur, et pour récompenser la prouesse : c'étoit un ordre tel à peu près qu'on voit aujourd'hui les ordres appelés militaires dans les diverses cours et armées de l'Europe.

§ VIII.

Suite du Sujet précédent. Détails sur l'Organisation de la Gendarmerie.

La gendarmerie organisée en corps succéda peu à peu au chevalier ou gendarme isolé.

Dans la plupart des écrivains militaires, même récens, on trouve fréquemment l'expression de *maître* pour désigner un cavalier. Ce nom, qui n'a plus, comme tant d'autres termes, qu'une signification traditionnelle et de convention, depuis que le cavalier ne commande tout au plus qu'à son cheval, tire son origine de cette ancienne gendarmerie et de ses conditions essentielles.

L'homme d'armes, ou gentilhomme armé de toutes pièces, qui combattoit à cheval, avoit à sa suite au moins cinq personnes, savoir : trois archers, un coutillier (ou écuyer, selon l'acception de cette dénomination à cette époque) un page ou varlet, etc., etc. Cette réunion d'hommes s'appeloit une *lance fournie*, parce que la lance étoit l'arme principale du chevalier.

Le coutillier étoit ainsi appelé d'une espèce de couteau, dague ou baïonnette qu'il portoit au côté; il paroît qu'il marchoit à pied le plus souvent et conduisoit le cheval de bagage.

Le varlet, ou le vaslet, ou vassalet, ou page, étoit, selon l'acception actuelle, le véritable écuyer; il étoit chargé de la garde des prisonniers faits par le chevalier; il veilloit sur ses armes et lui présentoit son cheval de bataille quand il alloit combattre.

Les archers étoient de jeunes gentilshommes qui faisoient leurs premières armes et par la suite

devoient parvenir eux-mêmes au grade d'hommes d'armes: il ne faut pas les confondre avec les francs-archers de levée royale.

Charles VII eut à la solde quinze compagnies de six cents hommes chacune; ce qui porta cette espèce de cavalerie à plus de neuf mille hommes, à cause des volontaires ou aspirans qui combattoient pour mériter d'être en pied.

Louis XII porta la *lance fournie* à sept hommes, et François I[er] jusqu'à huit; d'où il résulte que, quand on lit dans l'histoire qu'en 1460 par exemple, à la bataille de Formigny, il se trouvoit dans l'armée française mille cinq cents hommes d'armes, et qu'à la bataille de Cerisoles, il y en avoit deux mille, il faut entendre, pour la première époque, sept mille cinq cents hommes de cavalerie, et, pour la seconde, seize mille.

Les hommes d'armes italiens n'avoient pas autant de chevaux ni d'archers que les français; et quand les puissances italiennes faisoient des traités avec les rois de France, pour en obtenir des secours, elles énonçoient que la gendarmerie stipulée s'entendroit d'hommes d'armes sur le pied français. Aussi Comines observe que les compagnies italiennes coûtoient bien moins à entretenir que les françaises; « pour dix mille » écus d'or, on soudoyoit, dit-il, pendant un an,

» une compagnie de cent lances; il en coûtoit » presque le double pour cent lances françaises. » Le même Comines nous peint la cavalerie légère des Albanais dits des Stradiots (1), comme aujourd'hui celle des cosaques, portant un grand respect aux armes à feu.

On faisoit peu de cas des hommes d'armes allemands, parce qu'ils étoient mal équipés en comparaison de ceux des autres nations. Les Reitres ne portoient que la cuirasse et le pot-en-tête; leurs chevaux n'étoient ni bardés ni caparaçonnés. La Maison d'Autriche n'auroit rien eu à opposer à la gendarmerie française, si elle n'avoit recueilli la succession de la Maison de Bourgogne, laquelle entretenoit dans ses États une *ordonnance* égale à celle de France pour la bravoure, l'équipage et quelquefois pour le nombre; l'ordonnance de Bourgogne ou des Pays-Bas, d'abord composée de mille deux cents lances, a monté jusqu'à trois mille; elle passoit même pour mieux disciplinée que celle de France; on l'attribuoit à ce qu'il y avoit moins de grands seigneurs, de chevaliers affectant l'indépendance et l'insubordination.

Les hommes d'armes espagnols étoient braves; leurs armes offensives et défensives étoient les meilleures dont on se servit dans un temps où

(1) De Strada, chemin. — Batteurs d'estrade, coureurs, etc.

les armes étoient les meubles de luxe de toutes les nations (1). Les Espagnols ne portoient point des lances qui se missent en arrêt comme celles des gendarmes français, mais seulement celles qu'on appeloit *lances-guayes*, espèce de *pilum* long, ferré par les deux bouts, qui se dardoit contre l'ennemi.

La cavalerie légère des Espagnols étoit dans une proportion beaucoup plus forte que leur gendarmerie; elle combattoit bravement, mais, à la manière des Maures, individuellement. Au surplus, c'est l'infanterie qui a fait la véritable force et la véritable gloire des armées espagnoles. En Italie, les hommes d'armes espagnols étoient en petit nombre; et la Maison d'Autriche s'y servoit habituellement de la gendarmerie du pays, apparemment parce qu'on craignoit le trajet par terre pour cette arme et qu'on ne pouvoit pas la transporter sur des galères aussi facilement que l'infanterie. Cependant Charles-Quint fit une espèce de révolution dans la gendarmerie; il forma des escadrons tous d'hommes d'armes; cette manière s'appela l'ordonnance de bataille *en ost;* les archers furent employés ailleurs et séparés de l'homme d'armes pour toujours; cette ordonnance fut bientôt adoptée par toutes les nations.

(1) D'où le nom d'*armoire* est resté pour exprimer l'endroit fermé où l'on serre ce qu'on a de plus précieux.

Les Polonais ont plus long-temps que tous les peuples conservé l'autre ordonnance, la composition de leur cavalerie étant restée bien plus long-temps aussi, semblable à celle des siècles de la chevalerie.

Un peu plus loin se trouvera à sa place naturelle la description de l'armure de la gendarmerie française; mais nous devons dire, ici, un mot des changemens importans qui eurent lieu dans son mode d'administration et de paiement, en France, dès le règne de Charles V, si justement appelé le Sage.

Avant lui, les chevaliers ou autres chefs qui s'engageoient à servir le roi dans ses guerres avec une certaine quantité d'hommes d'armes ou de fantassins, moyennant une certaine somme, touchoient seuls cette solde du prince.

Elle étoit délivrée à ces entrepreneurs militaires par le trésorier du roi, et ils la distribuoient ensuite entre les cavaliers ou piétons qui les suivoient, conformément à la convention qu'ils avoient faite avec chacun d'eux; l'État, qui tenoit le chef à sa solde, n'entroit en connoissance d'aucuns des arrangemens intérieurs qu'il pouvoit prendre avec ses subordonnés, soit pour l'avancement, soit pour la paie.

On conçoit que ces chefs trouvoient mieux leur compte à faire commerce de cavalerie que

d'infanterie; ce mode de solde amena une prompte corruption mêlée de ridicule dont on verra le triomphe quand il sera question des *condottieri* italiens.

Le roi Charles V crut donc devoir abolir cet usage pratiqué pour le paiement des *bandes* ou *routes* que le prince prenoit à son service. Pour empêcher les abus sans nombre qui en résultoient, et pour obliger ces *bandes* à prendre plus à cœur le service du Roi que celui des capitaines qui les avoient assemblées, ce prince ordonna que, dorénavant, chaque homme d'armes ou chef de file, toucheroit directement du trésorier du Roi la solde, pour lui et les écuyers, archers, etc., qui lui étoient attachés.

On conçoit que, plus tard, et par une suite naturelle de ce perfectionnement, les archers et autres qui suivoient cet homme d'armes furent de même soldés directement par le trésor royal; c'est alors qu'il fut facile de détacher les archers pour un service séparé; l'abus de cette facilité produisit, pendant un instant, cette gendarmerie sur un rang qui, à son tour, fut un abus elle-même et dont se moque Lanoue; Valhausen propose deux rangs de lanciers à distance de vingt ou trente pas, apparemment par la préoccupation de l'idée qu'ils pourroient recevoir les archers au besoin dans cet espace vide.

Les archers détachés de l'homme d'armes firent le service qu'avoient fait les francs-archers-à-cheval, institués par Charles VII en même temps que les francs-archers-à-pied, et qui furent réformés par François I[er], le dernier dénombrement de ces francs-archers de levée royale ayant eu lieu en 1523, quand Bonnivet passa en Italie (1).

Au commencement du XVI[e] siècle, l'armure des gendarmes s'étoit allégée; mais l'infanterie espagnole ayant commencé de porter en campagne les arquebuses et les mousquets sur fourchette, les gendarmes se chargèrent de nouveau de fer, de pied en cap, leurs chevaux furent bardés, caparaçonnés et portèrent un chanfrein de fer.

Les armes offensives de la gendarmerie étoient

(1) Voici ce qu'en dit Machiavel, dans son *Tableau de la France*, sous Louis XII; « Dans chaque paroisse de France, il y a un homme entretenu par les habitans, qu'on appelle franc-archer. Il est obligé de se fournir d'un bon cheval et de tout ce qui est nécessaire à un cavalier. Il doit être prêt à marcher au premier ordre, à suivre le roi, même hors du royaume. D'après le nombre des paroisses, les francs-archers peuvent être au nombre de dix-sept mille hommes. » J'aime à citer les étrangers : ils étudient mieux le pays qu'ils parcourent, et en rapportent mieux les particularités qu'ils n'observent et ne racontent celles de leur patrie.

alors la lance et l'épée. Ce fut à la bataille d'Ivry que les hommes d'armes français quittèrent la lance pour combattre avec le pistolet; et bientôt cet exemple fut suivi dans les Pays-Bas par la gendarmerie des États et puis par celle du roi d'Espagne. On voit même, dans les Commentaires de Montluc, que, dès 1570, plusieurs hommes d'armes négligeoient l'usage de la lance et aimoient mieux combattre avec le pistolet; c'étoit méconnoître et dénaturer le véritable service de la cavalerie, mais c'étoit évidemment pour ménager leurs chevaux que les cavaliers en usoient ainsi; car ils ne peuvent pas être soupçonnés de crainte personnelle. Ce ménagement a duré jusqu'au ministère de M de Choiseul, lequel a remis entre les mains du Roi la propriété du cheval de bataille de la cavalerie; depuis ce temps seulement cette arme a pu acquérir quelque agilité.

§ IX.

De l'effet des Armes à feu sur l'usage des Armes défensives.

Il y a quelque chose de bizarre dans l'histoire des armes défensives, et dans les alternatives d'affection et de mépris, dont elles ont été l'objet.

Tantôt les peuples les plus belliqueux les ont dédaignées par excès de confiance dans leur force

et dans leur courage ; tantôt les nations les plus militaires, à l'apogée de leur gloire, en ont fait l'usage le plus constant.

Chez quelques-unes, c'est dans la force de leurs institutions militaires que les armes défensives ont été allégées; chez d'autres, c'est dans la dégradation de la milice qu'on s'en est peu à peu défait.

Dans leur usage, on a rarement tenu un juste milieu. Tantôt on a préféré la commodité à la sûreté, tantôt la sûreté à la commodité. On oublioit que ce qui est sûr, sans être commode, devient par là très-peu sûr dans la pratique.

Enfin, la grande révolution militaire, l'usage des armes à feu, a produit, en fort peu de temps, l'effet successif de faire renforcer jusqu'à l'excès les armes défensives, et de les faire abandonner entièrement.

Les Mèdes, les Arméniens et les Perses étoient couverts de fer à un excès qui nuisit à ces derniers à la bataille d'Issus. D'autres Barbares, au rapport de Xénophon (1), ne pouvoient revenir de leur étonnement, de voir les Grecs danser et sauter, armés de toutes pièces, pour s'exercer à porter aisément à la guerre le fardeau de leurs armes défensives.

(1) Retraite des dix mille.

Nous avons vu Iphicrate alléger les armes des Athéniens et Philopœmen renforcer celles des Achéens. Les Lacédémoniens et les Thébains gardèrent toujours la cuirasse de fer et le grand bouclier.

Les Grecs, de qui les Romains imitèrent l'usage des armes défensives, n'avoient point eu, comme ceux-ci, un principe fixe. Depuis Servius-Tullius, jusques bien avant sous les empereurs, les armes défensives du légionaire furent: le casque ouvert, le bouclier, la cotte de maille ou plastron (1), et une lame d'airain sur la bottine droite, quelquefois sur les deux. *Arma his imperata, galea, clypeum, ocreæ, lorica, omnia ex ære.* Il semble qu'aucun peuple n'a mieux connu la proportion d'une défensive raisonnable, de celle qui préserve les parties les plus exposées, ne rassure pas trop et n'embarrasse point.

Les Gaulois ne portoient point d'armes défensives. A la bataille de Télamon, ils poussèrent la jactance jusqu'à ôter même leurs sayes et à combattre tout nus. Les Romains cependant mirent toujours les Gaulois au rang de leurs ennemis les plus dangereux.

---

(1) Voyez ce que nous avons dit de ce plastron, à l'article des armes des Romains, au deuxième livre. De ce plastron ou *garde-cœur* les Italiens du moyen âge ont fait *corazza*, dont nous avons fait *cuirasse*.

Les Francs n'avoient pour armes défensives qu'un méchant bouclier de bois ou d'osier, couvert de cuir. Après leur établissement dans les Gaules, ils prirent quelques usages de l'infanterie romaine, et quelques-uns de la cavalerie gauloise, qui étoit alors en honneur. Cependant, du temps de Charles Martel, la plupart des soldats français n'avoient encore que leur bouclier; ils n'avoient ni casques ni cuirasses, ce qui faillit à les faire battre à Tours par les Sarrasins qui portoient des cottes rembourrées de coton (1). Les Sarrasins passent pour les premiers inventeurs des tournois; ils ont dû avoir les premières armes qui y étoient propres : d'ailleurs, les cataphractes étoient, comme eux, originaires de l'Asie.

Les Français imitèrent ce nouvel ennemi; ils prirent encore, vers cette époque, la chemise de mailles et se couvrirent successivement les cuisses et les jambes, à quoi ajoutant la capeline ou armement de tête, ils furent à peu près invulnérables.

L'armure par excellence, celle des chevaliers, fut le gambesson ou cotte rembourrée, la cotte de mailles doubles ou haubert, qui couvroit les bras, les cuisses et les jambes, le heaume, grand

(1) Voyez ce que nous avons dit au sujet de la bataille de Tours, au commencement de ce chapitre.

casque complet, avec la mentonnière et la visière; il descendoit fort bas, et se joignoit au haubert par un colletin. Quelques-uns portoient de plus une plaque de fer sur la poitrine. Tout cela étoit destiné à paralyser l'effort de la lance, seule arme offensive encore à craindre, sous une telle armure; car les flèches et les traits ne pouvoient la pénétrer. Nous avons vu, à l'article des cataphractes, par quels inconvéniens on payoit ces avantages.

L'archer et l'arbalétrier avoient aussi de ces pourpoints rembourrés, appliqués sur un cuir de cerf, et quelquefois renforcés par de minces lames de fer entre la doublure et l'étoffe : on y joignoit des manches de mailles, des gantelets, un chaperon et un gorgerin aussi de mailles de fer.

Comme l'infanterie étoit fournie par les communes, elle n'étoit pas toute également armée; aussi continuoit-on à n'en pas faire grand cas. Cependant, sous Charles VII, elle prit des jacques, ou espèce de juste-au-corps, couverts de vingt-cinq à trente toiles usées, battues et appliquées sur un cuir de cerf. Cette coque étoit à l'épreuve de la flèche, de l'épée et même de la lance. L'ordonnance qui les prescrit, assure que *jamais soldat n'avoit été tué sous cette armure.*

La cavalerie légère ne portoit que le chapeau

de fer, ou casque sans visière, et n'avoit pas le haubert, non plus que les archers et autres qui marchoient immédiatement sous les bannerets.

L'effet des armes à feu fit une révolution dans ces armures; il devoit un jour les faire quitter : il commença par les faire renforcer. Le haubert prêtoit sous la balle, et ne pouvoit préserver des effets de l'arquebuse : le gendarme se couvrit de fer battu, de la tête aux pieds, comme il l'étoit de mailles. Lanoue dit qu'à cette époque, ils se chargèrent d'*enclumes*, au lieu de se couvrir d'*armures*.

L'infanterie fut armée d'un casque sans crête et sans visière, appelé *salade* ou cabasset; d'un corselet formé de deux demi-cuirasses, une pour le devant, l'autre pour le derrière : on y joignit des tassettes qui couvroient le devant de la cuisse, des brassards qui préservoient le haut du bras, et s'attachoient au corselet.

Dubellay représente le fantassin ainsi armé du temps de François Ier. Il ne trouvoit pas apparemment cette armure suffisante, puisqu'il propose d'y ajouter des jambières et des gantelets. Il cite les Romains; mais jamais ceux-ci, dans l'état florissant de leur milice, ne furent ainsi armés de pied en cap. Polybe, qu'il atteste mal à propos, ne donne pas au soldat romain d'autres armes défensives que celles que nous lui avons attri-

buées. Végèce, à la vérité, reproche aux légionaires de s'être dépouillés de leurs armures; mais ces armures ne datoient guère que d'Alexandre Sévère. Végèce semble quelquefois confondre, ou du moins donne à beaucoup de lecteurs lieu de confondre les différentes époques de la légion ainsi que ses différens usages avec ceux des Grecs et même des Barbares.

A cette époque, la cuirasse entière étoit rare : c'étoit une sorte de luxe. Parmi les soldats suisses si réputés, la plupart ne se couvroient que de peaux de buffles ou d'autres animaux.

Les cavaliers français n'avoient plus, sous Henri III, ni les couvre-cuisses, ni les brassards; ils avoient seulement conservé la cuirasse, les gantelets et la salade. Les fantassins avoient pris le hallecret formé de lames de fer rapprochées, en forme d'écailles, auquel étoient jointes des tassettes qui descendoient jusqu'aux genoux, et des avant-bras. Cette armure n'étoit que pour une partie des combattans.

Du moment que les bataillons furent mi-partis de mousquetaires et de piquiers, on dispensa de toute cuirasse les mousquetaires, comme destinés à un service plus agile, à combattre de plus loin, et à soutenir moins fréquemment l'attaque de la cavalerie.

Lanoue, et déjà même Dubellay, racontent

que l'on trouvoit plus facilement des mousquetaires que des piquiers, ce qui obligea de payer ceux-ci plus cher. Végèce s'étoit plaint, quelques siècles auparavant, de ce qu'on trouvoit beaucoup plus de recrues pour les armes légères de la légion que pour les armes pesantes.

Lanoue, témoin de l'abandon des armes défensives, observe très-bien la révolution qu'opéra la nouvelle manière de combattre. « On ne se bat » plus, dit-il, à tenir mêlée, comme faisoient les » Grecs et les Romains ; à présent, le premier choc » décide, en emportant l'un ou l'autre. » Ce combat instantané, de suite décidé, a toujours convenu au caractère français.

Il ne seroit pas facile de prononcer à quel point, dans le genre de guerre qu'on fait aujourd'hui, il pourroit être avantageux de reprendre quelques armes défensives. On peut seulement faire une remarque, c'est que l'importance de l'infanterie, que nous regardons comme la force des armées, a toujours augmenté à mesure qu'on a fait moins de cas des armes défensives. Il est facile de comprendre qu'elles nuisent plus à l'agilité qu'elles ne procurent de sûreté; et l'agilité, quand elle n'est pas exclusive de la force et de la tenue, est la qualité la plus indispensable de toute infanterie, de toute troupe combattante.

§ X.

De l'Infanterie, lorsqu'elle recommença de compter dans les Armées.

Jusque sous le règne de Louis XII, l'infanterie française étoit encore de deux espèces, *les aventuriers* et *les francs-archers ;* nous avons vu ce qu'étoient ces derniers.

Les aventuriers étoient des soldats qui s'enrôloient de plein gré pour servir dans les *bandes.*

Chaque bande comprenoit plusieurs *enseignes.* Sous chaque enseigne, il y avoit depuis cinq cents jusqu'à mille hommes; ce fut l'origine du bataillon; le type en étoit la cohorte, depuis celle de Marius jusqu'à la cohorte milliaire.

Ce nombre fut réduit à trois cents par l'ordonnance de Blois; ce qui rapprocha cette troupe de la compagnie ou manipule de la première milice romaine, composé des trois ordres des combattans de pied ferme.

On levoit cette infanterie au commencement de chaque campagne; on la congédioit à la fin.

Chaque soldat s'enrôloit tout habillé, armé et équipé; et la paye étoit d'autant plus forte que ce service, étant très-borné, ne pouvoit être un état proprement dit pour personne.

Dans de telles troupes ainsi levées, ainsi com-

posées, et si fréquemment licenciées, il ne pouvoit s'établir ni ordre, ni discipline.

C'étoit bien moins par l'autorité du commandement qui lui étoit confié, que par son habileté personnelle, qu'un général parvenoit à faire agir son armée.

C'étoit peu de combiner sagement ses entreprises, de les préparer vigoureusement, il falloit qu'il ménageât, avec adresse, la bonne volonté du soldat, et il ne pouvoit, sans risquer d'être abandonné, ni donner bataille quand le soldat n'y étoit pas disposé, ni la refuser ou la différer quand les bandes la demandoient.

Ce qui rendoit *les journées* décisives, c'étoit moins la perte réelle qu'on pouvoit y faire en morts et en blessés, que la défection de l'infanterie battue, laquelle se débandoit d'ordinaire, surtout quand les soldats se trouvoient près de chez eux.

La désertion, la plus grande de toutes les ignominies dans une milice honorable, et qui depuis a long-temps été en France un crime capital, étoit presque sans conséquence et principalement sans honte entre gens enrôlés pour six mois, qui se connoissoient à peine et qui ne devoient plus se revoir.

Tous les historiens s'accordent à représenter cette infanterie comme fort médiocre en bataille

rangée; mais tous conviennent qu'elle étoit excellente pour les assauts et les coups de main d'un siége, apparemment parce que l'espoir du butin y étoit plus vif et plus présent. L'arme ordinaire de cette infanterie, en campagne, étoit l'arbalète; ce fut à cette milice que François Ier substitua les légions.

Les Suisses, qui étoient une infanterie nationale, avoient un caractère entièrement différent; tous les écrivains les louent de l'ensemble et de la solidité que présentoient leurs bataillons, aussi bien au commencement d'une campagne qu'à la fin; ils comparent cette infanterie dans une armée, à ce que sont les os dans le corps humain; ils la montrent, au reste, pour l'organisation comme Machiavel nous la dépeint, principalement composée de piquiers, et n'ayant tout au plus, pendant long-temps, qu'un tiers de soldats pourvus d'armes à feu.

Nous avons vu que les armes défensives des Suisses étoient peu de chose, comme celles de tous les peuples pauvres. Pour armes offensives ils avoient, outre la pique ou le mousquet quand celui-ci remplaça l'arbalète, un *espadon* attaché derrière le dos et une épée à la ceinture.

Leurs bataillons carrés, de trois à quatre mille hommes fraisés de piques de dix-huit pieds, s'appeloient *hérissons*.

La gendarmerie française, réputée la meilleure de toutes, faisoit brêche difficilement sur ces citadelles mouvantes.

La gendarmerie italienne, depuis l'aventure de Carmagnole avec les Suisses, mettoit pied à terre pour les combattre, et tâchoit de pénétrer avec l'épée entre les piques.

Mais cette même infanterie, presque impénétrable en bataille rangée, étoit peu propre aux siéges, aux assauts, aux affaires de poste; ces soldats, qui se connoissoient tous, qui étoient accoutumés à être ensemble, à s'appuyer mutuellement, perdoient courage dès qu'ils étoient obligés de combattre par détachemens, et un détachement une fois rompu, retournoit difficilement au combat.

L'infanterie espagnole étoit la meilleure après l'infanterie suisse; elle l'a même surpassée par la suite; on vantoit sa discipline autant que sa bravoure; les historiens de cette époque peignent les Espagnols tels que *Justin* peint ceux de son temps, des hommes sobres, infatigables, que le mal-être et les privations ne pouvoient décourager ni le péril épouvanter; tels ils sont encore aujourd'hui.

Les armes offensives de cette infanterie étoient la pertuisane ou hallebarde, l'épée, le poignard ou dague et l'arquebuse; rien ne lui résistoit

dans les assauts; elle étoit quelquefois rompue, en campagne, par les Suisses ou par les lansquenets allemands qui avoient pris les Suisses pour modèles, qui les surpassoient pour la beauté des hommes et qui leur étoient d'ailleurs inférieurs pour toutes les qualités militaires. Mais cette infanterie espagnole, pour être un moment rompue, n'étoit pas en déroute, et les soldats revenoient individuellement à la charge. Le fantassin espagnol, couvert de son *broquel* ou cape de maille, se couloit entre les piques pour poignarder l'ennemi, et souvent, dans ces sortes de duels, il succomboit autant de vainqueurs que de vaincus (1); Montécuculli peint et recommande cette espèce de combat ou de lutte corps-à-corps.

Cette infanterie, toujours si renommée pour la bravoure, apprit, en combattant les Suisses en Italie, à former des bataillons serrés; elle adopta la pique pour une partie de ses soldats et devint aussi difficile à rompre que la phalange suisse.

---

(1) . . . . *spesso*
Sul morto il vivo, il vincitor sul vinto,

dit le Tasse, dans sa description du *Champ de bataille*, où il peignoit bien plus réellement ceux de son temps que ceux du temps des Croisades.

Comme cette infanterie espagnole, faisant la guerre en Italie ou dans les Pays-Bas, étoit séparée par les monts et par les mers des régions d'où elle étoit tirée, on ne pouvoit la licencier à la fin de chaque campagne, et elle pouvoit difficilement déserter; cette double circonstance contribua beaucoup à donner une grande discipline et une grande réputation à ces fiers bataillons de *nains bazanés* (1), qui furent, pendant un siècle et demi, la terreur de tout ce qui combattoit en Flandre et en Italie.

On peut voir, dans les Mémoires de Lanoue, l'éloge de cette brave infanterie; c'est le plus beau panégyrique qu'on ait jamais fait; c'est un de ces traits où l'on admire la franchise et la noblesse avec lesquelles les Français rendent justice à leurs ennemis, les vantent même avec enthousiasme quand ils méritent d'être loués (2).

La grande réputation de l'infanterie espagnole dura jusqu'à Rocroi; après cette journée, la décadence de la monarchie espagnole ne lui permit pas de réparer entièrement les ruines de sa mi-

---

(1) Expression des historiens du temps, qui peint assez bien d'un seul trait la stature peu élevée des Espagnols, et la couleur habituelle de leur teint.

(2) Voltaire remarque que cette circonstance est une des causes qui contribuent le plus à répandre les livres français.

lice; ce fut alors que l'infanterie française prit en Europe le premier rang, ainsi qu'on le verra en détail dans le livre suivant.

§ XI.

De l'Artillerie dans le même temps.

Nous nous bornerons, ici, à quelques notions chronologiques nécessaires à l'intelligence de l'histoire générale de l'art; nous renvoyons les considérations spéciales et de détail sur ces armes nouvelles, à l'époque où elles auront entièrement changé les bases de la science et consommé leur révolution, qui fait proprement l'objet de notre seconde partie.

L'époque la plus reculée, où l'on fait remonter l'usage des canons ou bombardes, est vers l'an 1330, sous le règne de Philippe-de-Valois, mais alors ces armes n'avoient pas une grande influence, et on les faisoit agir conjointement avec toutes les anciennes armes et machines.

Il paroît que les premières armes à feu dont on ait fait usage, étoient des canons fort petits, composés de douves et de cercles de fer; on ne tarda pas à s'apercevoir du vice de cette construction et on les coula.

Vers l'an 1400, on commença à voir paroître, en campagne, une grande quantité de canons et

de couleuvrines jusqu'au nombre de trois ou quatre mille dans une armée; mais ce n'étoit ni grosse ni moyenne artillerie; c'étoient des armes qui ressembloient aux gros mousquets en usage depuis, et que l'on manioit assez facilement en les mettant sur des points d'appui et des espèces d'affûts; c'étoit, le plus souvent, une fourchette de fer plantée en terre par son manche.

Une fois les premières armes à feu en usage, on en fabriqua, en France, de diverses dimensions et de diverses formes; (vers l'an 1460), les plus forts canons ne pesoient que cent quinze livres; mais, bientôt après, en 1470, on voit paroître des canons d'une grosseur prodigieuse; on fondit à Tours une pièce de cinq cents livres de balles, qui portoit depuis la Bastille jusqu'à Charenton, et qui, au second coup, coûta la vie à son auteur; cette pièce ressembloit beaucoup à nos mortiers et se chargeoit de même.

En Italie, au contraire, on s'est servi longtemps de canons très-légers; on en conserve encore quelques-uns, par curiosité, dans les arsenaux; ils étoient composés d'un tuyau de cuivre de l'épaisseur d'un écu de six francs, et entouré d'un étui de bois que l'on recouvroit de cuir; une paire de bœufs suffisoit pour traîner lentement ces légers *engins*, et une autre paire faisoit suivre un chariot qui portoit quelques

boulets de pierre et autres munitions nécessaires à ce genre d'artillerie.

La plus longue pièce d'artillerie qui ait existé en France, est la couleuvrine de Nancy, fondue en 1598, de vingt-deux pieds de long; on remarquoit qu'elle ne portoit pas plus loin qu'une pièce ordinaire.

L'usage habituel des boulets de fer ne remonte guère qu'au XV[e] siècle.

§ XII.

Détails descriptifs de l'Armée de Charles VIII, entrant à Rome en 1494.

Pour avoir une notion aussi exacte que l'histoire a pu nous la transmettre, de l'état et de l'aspect des armées, à l'époque qui participe des ténèbres du moyen âge et des premières lueurs de la renaissance de l'art, où les principaux effets de la poudre à canon étoient connus, mais où subsistoient encore la plupart des institutions militaires qu'elle devoit peu à peu abolir, je ne connois point de document historique aussi intéressant, aussi propre à satisfaire la curiosité du lecteur, que le récit et la description

détaillée que fait Paul Jove (1) de l'entrée de Charles VIII à Rome, avec une armée fort belle et fort *gaillarde*, comme s'accordent à le dire tous les historiens du temps.

Paul Jove commence par remarquer que les troupes de cavalerie et d'infanterie étoient parfaitement distinctes et séparées, tant toute idée d'ordre étoit encore une chose nouvelle et digne d'attention.

Les premiers bataillons de cette armée étoient des Suisses et des Allemands, qui marchoient en cadence (2) et au son des instrumens; il loue leur belle apparence et l'ordre incroyable, c'est son expression, qu'ils gardoient sous leurs drapeaux.

On voit en même temps qu'ils n'avoient point de vêtement uniforme pour la couleur, mais qu'ils portoient tous une veste courte qui des-

---

(1) Paul Jove passe pour un historien partial par vénalité; mais ici il raconte ce qu'il voit et n'a aucun intérêt qui puisse le rendre suspect. Il est d'accord, pour le fond des choses, avec l'exact Mezerai; et, quant à la vérité des détails, de Thou, qui reproche à Paul Jove sa partialité vénale, convient de sa sagacité et de son exactitude dans les choses indifférentes. Or, c'est ici le cas.

(2) On remarquera cette marche en cadence et au son des instrumens, rappelée, pour la première fois, dans l'histoire moderne.

sinoit les membres, ce qui devoit paroître nouveau et singulier à côté des pourpoints larges et tailladés des Italiens et des Espagnols.

Ceux d'entre eux qui étoient signalés comme les plus braves, portoient des plumes attachées à leur bonnet et dépassant de beaucoup les rangs (1).

Leurs armes étoient de courtes épées et des piques de dix pieds, faites de bois de frêne, ferrées par le bout.

« Le quart à peu près de ces soldats suisses » et allemands, portoit, dit Paul Jove, de lourdes » haches-d'armes surmontées d'une large dague » à lame quadrangulaire, ce qui leur servoit à » frapper d'estoc et de taille; ils les manioient » avec les deux mains; ils appeloient cette arme » une *hallebarde.* »

Voici actuellement la proportion de l'arme à feu avec l'arme blanche : chaque troupe de mille fantassins a cent soldats armés d'escopettes; et l'auteur décrit l'effet de la mousqueterie comme une chose qui n'étoit pas tellement vulgaire qu'il ne fût à propos d'en faire une expresse men-

---

(2) Nous avons vu cet usage dans les armées romaines, et surtout pour les vélites; car les soldats de rang étoient censés tous reconnus et éprouvés braves.

tion (1); il observe que, lorsque ces bataillons se serrent pour charger l'ennemi, ils ont coutume de dédaigner le plastron, le casque et l'écu, et qu'ils les laissent uniquement comme marque distinctive aux centurions, aux chefs de phalanges, et aux premiers rangs. Ceci est un reste de barbarie ; et c'est en partie ce que nous avons vu pratiquer dans l'armée des Francs à Casilinum, et plus anciennement par les Sarmates dont Tacite raconte l'entière défaite.

Viennent ensuite cinq mille Gascons, presque tous frondeurs ou arbalètriers ; ils sont représentés comme fort adroits à lancer la flèche, la javeline et la pierre ; du reste, l'auteur les peint comme de petite stature et d'un aspect inculte et hideux à côté des premières troupes suisse et allemande.

Sur les pas de ces fantassins marchoit immédiatement une cavalerie *conscrite sur toute la noblesse de France* (2).

---

(1) Il appelle les balles de mousquet *glandes plumbeas*. C'étoit le nom que les Romains donnoient à des projectiles, aussi de plomb, qu'ils lançoient avec la fronde, et qui avoient en effet la forme d'une olive ou d'un gland. A l'aide de mots anciens, notre auteur parvient à expliquer, avec une clarté admirable, les équipages de l'artillerie pour lesquels ces mots n'étoient pas faits.

(2) C'étoit avec ces mêmes élémens que Charles VII avoit

Cette prééminence dans la composition de la cavalerie resta en tradition; et, deux siècles après, dans une ordonnance de Louis XIII, on trouve l'injonction de châtier les fantassins avec le bâton, mais les cavaliers avec le sabre, *parce que ceux-ci sont presque tous gentilshommes.*

Ici, cette troupe étoit encore très-magnifique; l'écrivain représente les cavaliers couverts d'un *sayon* de soie, de colliers, de bracelets d'or; il distingue cette cavalerie en escadrons et en ailes ou flanqueurs.

Il veut marquer par là la différence des lanciers avec les archers et les écuyers; ceux-ci étoient souvent employés comme cavalerie légère, les lanciers restoient seuls dans le rang.

Il donne aux derniers pour armure une forte et roide lance solidement ferrée par le bout et une masse d'armes également ferrée; il remarque que cette armure étoit en usage en Italie comme en France.

Il peint leurs chevaux comme d'une haute taille et d'une grande vigueur; et, ce qui étonnera peut-être, parce qu'on en croit la mode nouvelle, ils avoient la queue et les oreilles coupées.

---

organisé les compagnies d'ordonnances qui durèrent sous Louis XI, son successeur.

Les Français, dit-il, trouvent cette mode belle; il me semble, ajoute-t-il, qu'elle donne aux chevaux un air féroce et sauvage.

Il nous semble, à nous, que la véritable et très-bonne raison de ces queues et de ces oreilles coupées étoit l'armure du cheval; à travers la partie de cette armure qui lui couvroit la tête, il auroit fallu faire passer les oreilles, ce qui, à chaque mouvement, auroit déchiré la peau de l'oreille et blessé l'animal, de manière à le rendre bientôt vicieux ou à le mettre hors de service. Quant à l'amputation de la queue, ou du moins des crins de la queue, elle nous paroît avoir pour motif d'abord la manière dont le cheval étoit caparaçonné, qui rendoit inutile le mouvement de la queue pour chasser les mouches, et ensuite l'appréhension que les crins ne se prissent dans toutes les ferrailles dont le cheval étoit chargé.

Mais déjà cette cavalerie cherchoit à s'alléger, et Paul Jove remarque que la plupart de ces cavaliers français n'avoient plus leur cheval recouvert d'une espèce de coque de cuir bouilli dont les cavaliers italiens continuoient à se servir.

Chaque cataphracte (c'est ainsi qu'il appelle les lanciers) avoit avec lui un page et deux écuyers; ce qui confirme notre précédente con-

jecture que les archers étoient employés constamment à cette époque, en cavalerie légère et détachée, quoiqu'ils appartinssent encore aux chevaliers-lanciers.

L'archer ou chevau-léger, poursuit l'écrivain, armé d'un grand arc à la manière des Anglais (1), lance encore de plus longues flèches; son armure défensive consiste dans le casque et le plastron; quelques-uns d'entre eux portent de longs javelots, armés de pointes de fer, qui leur servent dans le combat à percer ceux que les cataphractes ont renversés et jetés par terre.

Ceux-là en petit nombre, comme on le voit, étoient ceux qui continuoient à suivre le lancier dans le combat et ne faisoient pas partie des détachemens.

Il est remarqué par le narrateur, que, pourqu'on les reconnût tous dans la mêlée, et qu'on pût tenir compte de leur bonne ou mauvaise conduite, ils portoient l'écu de leur chef accompagné d'ornemens précieux.

Cette circonstance démontre que, parmi ces archers, ceux qui étoient détachés appartenoient toujours comme les autres, à un chevalier-

(1) Le Tasse attribue aussi aux Anglais d'être particulièrement habiles à lancer la flèche; dans la revue des troupes croisées, il les appelle spécialement *sagittari*.

lancier et faisoient partie de sa suite, ou, comme on disoit, de sa lance; c'est la dernière trace un peu marqué des armées féodales et chevaleresques, et c'est ainsi qu'elles se sont peu à peu fondues dans les armées régulières et raisonnablement organisées.

Voici actuellement les gardes-du-corps :

Quatre cents archers à cheval (*hippotoxotæ*), distingués par leur valeur et leur fidélité, entouroient le roi; cent d'entre eux étoient Écossais; ils faisoient auprès du prince, dont ils portoient les couleurs, les fonctions d'écuyers, et ils tenoient auprès de lui le même rang que ceux-ci auprès des chevaliers.

Plus près encore de la personne du roi, deux cents gentilshommes français, également recommandables par leur bravoure et leur noblesse, armés de massues garnies de fer, étoient montés sur des chevaux d'une beauté remarquable, équipés à la manière des cataphractes; ces hommes d'armes brilloient d'or et de pourpre.

Le roi étoit à pied, ainsi qu'une partie de son cortège.

Vient enfin la description de l'artillerie, appareil auquel les yeux et les imaginations n'avoient pas encore eu le temps de s'accoutumer.

Ce qui les étonnoit le plus, c'étoit le grand

nombre d'*engins* (1) portés sur des roues et attelés de chevaux, qui, avec une incroyable vélocité, leur faisoient franchir les pas les plus difficiles.

L'artillerie italienne étoit alors traînée par des bœufs sur des charrettes, ne tirant que quelques coups de loin à loin.

Les plus longues de ces machines de guerre avoient huit pieds; elles étoient en airain, et pesoient jusqu'à six milliers; « on les appeloit *ca-* » *nons* (2), dit l'historien : leur tube recevoit et » vomissoit une boule de fer de la grosseur de » la tête d'un homme. »

Après les canons venoient les couleuvrines, plus longues, plus étroites et recevant de moindres projectiles; ensuite des fauconneaux, de dimensions inégales, dont le calibre étoit à peu près celui qu'ont aujourd'hui nos biscayens.

Suit la description très-détaillée de la manière dont les canons étoient posés sur leurs affûts, et

---

(1) Mezerai dit positivement qu'il y avoit cent quarante grosses pièces, et que le nombre des petites étoit très-grand.

(2) A entendre Paul Jove, ce seroit moins un nom nouveau qu'une nouvelle application d'un mot connu ; ce qui rappelle la remarque que nous avons faite au IIIe livre, chapitre Ier, paragraphe Ier, sur le système d'Urbicius, qui appelle *canons* ses chevaux de frise.

s'y balançoient, pour pouvoir être dirigées sous divers angles. Les plus grosses pièces avoient quatre roues, les moindres deux; et leurs habiles conducteurs les manioient avec tant de dextérité, qu'en plaine ils leur faisoient suivre la rapidité des mouvemens de la cavalerie.

Il semble difficile de rendre d'une manière plus vraie et plus précise que ne l'a fait Paul Jove dans tout ce récit, l'aspect général et les détails d'une armée, et de rien dire qui constate mieux l'état du matériel de l'art militaire à cette époque.

Cet art paroissoit s'avancer plus vite chez les Français que chez les Italiens : c'est ce qui résulte de l'admiration soutenue de l'historien et de ses fréquentes critiques des usages de son pays comparés à ceux qu'il observe dans une milice étrangère.

CHAPITRE II.

De Machiavel, considéré comme Écrivain militaire et Observateur de l'état de l'Europe sous le rapport de la Guerre, au sortir du moyen âge.

§ Ier.

État du Militaire en Italie du temps de Machiavel.

C'est aux clartés des Grecs et des Romains, seuls peuples classiques qui se soient encore montrés sur la scène du monde, que se rallumera le flambeau de toutes les sciences; c'est par l'émulation de leurs exemples, par la tradition de leurs maximes, que revivra l'art de la guerre, avec des moyens nouveaux et chaque jour plus développés.

Pour fonder cet accord de l'art antique, depuis long-temps mis en oubli, et de l'art nouveau, à peine entrevu, un citoyen, qui n'a jamais porté les armes, interrogera, le premier, avec quelque succès les nobles vestiges des guerriers anciens sur le sol où leurs traces glorieuses ont été le plus profondément imprimées.

Machiavel écrivoit à l'époque qui tient, en

quelque sorte, le milieu entre les institutions militaires de l'antiquité et celles de nos jours; il s'étoit placé, par l'étude et la méditation, entre les anciens et les modernes, comme Polybe s'étoit trouvé placé, par l'époque de sa naissance et les chances de sa fortune, entre les Grecs et les Romains, pouvant, avec avantage, comparer les pratiques et les ordonnances de l'un et l'autre peuple.

Tout ce que nous citerons ici de Machiavel viendra à l'appui de ce que nous avons déjà observé, et sur l'époque dont il étoit témoin, et sur les faits anciens. Il vit la France sous Louis XII: dans plusieurs parties de l'art, elle étoit supérieure à l'Italie; elle étoit, sous d'autres rapports, dans le même désordre et la même foiblesse.

La découverte de la poudre à canon étoit, pour ainsi dire, encore récente; les procédés de l'artillerie n'étoient qu'un tâtonnement. La révolution que ces nouveautés devoient faire dans la science de la guerre commençoit seulement à s'opérer; mais il étoit difficile qu'un génie comme celui de Machiavel ne pressentît pas beaucoup de choses de la portée et de l'influence ultérieure de ces innovations. Aussi est-on frappé de la précision avec laquelle il envisage l'effet des expériences qui ne sont pas encore faites, et donne

déjà des règles pour des temps qui ne sont pas encore venus.

Par exemple, nous le verrons, après avoir raisonné sur les effets de l'artillerie, conclure qu'il faut en être hors de portée ou se jeter dessus pour s'en emparer. Ce calcul, qui peut paroître aujourd'hui fort simple, étoit certainement, à cette époque, une conception très-forte et très-audacieuse; et il est douteux qu'il y en eût eu déjà des exemples dans la pratique.

Il déduit, par analogie, le conseil qu'il en donne, de la manœuvre de *Ventidius*, qui ordonna à ses soldats d'attendre les Parthes et de fondre tout à coup sur eux, quand ils seroient très-près et dégarnis de leurs flèches.

Quant à la liaison et aux rapports qui doivent s'établir, pour le bien commun, entre le régime tactique et le régime administratif, entre la science de la guerre et la politique, entre l'art militaire et les autres arts du gouvernement, il étoit impossible qu'un esprit aussi propre à ces sortes de spéculations, ne montrât pas, ici, une grande supériorité; et, sous ce point de vue, on se convaincra facilement qu'il laisse peu de chose à desirer.

Outre les circonstances générales, c'est-à-dire celles qui caractérisoient l'état militaire dans toute l'Europe, à cette époque, il en étoit de

spéciales à l'Italie, qui devoient influer sur les opinions de Machiavel, et imprimer une physionomie particulière à ses systèmes et à ses propositions.

En Italie, la ruse et la politique étoient plus en honneur que la force et la science militaire; on payoit des soldats, ou plutôt on soudoyoit des brigands; les véritables institutions guerrières étoient tombées dans le mépris ou dans l'oubli.

Il n'y avoit de troupes indigènes que celles de ces misérables chefs de bandes connus sous le nom de *condottieri*, dont quelques-uns, au milieu de la prostration universelle, se sont élevés au rang de souverain, et ont même fondé des pouvoirs de quelque durée.

Quelques chefs, pourvus de talens et de bravoure, avoient mis en vogue cette espèce de profession et d'entreprise, dont nous avons parlé à l'article de la gendarmerie. On cite en Italie, parmi les premiers qui acquirent un nom honorable, Albéric de Côme, Bracchio et surtout Sforze, paysan, qui devint la tige d'une lignée de ducs de Milan; mais, pour quelques hommes de mérite, combien de misérables, dont la lâcheté égaloit la barbarie, la rapacité et la débauche! Que pouvoient être les soldats de pareils chefs?

Ardens à la proie, vils au danger, ennemis

de la fatigue et des nobles travaux, changeant sans cesse de partis, selon l'impulsion de l'intérêt ou de la peur, fléaux de ceux qui les payoient, non moins que de ceux contre qui on les déchaînoit, les soldats de ces odieuses milices n'étoient vraiment redoutables qu'aux citoyens paisibles.

Les chefs imposoient à leurs subordonnés, par des mœurs féroces, une cruauté impitoyable, quand elle étoit sans péril, et une jactance, qu'ils étaloient jusque dans les noms bizarres qu'ils se donnoient (1).

Ces bandits, opposés les uns aux autres, se battoient pour la forme, pour faire valoir leur profession commune, pour gagner leur argent et remplir leur marché. Ils effectuoient des simulacres de mêlée, et, par un accord tacite de leur couardise et de leur avidité réciproques, ils se portoient, en apparence, de grands coups, sans se faire aucun mal.

A la *bataille* de Castracaro, que quelques historiens ultramontains peignent comme disputée pendant une demi-journée, où l'on voit une aile droite renversée, une aile gauche victorieuse, etc., il n'y eut, en définitive, personne de mort. Celle

(1) *Fracassa, Taglia Cozza, Fiera Mosca*, etc.

d'Anghiari, non moins fameuse, fut plus meurtrière; il y eut un homme tué, en tombant de cheval.

Ces farces ignobles s'appeloient la guerre, et décidoient du sort des petites dominations de l'Italie; et cela se passoit sur cette même terre qui avoit vu combattre les Gaulois, les soldats de Pyrrhus et d'Annibal, et qui les avoit vus fuir devant les enfans de l'Italie.

Le desir d'affranchir son pays d'un tel joug, de le relever d'un tel avilissement, voilà ce qui met la plume à la main du citoyen de Florence.

Il commence par déclarer qu'il faut renoncer à introduire quelque réforme dans ces bandes, et qu'il faut décidément leur substituer des soldats citoyens.

Quoique les soldats suisses et allemands fussent, à cette époque, appelés sous les drapeaux des plus grandes puissances et souvent des plus petites, il n'a garde d'indiquer ce remède, et de conseiller ce genre de troupes. Il ne désespère pas à ce point de son pays, malgré le peu d'habitude des armes que conservent ses concitoyens : ce qui est à faire sous ce rapport ne lui fait pas peur.

« Ne croyez pas, dit-il à Strozzi, auquel il » adresse ses sept Livres sur l'art militaire, qu'il » soit si difficile d'établir l'harmonie et l'accord

» entre les avantages de la vie civile et ceux des » institutions militaires; il n'existe entre ces deux » états qu'une répugnance abusive, et qui n'a » d'autre cause que notre fausse manière de ju- » ger. Ces hommes, qui veulent nous imposer » par ces grandes moustaches et les blasphèmes » qui sont l'ornement de leurs discours (il parle » des Condottieri), ne sont pas de vérita- » bles soldats; les meilleurs soldats de la Grèce » et de Rome en furent aussi les meilleurs ci- » toyens. »

Cet accord des institutions militaires avec les institutions civiles, cette harmonie des arts de la paix avec les arts de la guerre, est le plus noble objet de toutes nos recherches, la véritable philosophie de la science que nous traitons: c'étoit la profonde étude de Machiavel; c'est ce qui doit recommander son travail, et j'ose dire son nom, contre lequel tant de préventions ont été soulevées.

§ II.

Idée générale de l'ouvrage de Machiavel sur la Guerre.

Observateur délicat, comme écrivain, de tous les genres de convenances, Machiavel, qui n'a aucun titre officiel pour s'occuper de l'art militaire, suppose que les sept dialogues qu'il pu-

blie sur la guerre, sont les différentes parties d'un même entretien qui a eu lieu en sa présence dans les jardins de Cosme Ruccelaï, entre les premiers citoyens de Florence et Fabrice Colonne, guerrier justement renommé, que sa naissance, son caractère et ses talens élevoient fort au-dessus des *Condottieri*, ses contemporains (1).

Il jette un coup d'œil sur les autres États de l'Europe; il accuse le Roi de France de soudoyer les étrangers pour tenir son peuple désarmé et soumis; il suppose que c'est la suite d'un système sur lequel il revient fréquemment dans cet écrit et dans plusieurs autres, toujours avec étonnement et avec aigreur : il paroît que c'étoit alors en Italie une opinion généralement reçue. Une autre croyance y existoit aussi dans le même temps, fondée sur bien moins de motifs qu'elle n'en pourroit avoir aujourd'hui, savoir, que si la France avoit été constituée militairement aussi bien qu'elle pouvoit l'être, elle auroit été la plus

(1) Charles-Quint le regardoit comme son maître dans l'art de fortifier les camps. Ce prince écrivit pour son fils Philippe II, un traité de l'art de la guerre, où il exposoit les leçons de Fabrice Colonne. Ce fut celui-ci qui fit échouer Lautrec à la bicoque : il mourut en 1520, connétable de Naples. Il avoit été successivement ami des Français et des Espagnols en Italie, mais toujours loyal.

redoutable, sans comparaison, de toutes les puissances de l'Europe.

Machiavel veut des troupes formées seulement à l'heure de la guerre, mais de citoyens exercés aux armes pendant la paix : en ceci, il aperçoit directement le véritable problème, et s'approche des termes précis de la question.

Pour créer et organiser cette force, il conscrit tous les citoyens de dix-sept à quarante ans; et, quand elle est organisée, ceux de dix-sept seulement (1).

Profondément effrayé de l'influence que les hommes armés peuvent prendre sur leurs concitoyens, il veut que les armes soient, au besoin, l'obligation de tous; que tous puissent et sachent remplir ce devoir, mais qu'il ne soit la profession exclusive de personne.

Il craint l'aristocratie de la force corporelle et individuelle, et il prévoit que cette prépondérance sera successivement détruite par le perfectionnement et l'usage universel des armes à feu.

(1) Dix-sept ans : c'est bien jeune même pour l'Italie. L'âge auquel on appelle les soldats sous les drapeaux, doit être calculé selon les pays. Il en est même en France où, à l'âge de vingt-un et vingt-deux ans, l'appel est précoce. Un homme formé, qui résiste, vaut mieux que deux enfans débiles qui périssent.

Il voudroit qu'il entrât dans la détermination du soldat un peu de la sainteté d'un devoir, du poids d'une obligation; il voudroit que le soldat ne fût, ni tout-à-fait forcé, ni tout-à-fait volontaire; qu'il n'éprouvât point une trop forte répugnance à prendre les armes, et qu'il ne se précipitât pas dans les rangs avec trop d'empressement.

Ce double inconvénient, nous l'avons en effet successivement éprouvé; tout ce qui est ici en pressentiment, nous l'avons vu en action; la génération qui a vécu plus d'un demi-siècle, peut se souvenir encore, et des foibles et tristes résultats du recrutement purement volontaire et mercenaire sous l'ancien régime, et des abus d'une autre espèce qu'amena l'excès et le délire du despotisme et des conquêtes au déclin du gouvernement impérial.

Machiavel avance que les hommes des pays chauds ont de la prudence sans courage; ceux des pays froids du courage sans prudence. Cette remarque, quand même elle auroit quelque fondement, est susceptible d'une foule d'exceptions et de restrictions.

Dans les temps modernes, les peuples du midi de l'Italie paroissent avoir produit peu de bons soldats: cet état de choses, déjà existant avant Machiavel, est sans doute ce qui l'a trompé; mais

autrefois, les Samnites, les Brutiens, habitoient cette même terre. Les Espagnols n'ont, en aucun temps, été accusés de manquer de courage; et les généraux anglais ont rarement manqué de prudence, tandis que nous en avons presque toujours manqué contre eux.

Il fait la proposition bizarre de recruter l'infanterie dans les campagnes et la cavalerie dans les villes.

Cette idée lui est vraisemblablement inspirée par le souvenir de ce qui étoit en usage à Athènes; mais ce souvenir le trompe. A Athènes, les habitans de la cité, c'est-à-dire les hommes riches formoient la cavalerie, plutôt de leur bourse que de leur personne et plutôt au-dehors qu'au dedans. La campagne de l'Attique nourrissoit peu de chevaux, et, en quelque canton de ce territoire qu'on eût voulu effectuer une levée de cavalerie, cette levée auroit été mauvaise et difficile, comme dans tout pays de petite culture, c'est-à-dire où l'inégalité du terrain est cause qu'on cultive plutôt à bras d'homme, ou avec des bœufs, qu'avec des chevaux.

Machiavel, qui n'écrivoit pas pour des États aussi vastes et aussi variés que la France, a ignoré ou négligé beaucoup d'autres observations nécessaires quand il s'agit de recrutement : elles con-

cernent la différence des territoires, des climats, des genres de vie.

Il tombe dans une autre erreur, et il la répète souvent; celle-ci vient de ce qu'il n'a pas eu le temps de remarquer tous les effets, toutes les circonstances des découvertes et des applications qui étoient alors dans leur nouveauté. Il s'agit de ce principe des anciens, déjà discuté et en effet inapplicable aux modernes, que la bataille est le but de la campagne.

Il dit que l'armée romaine de vingt-quatre à trente mille hommes est le type et la mesure d'une armée raisonnable. *Avec cette proportion, vous ne pouvez pas être forcé de vous battre : si l'on se rassemble devant vous en nombre trop disproportionné, vous embarrassez cette armée nombreuse, vous la faites périr, en l'obligeant de se tenir ensemble; si elle se sépare en plusieurs corps, pour vivre, elle perd l'avantage du nombre, et vous la battez en détail.*

Ce dilemme de Machiavel est, sans contredit, d'une justesse et d'une vérité éternelles; seulement le système qui y donne lieu veut être modifié selon les temps.

Aujourd'hui, en partant du même principe que les anciens, nous pouvons, cependant, à cause de la différence des armes et de la longue portée des projectiles, admettre comme bornées

à une sage proportion, des armées bien plus nombreuses que les leurs.

Quoique tous les préjugés fussent, encore de son temps, en faveur de la cavalerie, il établit, sans hésiter, et ce n'étoit pas un petit mérite, que c'est l'infanterie qui fait la véritable force des armées et des nations.

Il reconnoît la foiblesse de la cavalerie ordinaire des anciens, équipée d'une manière si insuffisante; il reconnoît, en même temps, les énormes inconvéniens d'une gendarmerie embarrassée et prisonnière dans son armure; il recommande la longue épée à la cavalerie.

Il attribue aux Suisses de son temps une ordonnance de bataille, qui paroît avoir été depuis imitée et perfectionnée par Gustave-Adolphe; elle consiste à former les *bataillons en croix*. Dans les angles de cette croix, on plaçoit les *escopetiers*, qui de-là faisoient feu comme d'une embrasure, protégés par les *piques croisées* des soldats, qui formoient *les bras de cette croix*.

Mais ces inventions, plus ou moins ingénieuses, tenoient à cette idée, qu'effectivement il a dû être difficile d'abandonner, qu'avec les armes nouvelles on pouvoit retenir l'usage des armes anciennes, et même combiner les modernes avec celles-ci, sans être obligé de les modifier, ce qui n'étoit pas vrai; et quand Machiavel

ne regarde le fusil et le mousqueton que comme remplaçant l'arc et la fronde des vélites, cette opinion est encore la suite de la même erreur.

Il sent le besoin d'avoir des compagnies isolées, propres à former les escortes, les petits détachemens, les gardes d'honneur, etc., etc, de manière à ce que ce genre de service d'exception ne nuise pas au service régulier, en affoiblissant les bataillons, les escadrons, etc., etc. Ces observations avoient alors, pour ainsi dire, le mérite de l'invention; elles sont, en tout temps, bonnes à méditer, utiles à appliquer. Nous avons vu souvent l'oubli ou le mauvais ordre de ces détails ruiner en peu de jours la cavalerie la plus brillante.

Il donne, d'après l'exemple des anciens, un conseil qu'il pourroit n'être pas absurde de suivre, en le modifiant : ce seroit d'avoir, pendant la paix, pour exercer le soldat, des armes plus pesantes, des chaussures plus lourdes que celles dont il devra se servir à la guerre. On pourroit appliquer aujourd'hui ce conseil à l'exercice de la marche et au poids du sac; en sorte que la moindre journée à faire d'une manière imprévue ne fût pas une calamité, et qu'une troupe, qui reçoit à l'avance l'ordre de partir, ne fût pas obligée de préluder, à la première étape, par des exercices extraordinaires.

Machiavel entre dans les moindres détails militaires avec d'autant plus de soin que, de son temps, les souverains, qui *louoient* temporairement des bandes organisées et formées à la manière de celles dont nous avons parlé, ne pouvoient prescrire à ces hommes que ce qui étoit dans leur marché ; de manière que les pratiques les plus nécessaires étoient négligées ou même inconnues.

Notre auteur insiste avec tant de justesse sur la nécessité de l'ordre et de la précision dans les marches, qu'il est près d'arriver au pas cadencé.

Il prévoit que le fusil, qui étoit une arme toute nouvelle, sera, malgré sa supériorité de confection sur toutes les autres armes à feu, toujours peu utile à cheval; toutefois, il le recommande aux cavaliers d'avant-garde, parce que c'est l'arme qui, dit-il, épouvante le plus les paysans, souvent employés à garder les postes et les défilés : ceci étoit plus vrai de son temps qu'aujourd'hui.

Le passage suivant prouve que Machiavel n'a pas des idées moins saines sur les masses que sur les individus.

« Il y a, dit-il, deux espèces de manœuvres » dans une armée, celles de chaque individu dans

» un bataillon, celles de chaque bataillon réuni » avec les autres. Tout homme qui est instruit » dans les premières ne trouvera dans les der- » nières aucune difficulté; mais il ne pourra ja- » mais réussir dans celles-ci, s'il ignore les pre- » mières. Chaque bataillon peut apprendre à con- » server ses rangs dans toute sorte de mouvement » et de terrain, à se former en bataille, à distin- » guer, comme un individu, les sons de la mu- » sique qui portent les divers commandemens » dans l'action, etc., etc. »

L'infanterie italienne avoit alors pour armes offensives une longue lance de neuf brasses, qu'on appeloit en France *pique*, et une épée, dont le bout étoit plutôt rond que pointu; pas un homme, et notre auteur s'en plaint, n'avoit la tête garantie; un petit nombre avoit le dos et les bras couverts; ceux qui étoient ainsi armés portoient, au lieu de pique, une hallebarde, dont le bois étoit long de trois brasses, et dont le fer avoit la forme d'une hache. Ils avoient parmi eux des *fusiliers qui, par leur feu, remplaçoient l'effet des frondes et des arbalètes des anciens*.

« Ce sont, dit-il, les Allemands et surtout les » Suisses, qui, les premiers, ont armé ainsi leurs » soldats; ces derniers peuples, pauvres et jaloux

» de leur liberté (1), étoient et sont encore sans » cesse obligés de résister à l'ambition des princes » allemands, qui peuvent aisément entretenir » une nombreuse cavalerie. La pauvreté des » Suisses leur refusoit ce moyen de défense; et, » obligés de combattre à pied contre des ennemis » à cheval, il leur fallut recourir au système mi- » litaire des anciens, qui peut seul, au jugement » des hommes éclairés, assurer les avantages de » l'infanterie; ils cherchèrent des armes capables » de les défendre contre l'impétuosité de la ca- » valerie et prirent la *pique*, qui peut seule, avec » succès, non-seulement soutenir l'effort de la » cavalerie, mais encore la mettre en déroute; » la supériorité de ces armes et de cette discipline » a inspiré aux Allemands tant d'assurance que » quinze à vingt mille hommes de cette nation ne » craindroient pas d'attaquer la plus nombreuse » cavalerie.

» Très-souvent, ajoute-t-il, vous verrez dans » l'histoire les Romains vaincre, avec de l'infan- » terie, une cavalerie innombrable, et jamais le » défaut des armes de cette infanterie, ou la su-

(1) Les Suisses suppliant Charles le Téméraire de les laisser tranquilles dans leurs montagnes, lui remontroient que toute leur dépouille ne vaudroit pas les éperons d'or d'un de ses chevaliers. Charles ne voulut point en démordre; Morat fit raison de lui et de ses chevaliers.

» périorité de celle de l'ennemi ne l'a exposée » à être vaincue par des troupes à pied ; si, en » effet, leurs armes avoient eu quelque notable » imperfection, il en seroit résulté ou que, trou- » vant un ennemi supérieur sous ce rapport, ils » auroient été arrêtés dans leurs conquêtes, ou » qu'ils auroient abandonné leur système mili- » taire, pour adopter celui de l'ennemi ; or, » comme rien de tout cela n'est arrivé, on doit » présumer qu'ils avoient, à cet égard, l'avantage » sur tous les peuples. » Tout ce qu'il dit, plus loin, prouve combien les effets de l'arme à feu étoient peu développés, puisqu'il ne met sur six mille hommes que mille fusiliers.

Cependant, malgré son admiration pour les anciens, il reconnoît la supériorité de la cavalerie de son temps sur celle des Grecs et des Romains, qui, sans étriers, sans points d'appui, ne pouvoient s'élever avec facilité pour assener un coup de sabre; c'est pourquoi ils avoient toujours fait un usage exclusif de l'épée ou de la lance; il loue surtout l'équipement de la cavalerie de son pays qui étoit plus garantie que la cavalerie française; il critique celle des Allemands comme dénuée d'armes défensives, mal équipée de selles et de harnois, ayant des chevaux pesans et mal dressés; quant à l'infanterie, il met au-dessus de toute autre celle dont il vient de par-

ler : les Allemands grands et beaux, les Suisses petits et laids, mais les uns et les autres bons soldats.

Il est curieux de voir ce qu'on pensoit alors de l'infanterie française ; Machiavel établit qu'elle ne sauroit être bien bonne étant composée de bas peuple et de gens de métier, avilis et tyrannisés par leurs seigneurs, et que le Roi de France répugne lui même (1) à employer; il en excepte les Gascons, intrépides quand il s'agit d'attaquer ou de défendre une place et un poste, et en cela différens des Allemands et des Suisses, auxquels rien ne pouvoit résister sur le champ de bataille, mais peu propres à défendre des postes et des retranchemens à cause de leur arme qui étoit la pique, et de leur ordre qui étoit la phalange. Il ajoute que le Roi de France se sert toujours des Suisses et des Lansquenets, parce que sa cavalerie se défie de l'infanterie gasconne lorsqu'il faut aller à l'ennemi; il convient enfin que, si l'infanterie française valoit la cavalerie, le Roi de France n'auroit aucun ennemi à craindre.

---

(1) Cela étoit vrai, et nous verrons à Montcontour, et l'on peut dans l'histoire voir partout à cette époque, la solide infanterie composée d'étrangers, et l'infanterie légère seule composée de Français, presque tous Gascons.

Cette supériorité de notre cavalerie, sur notre infanterie, signifie, en d'autres termes, que nous n'étions pas encore sortis de la barbarie. Les rôles sont bien changés, et l'infanterie française a bien repris le rang que la nature lui assigne.

Machiavel conclut sagement à avoir peu de cavalerie, pour ne pas couper d'avance le nerf de l'infanterie qu'on voudra former ; principe bien opposé aux usages et aux préjugés de son temps, puisque la cavalerie formoit habituellement le tiers des armées, quelquefois une plus forte proportion.

Il veut, non moins raisonnablement, que cette cavalerie, peu nombreuse, soit excellente; et la première condition, en effet, pour qu'elle soit bonne, c'est qu'elle soit peu nombreuse; les chevaux sont plus difficiles à nourrir que les hommes, et l'espèce en est proportionnellement plus rare dans la plupart des États de l'Europe.

Machiavel observe, comme l'avoit déjà observé Végèce, plus de dix siècles avant lui, que très-rarement on a mis plus de six à huit mille hommes ensemble et se joignant sans intervalle ni distance, au-delà de ce qui est nécessaire à chaque soldat pour agir; il dit que les régimens, en France, sont à peu près de ce nombre; il veut parler sans doute des légions éta-

blies par François I[er], dont il a pu avoir connoissance et à l'institution desquelles Charles VII et Louis XI avoient préludé.

Il calcule très-bien que, sur dix hommes au plus, il faut un homme en autorité, un commandement primaire; l'expérience de tous les temps a confirmé cette règle.

Il relève tous les avantages de l'ordre, des nomenclatures, des signaux, des classemens, des marques distinctives; il est sur le point de donner l'idée des uniformes, qui, comme on sait, ne datent en France que de Louis XIV.

Les gendarmes avoient encore souvent chacun quatre chevaux de suite, sans compter ceux qui combattoient; il s'élève avec autant de force que de raison contre un pareil abus; il remarque avec éloge, qu'en Allemagne, au contraire, chaque gendarme n'avoit, de son temps, qu'un cheval, et qu'un seul servoit à vingt d'entre eux, pour porter leur bagage.

Ceux qui ont fait, en 1808, le siége de Sarragosse, peuvent se souvenir que Palafox avoit rendu un arrêté, pour punir de mort tout soldat espagnol qui s'écrieroit dans les sorties : « *Voici les cuirassiers français qui vont nous couper.* » Tant cette arme sembloit nouvelle et terrible

aux Espagnols. Machiavel raconte la même chose des Suisses de son temps, quoique la meilleure infanterie de l'Europe. L'artillerie, encore dans l'enfance, *traînée par des bœufs*, *portée et servie sur des chariots, et qui tiroit toujours sous le même angle*, jetoit cependant une si grande terreur dans les rangs des Suisses, qu'on avoit été obligé de prononcer la peine de mort contre ceux qui *sortoient de leurs rangs ou donnoient quelque marque d'effroi.*

Pour en revenir à son opinion favorite et erronée sur la possibilité de faire revivre les formations des anciens, il est évident, contre cette opinion, d'après les effets de l'artillerie et de la mousqueterie si imparfaites de son temps, si perfectionnées et si mobilisées depuis, qu'il faut, pour que l'ordre, qu'elles bouleversent si promptement, puisse se rétablir avec facilité, que tous les élémens soient homogènes; un homme, armé d'un fusil à baïonnette, se range tout naturellement à côté d'un homme armé comme lui; mais que devient l'ordre, au milieu d'un péril continuel, si celui-ci armé d'une pique ne peut se rallier que dans un certain rang, celui-là armé d'un sabre ou d'un fusil que dans un autre? On doit reconnoître que, depuis le développement des effets de la poudre à canon, ces minutieuses observances sont impossibles.

Il trouve dans un passage de *Josephe* ce que nous avons imité depuis, en rendant propres à combattre et à combattre avec ordre la plupart de ces hommes qui, sans être soldats, suivent les armées; c'est ainsi que des charretiers, qui fuyoient sans scrupule comme paysans requis, sont devenus des soldats du train aussi intrépides et aussi habiles pour ce qu'ils ont à faire, que les canonniers eux-mêmes.

Nous n'examinerons point, ici, la description que notre auteur nous donne d'un engagement et d'une mêlée imaginaire; nous offrirons, au chapitre suivant, le commentaire d'une bataille réelle et importante, d'une date postérieure de quelques années seulement aux spéculations de Machiavel.

Celui-ci conseille d'attendre l'ennemi plutôt que de l'attaquer; mais la science et la sagacité appartiennent également à la défensive et à l offensive; cette question doit être décidée principalement par le génie des peuples, la constitution de la guerre, les circonstances du terrain : sur ce point, comme sur tant d'autres, nulle règle universelle et absolue.

Il discute fort bien l'avantage de garder une position de retraite, etc.

Au cinquième livre, en traitant des marches, il devance l'opinion raisonnée de Guibert et de

tous les autres modernes qui ont traité avec un juste mépris l'ordonnance qui, à l'issue du moyen âge, divisoit pour la marche, une armée en avant-garde, en corps de bataille et en arrière-garde, marchant dans cet ordre processionnellement; il veut simplement, comme les Romains, quelque cavalerie en avant et en arrière (1); et, par la seule force du raisonnement, il arrive au système des colonnes combinées, marchant parallèlement et correspondant entre elles, idée qu'il n'a pas puisée chez les anciens, lesquels, du moins, ne l'ont jamais positivement développée, et dont il a encore moins trouvé le germe dans les usages de son siècle et les traditions du moyen âge : c'est un des fleurons de la couronne militaire de Frédéric.

Dans son septième livre, qui traite des places de guerre, il prévoit, d'une manière étonnante, les effets de la poudre à canon dans une mine; car les mines des anciens n'étoient que des précipices qu'on creusoit sous les bâtimens pour les y engloutir, et la poudre à canon n'y avoit pas encore été employée ou du moins l'usage en étoit très-rare et tout nouveau; nous lisons, en

(1) C'étoit, suivant les temps et la signification, de la cavalerie *auxiliaire* ou *alliée*, et presque toujours prise dans le pays où se faisoit la guerre, le connoissant et capable de l'éclairer.

effet, dans les historiens français que, quand Henri IV prit Cahors, environ cinquante ans après la mort de Machiavel, le bruit des premiers pétards attachés à une porte, fut pris obstinément pour le bruit du tonnerre, quoiqu'on fût en pleine guerre et qu'on s'attendît à être attaqué. Mézerai dit expressément que *c'étoit une invention nouvelle dont il ne s'étoit pas encore vu de mémorable effet.* Sully raconte, dans ses Mémoires, l'effet d'une mine qu'il fit à la tour de Mantes, avec tout le détail qu'on donne à une chose peu usitée.

Machiavel met en avant cette proposition vigoureuse, que, dans une ville forte, il ne faut ni citadelle, ni réduit, ni retrait, afin que cette espérance n'énerve et n'amollisse pas la garnison dans la défense de la place même.

Entre quelques particularités que la lecture de ce livre VII[e] peut nous apprendre, il est assez curieux de voir que les crénaux ouverts et évasés sur la campagne étoient, en Italie, une innovation récente et due aux Français, ainsi que les roues des chariots évasées également et formées de rayons obliques sur l'horizon, au lieu des rayons perpendiculaires infiniment plus sujets à faire verser les chariots.

Du reste, rien ne lui échappe de ce que les usages de son époque peuvent avoir d'utile; et

pour celui des herses aux portes des villes de guerre, c'est lui qui a indiqué de les faire en façon de gril, afin de pouvoir se défendre par derrière, idée qui ne lui a été inspirée que par les nouveaux projectiles; car, avec les armes des anciens, cette invention eût été à peu près sans objet, et même plus préjudiciable qu'utile aux assiégés.

Nous ne donnerons pas, ici, les maximes générales de Machiavel sur la guerre, pour deux raisons : la première, c'est que la plupart de ces maximes sont une répétition de celles de Végèce avec quelques modifications, souvent très-légères, inspirées par les circonstances; l'autre, que, quand ces modifications sont dignes de quelque attention, elles rentrent entièrement dans quelqu'une des observations que contient l'analyse qu'on vient de lire; mais nous examinerons avec quelque détail, une prévention de notre auteur, que d'autres ont partagée, et à laquelle son nom pourroit donner quelque poids contre les intérêts de la vérité.

§ III.

D'une Opinion particulière de Machiavel touchant les difficultés respectives, de la guerre de terre et de la guerre de mer.

Je m'étonne de lire dans un écrivain dont les

vues sont, en général, si nettes et si justes « qu'il » étoit bien aisé aux Vénitiens, s'ils l'avoient » voulu, d'avoir des troupes et de bons *généraux* » *de terre*, puisqu'ils ont eu d'excellens géné- » raux de mer, *science bien plus difficile.* » L'erreur est dans ces derniers mots.

Qu'il faille beaucoup d'études préalables pour faire un bon officier de marine, qu'il en faille même plus que pour former un officier de terre dans des fonctions subalternes ou même dans une élévation médiocre, cela peut être accordé; mais ce que je nie, c'est que, deux armées étant en présence de l'ennemi, l'une sur mer, l'autre sur terre, il faille plus d'art, d'habileté, de génie, sur le premier de ces deux théâtres que sur l'autre; je crois qu'avec un peu d'examen, de réflexion et de bonne foi, on concluera précisément le contraire.

Sur mer, il n'y a rien d'interdit aux yeux; toutes les données sont positives, toutes les forces sont manifestes. L'œil nu, sans secours, embrasse à l'instant un si grand espace, que les renforts destinés à l'ennemi et qu'on n'aperçoit pas, n'existent pas réellement, c'est-à-dire d'une manière actuellement menaçante et qui puisse entrer dans les calculs d'une action immédiate. Où que l'on soit, on sait au juste à quelle distance on se trouve des atterrages dangereux ou

des refuges secourables, des craintes ou des ressources. Les obstacles intermédiaires ne peuvent se cacher. Les vents, l'état de la mer, qui ont une si grande influence, ne se dérobent pas plus à celui qui les combat qu'à celui qu'ils secondent. Tout ce qui existe prochainement pour votre ennemi existe pour vous; tout vous est connu comme à lui; vous pouvez tout calculer d'une manière exacte et certaine; vous savez le nombre de vaisseaux que l'ennemi a devant vous; vous pouvez connoître celui de ses canons et de ses hommes, à bien peu de chose près; tout ce qui l'aide enfin ou le contrarie vous est également dévoilé; vous n'avez besoin d'aucune subtile et hasardeuse conjecture; vous n'êtes pas obligé de procéder, d'une façon à la fois savante et audacieuse, du connu à l'inconnu.

Les deux champs d'opérations, si l'on peut ainsi les appeler, des deux forces respectives sont donc développés sur la mer; on y est à l'abri de toute déception; il n'en est pas de même sur terre, où le moindre pli du terrain, une ondulation inaperçue, peuvent vous dérober une force importante et les mouvemens de cette force.

A Fleurus (1690), un pli du terrain, habilement observé et mis à profit, donne la victoire à M. de Luxembourg.

A Luzzara (1702), une ondulation imperceptible à l'œil devient un piège au moyen duquel l'armée française est au moment de périr tout entière sans combattre.

A la faveur d'un bois, d'un ravin, l'ennemi peut appliquer à votre force une force nouvelle et imprévue; vous faites une charge de cavalerie sur une pelouse, vous tombez dans un marais impraticable et des fondrières où tout s'abîme.

Vous avez choisi une ligne d'opérations, un champ de bataille; vous êtes, d'un moment à l'autre, forcé d'en dévier; un nouveau calcul doit remplacer rapidement les combinaisons qui vous occupoient.

Toutes les variations qui dépendent de la force morale des troupes de terre, sont les mêmes que sur la mer, quant à leur principe, mais sur des échelles et avec des chances bien autrement étendues et multipliées.

Quatre hommes qui prennent l'épouvante sur un vaisseau n'en feront point changer la manœuvre; quatre hommes qui crieront *sauve qui peut*, feront lâcher pied à un bataillon, à un régiment, et dégarniront un point essentiel.

A la mer, on porte avec soi ses ressources en subsistances, ses magasins de tout genre; ils vous

suivent partout, on marche avec eux; avec eux on périt.

Sur terre, on est continuellement exposé à se voir séparé, coupé de ses points d'appui de tout genre, et obligé de se créer de nouveaux moyens.

Il est palpable que, sur terre, plus le commandement qu'on exerce est important, plus il se complique des nécessités toujours renaissantes de la subsistance, au contraire de la marine, où elle est calculée et assurée une fois pour toute une expédition.

Si les Romains, dans tous les siècles, reléguèrent sur les vaisseaux ce rebut, cette lie de la population que, dans les bons temps de leur milice, ils écartoient soigneusement de leurs armées de terre, c'étoit incontestablement par les deux motifs que nous venons d'indiquer, parce que la fuite individuelle est impossible à bord d'un vaisseau, et parce que l'État approvisionnoit les embarcations; tandis que, pendant trois siècles, le soldat romain fut obligé de s'approvisionner lui-même de vivres, qu'il portoit tant que duroient les courtes campagnes des guerres de la république.

Ces considérations, faciles à saisir, et qu'il auroit été plus facile encore de multiplier, ne nous ont point paru indifférentes à présenter, principalement aux lecteurs étrangers à la guerre: elles

nous ont semblé propres à les éclairer, faites pour éveiller, pour fixer avec profit leur attention sur des préjugés jusqu'ici trop peu discutés, sur des idées reçues avec trop peu d'examen ; elles concourront enfin à préparer le développement de la grande vérité que nous voulons établir au-dessus de toutes les autres, savoir que l'art de la guerre décheoit de sa sublimité et de son importance, à mesure qu'elle se fait par des machines quelconques, plutôt que par les hommes.

§ IV.

Comparaison de l'Ordonnance des Suisses du temps de Machiavel, avec celle des Grecs et des Romains; Manœuvre de la Phalange suisse à cette époque.

« Aujourd'hui, dit Machiavel, les Suisses imi» tent entièrement la phalange des Grecs; ils for» ment, comme eux, d'épais et solides batail» lons.... sur la même ligne; ou, s'ils les forment » par échelons, ce n'est pas pour que le premier » bataillon puisse se retirer dans les rangs du » second, comme dans la tactique romaine.

» Voici quel est alors leur ordre de bataille : » pour s'appuyer mutuellement, ils placent un » bataillon en avant et un autre en arrière, un

» peu sur la droite du premier, de manière que,
» si celui-ci a besoin d'appui, on puisse marcher
» à son secours.

» Un troisième bataillon est derrière ceux-là à
» une portée de mousquet ; cette grande dis-
» tance (1) fait que, si les deux premiers sont
» battus, ils ont assez d'espace pour se retirer,
» et le troisième pour avancer, sans se heurter
» les uns les autres ; car une grande multitude ne
» peut être reçue dans les rangs comme une
» troupe moins considérable.

» Au contraire, les corps peu considérables, en
» grand nombre et bien distincts, qui formoient la
» légion romaine, entroient aisément les uns dans
» les autres, et se prêtoient un mutuel appui. »

Machiavel put juger, sur deux expériences faites de son temps, dans le voisinage de son pays, ce qu'avoit de défectueux cette ordonnance des Suisses.

Pendant la guerre qu'amena la ligue de Cambrai, les Suisses descendirent deux fois dans le Milanais, sans jamais avoir assez de confiance dans leur ordre pour hasarder un engagement; ils sentoient

(1) Cette expression de *grande distance* est une suite des préjugés de l'art ancien, et un souvenir de l'ordonnance de la légion où la réserve touchoit les deux premiers rangs.

les progrès faits par leurs ennemis, qui tendoient à se rapprocher de la légion : cet instinct très-juste leur inspiroit de la circonspection.

La première fois, ils se mirent en marche au nombre de six mille (1), par la vallée qui sépare le lac majeur du lac de Lugano, jusqu'à Varèze, distant de quelques lieues de Milan, et où ils reçurent un renfort de quatre mille hommes.

Ils n'avoient point d'artillerie (2); il n'y en avoit pas la moitié qui eussent des armes à feu; ils n'avoient sur ce nombre de dix mille hommes que quatre cents chevaux (3).

Ils marchoient fort serrés, au petit pas, présentant, quand le terrain le permettoit, un front de quatre-vingts ou cent hommes (4).

En partant de Varèze, où ils avoient séjourné quatre jours, ils ne se dirigèrent point sur Milan; ils prirent à gauche, comme pour aller sur le territoire vénitien, passant à Castiglione, puis

(1) C'est la petite phalange accrue de ses accessoires.

(2) Cette absence d'artillerie provenoit de la pauvreté des Suisses.

(3) C'est encore leur pauvreté qui causoit cette pénurie de cavalerie.

(4) Ils se rapprochent à présent de la double phalange.

à Védano, où ils traversèrent l'Olona près de sa source (1), ensuite à Appiano.

Dans cette marche de plusieurs jours, ils avoient déjà beaucoup souffert; soit que les vivres leur manquassent totalement, soit qu'ils reconnussent l'impossibilité de traverser les rivières sans attirail de pontons, ils tournèrent tout à coup vers Côme; et on vit leur troupe se séparer pour rentrer dans ses montagnes.

La seconde expédition n'eut pas plus de résultat que la première; les inconvéniens de la formation s'y firent encore plus vivement sentir; le défaut de troupes légères et de cavalerie, fit prendre l'épouvante à la phalange, même en plaine, qui est cependant son terrain; et les inconvéniens naturels de la phalange augmentèrent encore ce sentiment, quand elle fut au moment de combattre dans ces terrains de chicane, qui, le plus souvent, entourent les villes.

Descendus de leurs montagnes, au nombre de seize mille hommes (2), les Suisses s'avançoient de

(1) On voit que, comme Xénophon à son retour, ils étoient obligés de traverser les fleuves près de leurs sources. On va voir Gaston de Foix se conduire devant les Suisses, comme les généraux romains devant la phalange.

(2) C'étoit le nombre de la grande phalange ou tétraphalangarchie, réduite aux oplites; ce qui étoit le cas des Suisses, qui n'avoient ni troupe légère ni cavalerie.

Varèze, droit sur Milan, mais avec circons pection, comme la première fois, marchant en ordre et en masse, sans aucune cavalerie, sans artillerie, et, par conséquent, ne pouvant battre la campagne pour y rassembler des vivres, ni se déployer avec avantage dans la plaine sous le canon de l'ennemi.

Gaston de Foix commandoit l'armée française en Italie, il s'étoit porté au-devant d'eux avec environ six cents gendarmes et deux mille hommes d'infanterie (1), les avoit manœuvrés et obligés de se tenir toujours ensemble; il se replia ensuite pour les attirer sur un terrain où il leur avoit préparé des difficultés et des chicanes, et les amener sous les redoutes et les retranchemens qu'il avoit fait élever autour de Milan, sur l'avis de leur marche. Les Suisses arrivés à une lieuè de la ville, et craignant la nécessité des attaques de poste et des assauts auxquels ils se sentoient peu propres, tournèrent vers Monza, s'approchèrent de l'Adda; et ne recevant aucune nouvelle des Vénitiens, qu'ils attendoient, se se replièrent sur Côme, et rentrèrent dans leur pays, comme ils avoient fait précédemment.

(1) C'étoit à peu près la moitié des forces françaises dont Gaston de Foix pouvoit disposer; si la *lance fournie* est ici de cinq hommes seulement, c'est trois mille hommes de cavalerie.

C'est sur des faits semblables que Machiavel avoit fondé l'opinion qu'il énonce sur les Suisses quand il dit qu'en général « ils' n'osent pas se hasarder loin de leurs frontières pour gagner les plaines, de peur qu'en laissant derrière eux des villes fortifiées, on ne leur coupe leur retraite une fois qu'ils seroient engagés en pleine campagne (1). »

Cette pénurie d'armes pour soutenir ces grands corps de piquiers, l'absence de cavalerie dans la seconde expédition, celle de troupes légères dans l'une et dans l'autre, expliquent suffisamment la circonspection des Suisses devant des troupes qui appartenoient à des nations plus riches, et qui avoient adopté les nouvelles armes; c'est cette circonstance qui rendit alors si foible cette phalange imitée des Grecs, et bien plus foible relativement que chez les Grecs eux-mêmes. L'imitation de la légion sera plus heureuse.

---

(1) Nous avons suivi dans les principales circonstances de ces deux marches des Suisses, le savant auteur de l'*Histoire de Venise* (M. le comte Daru) parce qu'il est du petit nombre des historiens qui entendent les questions de la guerre aussi bien que celles de la politique. Nous saisissons, avec joie, cette occasion de publier combien nous avons dû aux conseils et aux encouragemens de son honorable amitié, pendant le cours de notre long et pénible travail.

CHAPITRE III.

État de l'Art en Europe et particulièrement en France, depuis l'époque où écrivoit Machiavel jusqu'à la mort d'Henri IV.

§ Ier.

Etat des Armées vers le milieu du XVIe *siècle; Bataille de Montcontour en* 1573.

Il semble que, vers le milieu du XVIe siècle, on soit prêt à se dégoûter de l'artillerie. Les équipages de cette arme deviennent beaucoup moins nombreux que sous Charles VIII, soit que les guerres civiles et religieuses, qui éclatent environ cinquante ans après la mort de ce prince, fassent reculer les arts en France, ou du moins retardent leurs progrès, soit que, par l'effet des désordres inséparables des troubles intérieurs, l'argent se resserre et manque pour des dépenses aussi fortes que celles de cette arme nouvelle, soit que la mobilité extrême de la guerre civile interdise des équipages aussi embarrassans.

Ce qui est certain, c'est qu'on sera étonné du peu d'artillerie qu'on trouvera pendant longtemps dans les armées les plus florissantes, et particulièrement à Montcontour, où combattoient, d'un côté, le duc d'Anjou, frère du Roi, de l'autre, Coligny, le général le plus accrédité de la réforme.

Quant aux autres armes, après l'arquebuse, dont le service étoit difficile, on inventa le mousquet, dont on commença à faire usage dans l'infanterie en 1567.

Après la bataille de Saint-Quentin, Henri II avoit entrepris de remettre en vigueur le travail que François I[er] avoit commencé sur les légions, qu'il n'avoit composées que d'une seule arme, s'éloignant ainsi, en un point capital, de l'usage des Romains dans leur bon temps.

En 1557, il avoit été rendu une ordonnance portant qu'il seroit levé sept légions, de six mille hommes d'infanterie chacune; que chaque légion seroit commandée par un *mestre-de-camp;* qu'elle se diviseroit en quinze compagnies, etc.

La légion de Guyenne ayant été dissoute en 1562, elle fut rétablie par Charles IX en 1567, sous la dénomination de régiment; cette dénomination devint alors commune à toutes les autres légions.

Le nom eût été indifférent, si l'organisation avoit été fixe et la formation semblable. Mais on verra que ce nom de régiment fut donné à des troupes de proportions si différentes, que la confusion devint inextricable, et que cette dénomination ne présenta plus à l'esprit aucune idée arrêtée.

L'infanterie prenoit alors son ordre de bataille sur dix ou au moins huit de hauteur, les piquiers au centre, et les mousquetaires aux ailes ou manches; elle garda cet ordre assez long-temps.

Ainsi les nuances et variétés d'armes étoient établies en sens inverse de ce que faisoient les Romains : dans le système de ceux-ci, c'étoit en traversant une armée dans sa profondeur, qu'on trouvoit la diversité des armes; dans la formation du XVIe siècle, on la trouvoit en parcourant le front. C'étoit un effet des nouvelles découvertes amené par l'instinct et la force des choses autant que par la réflexion, et que l'expérience devoit encore beaucoup modifier.

La cavalerie, armée d'épées et de pistolets, chargeoit par compagnies sur quatre ou du moins trois de hauteur.

Dès 1510, Louis XII avoit formé de la cavalerie légère, sur le modèle des stradiots ou bat-

teurs d'estrade (1), qui étoient en usage chez les Turcs et les Vénitiens.

François Ier et Henri II augmentèrent beaucoup cette espèce de cavalerie; elle dut naturellement foisonner dans les guerres civiles, qui sont le triomphe des pillards et des escarmoucheurs.

A la bataille de Montcontour, nous allons voir en action les différens élémens de guerre, dont nous avons indiqué l'organisation dans le chapitre précédent et dans celui-ci, et aussi-bien les auxiliaires et les mercenaires étrangers que les troupes nationales des deux partis.

Les deux armées qui y combattirent étoient sans doute les plus fortes et les plus belles que la France pût produire ou soudoyer à cette époque.

Voyons, d'abord, comment un chef aussi habile que l'amiral de Coligny, au milieu de tous les obstacles et dans le genre de guerre le plus difficile, savoit préparer ses opérations et pour-

(1) On peut voir dans l'*histoire de la milice française*, du P. Daniel, la représentation de ces stradiots.

Ils vont encore, dans le même costume, à Corfou, une fois l'année, réclamer des présens qu'on leur donne après qu'ils ont fait quelques exercices militaires, pour la parade seulement.

voir à cette administration régulière, qui venoit de renaître dans les armées.

Commençons, disoit-il, *à former le monstre par le ventre;* et il choisissoit, ajoutent les historiens (1), d'habiles commissaires. Ceux-ci avoient, outre leurs chariots, quelques chevaux de charge, et entretenoient un boulanger auprès de *chaque cornette* (2) de cavalerie, lorsqu'elle étoit dans un logement écarté. Par ce moyen et par des contributions sur les villes voisines, incapables de résistance, il nourrissoit son armée.

Pour les logemens, il *répandoit* ses troupes en divers lieux, tant pour la *commodité* des vivres que pour se mettre à couvert contre les injures de l'hiver, *mauvais ordre sans doute, mais qu'on est contraint de tenir dans les guerres civiles* (3).

---

(1) Mezerai, grande histoire, etc.

(2) Ou compagnie, le nom de l'étendard pris pour celui de la troupe, comme le *manipule* des Romains.

(3) Nous nous sommes aperçus que, dans ce récit pour lequel nous avons mis à contribution les auteurs des Mémoires militaires du temps, nous avons conservé la plupart des tournures comme des réflexions de ces écrivains. Nous les laissons subsister; ces expressions sont plus vives, plus pittoresques que celles dont on s'est servi pour les traduire dans notre langage moderne. Le lecteur ne sera pas fâché de les connoître; il croira entendre Montluc, Dubellay, Lanoue, Castelnau,

L'infanterie étoit logée en deux corps, *bataille* (1) et avant-garde.

La cavalerie logeoit dans les villages les plus proches; en cas d'alarme, elle venoit se former auprès des chefs, prête à se porter sur tous les points attaqués ou menacés.

Parmi les *cornettes*, il y avoit un grand nombre de *carabins*, et, quand ils étoient arrivés au quartier, ils fortifioient, le mieux qu'ils pouvoient, leurs avenues, et *s'accommodoient* dans les églises et les châteaux, afin de pouvoir, au moins, tenir deux heures, en attendant du secours.

Les chevau-légers étoient aux avant-postes; ils étoient cinq ou six cents chevaux et autant d'arquebusiers, *pour tenir l'ennemi en cervelle* (2).

Rohan, etc. Tous n'ont pas parlé de la bataille de Moncontour, mais tous ont parlé d'affaires *vidées* avec les mêmes moyens.

(1) On verra, par la suite du récit, que ce que les écrivains que nous suivons appellent ici bataille, étoit à peu près la moitié de l'armée, laquelle étoit divisée en deux corps presque égaux, l'un sous le nom d'avant-garde, l'autre sous le nom de bataille. On vient de voir les Suisses répartis en trois gros bataillons : avant-garde, corps de bataille et réserve.

(2) On voit ici cet amalgame des armes qui fut le principal artifice des restaurateurs de l'art, et surtout des princes de

Quant à sa manière de marcher, il donnoit rendez-vous à toutes ses troupes, à une certaine heure, au lieu qu'on jugeoit le plus commode pour la distribution des *logis;* de sorte qu'allant ainsi par divers chemins, on pouvoit *faire grande diligence sans beaucoup de surprises, mais non sans quantité de fausses alarmes* (1).

Aux approches de la journée de Montcontour, le conseil de l'armée protestante, sur la proposition de Coligny, voulant éviter un engagement,

---

Nassau, qui respectoient Coligny comme leur maître. C'est lui que l'on peut regarder comme le véritable chef de la première école de l'art moderne. Général constamment malheureux, sa gloire s'accroissoit par ses défaites comme celle des autres par leurs triomphes; sa gloire et son malheur tenoient également au genre de guerre qu'il faisoit, la guerre civile, où le gouvernement établi a tant d'avantages, que le mérite de celui qui résiste à sa puissance, doit être un mérite vraiment extraordinaire s'il parvient à soutenir quelque temps la guerre. Coligny la recommença souvent, presque toujours vaincu, mais ne cessant jamais d'inspirer de la confiance à ses amis, de l'estime à ses ennemis, opiniâtre, inaccessible au découragement, et toujours menaçant son adversaire victorieux de *ses tristes et intrépides regards,* selon l'expression de Bossuet, plus vraie pour Coligny que pour le cardinal de Retz, auquel il l'applique.

(1) Parce qu'on prenoit sans cesse son propre parti pour le parti ennemi; ce qui doit être plus fréquent dans les guerres civiles que dans les autres. On va voir l'origine du nom de *camisards* donné aux protestans sous Louis XIV.

avoit décidé de se retirer sur Ervaux, afin de mettre *la Toue* (1) entre cette armée et celle des catholiques. Une retraite de nuit avoit d'abord été résolue; mais on changea de dessein, parce qu'on craignit d'ébranler le moral du soldat. On ne partit qu'à la pointe du jour, et tous les soldats eurent ordre de se revêtir de *chemises blanches*, pour *s'entre-reconnoître*.

Cependant l'armée royale, ayant eu l'éveil sur l'occupation projetée d'Ervaux par l'amiral, avoit elle-même occupé ce poste. L'amiral s'empara alors du *Pas-de-Jeu*, passage plus sûr à *cause des marécages* dont il étoit entouré, continuant de *faire sur Ervaux des démonstrations*, qui trompèrent les catholiques, et se tenant en *mesure de combattre*, s'il y étoit forcé avant d'avoir passé *la Toue*.

Par un des graves inconvéniens attachés à la présence des mercenaires étrangers dans les armées, *les coureurs étant déjà aux champs*, les lansquenets (2) et les reitres (3) refusèrent de marcher qu'on ne leur eût *payé leurs montres* (4);

(1) Rivière d'un passage assez difficile.
(2) Infanterie allemande.
(3) Cavalerie allemande.
(4) Leur solde arriérée ; nous dirions aujourd'hui leurs revues.

ce qui, ayant retardé l'armée protestante près de deux heures, donna le temps à Monsieur de l'atteindre dans une plaine, où *elle ne s'en pouvoit dédire*, et força *l'amiral à accepter une bataille* qu'il vouloit éviter.

A deux milles de Montcontour, en allant à Ervaux, est une grande plaine, *couverte d'un sable fort délié* et *labourée* par *petits sillons* qui ne font *qu'égratigner la terre* et n'empêchent point la cavalerie *d'y galopper à son aise;* en quelques endroits le terrain s'enfonce; l'amiral ne manqua pas de placer une partie de son infanterie et de ses reitres dans un de ces fonds et mit ses pièces sur le haut de la plaine derrière eux (1).

L'une et l'autre armée furent divisées en trois corps par leurs généraux, l'avant-garde, la bataille et un petit corps de réserve commandé par les maréchaux de camp (2).

---

(1) Le canon de l'amiral n'étoit placé ainsi que parce qu'il se battoit en retraite, et auroit voulu éviter le combat. Si ces troupes avoient dû marcher en avant et sortir du vallon, le canon n'auroit pu tirer sans leur faire plus de mal qu'à l'ennemi, comme il étoit arrivé à Pavie.

(2) Un de ces maréchaux de camp étoit Biron, qui nous donnera tout à l'heure des détails sur les fonctions que remplissoient alors les maréchaux de camp; c'étoient celles qui

Dans celle des catholiques, le duc de Montpensier commandoit l'avant-garde où il y avoit à la droite un bataillon (1) de quatre mille Suisses.

Le duc de Guise, et quelques autres, *les assuroient* du côté gauche avec huit cents chevaux.

Martigues étoit en avant de l'avant-garde (2), avec son escadron, pour charger après les *enfans perdus*. (3).

Le prince Dauphin d'Auvergne le suivoit accompagné de Chavigny, qui avoit à sa droite deux escadrons d'Italiens, chacun de cinq à six cents chevaux.

Derrière tout cela, marchoit, de sa personne,

---

ont été successivement attribuées aux maréchaux-généraux des logis et aux chefs d'état major des armées modernes.

(1) C'étoit la petite phalange grecque, renouvelée par les Suisses, et autour de laquelle les arquebusiers faisoient l'office des psilites, etc. Il ne faut pas attacher au mot bataillon l'idée du nombre d'hommes auquel on donne à présent ce nom. On appeloit bataillon toute troupe en bataille à peu près compacte, formée d'un ou plusieurs régimens, au lieu qu'aujourd'hui un régiment est formé de plusieurs bataillons.

(2) C'est-à-dire de celui des corps d'armée dont il vient d'être question. Martigues commandoit l'avant-garde de l'avant-garde.

(3) On appeloit ainsi les éclaireurs qui alloient en avant par petits groupes ou individuellement.

le duc de Montpensier (1). Voilà pour l'avant-garde, c'est-à-dire à peu près la moitié de l'armée.

Le corps de bataille étoit composé d'un autre gros bataillon de Suisses, ayant sur les ailes les Espagnols et les Flamands que le roi d'Espagne avoit envoyés au Roi, et six régimens français; huit pièces de canon marchoient en tête (2); venoient ensuite trois mille chevaux en trois escadrons, dont deux de Reitres.

Après eux le duc d'Anjou généralissime. Carnavalet étoit *planté* devant sa personne avec cinquante chevaux, *tout bardés pour rompre le choc* (3). Le duc d'Aumale *flanquoit par derrière* le bataillon des Suisses avec un escadron (4).

---

(1) Le commandant de tout ce corps d'armée appelé avant-garde.

(2) C'est déjà bien peu d'artillerie en comparaison de celle de l'armée de Charles VIII, où il y avoit cent quarante grosses pièces (sans compter les moindres). La proportion continua d'aller en décroissant : à la bataille d'Yvri, il n'y avoit que six pièces d'artillerie dans l'armée royale, et quatre dans l'armée de la ligue. A Coutras, dans l'armée protestante, il n'y en avoit que trois. Sully fut le restaurateur de l'artillerie comme des finances. Nous le verrons montrer à Henri IV, peu avant la mort de celui-ci, un état de quatre cents pièces de canon.

(3) On a vu, dans l'armée de Charles VIII, cette même troupe à la même place et avec la même armure.

(4) Dans cet article, comme dans les précédens, on trouve

Toute cette armée se composoit de huit à neuf mille chevaux, et dix-sept à dix-huit mille hommes de pied (1).

Dans celle des princes (dirigée par Coligny), il y avoit six à sept mille chevaux français ou étrangers, et douze mille fantassins, les deux tiers français, l'autre tiers lansquenets ou piquiers (2).

En ce temps-là, disent les historiens, l'infanterie allemande et suisse ne se servoit que de

---

partout la solide infanterie, la forte cavalerie, le vrai fonds de l'armée composé d'Allemands et de Suisses, et l'infanterie, comme la cavalerie française, réduite au rôle de flanqueurs, de tirailleurs, de troupes légères, à celui que faisoient les auxiliaires et les alliés chez les Romains; toute raisonnable constitution militaire est intervertie. Ici le duc de Guise a l'avant-garde, le duc d'Aumale au corps de bataille, sont réduits au rôle secondaire de commandans de la cavalerie, qui flanque la phalange suisse. Cette cavalerie est dans une proportion approchante de la troupe que les Grecs appeloient Éphipporchie. Je suppose ce qu'on appelle l'escadron du duc d'Aumale de même force que la troupe du duc de Guise, qui fait le même service. D'ailleurs nous venons de voir trois mille chevaux reputés pour trois escadrons.

(1) Ainsi, des deux côtés, à peu près un tiers de cavalerie et deux tiers d'infanterie; cette proportion abusive se maintiendra encore assez long-temps.

(2) S'il y a un peu plus de fantassins français en comparaison des étrangers dans l'armée des princes, c'est uniquement parce que le parti huguenot a moins d'argent que le parti royal.

piques, et la française que d'arquebuses avec lesquelles il se mêloit quelques hallebardes, mais peu *de long bois* (de piques).

Notre cavalerie, au contraire, *prenoit grand plaisir aux lances, et la leur au pistolet* (1).

Selon leurs diverses armes, leur ordonnance étoit aussi diverse; car les Français *combattoient en haie, étendus en longueur* (2) *et poursuivant leur pointe.*

Les Reitres combattoient en gros escadrons dont les rangs s'avançoient les uns après les autres, *celui qui avoit tiré filant derrière pour aller recharger.*

L'armée protestante étoit, comme l'armée royale, partagée en deux corps principaux dont l'un s'appeloit aussi avant-garde.

L'amiral avoit manœuvré entre les rivières de *Dive* et de *Toue* et mis, à peu près sur la même

---

(1) Machiavel a reproché à cette cavalerie d'être, en ce temps-là, très-lourde; par conséquent, le feu lui convenoit mieux que la charge. Pour exécuter ce feu, ils faisoient, par rangs, ce que nos tirailleurs font aujourd'hui individuellement; cette manœuvre accuse leur pesanteur.

(2) C'étoit un reste des anciens gendarmes, des hommes d'ordonnance, amincis dans leur ordre par le détachement des hommes plus légèrement armés qui les accompagnoient. Lanoue leur reproche le ridicule et la foiblesse d'un ordre si mince et si étendu; ils n'étoient souvent que sur un rang.

ligne, son avant-garde et son corps de bataille, celui-ci à droite vers *la Toue*, l'autre, qu'il commandoit en personne à gauche, vers *la Dive.*

Son artillerie étoit, à ce qu'il paroît, de même force que celle de l'armée royale (1).

Le corps de bataille, commandé par *Ludovic de Nassau* (2), se composoit de trois mille Reitres et d'un *bataillon* de Lansquenets flanqués par l'infanterie française.

Il avoit *accouplé* les compagnies de la cavalerie française et de la cavalerie allemande (3); il avoit mêlé à cette cavalerie des arquebusiers choisis et détachés, et non pas, *comme c'étoit son stratagème ordinaire, aux étriers de chaque cavalier*, mais un peu en avant en tirailleurs.

Au reste, l'ordre de ses troupes étoit tel que, quoiqu'elles se devançassent toutes les unes les

---

(1) Mezerai donne huit pièces de canon à chaque armée; Castelnau neuf à l'armée royale, et six seulement à l'armée protestante.

(2) Plusieurs des princes de Nassau, de cette époque, avoient servi sous Coligny. Il paroît que celui-ci est le même que l'auteur de la Dissertation sur la bataille de Zama.

(3) Comme les uns faisoient usage de feu et les autres de la lance, leur amalgame n'étoit pas seulement une affaire d'émulation entre peuples différens, mais d'utilité, et afin que les lanciers protégeassent ceux qui faisoient usage des armes à feu, une fois qu'ils les en avoient dégarnies.

autres, il pouvoit néanmoins, lui qui étoit à la queue, voir leur disposition et celle de l'ennemi (1). Les deux armées étoient ordonnées de sorte que *toutes les compagnies pouvoient aller à la charge ensemble ou séparément, avancer ou reculer à toutes mains sans s'empêcher*, comme il arrivoit aux armées féodales qui marchoient tumultuairement et combattoient de même.

Quand l'artillerie commença à jouer de part et d'autre, on reconnut l'avantage de la position des protestans, placés dans les plis du terrain; les deux partis soutinrent également le feu pendant trois heures.

Sur les deux heures après midi, *Tavannes* et *Biron* répondirent au duc d'Anjou de la victoire; ils portèrent leur gauche vers *la Toue* que l'amiral devoit passer à gué pour faire sa retraite.

Pendant la mêlée que ce mouvement occasiona, *les gendarmes de l'armée royale, courbés sur la force de leurs lances et poussés par la vi-*

---

(1) Pour ne pas trouver ceci en contradiction avec ce qu'on a dit que Coligny étoit à l'avant-garde, il faut observer que cette avant-garde étoit un corps d'armée échelonné avec le corps de bataille, et que comme, dans cet ordre oblique, on se battoit en retraite, l'avant-garde devoit être en arrière. Au reste, c'est ici le même ordre dont nous avons relevé tout à l'heure la ressemblance avec celui que les Suisses observoient.

gueur de leurs grands chevaux, passoient sur le corps de la cavalerie protestante montée sur de petits roussins.

Alors, l'amiral, ayant fait avancer trois régimens d'arquebusiers français, avec commandement de ne tirer qu'aux chevaux, entreprit de rompre six cornettes de Reitres qui faisoient une *grande exécution* et se mêla si avant dans le combat avec Téligny et Lanoue qu'il pénétra jusqu'à l'artillerie.

Ici, nouvelle mêlée où l'amiral est blessé; bientôt après, le centre de l'armée royale est culbuté et le duc d'Anjou lui-même renversé de son cheval; la victoire semble appartenir aux protestans. Mais voici le moment décisif et le nœud de la bataille : une phalange de Suisses, commandée par Cossé (1), et arrivant en ordre, disperse tout ce qui se trouve devant elle; la cavalerie du même général empêche les protestans de se rallier; on connoît le succès final de la bataille; nous ne recueillerons qu'un dernier trait parce qu'il est instructif.

Le duc d'Anjou perdit cinq cents cavaliers et

---

(1) Cossé, Tavannes et Biron étoient les trois maréchaux de camp du duc d'Anjou; Cossé étoit resté à la réserve, tandis que les deux autres étoient auprès du généralissime, faisant le métier de chefs d'état-major et aides de camp principaux.

trois fois autant de chevaux, parce que l'amiral avoit commandé à ses arquebusiers de tirer sur les chevaux pour démonter les hommes; *si bien que le grand carnage de ces animaux et de la plupart des goujats attachés aux Reitres rendit la défaite beaucoup plus sanglante.* Il paroît que ces Reitres, qui chez eux n'avoient qu'un cheval de bagage par vingt hommes, avoient, hors de chez eux et dans la France qu'on leur livroit en proie, multiplié leur suite pour porter les dépouilles dont ils venoient se gorger.

Le roi Charles IX étoit à peu de distance du lieu où se donna cette bataille. On délibéra, dans le conseil, d'envoyer à la poursuite de l'armée battue mille chevaux et deux mille arquebusiers; ce qui offre toujours pour les détachemens comme pour les corps d'armée la même proportion de cavalerie et d'infanterie, et ce qui donne une nouvelle preuve que les arquebusiers étoient regardés comme troupes légères, l'idée d'infanterie solide restant attachée exclusivement aux piquiers, tant qu'ils ont existé.

Nous nous sommes étudiés à ne présenter de cette affaire que les circonstances qui nous apprennent réellement quelque chose sur l'état de l'art, en nous montrant la constitution, les mœurs, l'action des corps, des hommes et des armes. Les mêlées échappent à l'art; elles sont le

domaine du hasard; leurs détails comme leurs résultats appartiennent moins à la science qu'à l'histoire. Jusqu'à Turenne nous ne donnerons plus aucune description de bataille; il n'y auroit pas assez de différences remarquables dans les moyens et les procédés de la guerre.

§ II.

Progrès de l'Art; Établissement de la charge de Maréchal de Camp.

C'est toujours dans les ténèbres et la barbarie du moyen âge qu'il faut chercher la source des maux qui nous ont affligés depuis cette époque, des abus qui compliquent encore la situation de l'Europe civilisée dans toutes les parties de l'économie sociale, et spécialement dans l'art, et ce qui est encore autre chose, dans le métier de la guerre.

Au sortir de cette barbarie, quand la force militaire cessa peu à peu d'être l'apanage individuel et exclusif de quelques hommes isolés, il fallut bien administrer les hommes réunis pour combattre, et surtout quand ces réunions de combattans furent permanentes.

Mais comment les capitaines, les chefs, qui ne savoient ni lire ni écrire, auroient-ils administré leur compagnie, leur bataillon?

Il fallut leur donner des aides pris parmi des

hommes plus lettrés, et ces auxiliaires tirèrent de la nécessité une grande importance personnelle; l'homme qui savoit se battre, l'homme qui savoit lire, écrire et compter, furent deux existences à part.

C'est ce qu'on n'avoit pas même imaginé comme possible, quand Xénophon et Thémistocle commandoient les Grecs, Scipion et César les Romains, et que leurs polémarques, leurs xénages, leurs taxiarques, leurs tribuns, leurs centurions, leurs questeurs, étoient des hommes lettrés comme eux, instruits comme eux des choses du commandement et de l'administration, également propres à agir en campagne et à délibérer dans le cabinet, partant du même point, arrivant au même but. Chez les Grecs, Epaminondas, après avoir commandé les armées, exerçoit les fonctions de l'édilité civile sans murmurer et sans s'étonner; chez les Romains, le questeur devenoit général, le personnage consulaire redevenoit tribun ou questeur (1).

Un ordre si naturel et si sage, et qui embrassoit tout, fut morcelé, interverti, quand, par le malheur des temps et après de longues ténèbres, où tous les élémens étoient rentrés dans le chaos,

---

(1) Voyez le trait cité page 179 de ce volume.

les lumières et la force ne furent plus dans les mêmes mains.

La séparation constitutive du régime tactique et du régime administratif, fut donc la suite d'une maladie honteuse et invétérée du corps social, dont la cause enfin n'existant plus, les effets durent cesser ou du moins s'affoiblir à l'époque où nous sommes parvenus; cette division n'offroit désormais que des inconvéniens qui n'ont plus l'excuse de la nécessité.

On a vu quelle étoit, en ce temps, la formation, la destination et l'action des corps militaires; un des plus habiles capitaines, et du petit nombre de ceux qui alors étoient lettrés, le premier maréchal de Biron va nous mettre au fait de ce qu'étoit à cette époque l'état-major, cette portion importante de la force régulatrice des armées.

« Le maréchal de camp, dit-il, est la voix et le » commandement du général, et, comme on dit, » *le portefaix et le sommier de l'ost* et de l'armée; » il faut que tout passe par son sçu, et la plupart » des choses par son ordonnance, qu'il sache » toute chose, tant petite soit-elle, et qu'il en » tienne comme registre, pour le soulagement » du général et des principaux de l'armée; que » le grand-maître de l'artillerie envoie devers lui » un de ses commissaires voir ce qui est à faire;

» que le commissaire-général des vivres ou les
» siens soient à toute heure en son logis, pour
» recevoir ses commandemens; qu'il ait en main
» les guides, ou pour le moins celui qui en est le
» capitaine ou en a la charge, pour s'enquérir à
» toute heure des chemins, afin de voir la faculté
» ou difficulté de marcher. Les espions doivent
» passer par ses mains, pour savoir des nouvelles
» des ennemis: en toute sorte, est à noter que les es-
» pions doubles sont les meilleurs, pourvu qu'ils
» vous soient plus fidèles qu'à l'ennemi; faut
» encore que le maréchal de camp sache du gé-
» néral en quel ordre il prétend que l'on mar-
» che; savoir quelles troupes, régimens et com-
» pagnies à l'avant-garde, quelles au corps de
» bataille et quelles à l'arrière-garde; enfin il doit
» faire l'état pour toutes les troupes, afin qu'il
» n'y ait confusion.

» Au temps passé, les maréchaux de France
» faisoient l'état de maréchal de camp; là où étoit
» le souverain, ils menoient ordinairement l'avant-
» garde; de là vient que le titre est commun du
» *maréchal de France* et du *maréchal de camp.* »

Le maréchal de camp est donc un chef d'état-major avec beaucoup d'attributions accessoires et une grande autorité.

Peut-être avoit-on alors des idées plus justes sur la nature du commandement en chef des ar-

mées, que celles qu'on a eues dans des temps plus rapprochés de nous.

Les princes commandoient, le plus souvent, leurs armées en personne, et avoient immédiatement sous eux un homme de capacité reconnue pour les détails et les résolutions journalières, qui laissoit au chef suprême tout le loisir de la pensée et des grandes combinaisons stratégiques et politiques, si étroitement liées ensemble.

C'est cette espèce d'existence ministérielle qui fait dire à Biron : « Il est bon qu'il n'y ait qu'un » maréchal de camp dans une armée : en trente » ans que j'ai fait cet état, j'ai éprouvé que, quand » ils sont trois ou quatre en pareille autorité, ils » viennent en dispute ou jalousie; du moins il » convient qu'il y en ait un sur les autres, et que » ce soit celui qui aura fait l'état de maréchal de » camp le plus anciennement. »

Croiroit-on que long-temps encore après le maréchal de Biron, ces vérités si simples n'avoient pas produit des réglemens raisonnables? On voit à la mort de Turenne les deux chefs qui commandoient sous lui, se disputer le commandement, quoique l'ancienneté de l'un ne fût pas contestée.

Au XVIe siècle, l'état de maréchal de camp n'étoit point fixe et à demeure; seulement ceux

qui l'avoient rempli s'en faisoient honneur toute leur vie et en prenoient le titre.

Les questeurs des armées romaines n'en prenoient plus le titre, une fois leurs fonctions cessées; seulement ils en gardoient le souvenir honorifique, comme les personnages consulaires et tous ceux qui avoient exercé des magistratures curules; en cela, nos chefs d'état-major temporaires se rapprochent plus d'eux que du maréchal de camp originaire, dont ils sont les successeurs.

Ce ne fut qu'au commencement du règne de Louis XIV que l'état de maréchal de camp devint en France un grade régulier et permanent.

Cette circonstance dénatura cet office, et ne le releva point, comme elle sembloit devoir le faire. Dans l'origine, on pouvoit prendre à l'essai, et sans conséquence pour ces fonctions, tous les officiers de l'armée, latitude qui finissoit nécessairement par y amener des hommes de mérite qu'alors on conservoit long-temps, et qui illustroient l'emploi; il n'en fut pas de même quand ces fonctions, temporaires, donnèrent un grade permanent.

Sous Louis XIV et sous Louis XV, la plupart des fonctions du maréchal de camp originaire furent attribuées aux maréchaux généraux des logis.

§ III.

Établissement du grade et du titre de Lieutenant-Général.

Le maréchal de Biron se plaignoit avec raison de ce qu'on avoit partagé la besogne de maréchal de camp, de ce que, déjà de son temps, ce n'étoit plus un officier unique. Les abus de ce partage amenèrent pour une nouvelle concentration le titre et les fonctions de lieutenant-général, titre qui se multiplia, à son tour, par l'effet des mêmes abus. Cet effet devint cause; de nouvelles créations compliquèrent successivement, et au grand détriment du service, toutes les organisations militaires.

C'est une manie commune aux princes et aux chefs, trop préoccupés de leur autorité, de multiplier autour d'eux les faveurs et les grades.

Mais aucune organisation spéciale, dans l'organisation générale de la société, ne devroit, par sa nature et sa destination, conserver plus de simplicité, rester, dans ses développemens, ses combinaisons et ses rapports, plus perceptible aux yeux et à l'intelligence de tous, paroître plus plausible à la raison et à la réflexion de chacun, que l'organisation militaire; car il n'y en a point qui touche un plus grand nombre d'individus

réunis sur le même point, et, d'un autre côté, il n'y a point d'autorité plus pesante, surtout dans l'état militaire, et plus pénible à souffrir et à exercer, que celle qui est mal définie, et dont on se rend compte difficilement.

A ces époques pleines de discordes civiles, de difficultés de toute espèce, où il falloit des pouvoirs et des talens de tout genre, et où la perfection consistoit à les réunir, les chefs suprêmes des armées étoient des personnages aussi politiques que militaires. Aussi le grade, proprement dit, ne faisoit-il rien; et le président *Hénault*, quoique étranger au métier de la guerre, mais en sa qualité d'homme de grand sens, se croit obligé de noter expressément cet usage, à l'occasion du duc de Guise (1), qui, n'ayant jamais eu de grade proprement militaire que celui de capitaine de cent hommes d'armes, avoit cependant été, mainte fois, élevé au commandement suprême des plus grandes armées qu'on mît alors sur pied, sans que les maréchaux de camp, les maréchaux de France, etc., etc., fissent la moindre réclamation ni la moindre difficulté de lui obéir.

Une chose si raisonnable auroit été impossible avec l'*ordre du tableau*, avec ces formes et ces

(1) François, tué au siége d'Orléans, par Poltrot.

exigences introduites depuis, avec toutes ces inventions embarrassantes et tracassières, si utiles aux petits hommes, si chères aux petits esprits, si propres à désoler, à paralyser les vrais talens, la véritable vertu et le service de l'État et du prince.

§ IV.

Quelques Maximes de guerre du premier maréchal de Biron.

De Thou, qui croyoit les Commentaires du maréchal de Biron perdus, les regrettoit comme un ouvrage précieux, dont il jugeoit par le grand mérite de l'auteur, qu'il avoit pu personnellement connoître.

M. de Paulmy (1) a-t-il retrouvé tout ce que De Thou regrettoit? je l'ignore; mais ce que nous lui devons est d'un prix réel. On est fâché que l'ouvrage soit si court; en voici quelques fragmens :

I.

« *Prévoir* et *pourvoir* sont deux mots que le général doit avoir présens pendant tout le temps de son commandement, afin de prévenir tout ce qui pourroit empêcher le succès de ses en-

(1) M. d'Argenson de Paulmy, éditeur des manuscrits de Biron, et qui a rendu beaucoup d'autres services à la bibliographie.

treprises, ne laisser passer aucune occasion de s'en aider, et ne laisser échapper aucune opportunité qui se présente sans trop grand péril.

II.

» Il est certain qu'il faut avoir recours aux ruses et aux cautèles, quand on ne peut pas réussir autrement à la guerre; mais, comme il faut combattre franchement, quand on le peut, il faut aussi céder et abandonner de bonne grâce et à temps ce qu'on ne peut conserver.

III.

» Il ne doit jamais y avoir, dans la conduite d'une armée, deux chefs de pareil pouvoir; car bientôt l'un voudroit nuire à l'autre, et, par conséquent, aux affaires; mais il est nécessaire que le général partage la gloire de ses succès avec les officiers principaux de son armée, et qu'il ne conçoive contre eux ni haine ni jalousie, et ne les mette pas dans le cas d'en avoir contre lui.

IV.

» Il est nécessaire que le général connoisse et distingue la mesure des talens et le mérite de tous ses officiers, afin de leur attribuer les emplois qui leur conviennent; car les uns sont bons à demeurer fermes dans un combat, les autres à

des entreprises; et de chacun il faut tirer, soit en ville, soit en campagne, un bon et dextre parti (1). »

Pour donner, ici, tout ce qui constate dans cet écrit l'état de la science à cette époque, il faudroit copier toutes les maximes de guerre du maréchal; elles annoncent également le militaire et l'homme d'État : l'histoire l'a suffisamment signalé sous ce double rapport.

§ V.

De quelques autres Capitaines françois qui ont écrit sur la guerre, vers le milieu et la fin du seizième siècle.

Le maréchal de Biron, dont nous avons cité les opinions et les maximes, avoit succédé, dans la charge de maréchal de France, à un guerrier non moins renommé, dont nous avons de plus volumineux Commentaires.

Henri IV appeloit les Mémoires de Montluc le bréviaire des gens de guerre; c'est plus exac-

(1) Il faut connoître ses subordonnés; pour les connoître, il faut être avec eux en quelque familiarité, et avoir gagné à un certain point, leur confiance; il faut s'en faire aimer. On voit que, comme tous les hommes de génie, Biron mettoit au premier rang le moral de la guerre.

tement celui des partisans, à quelques circonstances près, telles que le siége de Sienne, celui de Thionville, etc. Mais dans les guerres civiles les plus grands maîtres de l'art sont souvent obligés de l'exercer en partisans et en maraudeurs.

On trouve, il faut le dire, dans les Mémoires de Montluc beaucoup de *bons tours* de tout genre, dans lesquels la haute stratégie n'entre pas beaucoup plus que la morale et la politique; mais sur la science des hommes et des choses ils sont pleins d'instruction et de réflexions applicables à un grand nombre de circonstances de la guerre et de la vie militaire.

Nous avons des Mémoires de Tavannes, fanatique féroce, mais habile homme de guerre, et qui partagea avec Biron et Cossé l'honneur de la journée de Montcontour; par malheur, ces Mémoires ne sont pas écrits par lui-même, et la partie militaire y est la moins bien traitée.

Nous avons déjà fait mention des Mémoires de Dubellay et de Castelnau, qui sont entre les mains de tout le monde. Dubellay avoit beaucoup lu Machiavel, et c'étoit d'après lui qu'il connoissoit les anciens, sur lesquels même il se trompe assez souvent. Castelnau est aussi politique que militaire, et toujours homme de grand sens. Les Commentaires de Lelaboureur

ont ajouté au prix de ces Mémoires, surtout avant qu'on publiât ceux de Brantôme, dont Lelaboureur s'aide beaucoup.

C'est surtout parmi les protestans qu'il faut chercher, à cette époque, ces mérites et ces caractères éprouvés et cultivés, qui ont ce *je ne sais quoi d'achevé* que le malheur seul peut donner au mérite.

Lanoue porta, au milieu de la corruption des guerres civiles, la candeur des jours tranquilles et innocens. En lisant ses Mémoires, les bons se réjouissent de le voir si vertueux avec tant d'habileté, les méchans s'étonnent de le trouver si habile avec tant de vertu. Il a eu le premier l'idée d'une école militaire.

Le témoignage d'Henri IV n'a pas manqué à Lanoue; ce prince le regardoit comme *grand homme de guerre et plus grand homme de bien.*

Henri IV, formé par la lecture de Montluc, par les exemples de Lanoue et surtout par les leçons de Coligny, forma, à son tour, ce Rohan qui parle de Henri IV avec une si tendre et si éloquente vénération. Ces capitaines sont les chefs de l'école française, dont l'école flamande est elle-même sortie; mais celle-ci a, pour ainsi dire, étouffé sa mère, parce qu'elle a duré plus

long-temps, procédé avec plus d'ordre et d'une manière plus systématique.

Sans doute les écrits de tels hommes ne pourroient offrir qu'un travail, sous tous les rapports, agréable et utile à qui les extrairoit et à qui en liroit les extraits. Mais il ne faut pas que les détails d'une époque abondent et se multiplient de manière à détourner l'attention de la marche générale; il importe de tendre sans cesse et avec effort à resserrer un plan qui, trop complaisamment étendu, finiroit par n'avoir presque plus de bornes.

L'art commence à marcher à grands pas et à faire des progrès décisifs dans une nouvelle carrière; mais la gloire de cette restauration ne fut pas donnée à la France, et c'est par-là surtout que le coup affreux et imprévu qui la priva du meilleur de ses rois porta, non moins à la science qu'à la patrie, un préjudice incalculable.

§ VI.

Henri IV.

Si on s'étonne comment Henri IV, né avec un si beau génie pour la guerre, n'a rien fait de bien décisif en organisation militaire, nous répondrons qu'il est juste d'examiner tous les em-

barras dont il étoit circonvenu, lors de son avènement à l'autorité.

Ici, les priviléges et les titres des troupes royales; là, les prétentions et les longs abus de la Ligue et du reste de ses bandes; d'un autre côté, les droits et les capitulations des protestans; tous ces élémens divers, et en plus d'un sens ennemis, devoient faire de l'armée ou plutôt des élémens de l'armée de Henri IV un chaos confus et presque inextricable.

Il auroit fallu qu'Henri IV, après qu'il fut affermi sur son trône et investi de la plénitude du pouvoir, eût pu tenir long-temps les troupes dans les camps, les habituer au travail, les accoutumer au même commandement et aux choses sérieuses et importantes de la guerre.

Sans doute, ce prince, éprouvé d'abord et formé par toutes les chances et les difficultés des guerres civiles, accoutumé depuis et assoupli aux fardeaux de la grande administration, prenant, dans la maturité de l'âge, le commandement d'une armée forte, nombreuse, expérimentée dans les chefs et dans les soldats, s'il eût pu agir sur cette échelle vaste et digne de sa capacité, auroit laissé à la France et à l'Europe les plus sublimes leçons, les instructions les plus précieuses qu'un général et qu'un roi puissent léguer à la postérité :

La fortune en décida autrement ; un coup impie frappa Henri IV, au milieu des préparatifs de sa grande expédition qui auroit vraisemblablement été décisive pour les progrès de l'art.

La destinée se tourna d'un autre côté ; les Bataves, qui s'étoient réfugiés contre l'oppression jusque sous les flots de l'Océan, en sortoient avec la victoire et l'indépendance mère de tous les biens.

La Suède se manifestoit à l'Europe, pour la première fois depuis les grandes émigrations parties des régions du nord, (1) et venoit alors porter à l'Allemagne, non des fers, mais la première de toutes les libertés, celle de la conscience.

C'est à ces deux puissances, après la Suisse, qu'il fut donné de présenter à l'Europe ces réformateurs de la science militaire, qui, du sein de la pauvreté et de la vertu, devoient faire trembler sur leurs trônes ceux qui réunissoient déjà aux richesses de l'ancien monde les trésors d'un monde nouveau.

---

(1) On parle ici selon l'opinion commune ; on a vu, à la fin du IIIe livre, quelles modifications on croit sage d'y apporter.

§ VII.

Changemens qui se prononcent, à cette époque, dans la physionomie générale de l'Europe.

Nous avons vu, dans le chaos du moyen âge, l'art recommencer, comme à l'origine du monde, par l'exercice isolé de la force individuelle, par l'homme contre l'homme, ou le héros contre plusieurs hommes.

Mais, à cette première époque, le seul arsenal de l'homme étoit dans les forêts, à qui il demandoit le javelot ou la massue.

A la renaissance de l'art, au contraire, le guerrier paroît à cheval, ceint de l'épée ou armé de la hache, auxiliaires que lui fournissent ces arts grossiers, mais précieux, seuls restes de la civilisation étouffée sous la barbarie ; les temps d'Hercule et de Thésée semblent se représenter, mais sous des couleurs plus sombres et moins favorables à l'humanité.

La grande découverte qui caractérise l'art nouveau, produira deux effets principaux chez les populations plus ou moins civilisées, mais qui repoussent le nom de Barbares, et qui craignent d'autres peuples sous ce nom.

Son premier résultat sera de les préserver de ces Barbares, dont elles ont horreur, qui, pour

opprimer une civilisation plus ou moins avancée, seront obligés de lui emprunter ses armes, ses arts et bientôt d'adopter cette civilisation tout entière.

Le second résultat sera de garantir désormais les peuples du joug d'une armée mercenaire, de ne point écarter de l'exercice des armes les citoyens intéressés à l'éclat des arts de la paix, de les appeler sous les drapeaux, et, par là, d'amener dans toute société civilisée la suprématie de ces trois influences combinées, qui se corrigent par leur réunion sur les mêmes têtes, *avoir, savoir et pouvoir*, idée mère et fondamentale des sociétés modernes, idée qui désormais doit indirectement au moins, présider à l'organisation des armées bien constituées.

Toutes les démarches des grands novateurs militaires de cette époque, et des temps qui vont suivre, sont dirigées le plus souvent à leur insu, vers ce but favorable à l'humanité.

Ces grands hommes ne s'avancent point dans la carrière sans consulter les modèles antiques; leur génie saisit avec la même sagacité les similitudes des choses, les disparités des temps, et juge qu'avec d'autres formes le fond est toujours le même, comme les règles fondamentales du langage se ressemblent essentiellement dans les idiomes les plus différens.

Cependant l'Europe change de face et d'aspect et semble se préparer à de nouvelles destinées.

Déjà disparoissent ou s'éclaircissent ces vastes forêts impénétrables aux hommes et livrées aux bêtes fauves, comme leur domaine, violé seulement quelquefois par la hardiesse des chasseurs.

Les lacs et les marais s'écoulent et se dessèchent; les rivières sont affranchies des entraves qui gênoient leurs cours.

Les routes et les canaux font circuler avec facilité les habitans et les produits des climats divers; toutes les distances sont rapprochées; toutes les communications acquièrent de la sécurité.

De tous côtés s'ouvrent ou s'écroulent ces forteresses qui, à chaque pas, hérissoient et attristoient la campagne, résultat inévitable d'un État politique et militaire où tout étoit frontière, jusqu'à la capitale des plus grands États.

On n'a plus besoin de fermes crénelées pour conserver ou protéger de maigres récoltes; les soldats rassureront les laboureurs à de plus grandes distances.

Bientôt les citadins ne seront plus parqués dans ces bizarres enceintes, étroits et noirs habi-

tacles qui, selon un écrivain ingénieux (1), semblent *l'ouvrage d'une race d'hommes ennemie de l'air, du jour et des lignes droites.*

Mais cette révolution sera lente à s'achever; les choses passées ne perdent pas sitôt leur empire; les traditions ne s'effacent pas si promptement; les expériences mêmes ne persuadent pas si vite; l'habitude résiste encore quand la raison est depuis long-temps soumise.

Bientôt nous nous arrêterons; nous marquerons une pause nécessaire et le milieu de notre route sur la frontière qui divise, pour l'étude de l'art militaire, les temps modernes des temps anciens. Ces temps, de part et d'autre, offriront un espace inégal, mais une influence et une action dont l'importance se balancera.

Quoique cette séparation des temps ait son origine dans la découverte de la poudre à canon, la démarcation ne pouvoit être tracée qu'au moment où, par ses développemens, ce phénomène étoit devenu une puissance.

La distinction raisonnée, se faisant par comparaison entre les anciennes et les nouvelles armes, tant que les armes anciennes n'ont pas cédé la suprématie aux nouvelles, on est pro-

(1) M. de Pradt.

prement encore dans l'ère ancienne; ce n'est que quand les nouvelles armes ont décidément prévalu, que s'ouvre une autre carrière d'études et de travaux.

Cette même puissance qui successivement a fait disparoître la chevalerie, et desséché, dans sa racine, l'arbre féodal, repousse au rang tout au plus d'auxiliaires, les mercenaires étrangers, créée les armées nationales régulièrement administrées et semblables à celles des époques et des nations classiques de l'antiquité militaire.

Mais c'est dans la partie de l'art militaire, spécialement confiée à l'arme du génie; c'est sur le terrain dont cette arme dispose, qu'est marquée, de la manière la plus tranchante, cette ligne qui sépare l'art ancien et l'art moderne, et qui sert aussi de division aux deux moitiés de cet ouvrage. Nous allons donc terminer ce chapitre et ce livre par quelques considérations sur cette partie des procédés de la science militaire, qui jadis se contentoit de s'associer à la force et aux œuvres de la nature, qui aujourd'hui les dompte et les asservit plutôt qu'elle ne les aide ou même qu'elle ne s'en sert.

§ VIII.

De la Fortification ancienne et de la Fortification moderne.

L'art des fortifications, dans son enfance et pendant le cours de ses premiers accroissemens, consiste principalement à aider la nature.

Dans un état plus avancé, il supplée à la nature, c'est-à-dire qu'il crée des obstacles au lieu de se borner à rendre plus puissans ceux que la nature avoit déjà produits.

La perfection de cet art nous offre donc deux aspects successifs analogues dans leur différence à ceux que présente l'art militaire lui-même :

L'un, pendant le règne de la balistique des anciens;

L'autre, depuis l'usage de l'artillerie moderne.

Les premières fortifications ont eu lieu sur le sommet des montagnes, aux confluents des rivières, aux embouchures des fleuves et sur les autres points favorables du rivage des mers.

Quand les nations peu nombreuses occupoient des territoires très-bornés, le même État possédoit rarement la plaine et la montagne, la source du fleuve et le point où il se jetoit dans la mer; le peuple de la plaine attaqué se réfugioit dans les marais; le peuple de la montagne

poursuivi se retiroit sur les pics et entre les rochers.

Même après des siècles de civilisation, on a vu, dans des calamités extrêmes, les populations réduites à ces moyens naturels de se garantir; ainsi les peuples de l'Italie orientale se sont jetés dans les lagunes de l'Adriatique et ont fondé Venise; ainsi les peuples de la Belgique ont rendu habitables et redoutables les marécages de la Hollande; ainsi les Chrétiens d'Espagne se sont retirés et conservés dans les montagnes des Asturies, et la caverne de Manrèse est devenue une capitale d'où est sorti tout armé un nouvel empire.

L'ancienne balistique faisoit ses approches avec ses tours roulantes, ses mantelets armés du bélier, ses tortues de comblement, etc., etc.

Du haut des tours, elle lançoit des matières enflammées sur les fortifications en bois dont l'inondation faisoit la force.

Sous le mantelet et la tortue, le bélier frappoit les murailles, broyoit le ciment et les pierres, brisoit les herses et les portes.

Partout, la baliste *lançoit* des projectiles meurtriers, la catapulte *décochoit* le fer ou le feu (1), dans l'enceinte de la ville assiégée.

(1) La différence essentielle qu'il y avoit entre ces machines,

Les meilleures positions étoient celles qui se trouvoient à l'abri de la mine et de la sappe, ici, par la présence continuelle de l'eau, là, par celle du roc vif.

Mais ce choix de positions ne pouvoit pas toujours être observé.

La plupart des républiques de la Grèce étoient des cités qui défendoient leur indépendance à l'abri de leurs murailles; la capitale étoit l'État tout entier. Cette circonstance compliqua l'art des fortifications, en y enfermant non une garnison, mais un peuple; aussi les Grecs déployèrent-ils toutes les ressources de leur génie dans les procédés de l'attaque et de la défense des places (1).

---

c'est que les unes tiroient des traits horizontalement, et que les autres jetoient en élévation des pierres, des boules de plomb, etc. C'est dans ces deux catégories que se rangent toutes les machines de jet des anciens. Elles ont commencé par servir exclusivement aux siéges, ensuite et dans la corruption de la milice seulement, elles ont suivi les armées en campagne. Voyez livre III, chapitre II, paragraphe VI.

(1) Sparte fut une exception; long-temps elle ne voulut de remparts que le courage de ses citoyens. Quand Quintius Flamininus, moins de deux siècles avant notre ère, y assiégea régulièrement le tyran Nabis, les historiens remarquent qu'il n'y avoit guère plus de cent ans qu'on y avoit bâti des murs, et seulement dans les endroits ouverts et qui pouvoient être d'un facile accès; les autres parties étoient défendues par leur situation naturelle et par des corps de troupes. C'est dans ce

De très-bonne heure ils en réduisirent l'art à un système dont les Romains eux-mêmes, qui perfectionnoient tout dans la guerre, jugèrent à propos de ne s'écarter en rien.

On a remarqué, en effet, que Josephe nous donne une description du siége de Jotapat par les Romains, parfaitement d'accord avec le récit qu'on trouve dans Thucydide du siége de Platée, lequel cependant avoit eu lieu six siècles auparavant; ce sont les mêmes détails d'attaque et de défense, dans l'écrivain juif et dans l'écrivain grec (1).

Epimachus à Rhodes, Archimède à Syracuse, emploient les mêmes moyens qu'Enéas, le Tacticien, indique dans son *art de défendre les places* (2).

L'hélépole de Démétrius Poliorcète n'est qu'une tour plus grande et d'une construction un peu

sens que les *murailles de Lacédémone* étoient passées en proverbe; elle s'étoit ainsi défendue contre Cassandre, contre Démétrius, contre Pyrrhus, etc., etc. Agésilas rendoit très-bien l'idée fondamentale de ce genre de défense en l'appliquant à l'attaque même. « Où fixez-vous, lui demandoit-on, les bornes de la Laconie? Au bout de nos piques, répondit-il. » (*Voyez* Justin, Pausanias, etc.)

(1) Jotapat fut defendu avec opiniâtreté par Josephe lui-même contre Vespasien, pris et détruit par les troupes de celui-ci.

(2) Enéas est très-antérieur à Polybe.

plus compliquée que celles dont, avant lui, on faisoit usage.

Tout cet appareil de machines, de tours, de terrasses, de galeries, de mantelets, avoit pour but de favoriser l'approche du belier, le grand instrument de brêche et de ruine.

Une fois que le belier touchoit les murs, une ville étoit réputée aux abois et pouvoit se rendre sans honte, *si aries murum tetigisset*, ce sont les paroles sacramentales des historiens latins. Ainsi, comme nous l'avons remarqué, les localités les plus avantageuses étoient celles qui tenoient cet instrument de dommage le plus à distance par une circonstance quelconque qui rendit nécessaires de grands efforts pour l'approcher.

Un des premiers effets de l'artillerie moderne, fut de changer les idées sur le mérite de l'emplacement des forteresses : elle a créé cette fortification, où tout est l'ouvrage de l'art depuis la sommité des édifices jusqu'à leurs plus profondes bases.

La nouvelle balistique, dès qu'on en fait usage, bouleverse tous les rapports qui existoient entre les anciennes fortifications et l'art de les attaquer.

Si c'est l'assiégeant qui le premier s'aide de ces nouveaux instrumens de siége, la violence

de leurs coups, la longueur de leur portée, ont d'abord percé des murailles qu'aucun terrassement n'appuye, et font trouver des inconvéniens, des dangers même, aux parapets de maçonnerie dont les éclats sont dispersés au loin.

On sent la nécessité des plate-formes et des terre-pleins pour se garantir et pour manœuvrer avec des moyens de défense analogues à ceux de l'attaque.

Bientôt les bastions et leurs angles succèdent aux tours, à ces boulevards circulaires où l'assiégeant pourroit désormais attacher le mineur ou appliquer l'échelle, sans être aperçu; car les nouveaux remparts n'admettent plus de créneaux ni de machicoulis; ils sont trop épais pour que la vue puisse plonger dans le fossé, quand même on s'exposeroit sans cesse aux coups de l'ennemi dans le seul but de la surveillance.

Il faut que, par la nouvelle (1) construction, toutes les parties se découvrent aux parties voisines, les protègent et en soient protégées; il

(1) On attribue aux Vénitiens la construction et la forme des bastions; leur premier essai eut lieu à Vérone sous la direction de San Micheli, architecte véronais. Après avoir ainsi fortifié sa patrie, en 1539, il environna de bastions la ville de Padoue.

faut cacher et défendre le corps de la place, non plus en élevant, mais en abaissant ses revêtemens, en exhaussant les terrassemens extérieurs et en construisant des ouvrages et des enveloppes qui contraignent l'assiégeant d'arriver au bord du fossé pour ouvrir la brêche.

Telles ont été les leçons que les assiégeans ont données aux assiégés; tel est le nouvel art qu'ils leur ont enseigné.

Si ce sont les assiégés qui, les premiers, font usage de l'artillerie, les hélépoles, les tours belières, les vignes ou galeries, les tortues de comblement, toutes les autres machines de charpente sont, au loin, brisées par les nouveaux projectiles. Ces rampes, ces terrasses, travaux immenses par lesquels on arrivoit de la campagne jusqu'au niveau des remparts, n'ont plus d'autre effet que d'exposer davantage l'assiégeant aux moyens de défense de l'assiégé.

Ce nouveau danger fait imaginer les tranchées (1); au lieu de s'élever, on s'enterre; la direction du canon de la place, enseigne à l'as

(1) Folard prétend que les anciens faisoient usage des tranchées; mais, quoiqu'il torture beaucoup de passages grecs et latins pour leur faire dire ce qui convient à son système, il demeure certain que les tranchées n'ont lieu que depuis l'invention de la poudre à canon.

siégeant la direction oblique qu'il doit donner à ses lignes de cheminement (1); il jette ses déblais du côté de la place; un peu d'élévation au-dessus du sol, dérobe ces nouvelles approches aux projectiles de l'assiégé, qui ne les atteignent point ou se perdent dans les terres roulantes de leurs parapets.

La facile et simple construction de ces approches, permet d'avancer, la nuit, les travaux et de les perfectionner, le jour, malgré le feu de la place.

L'art des mines et des sappes n'éprouve pas de moindres révolutions.

On cesse de fouiller, sur une grande étendue, le pied des murailles de l'assiégé, ou le dessous du terrain sur lequel l'assiégeant s'avance; on ne s'étaye plus de madriers dans ces travaux cachés; ce n'est plus en brûlant des étançonnemens, qu'on fera crouler les terres et les maçonneries. L'explosion de la poudre, renfermée dans les fournaux de mines, fera sauter, avec fracas, les murs, le sol et tout ce qu'il supporte; et comme les moyens des aggresseurs

(1) Un ingénieur italien, employé par les Turcs au siége de Candie, passe pour avoir le premier conduit la tranchée en zig-zag.

deviennent bientôt communs aux défenseurs, ils se chercheront et se combattront sur des champs de bataille souterrains; des siéges s'organiseront sous d'autres siéges; des approches et des défenses se feront au grand jour et à la surface du sol; d'autres auront lieu dans l'ombre et dans les entrailles de la terre (1).

Telles sont les terribles merveilles de cet art nouveau d'attaquer et de défendre les places, que l'invention de la poudre à canon substitue à l'art ancien.

Ces miracles remplirent d'admiration les générations de guerriers qui en furent les premiers témoins; les nouveaux moyens d'aggression, de résistance, se balancèrent bientôt avec la même égalité que ceux des anciens, pendant le règne de leur balistique. Les fameux siéges de l'antiquité, tels que ceux de Tyr, de Lilybée, d'Agrigente, de Sagonte, de Numance, de Carthage, de Jérusalem, cessèrent de remplir exclusive-

---

(1) Pierre-Navarre, Génois, ingénieur, d'abord au service d'Espagne, puis au service de France, fit, le premier jouer la mine avec un plein succès; ce fut contre le château de l'OEuf, à Naples, en 1501. Avant que cet exemple fut généralement imité, il se passa un long temps; voyez ce que nous avons dit à ce sujet dans l'analyse de Machiavel.

ment la mémoire des hommes, on ne craignit pas de leur comparer les siéges récens de Rhodes, de Malte, d'Ostende, de la citadelle d'Anvers, de Candie, etc., etc.

Les grands capitaines anciens qui avoient présidé à ces siéges mémorables, en avoient tiré autant d'orgueil que de leurs plus fameux combats; il en fut de même des chefs de guerre modernes.

Si, chez les anciens, Alexandre passe pour avoir attaché autant de prix au succès du siége de Tyr qu'à celui des batailles d'Issus et d'Arbelles; si César (on en peut juger par les détails où il est entré) mit autant d'importance militaire aux siéges d'Alexie et de Marseille qu'aux journées de Pharsale et de Munda (1),

---

(1) Roban dit, au sujet du siége d'Alexie: « Je sais que » l'invention de la poudre et de l'artillerie a changé la manière » des fortifications, des attaques et des défenses des places, » mais non en telle sorte que les principaux fondemens sur lesquels on les a établies ne soient pris particulièrement de César, » qui, en cette affaire, a surpassé tous les capitaines romains.» Il appartenoit à un esprit aussi sain, aussi lumineux que celui de Rohan, de découvrir les rapports qui existent en effet dans les choses souvent les plus dissemblables. Il en est peu qui soient aussi différentes au premier coup d'œil, que l'art ancien et l'art nouveau d'attaquer et défendre les places; mais ce sont toujours des hommes qui les attaquent et qui les défendent, source de rapports inépuisable et éternelle.

chez les modernes, Guise s'énorgueillissoit surtout de la défense de Metz et de la prise de Calais; et Montluc se vantoit de la défense de Sienne plus que de toutes ses autres prouesses (1).

On se préparoit par des études, par des voyages, à ce mérite suprême d'attaquer et de défendre une place. Chamilly avoit marché au secours de Candie et c'est là qu'il avoit appris à défendre Grave; pendant ce dernier siége, il ne cessoit d'entretenir sa garnison de la reconnoissance qu'il devoit au Roi, pour *la grande et belle affaire qu'il lui avoit confiée.*

Plusieurs des grands capitaines de la première moitié du règne de Louis XIV avoient étudié, en Flandre et en Hollande, sous les princes de Nassau, l'art des siéges et des fortifications.

La seconde moitié de ce règne fut témoin, dans cette partie, d'une révolution dont nous indiquerons, ici, les causes parce qu'elle est essentielle au sujet, qu'elle n'est qu'une légère anticipation sur l'époque suivante, et enfin

(1) Ce fut lui qui, en assiégeant Thionville, imagina de faire des deux côtés de la tranchée des retours ou places d'armes, et d'y loger des soldats pour protéger les travailleurs. Cette circonstance est regardée comme un des premiers progrès de l'art des siéges et le germe de ses perfectionnemens.

parce qu'elle a son origine dans l'époque même dont nous n'achèverons de sortir qu'en passant à la seconde partie de cet ouvrage.

Sully, qui, à force de vertu, atteignit à la hauteur du génie, dans la vue d'avancer l'art des siéges dont les guerres civiles lui avoient peut-être exagéré l'importance, forma, sous le nom *d'ingénieurs* un corps spécialement chargé du détail des siéges.

Vauban, qui, à force de génie, se fit pardonner sa vertu, se passionna pour l'objet des études de ce corps, tint à honneur d'y entrer et bientôt en porta la gloire au plus haut point; mais cette gloire fut, en quelque façon, nuisible au reste de l'armée, et le mal sortit du bien même.

A mesure que le corps des ingénieurs s'illustre, la négligence des détails de l'attaque et de la défense des places devient générale dans la masse des officiers de l'armée. Les miracles de Vauban, au milieu de sa carrière et dans la puissance de son talent, achèvent de décourager tout ce qui n'appartient pas au corps dont Vauban est l'âme et la gloire. Les officiers de la ligne désespèrent d'atteindre à une si savante perfection; ils renoncent même à la comprendre; les généraux se reposent de tout sur

Vauban (1) ou sur les élèves de cet homme qui a fait dans son art une si prodigieuse révolution.

Vauban est, en effet, sorti de toutes les routes battues et toujours avec succès.

Chaque jour, il ménage davantage le sang du soldat dans celles des opérations de la guerre qui, jusqu'à lui, ont été réputées les plus meurtrières.

Par lui le travail des tranchées prend un tout autre caractère, reçoit d'imposans développemens.

Les sorties, naguère si sanglantes, deviennent presque impossibles, au moins sur le front de l'attaque.

Maëstricht est pris en treize jours de tranchée ouverte et avec le dixième de la perte qu'une place de cette importance a coutume d'occasioner aux assiégeans.

Au siége d'Ath, Catinat et Vauban, réunion sublime de deux guerriers philosophes sans intrigue et sans envie, opérent de concert une révolution dans les procédés de l'artillerie de siége,

---

(1) Le seul Lafeuillade eut assez de présomption pour ne pas vouloir de Vauban, et pour dire qu'il prendroit Turin à la *Coehorn ;* jamais mot plus déplacé n'a été plus sévèrement châtié.

comme Vauban l'avoit déjà fait dans ce qui regardoit à peu près exclusivement le génie.

Les boulets à ricochets dégarnissent promptement les parapets, incommodent à l'excès les chemins couverts, font taire la mousqueterie, démontent les canons de l'assiégé, favorisent les attaques, en avançent le moment, abrègent en conséquence la durée du siége et par là deviennent réellement une invention favorable à l'humanité, comme le seront constamment tous les perfectionnemens de l'art militaire.

Vauban, toujours destiné à prendre des places, en ayant construit plusieurs, n'en a jamais défendu aucune. On lui a attribué cette opinion que *la science de la défensive a, dans cette partie, des bornes infiniment plus étroites que l'offensive.* Toutefois, la grande importance des places dureroit peut-être encore, si un génie aussi plein de ressources que Vauban avoit eu occasion de les appliquer à la défensive comme à l'offensive (1).

(1) Voyez l'*Essai général de fortification*, par Bousmard. On ne sauroit mieux poser la question; Vauban l'auroit peut-être résolue s'il avoit eu à défendre une des places qu'il avoit construites, celle de Landau, par exemple. *Trouver un tracé qui, par lui-même et abstraction faite des accidens du terrain, dérobe toutes ses parties à l'action du ricochet et de l'enfilade.*

Mais, quelque supériorité que l'attaque ait conservée sur la défense pendant tout le XVIIe siècle, et bien que cette supériorité ait toujours été en croissant, les armées de ce temps lentes, lourdes, peu manœuvrières, n'auroient pas pu atteindre avec assez de rapidité le but de leur marche pour n'être pas effrayées et incommodées par les places fortes entre lesquelles elles devoient passer ou qu'elles devoient simplement laisser sur leurs derrières : la défense d'un pays par le système des places fortes convenoit donc à la stratégie de ce siècle.

Le maréchal de Saxe proposa, au siècle suivant, des améliorations très-plausibles, il demanda surtout avec beaucoup de raison qu'on n'enfermât pas dans les villes de guerre une grande population non militaire (1).

Ce problème, au premier coup d'œil, paroît d'une difficulté presque insurmontable ; mais rien n'est impossible au talent et au génie.

(1) Les défenses de Grave, de Bonn et de Kayserwerth, avoient décrédité la méthode essayée par l'évêque de Munster (Van Galen), de réduire les villes en les incendiant. L'exemple d'Ostende (en 1706) rendit quelque faveur à cette méthode, et, dans le reste de la guerre, on s'en servit avec succès contre les places dont le gouverneur étoit foible, la garnison médiocre, la population nombreuse, entassée et peu fidèle. On trouve dans l'ouvrage du général Carnot, les plus beaux

Nous ajouterons, pour embrasser dans un seul article tout ce qui concerne cette matière où tout se tient et se lie étroitement au salut public, qu'aujourd'hui on a élevé à une si grande force numérique les masses combattantes qu'il leur est facile, sans s'affoiblir imprudemment, de masquer avec des détachemens une ou plusieurs places; leurs colonnes n'en atteindront pas moins promptement le but vers lequel la politique les dirige et le terrain où peut se trancher, au moins pour le moment, le nœud principal de la guerre. Le système des places fortes a donc réellement perdu de son importance; il n'est plus aussi secourable à ceux qui se défendent; il n'est plus aussi redoutable à ceux qui attaquent; il faut l'établir sur de nouvelles combinaisons. Un officier général, d'une grande expérience et d'une haute sagesse (1), chez qui un excès de modestie a produit un excès de concision, a énoncé sur cette matière les idées les plus propres à faire impression.

Elles lui ont été inspirées par cette consi-

---

exemples d'attaque et de défense des places, et beaucoup de savantes théories jointes à ces exemples. M. Allent a commencé une histoire du corps du génie, qui en fait desirer vivement la suite.

(1) Le général Sainte-Suzanne.

dération qu'en 1814, la capitale étoit au pouvoir des alliés, tandis que trois cents mille Français occupoient plus de quatre-vingts places fortes tant de l'ancienne France que des pays conquis ; l'armée active étoit bien inférieure en nombre à toutes ces garnisons dont elle ne tiroit aucun appui et même elle manquoit de munitions de guerre dont ces places étoient pourvues en abondance.

Il croit pouvoir conclure de cet exemple et de beaucoup d'autres que, dans l'état actuel du militaire européen, plus il y aura de points fortifiés et occupés par des garnisons sur la frontière d'un pays, moins il y aura de ressources effectives pour l'armée de la nation qui aura éprouvé des revers, et plus il y aura de chances de succès pour une armée ennemie victorieuse (1).

(1) Machiavel, qui voit souvent si juste et toujours si loin, écrivoit, il y a plus de deux siècles : « Pour contenir son propre pays, les forteresses sont dangereuses; pour conserver le pays conquis, elles sont inutiles. Ce qu'il faut surtout mettre en état de défense, de force et de vie, c'est le cœur d'un empire et non pas ses extrémités ; on peut avoir perdu celles-ci, sans cesser d'exister, mais la vie tient à l'existence de celui-là. Malheur aux États qui arment les pieds et les mains, et laissent le cœur sans défense! » Voyez, au sujet de cette question et de celles qui s'y rapportent, l'ouvrage remarquable, publié, il y a quelques années, par le général Lamarque, sous le titre de *Nécessité d'une armée permanente*, etc., etc.

En conséquence, il cherche quel est le nombre de places à conserver ou à créer en France, quel emplacement il faut leur choisir, quelle organisation il faut leur donner ainsi qu'aux troupes qui les garniront, pour qu'elles protègent les armées actives, qu'elles les mettent à même de réparer les désastres qu'elles auroient éprouvés, et qu'elles opposent à l'ennemi une résistance vigoureuse et prolongée.

On desirera, comme nous, en lisant cet important opuscule, que l'auteur donne à ses propositions de plus grands développemens; mais personne ne pourra s'empêcher de reconnoître qu'il indique parfaitement le point où est aujourd'hui parvenue la question des places fortes dans les intérêts de l'armée et de l'État (1).

---

(1) Voyez la brochure intitulée : *Projet de changement à opérer dans le système des places fortes pour les rendre véritablement utiles à la défense de la France*, par le général Sainte-Suzanne, pair de France.

EXPLICATION

DES PLANCHES (1)

Contenues dans le Premier volume.

Planche Ire, placée entre les pages 10 *et* 11.

La première figure, représente un *lochos* ou file, divisé en deux *dimœries* et quatre *énomoties*, chacune composée de quatre combattans.

Chaque *énomotie* est renfermée dans une accolade qui embrasse quatre carrés contenant chacun un numéro; à la pointe de l'accolade de la première *énomotie* est la lettre *A;* à la pointe de la seconde la lettre *B;* à la troisième la lettre *C;* à la quatrième la lettre *D.*

La première et la seconde énomotie forment la première *dimœrie* renfermée dans l'accolade dont la pointe porte la lettre *E;* la troisième et la quatrième *énomotie* forment la seconde *dimœrie*, l'accolade qui la renferme porte la lettre *F.*

Le nº 1 de cette file de seize hommes est *lochagos* ou commandant de la file ou *lochos;* il est de plus dimœ-

---

(1) Quand les mots techniques employés dans cette explication n'y seront pas accompagnés eux-mêmes d'une explication on la trouvera dans le vocabulaire à la fin du second volume.

rite ou chef de la première dimœrie et *énomotarque* ou commandant la première *énomotie*.

Le n° 5 est *énomotarque* de la seconde *énomotie*.

Le n° 9 l'est de la troisième.

Le n° 16 est en même temps *énomotarque* de la quatrième énomotie, dimœrite de la seconde dimœrie et *ouragos* ou serre file de tout le *lochos*.

La figure seconde représente une *tétrarchie* composée de quatre files ou *lochos*, tels que nous venons de les décrire.

Ces quatre *lochos* forment deux *dilochies* et donnent à la *tétrarchie* un ensemble de soixante-quatre hommes marqués par autant de chiffres; chaque *dilochie* est sous une accolade qui embrasse son front; la première porte la lettre *G*, la seconde la lettre *H*; une accolade supérieure embrasse ces deux *dilochies* et par conséquent toute la *tétrarchie* : elle est marquée de la lettre *I*; les *dilochies* sont séparées dans leur longueur ou profondeur par une ligne plus forte; il en est de même des *énomoties*.

Dans les chiffres de cette figure, les n° 1 et 33 sont dilochites ou commandans de dilochie; le n° 1 de plus est tétrarque, ou commandant de toute la tétrarchie, sans préjudice de ce qu'ils sont déjà dans chacun des lochos de la tétrarchie, tels que nous les avons décomposés et appelés dans la description du lochos; enfin, dans le lochos, chaque numéro pair est *protostate*; chaque numéro impair est *épistate* et tous sont *parastates* dans la dilochie et dans la tétrarchie, chacun

étant à côté d'un autre et sur la même ligne, ce qui est la signification du mot *parastate.*

La figure troisième est un bataillon absolument carré, appelé *xénagie* ou *syntagme;* il est formé de seize *lochos* ou files de huit *dilochies*, de quatre *tétrarchies;* tout s'y rapporte à ce qui a été dit du *lochos*, de la *dilochie* et de la *tétrarchie*, en observant ici que la moitié du syntagme formé de deux tétrarchies porte le nom de taxiarchie; le taxiarque ou centurion, qui commande cette troupe de cent vingt-huit combattans, est le premier commandant que l'on trouve en dehors des rangs; il est placé entre les deux tétrarchies qu'il commande; le centurion ou taxiarque de la première taxiarchie est marqué par un rond en dehors de la troupe, surmonté de la lettre *L*, laquelle est surmontée elle-même d'une accolade qui renferme la *taxiarchie;* la seconde *taxiarchie* est marquée de même sous la lettre *K*.

Au-dessus d'une accolade qui embrasse les deux taxiarchies est placé à la pointe un petit rond sous la lettre *M;* c'est la place du syntagmatarque ou xénage qui commande ce bataillon de deux cent cinquante-six combattans; au côté gauche de ce chef, sous la lettre *O* est placé son adjudant destiné à porter partout ses ordres; derrière lui, sous les lettres *P Q R*, sont trois officiers particuliers à ce bataillon, savoir : un porte-enseigne au milieu, un héraut d'armes à droite, préposé pour répéter les commandemens, un trompette à gauche pour donner les signaux : l'un les donnoit pour la vue, en baissant ou élevant l'en-

seigne selon des modes convenus; l'autre par la voix, le troisième par le son ou bruit de guerre.

Derrière le syntagme, sous la lettre *N*, est le commandant en second : cet officier, et les quatre autres que nous venons de nommer sont spéciaux au syntagme, et l'on ne trouve rien de pareil dans les autres et plus considérables subdivisions de la phalange, tant celle-ci étoit essentielle, importante et vraiment élémentaire.

Planche II, placée entre les pages 34 *et* 35.

Cette planche présente une *phalange simple* avec ses accessoires en tout ou en partie, savoir : une épixénagie d'infanterie légère ou *peltastes* rangés derrière l'infanterie pesante ou *oplite*, et seulement deux pelotons de cavalerie de huit cavaliers de front et cinq de profondeur : c'est une des combinaisons nombreuses et variées que présentent les tacticiens grecs comme praticables au-dessous du *rhomb* ou lozange de soixante-quatre chevaux, que nous réservons pour la grande phalange à la planche quatrième. La petite phalange, que la planche actuelle représente, est formée, comme l'on voit, de seize *syntagmes*, tous marqués du n° 1. Ces *syntagmes* sont divisés en *tétrarchies* par des lignes pointillées.

Sous chacune des accolades marquées du chiffre 2 est une *pentacosiarchie*, formée de deux syntagmes.

Sous chaque accolade marquée 3, est une *chiliarchie*, composée de deux *pentacosiarchies ;* sous cha-

cune des accolades n° 4, sont les deux *mérarchies*, composée chacune de deux *chiliarchies*.

Enfin, une dernière accolade embrasse les deux *mérarchies*, et, par conséquent, toute la phalange. A la pointe de chacune de ces accolades, on peut supposer les commandans de ces subdivisions, excepté celui de la phalange, qui est à droite, sous le n° 13.

Derrière cette infanterie pesante de la phalange est rangée l'infanterie légère, dont la troupe totale correspondante à la phalange simple est nommée épixénagie.

La troupe élémentaire de l'épixénagie, nommée *hécatontarchie*, composée du même front que le syntagme, mais d'une profondeur moitié moindre, est placée derrière chaque syntagme ou xénagie des oplites, sous les n°s 6. Chaque hécatontarchie a le même nombre d'officiers spéciaux et les mêmes que le syntagme; en dessous, la taxiarchie du syntagme est représentée par la pentacontarchie de soixante-quatre combattans; la tétrarchie l'est par le systase de trente-deux; le lochos l'est par une file de huit.

En dessus de cette subdivision et dans les accolades renversées, qui marquent les autres subdivisions de l'épixénagie, comme celles de la phalange, les n°s 7 désignent les *psylagies*, de deux cent cinquante-six hommes; les n°s 8, les *xénagies*, de cinq cent douze hommes; 9, les *systrèmes*, de mille vingt-quatre hommes; 10, l'épixénagie, de deux mille quarante-huit hommes.

Sous les n°s 11, sont les deux petites troupes de cavalerie.

Sous les n°s 12, les psylites ou soldats légers, combattant hors des rangs de la phalange et en escarmoucheurs.

Le n° 13 est le commandant de toute la troupe.

Planche III, placée entre les pages 46 et 47.

Cette planche, qui représente le terrain de la bataille de Marathon, l'emplacement des camps et l'ordre de bataille des Grecs et des Perses, a peu besoin d'explication, tout étant écrit sur la carte; elle donne une idée des positions qui convenoient, en toute occasion, à la tactique des Grecs, et on voit que les Perses avoient fait une grande faute de descendre sur un terrain qui étoit si peu favorable à leur déploiement, si peu propre à leur conserver les avantages qu'ils auroient pu tenir de la supériorité du nombre. Mardonius, à la seconde invasion, ne fit pas la même faute. Moyennant les légendes et l'aspect général de la carte, on suivra parfaitement ou l'on supposera avec facilité et clarté tous les mouvemens indiqués dans le texte. L'armée des Grecs est une diphalangarchie, ou phalange double.

Planche IV, placée entre les pages 56 et 57.

Cette planche représente la grande phalange à son maximum d'infanterie pesante et légère; la cavalerie n'y est que par échantillon : elle n'auroit pu trouver place dans un espace si borné, qu'en réduisant le tout à de trop petites proportions.

Cette grande phalange ou *tétraphalangarchie* est formée de quatre phalanges simples, telles que celle que nous avons décrite à la planche II, dont deux forment la diphalangarchie.

Tous les n°s 1 marquent le corps d'infanterie oplite de chaque phalange simple; tous les n°s 2 marquent les épixénagies d'infanterie peltaste, formant les secondes lignes de chaque phalange; les n°s 3 (qui sont renversés, par la distraction du lithographe) marquent la cavalerie de chaque côté. On a placé trois troupes, du nombre et de la dimension de celles de la planche II, et un *rhomb*, *lozange* ou *île* de soixante-quatre cavaliers, aux deux extrémités de droite et de gauche.

Les chiffres 4 indiquent les psylites ou combattans hors des rangs; ils sont répandus en avant et en arrière de la phalange.

Les chiffres 5 indiquent les *chars armés* de l'ennemi; on en voit un engagé dans le *nombril* ou grande ouverture du centre de la phalange.

Les chiffres 6 désignent des éléphans, dont deux sont prêts à pénétrer dans les petits intervalles au milieu de chacune des deux diphalangarchies.

Les chiffres 8 sont placés au milieu des escarmoucheurs ennemis, qui suivent les chars et les éléphans.

Le chiffre 7 est placé au-dessus d'un petit rond, qui marque la place du commandant en second de la phalange, à la gauche, entre l'infanterie et la cavalerie.

Enfin, un cercle d'une plus grande dimension, au-

tour duquel ne paroît aucun chiffre, et qui est placé à la droite de la phalange et en avant de la cavalerie, désigne le stratége en chef ou tétraphalangarque.

Dans tous les détails que ces planches représentent, on a toujours suivi les subdivisions, les dimensions, les nombres et tout le système de la phalange macédonienne : c'étoit la plus complète, la plus considérable, la plus artistement organisée. Celle des Athéniens lui est presqu'en tout semblable, et celle des Lacédémoniens y est, pour ainsi dire, comprise, puisqu'elle n'en diffère que par une moindre quantité de subdivisions et, en général, une plus grande simplicité. On a dû naturellement choisir, pour les démonstrations, la formation la plus compliquée, qui est en même temps la plus fameuse. Qui peut le plus, peut le moins; et tout le génie de la tactique grecque est dans la phalange macédonienne.

Planche V, placée entre les pages 131 *et* 132.

Cette portion de carte est destinée à expliquer clairement l'épisode le plus intéressant de la retraite des dix mille Grecs et le plus décisif pour leur salut.

On voit, par la direction de la marche des Grecs (indiquée en toutes lettres, comme toutes les autres parties de ce plan), qu'ils devoient prendre leur route à travers les montagnes des *Carduques*, et en passant la petite rivière *Centrite;* car ils avoient à leur droite le lac Mantiave, et à leur gauche le grand fleuve du *Tigre*, qu'ils ne pouvoient pas passer, faute d'équi-

page de pont. Les montagnes des Carduques étoient difficiles, et les barbares qui les habitoient belliqueux. Les Perses côtoyoient d'abord les Grecs, les reconduisant plutôt que les poursuivant. C'est ainsi qu'ils arrivent sur la rivière *Zabale*, marquée à droite, et la première qui se jette dans le *Tigre*, sur le terrain représenté par la carte. On a marqué le lieu où furent massacrés *Cléarque* et les autres généraux. Ce fut l'époque où Xénophon fut chargé du commandement. La ligne de marche suivie par les Grecs est tracée en rouge partout jusqu'au passage du Centriste; les endroits où ils ne sont pas encore arrivés, ne sont pas coloriés. La ligne des Perses est tracée en jaune partout où ils l'ont parcourue, et quand ils s'en sont détournés. On voit, par la manière dont ils quittent et reprennent cette ligne, leur manœuvre accoutumée de camper toujours, la nuit, à une certaine distance de l'ennemi, comme le texte l'explique. Ces deux troupes, poursuivante et poursuivie, passent ensuite la seconde rivière *Zathe*, qui se jette aussi dans le *Tigre;* elles longent ou traversent plusieurs lieux habités, qui sont marqués. Au dernier qui se trouve près du *Tigre*, les Grecs ayant pénétré de grand matin dans les montagnes, les Perses renoncent à les y poursuivre, parce que les habitans de ces montagnes sont actuellement révoltés contre le roi de Perse. L'armée de Tissapherne prend donc à gauche, passe le Tigre, le remonte sur sa rive droite, pour aller le repasser, après que le Centrite s'y est jeté, et détruire les Grecs au passage de ce même fleuve Centrite. Ce calcul est

trompé, parce que les Grecs abandonnant partie de leur bagage, passent fort rapidement les montagnes des Carduques, et ayant fait une démonstration sur leur gauche, traversent la rivière à droite et se trouvent en mesure de résister. Dans les montagnes qui dominent la rive gauche, deux bataillons coloriés en vert, désignent les troupes des Carduques, descendant vers le Centrite, à la poursuite des Grecs. Nous venons de dire que ces montagnards étoient en révolte contre les Perses; ceux-ci, craignant d'avoir affaire à la fois aux montagnards et aux Grecs, ne remontent pas le Centrite plus haut que vers l'endroit marqué *château du satrape*, et désormais ne harcèlent plus les Grecs que foiblement et de loin à loin.

Cette carte, que nous croyons très-propre à éclaircir ce passage si intéressant de Xénophon, quoique dans quelques parties, mais qui sont indifférentes pour la stratégie des Grecs, elle ne soit pas parfaitement d'accord avec celle de Danville, est l'ouvrage de M. Brixhe, officier belge, qui paroît avoir consulté tous les monumens historiques et géographiques relatifs à l'ouvrage de Xénophon, avec beaucoup de soin. Il nous envoya cette carte, il y a quelques années, avec d'excellentes réflexions sur une manœuvre relative au passage du Centrite. Ce morceau destiné aux Annales militaires ne put pas y entrer, parce que l'auteur de cet ouvrage, étoit alors fort loin de Paris; et que peu de temps après, les Annales militaires cessèrent de paroître. Nous prions cet officier, si notre ouvrage tombe entre ses mains, d'agréer les témoigna-

ges de notre reconnoissance La carte de M. Brixhe représentoit le pays seulement; nous y avons ajouté les lignes d'opérations présumées des Grecs, des Perses et des Carduques; s'il y a quelque erreur dans cette partie, quelque fausse conjecture, elle nous appartient.

Planche VI, placée entre les pages 170 et 171.

La figure 1 de cette planche représente un manipule romain de princes ou d'hastaires, car ils étoient parfaitement semblables. Celui-ci est du nombre et de la dimension le plus en usage dans les premiers temps de la légion, savoir : de douze hommes de front et de dix de profondeur; le front varioit, la profondeur ne varioit point. Une ligne plus forte coupe en deux ce petit bataillon, et alors il présente deux pelotons ou manipules de triaires. Ceux-ci avoient toujours la même profondeur et le même front, dans quelque proportion que le front du manipule des deux autres ordres augmentât ou se réduisît.

En reprenant ces douze hommes de front sur dix de hauteur, comme un seul manipule, on voit, à la gauche de la première ligne, à côté du n° 1, la place du premier capitaine ou centurion *primipile* du manipule; au n° 2, à gauche, le capitaine suppléant. Les deux hommes du dernier rang, placés à l'extrême droite et à l'extrême gauche, et indiqués par les chiffres 3 et 4, sont les deux serrefiles, officiers choisis par les capitaines.

La figure 2 représente une turme de cavalerie ro-

maine; elle est composée de trente-deux cavaliers, sur huit de front et quatre de profondeur. Le premier officier est en tête et à droite; indiqué par le n° 5; le second, à gauche, en queue, par le n° 6.

La figure 3 montre la légion en bataille telle qu'elle fut ordinairement rangée pendant tout le temps qui s'écoula depuis Camille jusqu'à Marius et Sylla. La ligne à gauche de laquelle est le n° 7 est celle des manipules d'hastaires, au nombre de dix, avec un espace entre eux egal à leur front. La ligne à gauche de laquelle est le chiffre 8 est celle des princes, dont les troupes sont absolument semblables à celles des hastaires et également rangées, avec cette différence que les pleins font face aux vides et les vides aux pleins. La troisième et dernière ligne, à gauche de laquelle est le chiffre 9, est celle des triaires, dont les manipules sont invariablement fixés à six de front et dix de profondeur. On reconnoît facilement à ce tableau la propriété la plus vantée de la légion. On voit que les hastaires ayant éprouvé des pertes entreront facilement dans les intervalles des princes, pour former une ligne pleine, *Duplex acies in frontem;* cette ligne, destinée à faire une forte résistance, pourra, à son tour, si elle perd beaucoup de monde, trouver une place et une retraite dans les larges intervalles des triaires. *Triplex acies in frontem;* c'est la dernière ressource de la bataille, et elle est décidément perdue, si l'ennemi rompt cette dernière ligne, formée des débris des deux autres et de la réserve. Telle a été l'organisation et le jeu de la légion; telle elle a été

maniée si glorieusement par les Scipion, sauf quelques exceptions. Nous avons cité dans le texte les principales, dont on voit la facilité dans cette planche même.

Planche VII, placée entre les pages 250 *et* 251.

L'aspect de ce plan, de la bataille de Luzzara, peut donner une idée générale des positions qui doivent prêter aux déceptions et tromper les yeux comme à cette journée, à la Trébie, à la reprise de Figuières; on conçoit comment du château de Luzzara (marqué en toutes lettres sur ce plan), l'œil se promenant sur une plaine verte peut ne pas apercevoir le mouvement d'ascendance du terrain vers le *Zéro*, ni la berge qui est sur la rive droite de ce canal, et comment derrière cette berge, peut se cacher une armée, ainsi que le fit, dans cette occasion, celle du prince Eugène; par la même raison, si a une distance plus rapprochée, il y avoit eu, comme à Figuières, un abattis et une trainée d'arbres, ou des broussailles comme à la Trébie, on comprend à quel point on auroit pu se méprendre sur l'importance de ces obstacles.

Quant à la bataille de Luzzara, on voit ici toutes les circonstances du piége qui nous fut tendu par le prince Eugène, et la facilité avec laquelle nous pûmes être trompés tant que le hasard n'eut pas conduit quelqu'un des nôtres au-dessus de la digue; on juge aisément pourquoi la cavalerie du prince Eugène étoit, contre l'usage, en première ligne, sur tout le front; il falloit être plus près de l'obstacle afin d'en être

mieux couvert; la cavalerie, même pied à terre, tient bien plus d'espace perpendiculairement au terrain que l'infanterie qu'on peut mettre à plat ventre, tandis qu'on ne peut pas faire coucher les chevaux. Cette combinaison de détail rendoit seule possible de cacher ces trois lignes derrière ce rideau; cependant on ne pouvoit pas s'étendre à droite à cause du Pô, et de la disposition du terrain, non plus qu'en remontant le canal du Zéro, parce que la digue devenoit toujours moins haute; ainsi, l'endroit qu'avoit choisi le prince Eugène étoit le seul où son stratagême pouvoit réussir : c'est ce qu'explique positivement la relation manuscrite sur laquelle nous avons rectifié les autres et pour laquelle nous motiverons tout-à-l'heure notre confiance.

Le régiment de la marine, un des plus anciens corps, étoit, selon l'usage du temps, au poste d'honneur à la droite; vis-à-vis cette droite, on voit que la digue forme un angle saillant du côté de l'armée Franco-Espagnole. Le régiment de la marine étoit commandé par l'officier (1) dont nous suivons la version :

---

(1) L'officier de qui viennent ces détails étoit le marquis de Nisas, (Henri Carrion) grand-père de l'auteur de cette Histoire, mort lieutenant-général des armées du Roi, en 1754. Il s'étoit signalé presque dès l'enfance dans ce même régiment de la marine, où son oncle avoit été lieutenant-colonel et son père capitaine; le premier mourut gouverneur de Bergues, le second avoit eu la cuisse emportée à la bataille du faubourg Saint-Antoine (en 1652) où fut tué Mancini, neveu du cardinal Mazarin : ces deux frères, connus comme deux

ce fut un piquet de ce régiment ou du régiment qui étoit de brigade avec lui, la chose n'est pas clairement expliquée dans la relation manuscrite, qui, allant

---

très-bons officiers d'infanterie, avoient été appelés par ce ministre auprès de son neveu encore enfant. M. de Nisas formé sur leurs exemples et à l'école de M. *Sadagne*, élève lui-même de Gustave Adolphe, sortit du régiment de la marine pour avoir un régiment de son nom avec lequel il servit au siége de Barcelonue eu 1698. Ce régiment ayant été licencié à la paix de Riswick, il fut attaché de nouveau, comme colonel réformé, au régiment de la marine : ce fut en cette qualité, et dans l'absence, pour cause de blessures, de M. Leguerchois, colonel titulaire, que M. de Nisas se trouva commander à la bataille de Luzzara le régiment de la marine de quatre bataillons qui faisoit la force de la droite de l'armée franco-espagnole. On voit sur le plan que cette droite d'infanterie se trouvoit justement près de la pointe de la digue, et des corps les plus avancés de l'armée du prince Eugène. Cette armée découverte fit son premier effort contre le régiment de la marine, et cet effort fut vigoureusement repoussé par M. de Nisas, qui prit à l'ennemi deux pièces de canon, à peu près le seul trophée de cette journée, où nous fûmes trop heureux de ne pas être écrasés. Le roi Philippe V, qui commandoit l'armée en personne, fit proposer (par le comte de Westerloo, général des Wallons) au marquis de Nisas un rang élevé dans l'armée espagnole, où ses auteurs avoient autrefois servi avec renommée. Mais M. de Nisas refusa ces offres, et fut nommé colonel titulaire du régiment de Thiérache; c'est en cette qualité qu'il est mentionné par le père Daniel, dans sa Milice française ; ce fut dans la même qualité qu'il commanda sous Toulon le camp de S.-Antoine, en (1707) et contribua puissamment à faire lever le siége au prince Eugène et au duc de Savoie. Il commanda comme brigadier les gre-

chercher de l'eau au plus près, à ce coude du canal, et en même temps y poser une garde, découvrit le piége préparé par le prince Eugène : encore quelques instans, l'armée se retiroit un peu en arrière sur le terrain marqué pour son campement; alors, personne n'auroit été chercher de l'eau au canal, la gauche de l'armée auroit été s'abreuver au Pô, le reste se seroit servi des puits et des fontaines de la ville de Luzzara, attenante au château. Pendant cette sécurité, la cavalerie du prince Eugène auroit filé vraisemblablement vers sa gauche, auroit remonté à cheval pour passer le Zéro en amont, et, soutenue d'une partie de l'infanterie, seroit venue se porter sur une ligne, que le lecteur peut supposer sur la carte, qui est sous ses yeux, dont la gauche se seroit dirigée vers Luzzara ou en arrière vers le Pô, qui coule très-près, et la droite à l'endroit de la digue du Zéro, derrière lequel on voit l'extrême gauche du prince Eugène. Pendant ce temps, l'infanterie passant le Zéro sur tout son front, auroit garni tout le sommet de la berge; ainsi, l'armée Franco-Espagnole auroit été enfermée dans un triangle formé par le Pô, la digue du

---

nadiers réunis à l'assaut de Gironne en 1711, etc Tous les faits rapportés dans cette note sont consignés soit dans la Chronologie militaire de Pinard, soit dans l'Histoire militaire du marquis de Quincy, dans l'Histoire des régimens par Roussel, ou dans les Registres de d'Hozier, etc. etc. Il est assez naturel que les notes manuscrites de cet officier ayent inspiré quelque confiance a l'auteur de cette histoire, dans cette occasion, et dans quelques autres.

Zéro couronnée d'infanterie autrichienne, et une autre ligne ennemie formant l'hypothénuse de ce triangle et allant du Zero au Pô. Dans le trouble de cette surprise, M. de Vendôme n'auroit rien eu de mieux à faire que de garnir le château de Luzzara et de s'y défendre, mais il ne s'en seroit peut-être pas tiré aussi heureusement qu'il le fit depuis à Cassano (1).

Planche VIII, placée entre les pages 292 *et* 293.

La figure 1 représente la légion telle qu'elle résulta des changemens opérés par Marius; au lieu de trente manipules, il n'y a plus que dix cohortes, de cinq cents hommes environ chacune, rangées sur une profondeur plus longue que le front, nous expliquons pourquoi, sans aucune différence d'armure ni de destination. L'ordonnance la plus usuelle de ces nouveaux corps entre eux étoit comme on la voit ici, mais on les plaçoit quelquefois sur deux lignes, et tantôt en échiquier, tantôt en petites colonnes. On conçoit que la grosseur de ces bataillons rendoit plus faciles à prendre ces divers ordres, parce que tout étoit simplifié. Il paroît que, vers ce temps, les troupes gardoient bien, selon leurs proportions les mêmes intervalles entre elles, mais non les hommes, les mêmes intervalles entre eux, puisqu'ils se donnoient facilement la main pour aller au combat (ce qu'ils appelèrent manipule, en donnant une nouvelle signification

(1) Voyez tome II, page 559.

à ce mot.) Ils n'auroient pas pu se prendre ainsi par le bras dans l'ancienne distance des légionnaires, combattant individuellement et sans se serrer en masse, hors dans les cas extrêmes, comme, par exemple, quand ils formoient la tortue.

La figure 2 représente la légion des Antonins, ayant en tête la cohorte milliaire ou double, définitivement constituée par Adrien. La manière dont nous la plaçons ici nous semble la plus plausible; elle est amplement expliquée dans le texte.

La figure 3 donne l'idée qu'on peut raisonnablement se former de la *légion-phalange*, organisée par Alexandre Sévère. On sait qu'elle étoit formée de six légions contiguës; on n'est pas moins sûr qu'elles avoient chacune une cohorte milliaire, puisqu'on la retrouve après et jusqu'à la fin de la milice. Il seroit donc difficile d'imaginer cette *légion-phalange* ou *phalange-légionnaire* autrement qu'on ne la représente ici. Ce rapprochement de six légions dut éloigner des cohortes et jeter sur les flancs les machines, dont on commençoit à faire abus, et qui étoient devenues les objets d'une stupide confiance pour les troupes. Il est vraisemblable que cette disposition des esprits fut cause de la révolution que nous verrons tout à l'heure s'opérer, et qui se montre toute faite dans la planche suivante.

Planche IX, placée entre les pages 330 *et* 331.

La tendance de toutes les réactions est d'aller d'un extrême à l'autre. C'est ainsi que la masse légionnaire

ou phalangite, agglomérée par Alexandre Sévère, produisit, au bout de peu de temps, la légion de Végèce, telle qu'elle est présentée dans cette planche.

On suppose la cohorte milliaire partagée en deux moitiés : l'une à droite, l'autre à gauche, ce qui devoit nécessairement avoir lieu, quand il n'y avoit pas deux cohortes milliaires; il y en avoit souvent deux, au rapport de Végèce. Mais, ici, nous n'en supposons qu'une, partagée en deux; il en résulte la valeur de six cohortes sur la première ligne, et de cinq sur la seconde. Ces cohortes ont repris entre elles des intervalles égaux à leurs fronts, et rappelé à elles leurs machines.

Les rangs de la première ligne, numérotés, à leur droite, 1 et 2, contiennent les meilleurs soldats après les réserves. Le rang marqué 1 étoit pesamment armé; le second étoit composé d'archers cuirassés, pour vus aussi de javelots et de lances. Ces armes devoient se mouvoir dans les crénaux du premier rang. Les deux rangs n° 3 sont les soldats légers, qui doivent pouvoir sortir, dans l'occasion, du rang, provoquer ou poursuivre l'ennemi, à peu près comme les anciens vélites.

Le rang marqué du n° 5, à sa droite, est un rang de machines, appelées onagres ou grandes balistes; il y en a une par cohorte : elles lancent leurs projectiles en paraboles par-dessus les rangs qui sont devant elles. Autour de ces machines circulent des enfans perdus, armés de frondes, d'arbalètes, de javelots, mauvaise milice, sans consistance, destinée à défendre l'accès

des machines, ou plutôt se tenant sous leur protection.

Le chiffre 4 est placé à droite de la ligne des soldats d'élite, qui représentent les anciens triaires.

Sous le n° 6, placé entre les deux premières cohortes de la droite du premier rang, sur toute cette ligne dans les intervalles, et sur deux rangs, nous plaçons les petites balistes ou *scorpions* ou grandes arbalètes, qui poussent leurs projectiles horizontalement. Ces machines ne peuvent pas avoir d'autre place. Celles qui appartiennent aux cohortes de la seconde ligne doivent y être au second rang, et tirer par les intervalles du premier.

Le n° 7 est le général en chef, à la place que lui donne Végèce; le n° 8 est le second commandant; le n° 9, le troisième, toujours suivant la même autorité.

Tel est le dernier état de la légion, également incapable comme on le voit, de solidité et de légèreté; c'est dans cet état qu'elle périra, sous la vigueur et la mobilité des Barbares, dont ne la sauveront pas les chevaux de frise (1) d'Urbicius ni toutes les subtiles inventions des Grecs dégénérés.

---

(1) Voyez page 359.

ÉCLAIRCISSEMENS

ET

NOTES SUPPLÉMENTAIRES (1).

Page 13, titre du paragraphe : *Première révolution ; établissement du syntagme.*

Un officier général qui a vu beaucoup d'hommes et de choses toujours avec sagacité et réflexion, nous présentoit comme pouvant être une objection au système contenu dans ce chapitre et dans le précédent, un fait dont il a été témoin ; savoir, que les Sauvages

(1) Résolus à n'offrir au lecteur que deux volumes, et qui ne fussent pas d'une dimension trop effrayante, notre principal soin, jusqu'au dernier moment, a dû être d'élaguer, de réduire les matériaux que nous avions rassemblés, les raisonnemens par lesquels nous les avions liés. Mais l'attention la plus consciencieuse est souvent en défaut ; nous ne nous sommes pas toujours aperçus, en retranchant un morceau, que nous rendions obscur un ou plusieurs de ceux que nous laissions, que plusieurs choses auxquelles nous faisions allusion, ou que nous annonçions, ayant disparu, le lecteur seroit trompé dans son attente ou embarrassé dans ses conjectures. Quand cet inconvénient nous a frappés, nous y avons remédié par des corrections dans le texte, tant qu'elles ont été possibles;

de la mer du Sud et ceux du Canada combattent isoles, préfèrent les armes de jet aux armes de main, et l'escarmouche aux mouvemens d'ensemble, *ne se rassemblant et ne se serrant que pour préserver leurs blessés et enlever leurs morts.*

Mais cette dernière circonstance de son observation nous semble ôter toute force à son objection contre notre système, car s'il est vrai que quand l'intérêt devient grand et pressant, il porte les Sauvages à se serrer et à s'agglomérer, ceux-ci font précisément ce que nous supposons inspiré aux Grecs primitifs par le même sentiment : si les Sauvages n'exécutent pas la même chose habituellement, s'ils ne continuent pas, s'ils ne perfectionnent pas ce mouvement, c'est qu'ils n'ont point cessé d'être sauvages, tandis que notre conjecture suit les peuplades grecques à travers tous les degrés de la civilisation et du perfectionnement militaire.

Ce bataillon, cette première armée que nous appelons syntagme, s'appelle aussi *Xénagie* chez les tacti-

---

mais, alors même qu'elles l'étoient, elles auroient quelquefois allongé de nouveau ce texte, et ramené le mal que nous voulions éviter; nous avons donc rassemblé ce qui nous a paru le plus intéressant, le plus utile parmi ce que nous avions retranché, pour le présenter à part, en indiquant les points auxquels ces fragmens se rapportent, et dont ils étoient d'abord plus ou moins rapprochés, soit qu'ils consistassent en citations, en autorités dont nous nous étions étayés, ou en réflexions qui nous appartinssent : c'est ce qui a produit ce petit appendice d'éclaircissemens et de notes que nous nous sommes encore efforcés de rendre le plus court possible.

ciens grecs et le commandant *Xenage.* Nous n'avons point employé pour cette troupe le nom de Xénagie, parce qu'on retrouve le même mot pour désigner une fraction du corps des peltastes, et dans ce dernier cas il n'a point de synonyme. Le retour de la même dénomination se rencontre une autre fois dans la nomenclature de la phalange, la troupe entière des peltastes ou armés à la légère, s'appelle épitagme, et le même mot désigne la troupe entière de la cavalerie aussi attachée à la phalange, mais ici, l'usage du même mot, outre la raison péremptoire qu'il n'y en a pas d'autres, offre moins d'inconvéniens; puisqu'il indique des deux côtés la même chose, au lieu que la xénagie des oplites n'est pas la même chose que celle des peltastes; c'est l'hécatontarchie pour l'organisation et pour le nombre la psylagie qui joue dans l'épitagme des peltastes, le rôle correspondant à celui du syntagme (1) dans la phalange proprement dite ou corps des ophites.

Page 23, ligne 11. — Les plaines unies de la Troade.

Au dire de tous les voyageurs, ces plaines ne sont pas fort étendues, aussi ne falloit-il pas un grand es-

(1) Quelques traducteurs ont fait *syntagme* féminin, ainsi qu'*épitagme*, *systase*, etc., selon la liberté que prend le Français de faire souvent d'un genre différent les mots qu'il emprunte, comme *épigramme, épitaphe, rumeur, fureur,* etc. Néanmoins, nous nous sommes rangés du côté de ceux qui font *syntagme*, *épitagme*, etc., masculins : c'est le plus grand nombre.

pace pour les bataillons que nous supposons s'y être formés. Virgile dit qu'Achille traîna le corps d'Hector autour des murailles de Troie (1), ce qui supposeroit la ville bâtie en plaine : il paroît, au contraire, qu'elle étoit adossée à la montagne, et Homère plus exact ne présente cette barbare manœuvre d'Achille, que comme exécutée à la vue des murailles de Troie. C'est dans le terrain uni qui va de la ville à la mer, que sont censés s'être formés, et qu'ont manœuvré les bataillons des Grecs sortis de leurs vaisseaux, et s'y réfugiant au besoin.

Page 28, ligne 3. — Du côté des Troyens.

On fera peut-être l'objection qu'Apollon n'est pas un dieu sauvage, et qu'il étoit aussi du côté des Troyens; mais c'étoit pour une cause particulière, qui est justement un des fondemens du poëme, l'outrage fait à un prêtre d'Apollon, par les Grecs; du reste, cette grande allégorie d'Homère a frappé également Condorcet et Bossuet, qui sont rarement d'accord; ce dernier n'étoit pas moins convaincu que Robertson, des titres d'Homère, à être une autorité historique; il ne borne pas cette opinion à Homère, Homère, dit-il, et tant d'autres poëtes dont les ouvrages ne sont pas moins graves qu'ils sont agréables, ne célèbrent que les arts utiles à la vie humaine, ne respirent que le bien public, la patrie, la société. Homère paroît une autorité historique à Bossuet. On ne s'éton-

(1) *Ter circum iliacos raptaverat Hectora Muros.*

nera pas que Bossuet nous paroisse à son tour une autorité dans la matière qui nous occupe, et que les poëtes ne nous aient pas semblé indifférens à consulter.

Page 35, ligne 8. — Arrien n'a donné que quelques lignes sur les chars.

Elles sont éparses dans sa tactique. « Il y en avoit, dit-il, dans un endroit, de plusieurs sortes, de simples à la troyenne, d'autres, armés de faux, à la persanne, à un ou plusieurs timons, tirés par des chevaux bardés ou sans bardes. Il seroit inutile, dit ailleurs Arrien, d'expliquer les vieux mots et les ordonnances des chariots et des éléphans (1), dont l'usage est presque partout aboli. Les Indiens et les peuples de la Haute-Ethiopie sont les seuls qui aient encore aujourd'hui des éléphans. » Il ajoute que jamais les Romains n'ont (2) combattu avec des chariots; « nous ne trouvons, dit-il, que des Barbares qui s'en soient servis, ou qui du moins s'en servent encore à la guerre, tels sont les habitans des îles Britanniques sur l'Océan: ils ont de petits chevaux vigoureux et méchans, qu'ils attèlent à de petits chariots légers et propres à tourner aisément

(1) Quelques éléphans, dit le même écrivain dans un autre endroit, portoient des tours; on armoit leurs dents d'un fer aigu pour en augmenter la force et le tranchant.

(2) Zonare est le seul historien où l'on trouve que les Romains, à la bataille d'Asculum (Ascoli), opposèrent des chars armés de faux aux éléphans de Pyrrhus. Il seroit assez singulier qu'un moine du XIIe siècle eût connu un fait militaire de cette époque, ignoré d'un général qui vivoit sous Adrien.

sur toute sorte de terrain» (1)... Arrien termine en citant les Cyrénéens, comme le peuple qui s'est le plus distingué dans l'art de conduire les chars.

Déjà Xénophon rapporte à la fin de la Cyropédie, qu'au moment où il écrit, les chars armés des Perses ont beaucoup perdu de la réputation qu'ils avoient sous le grand Cyrus; tantôt, dit-il, les conducteurs se jettent à bas du char avant de charger l'ennemi, comme si la rapidité du mouvement les avoit renversés; le plus souvent ils dirigent eux-mêmes les chars dans les intervalles dont le front de l'ennemi est coupé. Cependant il y avoit deux cents chars à Cunaxa, et nous en voyons contre Lucullus plusieurs siècles après (2).

Si l'on est curieux de plus de détails, on les trouvera dans Elien, qui décrit soigneusement toutes les parties de la phalange de char et de la phalange d'éléphans; car on donnoit aussi ce nom au nombre de chariots ou d'éléphans qui constituoit un train complet de ces armes.

Page 38, ligne 12. — D'adminicules étrangers

Il paroît certain que les pierres milliaires qui étoient sur les grandes routes, et les bornes qui étoient pla-

---

(1) Cette race de petits chevaux existe encore dans l'île d'Onessant, qu'apparemment les anciens comptoient parmi les îles britanniques.

(2) Voyez dans Frontin l'ordre qne Sylla leur opposa, et la précaution de faire creuser de larges fossés devant ses bataillons.

cées intermédiairement, étoient destinées à faciliter aux personnes qui voyageoient à cheval, l'opération d'en descendre et d'y remonter.

Page 65, ligne 21. — Nomenclature.

Les Grecs ont, sur un point important, singulièrement dérogé à cet amour de l'ordre, à cette exactitude des classemens et des nomenclatures. Qui peut se douter par le seul indice des noms qu'Alcibiade est quelque chose à Clinias, Miltiade à Cimon; que le poëte Eschyle, le vaillant Cynegire et l'orateur Aminias étoient frères? Il y a dans cet isolement des noms propres, quelque chose de barbare, quelque chose qui n'est point en harmonie avec la civilisation, avec l'organisation sociale. Chez les Romains; quand on nomme *Publius Cornélius Scipio Emilianus Africanus*, on sait tout de suite, par la seule place de ces mots, que *Publius* est le prénom, semblable à notre nom de baptême, *Cornélius*, le nom de la famille actuelle de l'individu, *Scipio*, le nom de la branche de cette famille où il est entré; *Emilianus*, le nom de la famille, d'où l'adoption l'a fait sortir; *Africanus*, un surnom particulier à l'individu. Quand je trouve dans le même temps Fabius Dorso, Fabius Fulvus, Fabius Celer, je soupçonne au moins qu'ils sont parens; ainsi les mérites militaires ou autres d'une famille, forment dans l'histoire un faisceau, et cette circonstance n'est rien moins qu'indifférente.

Page 67, ligne 18. — L'ordre pressé ou synaspisme.

« Pour former le synaspisme, dit Arrien, on fait serrer le soldat en tout sens, au point qu'il ne puisse se tourner. Le synaspisme des Grecs a servi de modèle à la tortue des Romains, qu'ils ont formée en quarrée, en rond, en ovale: les hommes du premier rang portent le bouclier devant eux (souvent ils mettoient un genou en terre et y appuyoient le bouclier); ceux qui sont derrière les tiennent élevés sur la tête de ceux qui les précèdent, et ainsi des autres rangs; l'union de ces boucliers est si juste et si solide, que des archers peuvent même courir dessus comme sur un toit, et que les pierres les plus pesantes jetées avec violence, ne peuvent en rompre les jointures, et roulent sans effet. » Tacite raconte que les soldats d'Antoine à Crémone, formèrent une tortue, sur laquelle montèrent d'autres soldats, qui de là assaillirent les remparts. Dion va plus loin, et vraisemblablement trop loin, il parle d'une tortue capable de porter des chevaux et des chariots; ce n'est cependant pas absolument impossible, et certainement un chariot armé ainsi lancé est perdu.

Les boucliers des Grecs, ovales et peu convexes devoient s'agencer encore plus aisément à l'imitation des tuiles d'un toit que les boucliers des Romains, anguleux, plus larges et beaucoup plus convexes dans leur longueur.

Page 68, ligne 20. — Les intervalles entre les troupes.

Guischardt en expliquant l'espace que les Grecs occupoient dans chaque ordre de bataille, chose, dit-il, à laquelle les anciens étoient très-attentifs, s'exprime ainsi :

« La phalange consistant en *mille vingt-quatre files,*
» occupoit en parade dix stades et vingt-huit pas (le
» stade a cent vingt-cinq pas); si elle étoit en bataille
» et prête d'aller à la charge, elle tenoit cinq stades
» quatorze pas, et lorsqu'elle étoit serrée en forme de
» synaspisme, elle couvroit deux stades et demi. »

Guischardt est en général d'une très-grande exactitude. Cependant ce passage nous semble laisser place à deux difficultés; Guischardt veut-il dire que les petites phalanges en formant le synaspisme, restoient sur leur terrein, ce n'est guère probable; elles auroient été à une trop grande distance l'une de l'autre, et dans un isolement dangereux; ensuite quand il réduit le stade en pas géométrique, de cinq pieds, il n'observe plus à la rigueur les distances indiquées par les auteurs grecs, puisqu'ils ont pris pour mesure leur pied moindre que le nôtre (1).

---

(1) Le pied grec avoit onze pouces quatre lignes de notre ancien pied de roi ; le pied romain dix pouces dix lignes et une légère fraction. Ainsi, quand nous disons un pas, ce que nous entendons d'un de nos grands pas ordinaires, cela veut dire à peu près deux pieds grecs ou deux pieds romains. La différence

Nous ne faisons cette observation que pour montrer combien, dans ces détails on a de peine à conserver une exactitude rigoureuse, et combien le lecteur doit d'indulgence à celui qui à chaque pas et au milieu de tant d'autres observations, a eu tant de calculs à présenter en mesures si diverses, et exprimées si diversement; cette indulgence, nous la réclamons particulièrement, en même temps que nous prions ceux qui prendront quelque intérêt à ces matières, de nous indiquer les fautes dont ils s'apercevront, et qui nous ont échappé sans doute en grand nombre malgré toute notre attention et toute notre bonne volonté.

Page 77, ligne 11. — L'empereur Léon, etc.

Voici les propres paroles de cet Empereur :

« Les anciens nous apprennent qu'il y avoit autre» fois trois sortes d'infanterie : les oplites que nous » appelons à présent porte-boucliers, les psilites qui » conservent encore le même nom, et les peltastes qui » n'ont plus chez nous aucune fonction. Il me paroît » qu'ils étoient peu différens des psilites dont ils te-

n'est pas assez grande pour inspirer du scrupule, et pour avoir le moindre inconvénient. Si nous nous servons des anciennes mesures, ce n'est pas du tout par répugnance pour les nouvelles, mais c'est que ceci est un ouvrage *historique*, c'est-à-dire qu'il traite des choses passées, et doit employer leur langage encore familier au plus grand nombre.

» noient lieu ; c'est pourquoi il suffira de nous rappeler » que l'infanterie se divisoit en oplites et en psilites. »

Si l'empereur Léon étoit réduit aux conjectures, nous ne devons pas être étonnés de nous y voir réduits, nous-mêmes, et nous devons estimer beaucoup plus celui qui propose des doutes dans ces matières que celui qui tranche sur tout, et qui explique tout au plus juste.

Nous avons au surplus remarqué que l'empereur Léon s'occupe presque exclusivement de la milice de son temps. Il y a, ici, une autre remarque à faire ; c'est que nous tenons beaucoup de particularités sur ces questions, de Polybe, d'Arrien et de plusieurs autres écrivains, dont le moins ancien est fort antérieur à l'empereur Léon, celui-ci pouvoit-il les ignorer ?

Page 77, à la note. — « *Lunatis agmina peltis.* »

L'Encyclopédie n'est pas d'accord avec nous sur la signification de cette expression de Virgile, elle croit avec Servius que cela veut dire la lune demi-pleine ; elle cite Xénophon, qui donne au petit bouclier la forme d'une feuille de lierre, Pline qui lui donne celle d'une feuille de figuier ; elle cite une médaille du temps de Septime-Sévère, mais tout s'explique par la différence du psilite et du peltaste ; le psilite ou soldat isolé, a pu porter le bouclier ainsi échancré, pour y mieux voir autour de lui ; le peltaste devenu combattant en troupe, a dû porter le bouclier rond ; celui des hommes à cheval a dû être rond, pour mieux couvrir au besoin la tête contre les traits tombant par

une parabole. Il faut consulter un grand nombre de textes pour démêler la moindre vérité dans ces vieux usages si différens de siècle en siècle, et d'une contrée à l'autre.

Page 84, ligne 12. — Les armes que les Grecs affectionnent.

Athenée nous a transmis une chanson militaire ainsi conçue.

« Une lance, une épée, un bouclier, voilà tous mes » trésors, avec la lance, l'épée et le bouclier, j'ai des » champs, des moissons et du vin; j'ai vu des gens » prosternés à mes pieds, ils m'appeloient leur sou- » verain, leur maître, ils n'avoient point la lance, l'é- » pée et le bouclier. »

Ce monument, qui prouve quelles armes étoient le plus en honneur parmi les Grecs, contient précisément l'expression du système de Sparte, quand il est trop exclusif, il trompe quelquefois les peuples.

Page 91, ligne 24. — Un ordre oblique dont la droite faisoit la partie avancée.

Il ne faut pas se laisser tromper par cette manière de marcher obliquement, qui fait avancer l'épaule droite pour aller à droite; c'est l'allure la plus fausse et la plus gênée qu'il soit possible d'imaginer, elle va bien plus lentement que ne feroient deux mouvemens conversifs individuels entre lesquels chaque homme auroit marché droit devant lui sur une ligne oblique

relativement au front de l'ordonnance dont on est parti. Cette dernière obliquité étoit celle des Grecs, par la nécessité de l'effacement de l'homme, pressé en synaspisme, et avançant son bouclier tenu par la main gauche : c'est ainsi qu'avoit involontairement lieu l'empiétement de la droite dans les phalanges en marche, et que cet empiétement étoit d'autant plus fort, que l'ordre étoit plus dense.

Page 123, ligne 1re « dit Cyrus à Cambyse dans la Cyropédie. »

Cicéron fait grand cas de la Cyropédie, et rapporte que Scipion regardoit ce livre comme plein d'instructions utiles et profondes pour toutes les parties du commandement (1). J'ignore sur quoi se fonde Rollin, pour prétendre que c'étoit le second Africain ou l'Émilien, dont Cicéron veut parler. Rollin pense que le premier Africain ne connoissoit pas cet ouvrage. D'où lui vient cette opinion? Le mot *noster* veut-il dire, en effet, le Scipion, que plusieurs de nous ont vu ou pu voir, le plus rapproché de notre temps?

Au reste, que ce soit l'un ou l'autre Scipion, le témoignage est grave en faveur de Xénophon, et il est à propos de le rappeler. Quelques écrivains modernes, ont parlé de la Cyropédie assez légèrement, et de

---

(1) *Quos quidem libros non sine causâ* noster *ille Africanus; de manibus ponere non solebat, nullum est enim prætermissum in his officium diligentis et moderati imperii.*

la Retraite des dix milles, en laissant percer l'opinion, qu'elle pourroit bien n'avoir pas plus de réalité que la Cyropédie. Ce paradoxe est sans vraisemblance, et combattu par une foule d'autorités anciennes et modernes : il a toutefois été mis en avant.

Page 134, ligne 5. « Une fois le fleuve heureusement passé, grâces aux adroites manœuvres des Grecs... »

L'armée, dit Xénophon, cantonna dans des villages qui dominent la plaine, arrosée par le Centrite, fleuve large d'environ deux plèthres (vingt-huit toises), qui sépare l'Arménie de la province des Carduques... Le lit du fleuve est éloigné de six à sept stades (sept cents toises environ) des montagnes des Carduques; les vivres qu'on trouvoit, et le souvenir des fatigues passées, rendoient ce séjour agréable aux Grecs. *Pendant les sept jours qu'ils avoient employés à passer le pays des Carduques, ils avoient eu sans cesse les armes à la main, et avoient plus souffert de maux que toute la puissance du roi et la perfidie de Tissapherne, n'avoient pu leur en faire* (1). Délivrés de ces maux, ou du moins croyant l'être, ils goûtèrent avec délices les douceurs du sommeil.

Quand le jour parut, ils aperçurent, au-delà du Centrite, la cavalerie formée pour leur disputer le passage, et plus haut de l'infanterie rangée pour

(1) Ainsi c'est bien réellement, comme nous l'avons dit dans le texte, la portion difficile et critique de leur marche.

leur disputer l'entrée de l'Arménie; elle étoit formée de gens du pays, de Mygdoniens, de Chaldéens qui, dit-il, *sont libres, et par conséquent braves*.....

Ils masquoient un sentier qui paroissoit fait de main d'homme; c'étoit le seul... Ce fut vis-à-vis de ce défilé que les Grecs tentèrent de passer.... Ici, Xénophon décrit l'impossibilité du passage dans cet endroit, à cause de la profondeur et de la rapidité du fleuve, pavé de pierres mobiles et glissantes..... Ici encore, nous faisons grâce au lecteur d'un songe et d'un sacrifice..... Enfin, deux jeunes gens ont indiqué un gué à Xénophon, en remontant le fleuve.

On décida que Chirisophe marcheroit à la tête, et traverseroit le Centrite, suivi de la moitié de l'armée; que Xénophon resteroit en deçà avec l'autre moitié; que les équipages passeroient après le premier corps....

Pendant la marche, la cavalerie ennemie se portoit à la hauteur des Grecs sur la rive opposée.....

Chirisophe entra dans le lit du fleuve, et sa division le suivit: Xénophon, avec les soldats les plus agiles de l'arrière-garde, courut au premier passage qu'il avoit sondé, et qui étoit vis-à-vis l'entrée des montagnes d'Arménie; il feignit d'y vouloir passer pour envelopper la cavalerie, qui avoit longé les bords du fleuve. Quand celle-ci vit que le détachement de Chirisophe passoit le gué avec facilité, et que le détachement de Xénophon couroit sur ses derrières, elle craignit d'être coupée....... On peut voir, dans notre texte et dans l'explication des planches, le juste sujet de leurs craintes..... Harcelés encore au passage des équi-

pages par les Carduques, c'est à cette circonstance même qu'ils doivent l'éloignement des Perses, qui craignent de se trouver entre les Grecs et des rebelles, etc., etc. (Voyez le texte).

Parmi les hommes qui font autorité, et qui nous ont semblé injustes envers Xénophon, ils est fâcheux d'avoir à nommer Voltaire : Voltaire, qui juge avec tant de sagacité ce qui semble le plus étranger à ses études, quand il est sans passion, et que nous aurons plus d'une fois occasion de citer sur des sujets militaires, dont il a parlé avec une étonnante supériorité et une clarté admirable.

Il affecte de ne pas entendre Xénophon ; il n'envisage d'ailleurs, dans cette guerre, que la partie morale que, certes, il n'y faut pas chercher. Sur les choses positives, il tombe dans des erreurs palpables, et dans une véritable distraction, quand il dit (1) que les Grecs auroient dû revenir par le plus court chemin.

Comment cette phalange, poursuivie à travers un pays ennemi, dénuée d'équipages, de moyens matériels qui lui fussent propres, et n'en trouvant point dans la bonne volonté du pays, auroit-elle pu passer les fleuves près de leur embouchure ?

Ce n'est jamais par les plaines qu'on effectue volontairement une retraite, et on va chercher bien loin un pays coupé pour le traverser et s'aider de ses accidens; tous les efforts des troupes qui poursuivoient

---

(1) Questions sur l'*Encyclopédie*.

les Grecs, tendoient d'ailleurs à les jeter loin de la plaine et des villages qui avoient formé l'apanage de Parisatis, mère de Cyrus, et qui auroient pu encore, au souvenir de ce prince et au nom de sa mère, se soulever contre Artaxerce et ses lieutenans (1).

Page 144, ligne 9. — L'armée d'abord presque entièrement soulevée, finit comme à Bizance, par des actions de grâces à son général.

Plutarque rapporte une lettre d'un jeune homme nommé Chion, qui alloit à Athènes prendre les leçons de Socrate; il écrivoit à un autre disciple de ce philosophe. Sa lettre est écrite de Bysance, où il se trouvoit quand Xénophon y passa avec le reste de ses dix mille compagnons.

Un extrait de cette lettre est curieux à citer d'autant que les biographes n'en ont point fait usage.

« Comme les soldats furent arrivés à Bysance, après » cette longue et pénible retraite, sans avoir remporté » aucun fruit de leurs travaux, ils délibérèrent de piller » la ville qui les avoit reçus; dans cette extrémité, je » pris les armes comme les autres; et, sitôt que j'ouïs » sonner la trompette, je courus sur le rempart où » quelques jeunes gens s'étoient ralliés, quoique, à bien

(1) Parisatis vengea la mort de son fils sur tous ceux qui y avoient contribué, avec autant de cruauté et à peu près avec les mêmes circonstances que don Pèdre de Portugal la mort d'Inès de Castro; elle n'auroit pas mieux demandé que de renouveler la guerre dans l'esprit de cette vengeance.

» parler, la garde des murs fût fort inutile, puisque » l'ennemi étoit dans la place; mais on croyoit se mieux » défendre par l'avantage du poste, ou du moins re» culer sa perte.

» Alors, on voit paroître un bel homme, d'une mine » fort douce, qui avoit de longs cheveux, lequel pas» soit à travers les rangs et arrêtoit la fureur du soldat » qui lui crioit de se rendre aux vœux de toute l'ar» mée, et de lui laisser prendre port après un si long » orage.

» Il leur fit mettre bas les armes pour délibérer sur » cette affaire, puisque cette conquête, disoit-il, ne » pouvoit leur échapper; et alors se mettant au milieu » d'eux, il les sut si bien persuader par une harangue » que nous pouvions entendre, qu'après avoir été sur » le point de saccager la ville, nous les vîmes si doux et » si changés, qu'ils achetoient dans le marché tout ce » dont ils avoient besoin.

» Ce nous fut un grand témoignage, tant des mœurs » de Xénophon (car c'étoit lui-même) que de son » bon sens et de son éloquence; et je ne pus m'em» pêcher de l'aller remercier comme l'auteur de notre » salut.

» Lorsque je me fus donné à connoître à lui, il me » parla de votre amitié avec Socrate, et m'invita à l'a» mour de la philosophie, m'entretenant de divers dis» cours, non en homme de guerre qui ne respire que » le sang et le carnage, mais avec beaucoup de douceur » et d'humanité.

» Il mène maintenant l'armée au service du prince

»de Thrace; pour moi, je pars plus gaiement pour »aller étudier à Athènes; car, s'il vous en souvient, »lorsque vous m'y invitiez, comme il a fait, et que »vous me disiez des merveilles de tous ceux qui »avoient embrassé quelques parties de la philosophie, »je demeurois d'accord avec vous sur beaucoup de »points; mais j'avois peur que cela ne me rendît moins »propre aux armes. Je savois bien que la philosophie »nous rendoit plus vertueux, puisque c'est d'elle que »nous apprenons les règles de la justice et de la tem- »pérance; mais je craignois qu'elle ne nous fît trop »aimer une vie tranquille et éloignée des affaires : je »craignois donc, en devenant meilleur, de devenir »moins capable de rendre service a ma patrie; mais »Xénophon m'a bien appris à penser le contraire, »non pas tant par ses paroles, que par son exemple; »car, pour avoir été disciple de Socrate, il n'en est »devenu que plus capable de sauver les villes et de »commander les armées.»

Le lecteur ne nous saura pas mauvais gré de lui avoir offert un morceau de morale militaire aussi parfaite.

Page 147, ligne 16. — Enfin, à Lampsaque, Xénophon ayant terminé son expédition, est obligé, faute d'argent, de vendre son cheval de bataille, etc.

La louange que les peuples répètent avec le plus d'applaudissement et d'enthousiasme, c'est celle du

désintéressement d'un chef de guerre. Ce trait de son caractère est celui qui leur échappe le moins.

Le général, depuis maréchal Serrurier, n'avoit pas, à côté de Bonaparte et de quelques autres, élevé, en Italie, des trophées d'armes bien mémorables; mais la pureté de ses mains, son désintéressement bien connu, lui avoient fait donner, d'un consentement unanime, le touchant et glorieux surnom de la *Vierge d'Italie;* cette louange, dans la postérité, en égalera bien d'autres aux yeux de tous les hommes vertueux.

La gloire de Marlborough a été ternie par son avarice, et celle de Villars a souffert de sa rapacité.

Ce sentiment de la justice humaine est admirable. Il est si facile à un chef de guerre d'abuser d'un si grand pouvoir, et de céder à l'amour de l'argent, qu'on lui fait un mérite suprême d'avoir résisté à une tentation si commode à assouvir, qu'on lui fait une suprême honte de s'être servi d'un moyen si peu méritoire et si peu pénible pour atteindre un but si ignoble et souvent si cruel; car ce n'est guère sans sacrifier, en mille rencontres, le bien-être, c'est-à-dire la vie du soldat, que le général s'enrichit.

Ce même instinct de justice distributive avoit introduit, à Venise, un préjugé qui lui fait honneur.

Même au milieu des mœurs scélérates qui ont longtemps régné en Italie, quand le poignard et le poison étoient des moyens familiers aux passions, on avoit horreur, à Venise, d'un homme qui auroit jeté son ennemi dans l'eau. Cela étoit trop facile, à chaque

moment, sur ces quais sans parapet, en coudoyant un peu fort celui à qui on en vouloit, on pouvoit le précipiter dans ces lagunes infectes, où il périssoit infailliblement; aussi, pour exprimer le comble de la scélératesse, on n'avoit point trouvé d'expression plus forte que celle-ci : *Il est capable de noyer son ennemi.* Ainsi le crime le plus lâche, le plus exempt d'effort et de danger, paroissoit le plus horrible.

C'est là certes de la justice et de la raison; c'en est aussi d'estimer fort haut le mépris d'un avantage trop facile à obtenir et d'un profit sans bornes.

Dans le beau parallèle que fait Tacite de Mucien et de Vespasien, comparés comme chefs de guerre, il dit de Vespasien, après avoir loué ses grandes qualités, sa vigilance, sa sobriété, son activité, *enfin, à l'avarice près, égal aux vieux capitaines romains* (1).

Le Tasse, après avoir peint Godefroi de Bouillon sous tous les rapports et dans toutes les circonstances, comme le plus grand et le plus vertueux des hommes et des guerriers, garde ce trait pour le dernier. Altamore, prisonnier, propose à Godefroi une riche rançon. Godefroi la refuse par ces belles paroles : *Je fais non le trafic, mais la guerre en Asie* (2).

Et le poëme est fini, et le Tasse croit avoir achevé le tableau d'un parfait capitaine.

---

(1) *Prorsùs si avaritia abesset, antiquis ducibus par.*

(2) *Gueregio, in Asiâ, non Cambio o merco.*

Page 147, ligne 25. — Le récit et le détail de ces sacrifices.

Le traducteur des deux traités de Xénophon sur la cavalerie, donne une raison ingénieuse et très-plausible de cette affectation superstitieuse dans les récits de Xenophon : un élève de Socrate devoit se croire, en effet, toujours poursuivi par des soupçons fanatiques. La mort de ce juste avoit fait une impression profonde sur les esprits, et quelques-uns ont écrit qu'Aristote s'étoit empoisonné, de peur de tomber dans les mains du parti qui avoit fait périr Socrate, et qui étoit très-puissant dans toute la Grèce. Cette tradition est plus vraisemblable du moins que celle qui fait mourir ce philosophe de chagrin, pour n'avoir pu se rendre raison du mouvement des flots de l'Euripe.

Page 153, ligne dernière. — Polybe.

Lycortas, père de Polybe, avoit été le successeur et le vengeur de Philopœmen, et l'un des chefs les plus accrédités de la ligue des Achéens; Polybe avoit succédé au crédit de son père.

Après la défaite de Persée à Pydne, les vainqueu s enlevèrent parmi les Achéens, dont ils craignoient encore l'énergie, mille otages qui furent menés à Rome et distribués dans toute l'Italie.

Polybe fut du nombre de ceux qui reçurent l'autorisation de demeurer à Rome même; son nom y étoit connu; ce fut là qu'il eut occasion de se lier étroitement avec le fils de Paul-Émile, adopté par le fils du

premier Africain; ce fut alors que, par une destinée noble et singulière, l'élève de Philopœmen devint le précepteur d'un Scipion.

Ce jeune homme dit un jour à Polybe : « Vous parlez toujours à mes frères, et jamais à moi; est-ce parce que je ne fréquente pas le *Forum* que vous avez conçu pour moi ce mépris? Mais, en entrant dans la maison des Scipions, j'ai cru que je leur devois un général plutôt qu'un orateur : tout mon desir est de recevoir des leçons de l'art de la guerre, et je vous en demande. »

Polybe reçut cette ouverture avec attendrissement et enthousiasme, et dès lors il se donna tout entier à ce héros naissant.

On peut bien, avec autant de justesse, appliquer à l'élève de Polybe ce que dit Florus du premier Scipion, encore enfant, et ralliant les Romains effrayés après la bataille de Cannes : « C'est ce Scipion qui grandit pour la ruine de l'Afrique (1). »

Polybe nous indique avec détail les leçons qu'il donnoit à son élève, après les avoir lui-même reçues de son père, qui les tenoit d'un grand maître.

« Quand Philopœmen étoit en voyage, disoit Polybe au jeune Scipion, et qu'il rencontroit quelque passage difficile à franchir, il jetoit les yeux de tous côtés pour bien reconnoître la nature du poste. Puis, s'il étoit seul, il se demandoit à lui-même, s'il étoit en compagnie; il demandoit à ceux qui étoient avec lui :

(1) *Hic est ille Scipio qui in exitium Africæ crescit.*

Si l'ennemi paroissoit ici, et qu'il nous attaquât, ou de front, ou par notre droite, ou par notre gauche, ou par nos derrières, que ferions-nous? Lequel vaudroit mieux, ou de se mettre en ordre de bataille, ou de se rompre, ou de ne prendre qu'un ordre de marche; combien de troupes faudroit-il employer? De quelle sorte d'arme nous servirions-nous? Où placerions-nous nos bagages et le monde inutile au combat? Quelles et combien de troupes seroit-il bon de détacher pour les garder? Seroit-il plus avantageux d'avancer? ne seroit-il pas mieux de faire retraite? S'il falloit camper, où nous établirions-nous? Quel espace de terrain seroit-il à propos de retrancher? D'où tirerions-nous l'eau, le bois, le fourrage? Pour décamper, quel chemin seroit le plus sûr, et dans quel ordre devrions-nous marcher?»

Remarquons, en passant, combien de semblables leçons, combien une pareille manière d'envisager guerre, en rapportant tous les détails, tous les accessoires à la fin, au vrai but; combien, dis-je, une semblable méthode est loin et au-dessus de cette instruction routinière qui se borne à faire pirouetter des troupes dans un champ de Mars; à faire manier ces marionnettes par des officiers à qui on n'offre qu'un terrain uni, des manœuvres sans obstacles et sans difficultés et presque rien de ce qu'ils doivent trouver un jour à la guerre, de ce qui exercera leur intelligence, leur adresse, leur audace; ou qui les étonnera, à leur grand dommage, s'ils n'ont, en effet, jamais songé à ce qui existe dans la nature, et qu'on a trop soigneusement écarté du local factice de leurs vaines exercitations.

L'histoire dit assez combien Scipion profita des leçons de Polybe; celui-ci, à son tour, puisoit dans la Maison des Cornéliens des instructions profondes sur les affaires de Rome; et ces détails, si remplis d'intérêt, qu'il nous a transmis sur le premier Africain, sur son frère, sur Paul-Émile, etc., etc.

Page 157, ligne 20. — Alors les esclaves enrôlés ne furent pas des hommes récompensés par une glorieuse exception.

Après la révolte du tribun Sulpitius, Marius, pour recruter son parti, offrit, à son de trompe, la liberté à tous les esclaves qui se rangeroient sous ses drapeaux; il ne s'en présenta que trois. Ceci prouve deux choses, que les esclaves étoient encore traités d'une manière supportable; et puis que Marius, ayant déjà enrôlé les citoyens des dernières classes, les esclaves ne regardoient plus comme un honneur d'être appelés à servir militairement.

Page 167, lig. 3. — Ordre intérieur de la légion.

Pour les détails de castramétation, de service du camp, de discipline, celui qui en voudra connoître les moindres particularités, aujourd'hui assez indifférentes à l'art, mais en tout tems dignes de curiosité, les trouvera dans les chapitres V, VI et VII du livre VIe de l'histoire de Polybe, beaucoup mieux que partout ailleurs. Ces détails sont vrais jusqu'à Auguste et à la permanence des légions dans leurs quartiers; après

quoi il faut consulter Végèce, et en tout temps, Hygin, pour la castramétation proprement dite.

Page 169, ligne 15 — Il semble que la presse des Anglais vienne du mode de recrutement qui devoit avoir lieu pour la marine romaine.

Ce dédain pour les troupes de la marine dura très-long-temps. Néron, qui se faisoit un jeu d'outrager en tout la majesté du peuple romain, ou, si l'on veut, les préjugés qui maintenoient encore sa dignité ou flattoient son orgueil, Néron avoit annoncé hautement son projet de former en légion les soldats de la marine, « espèce de milice, disent les historiens, presque toute composée d'esclaves, de criminels condamnés à mort, et pour laquelle les Romains avoient un souverain mépris. »

Les légionnaires, au contraire, étoient tous, ou du moins avoient été, dans l'origine, des citoyens romains, et ils jouissoient encore de la haute considération attachée à ce titre. Lorsque Galba fut aux portes de Rome, les soldats de marine vinrent demander l'exécution des promesses de Néron; Galba ayant rejeté leur demande, ils s'emportèrent en murmures, en menaces; quelques-uns même tirèrent l'épée. Galba les fit charger par sa cavalerie, et, le carnage une fois commencé, il ne fut plus possible de l'arrêter.

Dion rapporte qu'il y eut environ sept mille de ces malheureux qui périrent dans cette journée.

Ce préjugé barbare, ridicule, mais enraciné et subsistant par une routine opiniâtre qui excluoit toute

réflexion, a produit chez les nations sorties du peuple romain, la destination des malfaiteurs au service des galères. Ces bâtimens ont été long-temps les plus en usage dans la Méditerranée, la seule mer alors habituellement parcourue.

Les Athéniens admettoient également dans la marine une classe de domiciliés, classe intermédiaire entre les esclaves et les citoyens, qui n'étoit point admise dans les troupes de terre.

La marine est tout autre chose dans l'état de notre civilisation et de nos connoissances modernes. Peut-être les bateaux à vapeurs lui préparent-ils une révolution aussi grande qu'aucune de celles que la tactique de terre a pu subir.

Page 185, ligne 18. — Les intervalles entre les manipules ou centuries, étoient égaux à leur front.

On ne sait où Machiavel a pris que les princes étoient plus espacés entre eux et leurs troupes entre elles, que les hastaires et leurs manipules. Cela n'est prouvé et ne paroît fondé que pour les triaires, moindres en nombre et destinées à recevoir les débris des autres ordres de combattans.

Dans le second état de la légion et dans ceux qui suivirent, toutes les vraisemblances et toutes les analogies sont, que les distances entre les hommes et entre les troupes se resserrèrent, soit que ces troupes fussent de front en carré ou en colonne. La cavalerie, au contraire, put s'étendre en tout sens, puisqu'elle fut

désormais toute aux aîles et, pour ainsi dire, en dehors de la légion.

Page 188, ligne 6. — La cavalerie attachée à la légion.

Quand les turmes étoient en bataille, chaque cavalier occupoit souvent cinq pieds de front. Cet espace étoit nécessaire pour lancer des traits et pour des manœuvres qui ne sont plus à notre usage : l'intervalle entre les turmes étoit égal au front.

Les triaires, c'est-à-dire les soldats les plus estimés, étoient commis dans les camps à la garde de la cavalerie, tant il est vrai que l'infanterie peut seule, sans inconvénient, demeurer isolée. Les Romains qui avoient peu de cavalerie, devoient en prendre grand soin; les Triaires pansoient les chevaux des chevaliers.

Les vélites alloient chercher aux bagages les javelots, les armes de rechange pour les soldats de rangs. Comme ils étoient pris parmi les citoyens les plus pauvres et les moins considérés, ils pouvoient chercher, en s'éparpillant, leur subsistance par la maraude dont auroient rougi les soldats de rang.

Page 190, lig. 12. — Cette cohorte étoit un manipule.

« Parmi les auteurs, dit Rohan, il y a de la diversité entre les noms de cohorte, centurie et manipule, lesquels souvent signifient la même chose. Mais, en quelque endroit de Tite-Live, on y voit la distinction de la légion à la cohorte, de la cohorte à la centurie,

et de la centurie au manipule; ce que je crois être provenu de ce que les légions étant augmentées jusqu'à six mille et sept mille hommes, on a fait des subdivisions. »

Ailleurs il dit: « Outre les quatre corps de vélites hastaires, princes et triaires, il est parlé, dans les auteurs anciens, de tirons, roraires et accenses, lesquels tous étoient jeunes soldats, ou romains ou auxiliaires, et ne combattoient, à mon avis, que d'armes de jet. »

Dans d'autres passages, il comprend tous les légèrement armés sous le nom d'extraordinaires.

Rohan et Montécuculli sont les deux militaires modernes qui ont le mieux débrouillé la tactique des anciens, et qui en ont parlé avec le plus de netteté et de sûreté, le premier beaucoup plus en détail que le second. Si donc il se croit obligé de s'exprimer avec ce doute et cette incertitude, que devons-nous penser de ceux qui sont si sûrs de leur fait, qui connoissent si exactement tous les détails? Seroit-il vrai que souvent ils ne croient savoir si bien les choses, que parce qu'ils ne les ont pas suffisamment étudiées? Tel qui a feuilleté dix volumes, se tient pour certain d'un fait dont il commenceroit à douter s'il en avoit feuilleté vingt. Attachons-nous à l'essentiel; heureusement, cet *essentiel* est le mieux prouvé.

Page 208, lig. 7. — Comparaison de la phalange.

A la troisième bataille de Mantinée, Philopœmen,

par des manœuvres habiles et nouvelles pour la phalange, obtint les principaux avantages de la légion. Un oncle de l'historien Polybe, qui s'appeloit aussi Polybe, se trouvoit à cette bataille avec Philopœmen. Ce furent vraisemblablement ses récits qui donnèrent à son neveu l'idée de sa comparaison détaillée de la phalange avec la légion.

Page 234, note.

C'est vraisemblablement une mérarchie marchant par son flanc, et offrant deux syntagmes de front, qu'il faut entendre par la phalange octuple de la bataille de Magnesie.

Page 252, ligne 12.

Il est absolument nécessaire de donner une explication de ce mot *trahison;* il regarde uniquement deux employés des vivres, qui ont été convaincus d'avoir introduit l'ennemi dans le fort. Un d'eux fut pris et pendu sur le rempart. Les preuves et les circonstances de leur crime furent telles qu'il ne pouvoit plus rester de vraisemblance à aucun autre soupçon.

Page 264, lig. 23. — La cohorte avoit dès-lors annulé également le manipule et la légion.

C'est à cette époque que se rapportent les deux enseignes par cohorte, le rapprochement des combattans, etc., etc. Il y avoit bien toujours dans l'ordre administratif, des centuries et des manipules, mais ces troupes ne combattoient plus seules, la cohorte

s'étoit composée, selon toutes les vraisemblances, d'un manipule d'hastaires, un manipule de princes et un de triaires, les vélites à part. Nous supposons, vers le temps dont nous parlons, cinq cents hommes à peu près par cohorte, toujours sans compter les vélites, et nous supposons la troupe sur une profondeur plus étendue que son front, parce qu'il semble que cet ordre est venu du rapprochement des pelotons qui étoient l'un derrière l'autre; ainsi, en prenant un moyen terme, si le front étoit de quinze à vingt, la profondeur étoit de vingt à vingt-cinq, ce qui permettoit de mettre souvent les cohortes sur deux ou même une seule ligne pour le combat, quoique pour la marche elles fussent, à ce que nous croyons, comme nous les avons représentées dans la planche 8.

Quant aux autres rapports d'organisation à cette même époque de l'art, selon les historiens, la légion du temps d'Auguste étoit de six mille fantassins et trois cents cavaliers;

L'infanterie se divisoit en dix cohortes, la cohorte en trois manipules, le manipule en deux centuries;

La cavalerie en dix turmes;

Les officiers de la légiou étoient pour l'infanterie, soixante centurions, dont le premier étoit le primipile de la légion;

Pour la cavalerie, trente décurions, dont le premier s'appeloit préfet;

Pour les deux armes, six tribuns, dont deux étoient de service chaque jour.

Les auxiliaires avoient le même nombre de fantassins que la légion ;

Les officiers qui s'appeloient tribuns dans la légion, s'appeloient préfets dans les auxiliaires : ceux-ci, au lieu d'aigles, avoient de simples enseignes ;

La cavalerie auxiliaire étoit double de celle de la légion ;

Il y avoit aussi des cohortes franches et enfin des milices levées dans le pays où se faisoit la guerre.

Cet état a été le meilleur de la légion, depuis que Marius l'avoit altérée, il a duré jusqu'aux Antonins, ou plutôt Vespasien, en Syrie, paroît avoir commencé à y changer encore quelque chose.

Page 279. — Les premiers mots de la note.

La bataille d'Elinge est décrite dans le plus grand détail par Polybe, au chapitre V du II[e] livre de son histoire.

Page 283, lig. 18. — César écrit avec autant d'art réel que de simplicité apparente.

Il y a entre autres, dans son récit de la bataille de Pharsale, une réticence, ou, si l'on veut, une affectation assez singulière pour être relevée.

Tous ceux qui ont parlé de cette bataille, historiens ou écrivains militaires, ont dit que la gauche de César étoit appuyée à la petite rivière d'*Enipe*. Frontin ajoute qu'elle forme des marais impraticables ; César seul ne la nomme même pas, comme pour laisser croire que ce n'est qu'un ruisseau sans nom et de peu

d'importance, et qu'il y a eu de la hardiesse à lui de dégarnir cette aile de son armée de cavalerie; voilà comment il ne néglige rien, même en omettant quelque chose; il dit *rivus quidam*, mais seulement en parlant de la droite de Pompée, comme si seule elle en avoit été protégée par un accident particulier du terrain sur ce point, *impeditis ripis*, l'expression est choisie à dessein; il ne dit rien de cette circonstance et de ses effets sur sa propre gauche. Frontin, qui, en peu de mots, explique admirablement ce combat, qu'il appelle une affaire de marais, *prælium palustre*, dit positivement que César appuya sa gauche à ces marais, pour qu'elle ne pût être tournée. « *Sinistrum latus, ne circuiri posset, admovit paludibus.* » Un écrivain aussi cauteleux que César, peut être admiré sans doute, mais ne sauroit être pris pour guide avec la même confiance qu'un Xénophon, un Polybe, un Turenne, dont la sincérité et la bonne foi se font partout voir et sentir. Il falloit d'autant plus le faire exprès pour oublier le nom d'*Enipe*, que c'est aussi le nom d'un autre fleuve beaucoup plus considérable, ce qui donne tout de suite l'idée et de le nommer, et d'avertir de ne pas le confondre avec son homonyme; si dans l'histoire récente, une affaire de guerre s'étoit passée au bord d'un ruisseau qui s'appelât *la Loire*, et que le voisinage de ce ruisseau et l'état de ses bords eussent joué un grand rôle dans cette affaire, on ne manqueroit pas de le nommer, ne fût-ce que pour observer qu'il ne faut pas le prendre pour *la Loire* qui passe à Tours.

Il me semble que cette remarque, pour être mi-

nutieuse, n'est point sans utilité; quand on s'attaque à Cesar, il ne faut rien négliger de ses avantages. On pourroit relever dans ses Commentaires une foule de petites charlataneries de ce genre. Il n'est pas étonnant que Puységur, si bien fait pour apprécier la véracité et la candeur de Turenne, ait été un peu repoussé par les artifices continuels de César, que sous leur voile de simplicité Puységur apercevoit très-bien.

Page 294, lig. 8. — Julius Africanus.

Nous croyons devoir rétablir ici une partie de l'espèce de comparaison que fait cet écrivain des Romains et des Barbares. C'étoit dans les premiers temps où ceux-ci se rendoient redoutables aux Romains.

Il a commencé par comparer les Grecs aux Romains. Voici ce qu'il dit de plus particulier des uns et des autres, et de plus digne d'attention après ce que nous avons vu déjà dans les précédentes comparaisons.

« Les Grecs avoient la tête couverte d'un bonnet militaire, leur double cuirasse étoit travaillée en façon d'écailles, leur bouclier concave et garni d'airain, se tenoit par deux anses, dont l'une passoit jusqu'au coude, une pique semblable aux lances des cavaliers de la garde de l'empereur, le javelot et une épée large et courte, étoient en partie cause de leur immobilité. Cependant, quand il s'agissoit de charger, ils s'y portoient avec célérité et adresse, ils avoient seulement attention d'avancer d'abord lentement, de faire

même quelque halte. Ainsi, n'ayant point perdu leur vigueur à l'attaque, ils ont presque toujours défait les Barbares. La force de ceux-ci est surtout dans leur traits que pare aisément une forte armure (1). Leur ordre est mince et aisément rompu, les peltastes les poursuivent. »

» Le soldat grec a d'ailleurs, sous une excelleute armure de tête, le visage et le cou libres, et peut sans gêne tourner ses regards de tous côtés; les Romains portent le casque à nu et tout d'airain; mais comme pour couvrir une partie des joues et le cou, ils y attachent encore des lames de métal qui descendent jusqu'au défaut des épaules, ils n'ont proprement que la vue et la respiration de libres (2). Le grand bouclier dont ils se couvrent n'a qu'une anse, et ne se tient qu'avec la main; il est moins propre à former le synaspisme. Leurs piques sont plus courtes et plus grosses que celles des Grecs. »

» Ainsi armés, les Romains n'ont pas laissé de combattre avec succès, et l'emportoient même sur les Grecs en mobilité. »

» D'où vient donc, dit-il enfin, que les Romains qui

(1) Il s'agissoit alors de faire prendre aux Romains des armures défensives auxquelles ils ne s'accoutumèrent jamais bien.

(2) On leur fit quitter effectivement ce casque pour le bonnet grec qu'ils quittèrent encore. Dans les meilleurs temps, durant la marche ils laissoient pendre leur casque sur leurs épaules; à l'approche de l'ennemi, on faisoit le commandement de *casque en tête*. (Jubet galeari imperator.)

ont triomphé des Grecs, ne battent point facilement les Barbares que les Grecs ont toujours battus (1)? »

« En voici les raisons : obligés de se charger dans leurs expéditions d'un train considérable, les Romains ont coutume, pour couvrir leurs bagages, de faire avec leurs armées des carrés, et cette ordonnance ne leur permet pas de charger l'ennemi en courant. Ils commandent aux soldats de mettre le genou en terre et de former la tortue. Cette action, pour ainsi dire immobile mais continuelle, est très-fatigante, les Barbares nombreux, et se relayant sans cesse, les tiennent toujours en haleine... Les soldats romains sont aussi fort incommodés des pierres que lancent les Barbares, elles tombent avec tant de violence sur leurs casques, qu'elles les rompent d'abord et blessent aussi leur tête; tandis que les lames de fer qui leur couvrent le cou, les embarrassent s'ils veulent se détourner et esquiver le trait ou la pierre... Il faut observer encore que les légionnaires ne sont pas fort adroits à lancer les javelots, et qu'en poussant quelquefois dix tous ensemble à un seul endroit, ils ne tuent qu'un seul homme... Enfin, leurs piques sont trop courtes pour résister avec succès au choc des cavaliers barbares. »

---

(1) Ici, la parité de nom cause une étrange distraction à l'auteur; car certainement les Barbares asiatiques, vaincus par les Grecs, ne ressembloient guère aux Barbares que les Romains avoient à combattre quand l'auteur écrivoit. Les Perses même de ce temps étoient des Parthes et nullement des Perses de la guerre Médique.

C'est alors qu'il propose l'armure et l'ordonnance qui furent adoptées par Alexandre Sévère ; cette ordonnance est celle qu'on voit dans nos planches, sous le titre ap *quatrième état de la légion.*

Page 302, lig. 8. — Translation du siége de l'empire.

Auguste en avoit eu la pensée quand il changea le gouvernement de Rome; Constantin l'effectua quand il en changea la religion. C'étoit la crainte très-juste de la réaction des anciennes mœurs et de l'ancien culte. Les règlemens d'Auguste, qui établirent, pour les légions, des garnisons permanentes; le mélange nécessaire des mœurs asiatiques sous Constantin, furent les causes immédiates des différentes phases de la révolution militaire de ces époques.

Page 309, ligne 12. — Tacite est le premier qui parle positivement d'une baliste attachée à une légion.

Montesquieu tombe dans une erreur grave (*Grandeur et Décadence*, ch. 2); il confond les temps où la légion étoit florissante, et celui où elle traînoit après elle un grand nombre de machines de guerre ; ces temps sont fort distincts; ce ne fut que dans la décadence de la milice, que s'introduisit l'usage bientôt immodéré des machines de guerre en campagne et ailleurs que dans les siéges. En plaine, l'homme a toujours été la force des peuples vraiment militaires. Règle générale et sans exception : plus l'infanterie a

été en honneur dans les armées, plus ces armées ont été fortes.

Page 287, note.

Cette manie d'Arrien de se comparer à Xénophon, est si constante que, dans son *Fragment sur la guerre des Alains*, il appelle le général de l'armée romaine Xénophon. *Xénophon*, dit-il, *fera telle chose*, se portera *sur tel point*. Cette circonstance doit faire penser que cet ordre du jour appartient à une guerre simulée, à quelque histoire telle que la cyropédie de son modèle; il n'est pas présumable que, dans une pièce officielle, il se fût donné le ridicule de se désigner aux soldats sous le nom de Xénophon.

Elien raconte qu'il a personnellement connu Frontin, et qu'il l'a trouvé très-favorable à la tactique grecque, quoiqu'il eût toujours combattu selon l'ordonnance romaine, laquelle véritablement commençoit à se rapprocher de l'ordonnance grecque.

Modestus dédie son livre à l'empereur Tacite; il ne faut donc pas y chercher encore toutes les superfluités, tous les abus de grades et de nomenclatures qui surchargent la légion de Végèce.

Page 312, lig. 1re. — Végèce n'offre pas.

Il paroît bien certain que Vegèce étoit employé dans une des chancelleries de l'empire; mais la bureaucratie avoit acquis, à cette époque, une grande importance, et la seule nomenclature des emplois est un long dictionnaire.

Quelques-uns donnent à Végèce le titre de *comte*; mais rien ne paroît moins fondé.

Page 324, lig. 2. — *Imaginarii, signiferi, draconarii, aquiliferi.*

Chaque centurie ou manipule, comme chaque turme, avoit son enseigne. Celle de la première centurie et l'unique de cette espèce dans une légion, étoit une aigle perchée et les aîles déployées.

Les autres centuries avoient quelques bêtes féroces ou terribles; comme un lion, un sanglier, un loup, un taureau.

Les enseignes de la cavalerie étoient des drapeaux, ou espèce de cornettes carrées

Celles de l'infanterie, jusqu'à Trajan, furent des figures massives, plantées au bout d'une grosse demi-pique. Mais depuis on les fit de drap ou autre étoffe, taillées en forme de serpens et de dragons; il y avoit un dragon à chaque cohorte, à cause de quoi le porte-enseigne s'appeloit draconnaire. Ceux qui portoient l'image de l'empereur, s'appeloient *imaginarii.*

Page 324, lig. 4. — *Tubicines, buccinatores cornicines*, etc.

Thucydide nous a appris que dans les rangs des Grecs il y avoit des joueurs de flûte, destinés particulièrement à marquer la cadence du pas; les Romains, qui marchèrent long-temps beaucoup plus éloignés les uns des autres que les Grecs, n'avoient pas besoin de cette grande précision dans la marche

qu'avoit enseignée aux Grecs l'inconvénient de se heurter avec leurs sarisses, quand ils marchoient à rangs serrés. Rome réservoit les joueurs de flûte pour modérer la voix de ses orateurs ; plus tard, cette flûte, peu sonore, fut doublée et cerclée d'airain, et rendit des sons plus éclatans ; alors elle fut vraisemblablement introduite dans les armées ; elle fit du moins résonner les théâtres. Horace raconte, avec beaucoup de précision et de clarté, cette révolution musicale chez les Romains (1).

La flûte, quand elle devint sonore, fut l'émule de la trompette ; celle-ci retentissoit d'une manière rude et dure, et assez semblable au son que rendent nos trompettes de cavalerie (2).

La conque ou buccine, dont nous avons fait *bouquin*, cornet à *bouquin*, servoit principalement à annoncer les veilles et le changement des gardes de la nuit (3).

Le cor, recourbé comme le nôtre, avoit un son grave et menaçant (4).

---

(1) *Tibia non ut nunc orichalcho vincta tubæque,*
Æmula sed simplex tenuisque foramine pauco
Adspirare et adesse choris erat utilis, etc.

(2) L'expression *clangor tubarum* rend fort bien ce retentissement, et le vers bizarre, attribué à Ennius, est assez imitatif :

« *At tuba terribili sonitu* TARATANTARA *dixit.* »

(3) *Dat Buccina signum.* VIRG.

(4) *Jamjam minaci murmure* CORNUUM
Perstringis aures. HOR.

Le clairon *lituus*, tube droit comme la trompette *tuba*, avoit un son plus perçant que le cor (1).

Le mot *classicum*, qui revient souvent, ne désigne aucun instrument particulier, mais tout bruit de guerre, produit soit par un instrument, soit par plusieurs (2).

Tels étoient les instrumens destinés à appeler et à exciter le soldat au combat (3).

Nous avons vu que les cymbales ainsi que les tymbales et le tambour, *tympana*, nous viennent d'Asie, et datent pour nous des Croisades. Le tambour est généralement adopté dans toutes les armées de l'Europe : c'est cependant un instrument sourd, triste, embarrassant; l'homme qui en est chargé, n'est plus un combattant, aucun instrument ne gène, à beaucoup près, autant celui qui le porte. Tous ses inconvéniens n'ont pu l'empêcher de faire fortune; il a eu toutefois des adversaires, et, dans les derniers temps, le général Rogniat a pris la liberté d'en médire; mais Napoléon, qui avoit de bonnes raisons pour trouver que le général Rogniat avoit *toujours* tort, a pris, avec une chaleur extraordinaire, le parti du tambour, et en a fait un éloge pompeux et sans

---

(1) *Jam* LITUI *strepunt.*

HOR.

(2) *Non excitatur* CLASSICO *miles truci.*

HOR.

(3) *Ære ciere viros martemque accendere cantu.*

VIRG.

restriction(1). Il doit cependant être permis de dire, que l'instrument le plus perçant, dont le son peut le moins se confondre avec d'autres bruits, tels que celui du tonnerre ou le retentissement des canons et des voitures sur une chaussée, doit être préféré pour la guerre, et que surtout c'est un grand avantage pour un instrument de musique militaire d'être tel, que celui qui le porte ne soit pas entièrement *confisqué*, qu'il puisse marcher et se défendre. Mais, pour cet objet, non plus que pour les autres, les préjugés et les habitudes ne peuvent pas être détruits en vingt-quatre heures, et ces préjugés ne sont pas au rang des plus funestes; ce n'est pas par ceux-là qu'il importe de commencer.

Page 365, lig. 12. — Il avoit refusé de racheter, à quatre oboles par tête, les prisonniers.

Voilà la différence des temps : le sénat, après le désastre de Cannes, refuse de racheter les prisonniers ; il aime mieux acheter et faire marcher des esclaves. Tout cela se fait avec l'approbation des citoyens, et

(1) Voyez les critiques écrites, à Sainte-Hélène, contre l'ouvrage du général Rogniat. Si cet ouvrage contient quelques erreurs, telles que celle que nous nous sommes permis de relever au sujet de la légion romaine, il contient une foule de choses excellentes et d'observations pleines de sagacité. Malheureusement l'auteur avoit fait avec trop de sagacité, et articulé avec trop de véracité, d'autres observations. (Voyez les articles des batailles de Leipsig et de Watdrloo.)

ranime leur courage. La même chose produit un soulèvement à Constantinople, et fait massacrer l'empereur. La Rome du Bosphore ne ressembloit guère à celle du Tibre.

Page 367, note 2.

On nous a fait, à ce sujet, une observation ingénieuse. Si l'empereur Léon a voulu dire que des soldats nés dans le Midi, peuvent avec avantage obliger les hommes du Nord à combattre à l'ardeur du soleil, il a eu intention de dire une chose sensée, mais il ne l'explique point suffisamment.

Page 388, lig. 10. — La médiocrité avoit été humaine, le luxe fut cruel.

Voyez ce qu'on lit dans la *Vie de Coriolan*, par Plutarque, sur la manière dont les premiers Romains traitoient leurs esclaves.

« Les Romains usoient alors de grande équité envers leurs esclaves, pour autant qu'eux-mêmes travailloient de leurs propres mains, et vivoient avec eux et de même qu'eux ; ce qui étoit cause qu'ils les en traitoient plus humainement et plus familièrement. Car l'une des plus grandes peines qu'ils fissent endurer à un esclave, quand il avoit failli, étoit qu'ils lui faisoient porter sur les épaules un bois fourchu, qu'on met sous le limon d'un chariot, et le faisoient passer ainsi par-devant tous leurs voisins. Celui qui avoit une fois souffert cela, et qu'on avoit vu en cet état, étoit

décrié en tout le voisinage et toute la contrée, de manière qu'on ne se fioit plus en lui, et on l'appeloit *furcifer*; à cause que les Latins appellent ce bois-là, qui soutient le limon d'un chariot, *furca*, c'est-à-dire fourche (1) (traduction d'Amyot).

Quelle différence de ce temps et de cet état de choses, avec celui où un Pollion faisoit jeter un esclave *aux lamproies* pour avoir cassé un vase!

Au surplus, il ne faut pas confondre ce Pollion (Védius), avec Asinius Pollio, célébré, comme aussi doux et aussi humain que brave et savant, par Virgile et par Horace. L'autre étoit un affranchi d'Auguste, sorte de gens qui poussoient au plus haut degré l'orgueil et la dureté contre la classe dont ils sortoient. Tacite dit que Pallas ne parloit que par signes à ses esclaves, et qu'il prétendoit que c'étoit pour ne pas *encanailler la parole*.

Sous le rapport de la dignité de l'homme; jusqu'au christianisme, les sources les plus hautes de la philosophie furent infectées. Ne lit-on pas dans Aristote ces propres paroles: « Ce n'est pas seulement pour

---

(1) Ce fut sous ce joug qu'on fit passer l'armée entière des Romains aux *Fourches caudines*, comme pour ravaler les soldats au rang des esclaves; mais on confond quelquefois, et on dit: *passer sous les fourches caudines*, tandis qu'il y avoit là deux espèces de fourches; celle du joug sous lequel on fit passer chaque Romain, et la bifurcation du chemin qui avoit causé l'erreur et le désastre de l'armée romaine, qu'on fit passer *sous le joug aux Fourches caudines*.

vivre qu'on s'est mis en société; sans quoi la société comprendroit les esclaves, et même les animaux... »

Page 404, lig. 11. — La bataille d'Hastings.

Nous avons craint de rebuter le lecteur, et nous avons retranché plusieurs récits de batailles de ces temps obscurs et barbares; nous en offrirons un, comme échantillon : il n'est pas dénué d'instruction.

Dans les temps de la plus complète barbarie, vers la fin de l'espace qui s'écoula entre la gloire de Charlemagne et la lumière nouvelle portée par les Croisades sur l'art de la guerre, comme sur beaucoup d'autres objets, on croit voir encore un reste de l'art des anciens, ou du moins ce que la nature elle-même finira toujours par enseigner à tous les combattans en masse. Nous empruntons le récit de la bataille de Hastings à Duhaillan, et seulement le moment décisif de l'action, et ce que l'auteur appelle le *chamaillis* de la bataille, qu'il rend avec vivacité et naïveté.

« Au commencement, les Normands eurent du pire, étant fort endommagés des haches des Anglais, et vouloient jà fuir, quand Odon, évêque de Bayeux, frère de mère du duc, les encourageant, leur renforça le courage. Quand le duc vit que les Anglais se tenoient ainsi serrés, et que, par aucun artifice, il ne les pouvoit rompre, il commanda à ses gens qu'il fissent semblant de fuir afin d'attirer à eux les Anglais, et qu'après avoir été un peu suivis, ils tournassent visage et les attaquassent; ce que firent les Normands, lesquels commencèrent à se retirer tout bellement

comme en ordre de bataille, et furent grandement poursuivis par les Anglais, portant chacun sa hache au col; car ils ne se servoient point d'autre bâton (arme). A mesure que les Normands reculoient, les Anglais s'avançoient et poursuivoient en désordre; et comme un Anglais haussoit le bras pour frapper un Normand, l'autre Normand de la pointe de son épée le transperçoit de part en part. D'autre côté, les Normands offensoient fort les Anglais de leurs traits, bien qu'ils se défendissent bien vaillamment; enfin, n'ayant les Anglais le pouvoir de soutenir les Normands, les uns fuyoient, les autres combattoient, ou mouroient cruellement en la place, et les autres, blessés, se rendoient à merci. »

Qui ne voit là l'antique conflit de la phalange et de la légion, et l'éternel *chamaillis* d'un genre d'armes contre l'autre, c'est-à-dire de la pique contre les traits, du javelot, de la hache, contre l'épée, dispute terminée par l'usage des armes à feu.

Page 417, lig. 6. — Attaquer les Sarrasins dans leur centre pour les obliger à replier leurs ailes.

Je n'imagine point cette stratégie: je la tire des monumens les plus authentiques.

« Ce qui appartenoit jadis aux Babyloniens, aux » Mèdes, aux Perses, aux Macédoniens, aux Parthes, » est à présent sous la domination des Turcs. Enhardis » par notre lâcheté, ils méditent la conquête de l'univers, et déjà l'Asie n'est plus assez grande pour eux.

» Nous-mêmes, habitans du centre de l'Europe, nous » sommes aussi près d'eux aujourd'hui, que l'étoit la » Sainte Cité des portes Caspiennes d'où est sortie cette » *Peste* fatale au genre humain. Je viens chercher contre » ce fléau un secours dans cette France qui a déjà pro- » duit ce héros (Charles Martel), vainqueur, dans une » journée fameuse, de ces conquérans de l'Asie, si » menaçans pour l'Europe. »

Ainsi parloit le pape Urbain, le chef de la chrétienté, à Clermont en Auvergne.

Des lettres de Simon, patriarche de Constantinople, avoient peint ces dangers, dicté ces avertissemens.

« Les Turcs, écrivoit-il, sont plus rusés et plus au- » dacieux, plus habiles et plus féroces que les Sarrasins, » et cependant les Sarrasins ont fait trembler Rome et » Bizance; princes de l'Occident, gardez-vous de vous » croire à l'abri : l'univers entier est en péril. »

Tels sont les écrits, tels sont les discours que rapporte Paul Émile; Paul Émile, qui avoit eu sur l'esprit des Croisades beaucoup de notions à sa portée, qui avoit pu voir en Italie, d'où Louis XII l'avoit ramené, beaucoup de familles grecques chassées par les Turcs, qu'Erasme, de Thou, Justelipse, Mézeray lui-même, regardent tous comme un historien très-exact. Il est le seul qui parle raisonnablement de ces expéditions, de leurs motifs et de leur but. Presque tous les autres écrivains qui ont parlé des Croisades, se partagent en deux cathégories, dont on doit également recuser l'opinion et le témoignage; les uns ont regardé ces expéditions comme purement religieuses, comme

une mission armée, et les ont louées à outrance pour cela même ; les autres, les considérant comme purement superstitieuses, les ont denigrées à leur tour avec excès par le même motif. Ni les uns ni les autres ne sont dans la vérité et dans la raison ; ceux qui mettent toutes les Croisades sur la même ligne, ne tombent pas dans une moindre erreur. La première seule a un grand caractère, est une grande pensée; les autres sont des guerres ordinaires pour des intérêts créés pendant la première, ou réveillés par elle, comme nous l'observons à l'article de l'expédition d'Égypte.

Page 450, lig. 20. — En Italie.

En 1472, à Ricardi, le général vénitien Coleone trouva une manière nouvelle de faire *rouler* du canon contre l'ennemi; ce qui fit crier toute l'Italie à la trahison. A la même bataille, la nuit étant survenue, les écuyers et les valets allumèrent des flambeaux pour éclairer leurs maîtres, comme dans un tournois; ce fut le dernier exemple de cette manière de faire la gueıre.

Toutes les petites anecdotes sur l'invention de la poudre sont connues de tout le monde; jusqu'à ses grands effets, elle n'est pour nous qu'une curiosité physique, à peu près étrangère à notre sujet.

Page 459. — La note 1re.

L'exact Mézerai dit expressément, que ce qui redoubloit la terreur des peuples de l'Italie, étoit ce prodi-

gieux équipage d'artillerie que l'armée du roi menoit, non pas avec des bœufs pour en tirer deux ou trois coups de loin à loin, par une vaine ostentation, comme ils faisoient, mais traînée en grande diligence avec des chevaux, si promptement servie et si adroitement exécutée; qu'en l'*etat où étoient alors les places, il n'y en avoit point que ces foudres ne rasassent en deux jours.*

Page 536, lig. 12. — La caverne de Manrese.

Pélage, vainqueur des Maures par la vertu d'une armée dénuée de tout, excepté du courage des combattans, pour conserver cette valeur personnelle, si précieuse dans sa position, ne voulut bâtir aucun fort, et défendit d'entourer aucune cité de murailles. Après lui, on suivit un autre système qui eut aussi ses avantages.

Page 486. — A la fin de la page, titre du § III; difficultés respectives de la guerre de terre et de la guerre de mer.

On trouve, dans les Mémoires de Sainte-Hélène, les principaux traits de cette argumentation en faveur des armées de terre : et en effet, quand nous lûmes dans Machiavel le passage que nous indiquons ici, nous nous ressouvînmes très-distinctement d'avoir entendu au camp de Boulogne, Napoléon traiter cette question avec beaucoup de sagacité et de force; et nous opposâmes, à l'opinion de Machiavel, une partie des raisonnemens que nous tenions de Napoléon, qui les a naturellement répétés à Sainte-Hélène.

Page 546, lig. 20. — Les miracles de Vauban.

Si l'on veut avoir, dit Fontenelle, toute la vie de Vauban en abrégé, il a fait travailler à trois cents places anciennes; il en a fait trente-trois neuves; il a conduit cinquante-trois siéges; il s'est trouvé à cent quarante actions de vigueur.

FIN DU TOME PREMIER.



ERRATA

DU PREMIER VOLUME.

Table des Matières, page xvij, ligne 11. Maxines; *lisez :* maximes.

Chapitre préliminaire, pag. XLIV, lig. 22. Ce fut sa plus haute; *lisez :* fût sa plus hante.

Idem, pag. xviij, lig. 11. Changer avec elle; *lisez :* avec elles.

Pag. 4, lig. 10. N'a-t-elle pas; *lisez* : n'ont-elles pas.

Pag. 22, note 2. Huit pieds; *lisez :* huit pas.

Pag. 23, lig. 20. La syntagne; *lisez* : le syntagme.

Pag. 24, lig. 15. Leuto; *lisez* : lento.

Pag. 73, lig. 7. La systase; *lisez :* le systase.

Pag. 75, lig. 18. Environ toujours; *lisez* : toujours environ.

Pag. 82, lig. 19. Seize pieds; *lisez :* seize pas.

Pag. 142, lig. dernière. Coudottiero; *lisez :* condottiere.

Pag. 183, lig. 13. Manipulum; *lisez :* manipulus.

Pag. 240, à la note. Louis II; *lisez :* Louis XI.

Pag. 253, lig. 2. D'un officier général; *lisez :* d'un général.

Pag. 367, lig. 3. L'armée romaine; *lisez :* l'armée Barbare.

Pag. 534, lig. 9. Créée les armées; *lisez :* crée les armées.

Pag. 599, lig. 26. Entre les hommes et entre; *lisez :* entre les hommes *et puis* entre.





